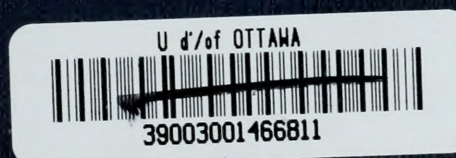

U d'/of OTTAWA
39003001466811

24/11/54

BIBLIOTHÈQUE "HISTORIA"

JOSEPH TURQUAN

La Générale Junot
Duchesse d'Abrantès
(1784-1838)

D'APRÈS SES LETTRES, SES PAPIERS
ET SON « JOURNAL INTIME » INÉDITS



ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, Rue Dareau, Paris (14e)



Je veux essayer, dans ce livre, de tracer d'une façon aussi précise que possible la physionomie d'une femme intéressante entre toutes celles du commencement du XIXe *siècle ; je veux la suivre depuis son origine, montrer son caractère, étudier sa formation si bizarrement diverse, son influence sur ses contemporains, les phases variées de sa vie, ses vigueurs d'esprit comme ses défaillances de cœur, fixer enfin s'il se peut les principaux traits de la duchesse d'Abrantès, montrer la femme qu'elle fut. « Eh! mon Dieu, a-t-elle écrit quelque part, si l'on pouvait souvent soulever le coin d'un rideau, on verrait la vérité sous un jour bien différent de celui qui luit sur la plupart des événements de ce monde. » C'est ce coin de rideau que je vais soulever, mais sur la vie même de celle qui, sans pouvoir s'empêcher de sourire peut-être, a écrit ces lignes. N'a-t-elle pas souvent elle-même, dans ses* Mémoires, *placé choses et gens sous un jour qu'elle savait bien ne pas être le leur? J'examinerai donc cette aimable femme aussi impartialement que possible, sans esprit de dénigrement, sans esprit de flatterie ou de complaisance non plus, mais en historien sincère, qui ne craint pas de scruter les faiblesses d'une femme, quelque sympathique qu'elle soit, pour découvrir la part d'in-*

fluence qui lui appartient dans le rôle social qu'elle avait à remplir, pour voir si elle a répondu à ce qu'étaient en droit d'attendre d'elle et la société et ceux qui l'avaient placée à un rang si éminent dans cette société.

— Mais c'est une femme, m'objectera-t-on; pourquoi parler des faiblesses d'une femme, et qui fut si aimable? Pourquoi les exhumer? N'est-il pas convenu que, lorsqu'il s'agit d'une femme, à moins de ne pas savoir vivre, il ne faut jamais pousser que des oh! *et des* ah! *d'admiration, qu'on ne doit pas parler de ses défauts, (fi! est-ce qu'une femme a des défauts?) encore moins de ses faiblesses et de ses défaillances? Ce sont là des secrets qu'il convient de laisser dans l'oubli.*

Assurément je les y aurais laissés si la duchesse d'Abrantès n'avait fait partie du cortège impérial, si elle n'y avait paradé au premier rang, si elle n'avait été mêlée, plus ou moins indirectement, à la politique de Napoléon, si elle n'avait été elle-même un petit rouage de cette politique, ne fût-ce que comme femme de son premier aide de camp : ne l'avait-il pas un peu chargée en cette qualité, de remplir, dans la société qui se reconstituait de pièces et de morceaux, sous le Consulat, un rôle conciliateur, en réunissant dans son salon les débris de l'ancienne société et les embryons de la nouvelle? N'avait-elle pas reçu ainsi, presque officiellement une sorte de mission sociale? Comme telle, comme dépositaire d'une intention de l'empereur, comme femme de son premier aide de camp, la duchesse d'Abrantès appartient à l'Histoire, Nous avons dès lors le droit absolu de voir si le rouage a bien fonctionné, s'il a rempli le rôle qui

lui fut donné dans la grande machine impériale, si des indocilités et des défaillances intempestives ne sont pas venues déranger le fonctionnement de ce rouage et, par suite, fausser le jeu d'un petit coin de la machine. Ne suffit-il pas d'un grain de sable, parfois, pour arrêter la marche du mécanisme le mieux monté?

— Mais il ne faut pas révéler des secrets de famille! me dira-t-on encore. Des secrets de famille? Mais les choses secrètes *que je raconte traînent éparses, plus ou moins dénaturées, dans les* Mémoires *du temps, y compris le* Mémorial de Sainte-Hélène. *Ne fallait-il pas remettre tout cela au point? N'est-ce pas de l'Histoire? La duchesse d'Abrantès le comprenait elle-même si bien, qu'elle a écrit une sorte de* Journal intime *donnant le récit exact de la liaison de son mari avec la grande duchesse de Berg, sœur de Napoléon, celui de sa propre liaison avec M. de Metternich, ambassadeur d'Autriche. Des détails sur la vie privée du duc et la duchesse d'Abrantès étaient nécessaires pour comprendre certains actes de leur vie publique et faire saisir l'enchaînement de tout cela avec quelques événements qui ont exercé une influence capitale sur la marche de la politique impériale et amené la chute de l'empereur.*

On ne peut donc me reprocher de dire sur une femme des choses qu'elle n'aurait pas voulu qu'on sût, puisqu'elle-même les a écrites. Et pour qui les aurait-elle écrites si ce n'est pour l'Histoire? Le jour de l'Histoire étant venu, pour elle comme pour les autres personnages de son temps, je publie son manuscrit. On le trouvera dans le corps de cet ouvrage. J'ai eu soin cependant d'omettre

des lignes, des pages aussi, qui sont d'un ordre trop intime et n'ont rien à faire avec l'Histoire.

D'un autre côté, la duchesse d'Abrantès appartient aux lettres par la publication de ses Mémoires *et d'un certain nombre de romans. Elle leur appartient surtout par sa liaison avec Balzac, par l'ascendant qu'elle prit sur le grand romancier, qui avait quinze ans de moins qu'elle, par l'influence qu'elle eut sur le développement de son génie, par la part qui lui revient, et que j'ai essayé de déterminer, dans l'œuvre gigantesque du maître,* la Comédie humaine.

Comme femme du monde, la duchesse doit être étudiée aussi. Elle eut une certaine part à la formation de la société moderne, du moins de ce qu'on appelle « le monde ». Sous ses défauts et ses qualités, malgré bien des fluctuations depuis un siècle, on retrouve, au fond, la pâte dont elle l'a pour ainsi dire pétri, l'esprit dont elle l'a animé : il marche encore de l'impulsion qu'elle lui a donné. La pâte sociale, au commencement du Consulat, n'existait qu'à l'état d'éléments disjoints et disparates, épars, ennemis les uns des autres : ce sera la gloire de la duchesse d'Abrantès d'avoir su réunir dans son salon ces éléments contraires, de les avoir amalgamés et d'avoir créé ainsi le premier noyau de la société française moderne. Elle est elle-même la première qu'on puisse appeler une femme moderne.

En outre, il n'eût tenu qu'à elle, si l'on en croit ses Mémoires, *— et pourquoi ne pas les croire? —de prendre une influence sur le premier Consul, qui lui manifesta d'une façon cavalière en même*

temps qu'un peu voilée, un sentiment plus tendre que celui d'une pure amitié.

On conviendra aisément que cette femme qui, après avoir connu Napoléon jeune homme, le vit de si près lorsqu'il fut premier consul et empereur, qui écrivit ce qu'on possède de plus important sur ses premières années et sur sa famille, qui connut tous les hommes politiques de son temps, qui fut liée intimement avec Balzac, qui fut amie de Victor Hugo, qui connut Chateaubriand, qui vécut, en somme, dans l'intimité des plus grands génies du XIXe *siècle, était loin d'être une femme ordinaire.*

C'est pour cela que j'ai essayé de la peindre.

Montesquieu se plaignait, au XVIIIe *siècle, de ce que les écrivains ne présentaient les hommes, dans l'Histoire, que peints en beau. Qu'eût-il dit s'il avait parlé des portraits de femmes ! La nature vraie disparaissait alors complètement pour faire place à je ne sais quelle humanité factice soi disant perfectionnée, mais fausse de tout point, irréalisable dans son utopie de convention, stuc brillant qui s'écaillait et s'effritait au moindre examen. Ces portraits faisaient peut-être le bonheur de la famille après la mort du personnage, qui n'avait jamais eu autant de vertus que depuis qu'il était dans la tombe, mais ils étaient en désaccord absolu avec la vérité et les événements de leur temps. La masse des lecteurs s'en contentait et, naïfs, ils admiraient qu'il pût y avoir des saints et des saintes si accomplis. Ils ne s'apercevaient pas qu'on se trompait, qu'on les trompait, et, qu'au demeurant, on se moquait d'eux. Qu'est-ce, en effet, qu'un personnage d'histoire dont on ne*

montre qu'une facette? Si encore on la montrait sincère! dont on supprime sciemment toutes les autres facettes sur lesquelles pourraient apparaître quelques taches?... Je n'aime pas les portraits qui sont juste le contraire de la vérité. Je veux qu'ils soient francs. Et c'est en toute franchise que j'ai essayé de tracer celui de la duchesse d'Abrantès.

Sa famille, son petit-fils M. G. Aubert, que j'ai l'honneur de connaître, ont un esprit trop élevé pour songer à se formaliser de la liberté, peut-être brutale, avec laquelle il m'arrive parfois de parler de leur aimable aïeule. Mais ils me pardonneront mes excès de franchise en voyant que je n'ai jamais oublié que, même en ses faiblesses, cette gracieuse femme porta toujours, avec cette frivolité dont elle ne put jamais s'affranchir complètement, la marque d'un cœur bon et grand, d'un esprit délicat et d'un noble caractère.

Je ne crois pas être indiscret, et c'est pour moi un devoir rigoureux de reconnaissance, dont j'ai grand plaisir à m'acquitter, en déclarant que je dois beaucoup, surtout pour la seconde partie de mon travail, à la bienveillance de M. G. Aubert, qui a mis sans réserve à ma disposition tous les documents qu'il avait sur son illustre grand'mère. Une autre bienveillance précieuse, celle de M. le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, qui m'a autorisé à publier les fragments qu'il possède d'un manuscrit de la duchesse, que j'intitule son Journal intime, *m'a été aussi d'un bien grand secours. C'est également à M. de Lovenjoul que je dois quelques lettres de M*[me] *d'Abrantès à Balzac et l'indication exacte, par la lecture de toute leur correspondance, de*

la nuance des rapports qui existèrent entre elle et le grand créateur du roman moderne. Je ne veux pas oublier dans l'expression de ma reconnaissance M. le comte Allard du Chollet, qui a eu l'extrême bonté de me confier de précieuses lettres de son cabinet d'autographes.

J. T.

Les Quatre-Vents, Mers (Somme)

Juin 1901.

LA GÉNÉRALE JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Naissance de Laure de Permon. — Les Comnène. — La famille de Permon va s'installer à Paris. — Mme de Permon devient la correspondante du jeune Napoléon Bonaparte. — Commencements de la Révolution. — Laure est mise en pension. — Voyages. — Mme de Permon à l'*hôtel de la Tranquillité*. — La colonie corse de Paris. — Laure et l'insurrection de femmes du 12 germinal : son courage. — Saliceti, proscrit, vient demander asile à Mme de Permon. — Caractère de Laure; son intelligence. — On quitte Paris avec Saliceti. — Incidents de voyage. — Retour à Paris. — Laure voit mourir son père. — Bonaparte fréquente la maison de Mme de Permon. — Singuliers projets de mariage. — Brouille avec Bonaparte.

Laure de Permon naquit le 6 novembre 1784, à Montpellier. Elle n'était pas pour cela du Languedoc. M. de Permon, son père, qui avait été munitionnaire de l'armée française pendant la guerre d'Amérique, avait acheté à son retour une charge de receveur des finances à Montpellier. Il avait épousé, lorsqu'il était commis dans l'administration, une jeune fille appartenant à une famille établie depuis un siècle environ en Corse.

Cette famille avait une origine grecque : c'était tout simplement ce qui restait de l'illustre maison Comnène qui compte dix-huit empereurs, six de Constantinople, dix de Trébizonde, deux d'Héraclée de Pont, dix-huit rois de la Colchide et huit de la nation des Lazes[1]. Voilà, j'espère, ce qui peut s'appeler des aïeux. Les descendants de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, fuyant les persécutions de Mahomet II qui avait mis leurs têtes à prix, étaient allés chercher un asile en Perse. De là, ils s'étaient rendus en Grèce, à Mania, où ils dominèrent pendant deux siècles ; mais des révolutions, des difficultés avec les habitants les forcèrent à changer encore de patrie. C'est en Corse qu'ils se réfugièrent, à la tête de toute une colonie dont ils furent les chefs pendant un siècle[2]. La République de Gênes, suzeraine

1. L'année même de la naissance de la future duchesse d'Abrantès, paraissait à Amsterdam un livre intitulé : « PRÉCIS HISTORIQUE DE LA MAISON IMPÉRIALE DES COMNÈNE, *où l'on trouve l'origine, les mœurs et les usages des Maniotes, précédé d'une filiation directe et reconnue par lettres patentes du Roi, du mois d'avril 1782, depuis David, dernier empereur de Trébizonde, jusqu'à* DÉMÉTRIUS COMNÈNE, *actuellement capitaine de cavalerie en France.* A Amsterdam, MDCCLXXXIV. » Avec cette longue suscription, la première page porte les armes des Comnène : un aigle à deux têtes traversé d'une épée posée en pal dont la pointe soutient une couronne impériale. Devise : *Fama manet, fortuna perit.* Cette devise s'applique à merveille aux Comnène, mais ne semble-t-elle pas faite exprès pour la duchesse d'Abrantès?

J'ai sous les yeux un exemplaire de ce livre rarissime, annoté de la main même de la duchesse. C'est là que j'ai puisé les quelques renseignements sur la maison Comnène, indispensables à cette étude.

2. Il y a encore, à Cargèse, à une vingtaine de kilomètres au nord d'Ajaccio, sur la côte, les descendants de cette colonie grecque. La colonie prospérant et devenant trop nombreuse, a essaimé en Algérie, à Rummel, à côté de Constantine.

alors de la Corse, les avait maintenus dans ce rang qu'ils ne perdirent qu'à l'époque où l'île fut réunie au royaume de France. Tandis qu'une partie de la famille Comnène demeurait à Ajaccio sous le nom de Stephanopoli ou *Ville d'Etienne*, surnom que les Comnène prenaient pour perpétuer la mémoire d'un homme célèbre de leur maison [1], le prince Démétrius Comnène, après une série de malheurs, entra au service de France comme capitaine de cavalerie [2].

Sa sœur se maria. Il était alors et il est toujours très difficile à Ajaccio de bien caser sa fille. Elle fut cependant demandée par un jeune homme, de passage en cette ville, plus distingué par son intelligence et son éducation que par sa naissance, M. Permon [3]. Il était employé dans l'administra-

1. La famille Stephanopoli existe toujours, très prospère, à Ajaccio.

2. Sa commission est datée du 16 décembre 1779. (Lettres patentes du roi, données sur le rapport de Chérin, à Versailles, avril 1782, enregistrées au Parlement le 1er septembre 1783.) Ce prince Démétrius Comnène émigra à la Révolution. « Rentré en France à la restauration de l'ordre, il est mort en 1821 avec le grade de lieutenant-général : il était mon oncle par ma mère dont il était le frère aîné. Le nom de Comnène se perpétue maintenant par l'adoption du comte Adolphe de Geouffre, fils de ma sœur aînée et petit-neveu du prince Georges de Comnène, le plus jeune de mes oncles, mort l'année dernière (1833) dans sa maison de campagne, à Passy. » (Note écrite de la main de la duchesse d'Abrantès, dans le *Précis historique de la maison de Comnène*, que j'ai sous les yeux et qui appartient à M. G. Aubert.) — Ceci détruit donc les allégations malveillantes du *Mémorial de Sainte-Hélène* et ce que dit Mme Cavaignac dans ses *Mémoires*, excellents d'ailleurs : « Junot... prenait au sérieux sa femme descendante des Comnène, quand chacun en riait tout bas ou tout haut. » (*Mémoires d'une Inconnue*, p. 198.)

3. « Ayant toutes les manières d'un homme de qualité et n'étant cependant qu'un roturier. » (DUCHESSE D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. I, p. 36. — Édit. Garnier frères, 1895.)

tion des vivres. La belle descendante des Comnène, touchée des sentiments de ce jeune homme, passa par dessus la mésalliance et agréa la recherche de M. Permon. D'aileurs, une situation de fortune modeste avait un peu fait oublier aux nobles exilés leur origine impériale, et c'est avec plaisir que les Comnène donnèrent leur fille à celui qui voulait bien se charger d'elle.

Peu de temps après son mariage, Mme Permon se lia avec une autre jeune femme d'Ajaccio, belle aussi, mais pas tant qu'elle, Mme Letizia Buonaparte. Après quelques années, elle dut suivre son mari sur le continent, à Montpellier. Leurs affaires prospérant, M. Permon songeait déjà à acheter une charge de fermier-général. Il adorait sa femme et le but de sa vie paraissait être de lui donner toutes jouissances que procure la fortune. Aussi bien Mme Permon était-elle fort séduisante. C'était une petite brune à la peau fine et nacrée comme il n'est pas rare d'en trouver en Corse, avec des dents admirablement blanches et des yeux admirablement noirs. « Lorsqu'elle arriva à Paris avec son habit grec, a dit Mlle Clairon, c'était un astre de beauté. » Sa fille, de son côté, a écrit qu'« on l'aimait parce qu'elle était bonne et franche, et elle plaisait parce qu'elle joignait à une rare beauté de la grâce, de la finesse et un esprit naturel au-dessus de toutes choses. »

Tout accomplie qu'elle était, la jeune femme ne laissait pas que d'avoir quelques défauts, oh ! bien peu, assez seulement pour la rendre plus séduisante. Son ignorance de ce qui s'écrit et s'imprime était à peu près absolue et elle avouait en riant, dans ses dernières années, qu'elle n'avait lu qu'un



Cliché J. T.

OUVERTURE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX A VERSAILLES, LE 5 MAI 1789.

Gravure de PRUDHOMME, *d'après le tableau de* CONDER. (*Musée de Versailles.*)

livre en sa vie. Son livre d'heures ? Non pas : *les Aventures de Télémaque*, s'il vous plaît, et ce fut tout. A cette ignorance qu'elle savait dissimuler à merveille, se joignait souvent une impatience dont elle savait moins être maîtresse, qui était toujours sous pression et prête à fuser par la moindre fissure. On aurait pu lui reprocher aussi — mais est-il possible de reprocher quelque chose à une aussi charmante femme ? — de n'avoir pas goûté assez les douceurs de la solitude et de n'avoir su vivre sans être entourée presque en permanence d'un cercle de trente ou quarante personnes. Mais, comme chacun aime à faire de préférence les choses où il excelle, Mme Permon aimait à recevoir : personne mieux qu'elle, au dire de sa fille, ne s'entendait à « tenir son salon », pour employer une expression de Napoléon, personne moins qu'elle à bien régler les dépenses de sa maison et à la surveiller. Elle avait un art à elle de mettre chacun à son aise, d'être aimable, de causer, et tout cela relevé par un petit accent étranger qui était un charme de plus : mais un autre art à elle, et qu'il faudrait beaucoup de bonne volonté pour regarder comme une qualité, était son ignorance de l'ordre et de la prévoyance. Pour toutes ces qualités et pour cette ignorance — mais pour celle-là seulement — sa fille Laure qui avait reçu en naissant plus d'une goutte de sang grec, devait être sa digne élève.

Cependant M. Permon s'étant décidé à aller négocier à Paris l'achat d'une charge de fermier-général, sa femme fut ravie de l'accompagner. On vint donc à Paris, et on y emmena les enfants, Albert, qui était déjà presque un jeune homme,

Cécile et Laure, qui n'était guère encore qu'une toute petite fille.

On s'installa dans une grande maison, au n° 5 de la place Conti. Mme Permon, qui avait soigné et vu mourir chez elle, à Montpellier, M. Charles Buonaparte, le mari de son amie d'Ajaccio, devint à Paris la correspondante de leur fils, le jeune Napoléon. Celui-ci avait quitté l'école de Brienne au mois de septembre de l'année précédente (1787) et était élève de l'Ecole militaire à Paris. A peu près du même âge qu'Albert Permon, il se lia avec lui, mais en se tenant toujours sur une certaine réserve, due évidemment à la différence de leur fortune. L'élève-officier était pauvre, le fils du munitionnaire ne l'était pas : la fierté du premier ne pouvait fraterniser avec l'aisance du second, quelque bonne camarade qu'elle se montrât. L'amitié ne peut guère exister entre gens de fortune inégale : des rapports de politesse réciproque, de complaisance d'un côté, d'intérêt de l'autre... Après tout, n'est-ce pas là l'amitié?

Mme Permon, à Paris, s'agitait au milieu des galants commérages de salons qui formaient à peu près toute sa vie, — comme celle des femmes distinguées ou non de son temps, et de tous les temps — lorsque la Révolution commença. Les Etats-Généraux, la prise de la Bastille, les journées des 5 et 6 octobre, celle du 20 juin se succédèrent dans une effervescence menaçante et tout annonçait que la Révolution ne s'en tiendrait pas là. La petite Laure, elle, grandissait en même temps que la Révolution. Avec cette faculté d'attention et cette perspicacité qu'ont les enfants d'une intelligence supérieure, elle écoutait toutes les conversations

politiques qui se tenaient autour d'elle ; elle sentait d'instinct plus qu'elle ne comprenait, la position difficile dans laquelle allaient être jetés ses parents par une révolution où les sentiments d'envie et de haine contre ceux qui possédaient, allaient trouver, parmi ceux qui ne possédaient pas, mille moyens de s'assouvir. Aussi la pauvre enfant était-elle fort effrayée, et il y avait de quoi.

Dans cette insécurité du lendemain, M. Permon, ou plutôt de Permon, car depuis qu'il s'était enrichi en Amérique, il s'était, comme tout le monde, octroyé un *de*, ce qui habille bien un nom, encore mieux un homme, lui donne une apparence de noblesse et sans doute de mérite, puisqu'il lui attire la considération du monde ; M. de Permon, donc, avait été assez avisé pour renoncer à son intention d'acheter une charge de fermier-général. Il était temps : le 10 août allait sonner le glas de la monarchie.

Ce jour marqua dans les souvenirs de la petite Laure. C'était le jour de sa fête, mais il ne s'agissait pas de fête le 10 août 1792. Il n'y eut pour elle que des angoisses. La place Conti était si près des Tuileries assiégées ! Sans parler du bruit du canon et de la mousqueterie, des cris du peuple et des blessés qui passaient sous ses fenêtres, la petite tremblait pour son père et pour son frère. Tous deux étaient sortis dès le matin. Albert rentra sans trop de retard avec un jeune officier, défenseur des Tuileries, qui n'avait pas mangé depuis trois jours. Le père ne revint qu'à la tombée de la nuit, accompagnant un officier supérieur des gardes-du-corps, blessé, perdant son sang... On les cacha dans la maison. Et c'est ainsi qu'avant

l'âge de sept ans la petite Laure, à qui il fut recommandé de ne rien dire et d'être naturelle, apprit par de terribles leçons de choses l'importance de ne point parler à la légère et d'être maîtresse de sa langue et de soi.

Cependant M. de Permon avait été dénoncé. Averti qu'il devait être arrêté dans la nuit, il mit ses deux filles dans un pensionnat du faubourg Saint-Antoine et partit avec sa femme pour Toulouse. Son intention était d'émigrer en Espagne. Un ami lui avait procuré un passe-port.

La pauvre Laure, en pension, ne s'amusait guère. Ce n'était pas pour s'amuser non plus qu'on l'y avait mise. Ses seules distractions étaient les visites de son frère et celles de sa bonne. Elle était assez grande pour se rendre compte, d'après ce que ses parents lui disaient et surtout d'après ce qu'ils ne lui disaient pas, qu'ils couraient des dangers.

Les journées de septembre, dont son frère faillit être victime et qu'il lui raconta, du moins en partie; toutes ces transes, ces angoisses, ces horreurs, mûrirent vite, trop vite certainement, son âme de petite fille, mais elles contribuèrent à lui donner une qualité bien rare, l'étendue, tout en lui conservant la frivolité de son âge : et cela était moins à désirer.

Après avoir installé à Toulouse son mari qui attendait une occasion favorable de passer en Espagne, Mme de Permon revint à Paris pour chercher ses filles. Elle écrivit à Saliceti, député de Bastia, qui était des familiers de son salon, pour lui demander sa protection. Saliceti lui envoya immédiatement des lettres de recommandation pour les autorités toulousaines. La famille fut ainsi pour un

temps à l'abri des persécutions. Mais elle ne fut pas à l'abri des chagrins. M. de Permon, qui devait beaucoup à Louis XVI et à Madame Elisabeth, fut atterré de leur condamnation. Il en était comme fou. Il voulut partir pour Paris... Sa femme eut la plus grande peine à le retenir. Il s'enferma alors dans sa chambre et ne voulut voir personne. Laurette pouvait seule pénétrer jusqu'à lui et le consoler dans des chagrins qui ébranlaient sa santé d'une façon mortelle. Il trouvait cependant un dérivatif à ses tristesses en s'occupant de l'instruction de sa fille. Il avait lu l'*Emile* de J. J. Rousseau; il aimait ce livre, et c'est d'après ses principes, en ce qu'ils ont de bon et d'applicable à notre état social, qu'il dirigea l'éducation de la petite.

Mme de Permon, souffrante à la suite de tant de secousses, avait dû aller prendre les eaux de Cauterets. Ses deux filles l'y accompagnèrent et son mari demeura seul à Toulouse, « presque comme un otage. »

A leur retour, l'aînée de ses filles, Cécile, se maria avec M. de Geouffre, jeune général qui commandait la division de Toulouse. Quant à M. de Permon, malgré son état de souffrance, il se remit à l'éducation de Laure ; il lui faisait faire des extraits d'auteurs, il lui faisait lire l'histoire... Mais qu'était-ce que de l'histoire lue à côté de l'histoire qui s'écrivait alors avec du sang sur les ruines de la vieille société française?

Cependant, en dépit des crises et des angoisses, le temps marchait. Le 9 thermidor était arrivé, mettant un terme au règne de la guillotine. En province cependant, la Terreur se prolongeait encore. Enfin tout se calma, mais les habitudes d'extrême

prudence étaient prises et la jeune Laure se rappelait plus tard que longtemps encore on ne correspondit que par des lettres cachées sous la coiffe des chapeaux, au fond d'un pâté ou d'un pot de fleurs.

La sécurité étant redevenue complète, la famille Permon quitta Toulouse : tandis que le père se rendait à Bordeaux pour régler certaines affaires, la mère et la petite Laure partaient pour Paris.

Elles descendirent à l'*hôtel de la Tranquillité*, rue des Filles Saint-Thomas, et s'y installèrent avec une femme de chambre et un valet de chambre. Mme de Permon chercha dès lors à s'entourer de ceux de ses amis, royalistes ou républicains, qui avaient échappé à l'échafaud et à l'émigration. M. de Périgord, qui venait de sortir de prison, fut un des premiers à accourir. Les membres de la colonie corse à Paris, qui connaissaient la cordiale hospitalité de la noble descendante des Comnène, ne furent pas non plus les derniers. Il y avait là Multedo, Chiappe, l'abbé Arrighi, Arena, d'autres encore. Cela prouve que la maison de Permon était bien posée à Paris, et aussi aisée qu'hospitalière, car les Corses, surtout les « arrivés » ne sont pas gens à fréquenter une maison pauvre, une maison où ils n'auraient pas quelque intérêt de vanité, d'influence ou simplement quelque flatterie à faire, — ou à recueillir. On y trouvait aussi Saliceti, député de Bastia à la Convention, son collègue Romme, qui était un mathématicien distingué, et le jeune général Bonaparte. Avec ses traits anguleux et pointus, sa peau jaune collée aux tempes et ses cheveux plats collés à la peau, tel que nous le voyons dans son beau portrait par Guérin, le géné-

ral Bonaparte se grava dans la mémoire de la petite Laurette ineffaçablement.

Le manque de pain et de denrées se faisait alors terriblement sentir à Paris et le peuple était en effervescence. Saliceti et Bonaparte, qui allaient presque tous les jours, les bottes crottées et leur pain sous le bras, dîner chez Mme de Permon, s'y livraient à de grandes discussions politiques. L'aigreur n'était pas longue à se mettre de la partie et l'aimable maîtresse de maison faisait tous ses efforts pour étouffer ces discussions et les empêcher de renaître. Mais c'était peine perdue. On promettait de ne plus toucher à la politique, on s'amusait à raconter des histoires et peu à peu l'on versait de nouveau dans le sujet défendu. Mais le moyen de retenir des hommes comme Saliceti, Romme, encore tout chauds des luttes de la Convention, Bonaparte, encore tout poudreux de celles du champ de bataille, mais alors en disponibilité et cherchant à se faire employer ? Aussi les conversations de ces fougueux s'imprimèrent-elles dans le souvenir de la jeune Laure d'une façon indélébile. Elle n'avait pas neuf ans, mais tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, elle le retenait avec une puissance merveilleuse de mémoire, ayant l'intuition instinctive qu'elle vivait à une époque extraordinaire de notre histoire. Les enfants bien doués d'ailleurs, saisissent beaucoup mieux qu'on ne le croit, en même temps que les détails, les grandes lignes des événements qui se passent autour d'eux et ils y voient souvent plus clair que leurs parents qui ne pensent même pas qu'ils y puissent prendre intérêt. Il était donc naturel que Laurette qui était si souvent réveillée la

nuit par le son du tocsin, par le rappel du tambour, par la générale, les cris de l'émeute, ou les visites domiciliaires, eût toujours l'esprit en éveil et qu'elle cherchât à rattacher à des causes un état de non tranquillité semblable.

Outre les alertes continuelles qui étouffaient toute velléité de reprise de la vie sociale et maintenaient l'inquiétude dans les familles, la petite avait eu un jour une belle frayeur. Elle était allée avec sa bonne, en fiacre, acheter quelques rubans pour sa mère, dans la rue Saint-Denis. Mme de Permon ne voulait pas, par une sage prudence, la laisser aller à pied, même accompagnée de Mariette. Tout à coup, sur le boulevard, le fiacre se trouva enlisé dans un flot montant de femmes ivres, furies de guillotine et tricoteuses hurlant : « A bas la Convention! Vive la Constitution de 93! » et chantant à tue-tête des chansons qui n'étaient pas toutes patriotiques. La pauvre Laure était tombée en plein dans l'insurrection de femmes du 12 germinal. On arrête les chevaux. La petite tremblait, la bonne pleurait... Au nom de la liberté, on les force à descendre. Il était à craindre que ce ne fût pas pour baiser Laurette sur les deux joues et la renvoyer avec sa bonne à sa maman. C'est pourtant ce qui arriva, mais après un petit speech qui ne brillait pas précisément par la modération non plus que par la distinction du langage. Eh bien! pendant toute cette scène, qui dura de longues minutes et qui n'était nullement rassurante, la petite Laure ne se laissa pas aller comme sa bonne, à fondre en larmes. « J'en avais autant envie qu'elle, bien certainement... et pourtant, je n'ai pas pleuré parce que *je ne voulais pas* pleurer. » A la bonne heure!



Cliché J. T.

AJACCIO. — MAISON NATALE DE NAPOLÉON Ier.

D'après un dessin de RÉGNIER.

Voilà du caractère et de la fierté. Notons dès maintenant cette puissance de se dominer que la duchesse d'Abrantès eut de si bonne heure, mais dont elle n'usa pas toujours, plus tard, quand les grandeurs et les richesses eurent amolli, mais pour un temps seulement, la trempe de son âme. Cette fermeté était en partie native, mais elle était aussi la conséquence des continuelles alertes au milieu desquelles elle vivait depuis trois ans : à cette terrible école, son caractère s'était développé et formé.

Que la nature, après cette contrainte, héroïque coquetterie d'une dignité qui le prend de haut avec le danger, ait repris ses droits, c'était bien naturel. Une fois hors des griffes et de la vue de ces femmes, la petite fondit en larmes. Qu'importe? Elle avait été courageuse au moment du danger. Celui-ci passé, elle pouvait redevenir femme, ou plutôt petite fille, car elle n'était pas autre chose. Le courage consiste à vaincre les sentiments de conservation tranquillement égoïste, à étouffer les velléités de bassesse qui emboîtent le pas à ces sentiments, et, si on les laisse faire, font capituler la volonté devant la lutte, la fierté devant le péril. Les lâches, eux, s'en tiennent à ce mouvement instinctif : les gens de cœur le surmontent, le domptent, dussent-ils sortir meurtris de la lutte, ou n'en pas sortir du tout. S'ils tombent, ils ont du moins la satisfaction de n'avoir pas cédé à l'arbitraire et à la force brutale. Il y avait déjà du cœur chez cette petite fille de neuf ans.

L'insurrection du 12 germinal ne fut pas la dernière. Le 1er prairial, le peuple, las de souffrir, envahit de nouveau la Convention. Paris est en proie pendant toute la journée et une partie de la nuit

à une terreur inexprimable. Le lendemain apporte d'autres émotions. Mme de Permon apprend la belle attitude dans laquelle Boissy d'Anglas s'est immortalisé devant l'histoire ; elle s'indigne de l'assassinat du noble représentant Féraud, elle déplore le décret d'arrestation rendu contre ses amis Romme, Soubrany, Bourbotte... Elle s'étonne que Saliceti ne soit pas nommé avec ses collègues.

Elle avait de grandes obligations à Saliceti : il avait recommandé son mari à la municipalité de Toulouse, il avait pris son fils comme secrétaire [1] afin de le soustraire à la réquisition, ce qui, avec la faible santé qu'il avait alors, eût été mortel pour lui. Bref, elle lui devait beaucoup. Mais elle ne recevait qu'avec répugnance un député d'opinions si avancées et qu'on accusait de vouloir ramener le règne de la guillotine. Bonaparte, de son côté, n'aimait nullement Saliceti et son opinion avait une certaine influence sur celle de Mme de Permon. Laurette n'aimait pas davantage le député de Bastia : sa longue figure jaune, ses yeux noirs qui s'illuminaient, dans l'ombre, d'une lueur de sang... non elle ne l'aimait pas, il lui faisait peur .

Mme de Permon se demandait donc avec embarras comment elle pourrait faire entendre à Saliceti qu'elle se dispenserait volontiers de le recevoir, tout en conservant pour lui la reconnaissance des services rendus — ce qui était assez difficile à concilier — quand la femme de chambre vient lui dire à l'oreille que quelqu'un, dans sa chambre, demande à lui parler. Elle y va. C'était Saliceti.

1. *Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle et du commencement du* XIXe, par R. D. G. (DES GENETTES), t. II, p. 335.

Effrayant de pleur, il lui apprend que la Convention l'a mis hors la loi et qu'il compte sur elle pour le cacher et le sauver.

Sans discuter le plus ou moins de discrétion de cette lettre de change tirée sur sa reconnaissance, Mme de Permon entraîne le proscrit dans une autre chambre, afin que personne ne puisse le voir ni l'entendre. Là, devant Laurette, elle l'assure qu'elle n'a pas oublié les services qu'il lui a rendus, qu'en conséquence sa maison devient la sienne jusqu'à ce que les événements lui permettent de vivre autrement, et qu'il y sera caché aussi bien que possible. Saliceti la remercia et, se tournant du côté de Laurette, il lui dit combien seraient terribles les conséquences d'une indiscrétion.

— Oh! ne craignez rien, répondit la petite. Et elle se jeta dans les bras de sa mère qui la regardait avec une tendresse mêlée de désespoir.

Et, de fait, formé par les crises continuelles au milieu desquelles elle grandissait depuis quelques années, son caractère était devenu tout viril. De même qu'elle avait montré du courage devant l'insurrection, Laurette garda, sans en rien laisser soupçonner, un secret dont la divulgation eût été la mort pour Saliceti et pour la famille qui lui avait donné asile. De tels événements, dans la jeunesse, trempent une âme pour toute la vie.

A voir ensuite Mme de Permon faisant les honneurs de sa table, la petite Laure égayant le dîner par son gentil babil, personne ne se fût douté de la scène dramatique à laquelle elles venaient de prendre part dans la pièce voisine. Et pourtant, par le hasard des conversations, un convive s'étant

mis à parler de Saliceti et à dire qu'il n'était pas fâché de le voir condamné à aller siéger chez Pluton avec tant d'autres de ses collègues de la Convention, Mme de Permon avait pâli : Laurette, elle, n'avait pas bronché.

Elle ne fit pas si ferme contenance le lendemain, quand Bonaparte, qui savait à n'en pas douter que son ennemi était venu demander asile à Mme de Permon, donna tout haut, pour que sa voix traversât la cloison de la chambre voisine occupée par Saliceti, sa façon de penser sur lui et sur son procédé. Le général parti, elle suivit sa mère dans la chambre du proscrit. Celui-ci avait été en proie à une telle complication de sentiments violents lorsqu'il avait entendu les paroles vengeresses de son compatriote, qu'un flux de sang, soupape à sa fureur, avait remplacé le flux de paroles qu'il était obligé de comprimer. Il rendait le sang à plein nez, à pleine bouche : on eût dit que le malheureux conventionnel en avait une indigestion. Au moment où Mme de Permon et sa fille entrèrent, il perdait connaissance, la cuvette qu'il tenait s'échappait de ses mains et se renversait sur les draps... Le spectacle était épouvantable. La petite Laure ne l'oublia jamais et ce souvenir la poursuivit longtemps dans ses rêves. On s'empressa autour du malade, on lui fit respirer des sels, on lui lava le visage à l'eau fraîche : mais, quand il revint à lui, ce fut pour vomir, avec une volubilité et une fureur toutes méridionales, plus de fiel contre Bonaparte qu'il n'avait vomi de sang tout à l'heure. Et cela sans aucun égard pour la présence de la petite, qui se sauva terrifiée. Mais cette scène dantesque, ce sang, ces imprécations,

ne contribuèrent pas peu à lui cuirasser l'âme contre les luttes de la vie ; il est remarquable aussi qu'elle ne lui enleva rien de ces grâces séduisantes de la jeunesse qu'elle posséda plus que toute autre femme, et au suprême degré.

Cependant Mme de Permon, qui devait aller rejoindre son mari à Bordeaux, s'était vue obligée de modifier ses projets depuis qu'elle avait donné asile à Saliceti. Ayant annoncé son départ, elle dut déclarer que son mari lui avait écrit de l'ajourner jusqu'à nouvel ordre. En attendant, elle soignait de son mieux son hôte malgré elle et surtout malgré lui. Mais le malheureux n'était pas un hôte des plus agréables. Il n'avait pas de délicatesse, pas de tact, pas de cœur. Il révolta un jour la petite Laure par une plaisanterie déplacée sur le malheureux Féraud massacré à la Convention : « Il est toujours mal, a-t-elle écrit plus tard, d'attaquer le malheur avec quelque arme que ce soit ; mais, de toutes, la plus odieuse est la raillerie. Il y a là quelque chose de sauvage. J'étais bien jeune alors. Mon âme avait cette susceptibilité native qui s'offense chevaleresquement d'une seule atteinte à ce qui est beau et bien. Je me mis à pleurer et quittai la chambre avec dépit de voir mon frère et ma mère garder le silence et ne pas l'imposer à Saliceti. » Voilà qui est bien pensé et bien dit et j'espère qu'on n'a pas attendu ce moment pour avoir la plus grande idée du cœur de la brave enfant. Les âmes les plus hautes ne sont-elles pas aussi les plus délicates? Son frère vint lui faire quelques représentations sur le trop d'absolu de ses sentiments. « Il avait raison, dit-elle. Eh bien ! je suis toujours de même. »

Elle conserva en effet jusqu'à son dernier jour, en dépit des malheurs qui devaient l'éprouver, cette fraîcheur de sentiments que rien ne put flétrir. Les natures délicates et de distinction l'ont déjà reconnue comme sœur. Elles la reconnaîtront encore mieux à ces réflexions faites par la petite, pendant le jugement des conventionnels Romme, Goujon, Soubrany, Duquesnoy, Duroy et Bourbotte, qui, plus fiers et plus courageux que Saliceti, n'avaient pas voulu se cacher. « Sa tranquillité me révoltait, a-t-elle écrit. Nourrie de bonne heure des beaux souvenirs de l'antiquité, je cherchais dans Plutarque et je trouvais à chaque page des exemples de dévouement à l'amitié ou à la patrie. Il me paraissait lâche à Saliceti d'abandonner toutes ces têtes, que peut-être lui-même avait exaltées, au fer du bourreau, tandis que la sienne était à l'abri. Oui, à sa place, il est sûr qu'avec ma manière de voir, avec l'âme ardente que j'avais alors, j'aurais été rejoindre mes amis ; je crois même que je l'aurais fait plus tard. »

Certes, elle l'aurait fait comme elle le dit. Mais il était nécessaire de citer ces paroles pour montrer combien son âme était taillée à la Plutarque. Il en est trop peu sur ce patron pour qu'on ne la salue pas respectueusement au passage.

A cette époque, chaque jour presque amenait du sang. Bien peu de petites filles furent mêlées de si près que Laure à ces terribles événements. Elle connaissait pour les avoir vus souvent chez sa mère, les députés qui étaient mis en jugement. La politique, comme toujours, était sans pitié, et cela au nom de l'humanité. Le jeune Permon suivait les séances du procès pour en porter des nouvelles

toutes fraîches à Saliceti qui, sans la générosité de sa mère, aurait partagé le sort de ses collègues. Un jour, il rentre, tout pâle... Son habit est maculé d'une longue traînée de sang mal essuyé. « Les malheureux, dit-il d'une voix qui a peine à se faire jour, ont été condamnés à mort... Romme s'est frappé d'un coup de couteau au cœur, j'étais près de lui : c'est son sang que vous voyez là sur le pan de mon habit, sur ma main... En tombant, il a passé son poignard à Goujon, qui s'en est frappé à son tour et l'a donné à Duquesnoy... oh! c'est affreux!... »

Laurette, qui voyait la redingote de son frère toute gluante du sang de cet homme aimable qui était venu si souvent dîner chez elle, de cet homme qui la prenait sur ses genoux, jouait avec elle et lui apportait des bonbons, Laurette, à ce récit, était dans un état de surexcitation et de douleur incroyable : elle demeurait muette et comme rivée au sol. Sa mère sentait son sang se glacer dans ses veines. Albert était blanc comme un linge. « Ce sont des scènes trop fortes pour Laurette », dit-il enfin. Et il l'emmena. Mais elle ne comprit jamais, pas plus alors que plus tard, en 1815 par exemple, les injustices de la justice politique.

Le temps des grandes émotions n'était pas fini pour la petite fille. Saliceti, qui en avait eu de terribles, devint malade. Fièvre, délire, c'était complet. Laure avait sujet de ne le plaindre que médiocrement. Avec son bon cœur ordinaire pourtant, le croyant perdu, elle le pleurait déjà. On s'attache à ceux à qui l'on fait du bien. Et pourtant elle avait bien peur de Saliceti ; ses blasphèmes perpétuels l'effrayaient, lui répugnaient surtout au plus haut

point. Il eût été plus sage à sa mère de ne pas la laisser entrer dans la chambre de cet homme : ce n'était pas sa place.

En attendant, malade comme il était, Saliceti pouvait très bien mourir chez Mme de Permon. Quel embarras pour elle alors! Après mille angoisses, on le vit enfin reprendre le dessus. On respira, lui aussi. Les forces lui revenant, on décida d'un commun accord qu'il lui fallait quitter Paris. Mais comment faire? Comment obtenir un passeport? Tout voyageur était scrupuleusement examiné à la barrière et si le signalement porté sur son passeport ne se rapportait pas exactement à lui, on le faisait conduire à la municipalité. La petite Laure tira tout le monde d'embarras. Elle avait remarqué que le général Miranda, nouvellement présenté dans le salon de sa mère, avait un domestique ressemblant à Saliceti : elle parla de cette ressemblance. Pour faire sortir le proscrit et le mettre en sûreté, on n'aurait qu'à se procurer un domestique qui eût, autant que possible, le visage du représentant de Bastia, qu'à le conduire à la municipalité et lui faire délivrer un passeport en même temps qu'on en demanderait un pour chacun des membres de la famille. Après quoi, sous un prétexte quelconque, le domestique serait convenablement indemnisé et congédié. Saliceti s'habillerait en valet, en *officieux*, comme on disait alors et, muni du passeport de son sosie, passerait sans éveiller un soupçon. Une fois à Bordeaux, il était sauvé. Rien en effet ne lui serait plus facile que de prendre passage sur un bâtiment étranger.

Le programme s'accomplit point par point. Tandis que Saliceti, à côté du cocher, était livré à ses

réflexions, la petite Laure trouvait plus d'une occasion d'exercer ses facultés d'observation et de développer la virilité de son caractère.

Le voyage se prolongea d'une façon inattendue. M. de Permon n'avait pas trouvé à Bordeaux un seul bâtiment en partance. A Blaye, à Libourne, pas davantage. Il avait alors fait marché avec le patron d'un yacht pour transporter les voyageurs jusqu'à Toulouse. De là ils gagneraient Carcassonne, puis Cette ou Narbonne, et Saliceti trouverait facilement dans l'un de ces deux ports un bateau italien pour Gênes. Il fut donc fait comme il l'avait décidé, et l'on monta en bateau.

Les idées sombres ne durent guère dans une petite tête de neuf à dix ans : Laure était littéralement aux anges de naviguer sur la Gironde par un admirable temps d'été, et son âme s'ouvrait délicieusement aux plus douces impressions devant le magnifique panorama, sans cesse renouvelé, qui se déroulait devant elle avec une majestueuse lenteur. On peut dire que son goût pour la nature date de ce voyage.

Un soir qu'elle faisait à cœur ouvert devant sa mère des réflexions sur la douce tiédeur de ce ciel merveilleusement étoilé, Mme de Permon, gagnée par le charme de la soirée, se laissait aller avec bonheur à cette tranquillité reposante. Elle avait eu tant d'angoisses, et depuis si longtemps, qu'il était bien naturel que le charme qui enivrait le jeune cœur de sa fille la pénétrât à son tour. Aussi accueillit-elle ses expansions et finit-elle par lui dire qu'au retour de ce voyage il serait temps pour elle de se préparer à sa première communion : les événements de la Révolution n'avaient

pas encore permis d'y songer. Saliceti, montant sur le pont, avait entendu ce propos. On sait que le tact n'était pas au nombre de ses qualités. Il se mit à railler la religion catholique en général et, en particulier, les femmes qui la pratiquaient. Laurette, ne trouvant pas convenable d'entendre de tels propos, descendit dans la cabine qu'elle partageait avec sa mère. Là, tout en regardant fuir doucement les rives du fleuve que la lune argentait délicieusement, elle reprit le cours de ses vagues et poétiques pensées. Tout-à-coup son attention s'arrêta malgré elle aux paroles de sa mère et de Saliceti, qui étaient restés sur le pont, assis juste au-dessus d'elle. Son nom, prononcé par le conventionnel, la poussa à écouter, bien qu'un tel procédé répugnât à sa naturelle droiture d'âme. Elle entendit alors Saliceti la demander formellement à sa mère, elle, Laure, pour un de ses neveux. Et, sur la réponse de Mme de Permon disant qu'il était insensé de parler déjà du mariage d'une fillette qui n'avait pas douze ans, le proscrit répondait que cela ne faisait rien, que son neveu était jeune, qu'il attendrait, mais qu'il fallait dès maintenant lui promettre ce mariage. Mme de Permon devinait que ce n'était nullement pour son neveu, mais bien pour lui-même[1] que Saliceti lui demandait de s'engager ainsi pour sa fille. Comme elle avait mille bonnes raisons pour ne pas vouloir de ce mariage, elle répondit d'une façon évasive que son mari seul avait le droit de disposer de ses enfants. Là-dessus, elle lui sou-

1. Saliceti était veuf de Mlle Boerio, dont *il* avait eu une fille.

haita le bonsoir et descendit dans sa cabine. Laurette lui avoua qu'elle avait écouté cette conversation et la remercia de ce qu'elle avait répondu. La seule idée d'une alliance avec un Saliceti, oncle ou neveu, lui répugnait à lui donner la nausée.

Enfin on arriva à Carcassonne, à la grande satisfaction de Laurette, que le bateau excédait depuis qu'elle avait surpris les projets secrets de Saliceti. On se rendit à Cette et l'on fut enfin débarrassé du proscrit qui prit passage sur un bâtiment qui partait le soir même[1]. De ce moment, la joie de Laurette fut complète : la vue seule de cet homme lui faisait mal. Et elle embrassa sa mère avec un redoublement de tendresse.

De Cette, Mme de Permon et sa fille se rendirent à Montpellier qu'elles trouvèrent dépeuplé et ruiné par la Révolution. Un petit voyage à la foire de Beaucaire leur aurait apporté quelque agrément s'il n'avait été gâté par la vue des preuves des épouvantables excès de la Terreur dans le Midi. Mais la petite Laure avait déjà vu tant de choses, elle s'était trouvée si souvent dans des situations critiques plus ou moins prolongées, elle avait si souvent vu la mort en face, non pas tant pour elle — pour soi, ce n'est rien, — que pour les siens, qu'elle était cuirassée contre les horreurs des révolutions. Mais elle avait le mérite de ne pas perdre, à la vue de ces horreurs et au

1. « Saliceti, frappé d'un décret d'accusation, arriva à Savone après avoir échappé à mille dangers... Il racontait ses dernières aventures avec beaucoup de simplicité. » (*Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle, etc.*, par R. D. G. (DES GENETTES), t. II, p. 498.

milieu des dangers, ses sentiments de bonté et les délicatesses de cœur les plus exquises.

Mme de Permon avait laissé son mari, avec une santé fort défaillante, à Bordeaux. Elle l'alla rejoindre et le trouva atteint d'une façon à peu près irrémédiable. La vue de sa fille put à peine lui arracher un sourire. On se décida à l'emmener à Paris pour le faire soigner par les meilleurs médecins. Les affaires furent réglées au plus vite et l'on se mit en route. On arriva le 4 septembre 1795.

Toute la famille descendit à *l'Hôtel de l'Autruche*, rue de la Loi, aujourd'hui rue Richelieu. M. de Permon était au plus mal. Bonaparte le vint voir dès son arrivée et prit l'habitude de venir tous les jours s'informer de sa santé. Il parlait politique, racontait les nouvelles et restait dîner avec la famille. Il était du reste fort serviable et Laure n'oublia jamais que son père s'étant trouvé très mal, un soir, après le dîner, comme aucun domestique ne consentait à sortir pour aller chercher un médecin, c'est Bonaparte qui y alla, en dépit d'un temps affreux, et le ramena tout courant.

Triste époque que celle-là, surtout pour un malade! Une visite domiciliaire, faite par un président de section grossier et menaçant, avait aggravé l'état de M. de Permon. Les passages de troupes qui précédèrent la journée du 13 vendémiaire, les cris des sentinelles s'appelant et se répondant pendant la nuit; puis, tout à coup, le matin du 13, le tumulte de la guerre des rues, la fusillade, le canon... c'est ce canon qui tua le pauvre malade: son état d'exaltation était tel qu'il eut le délire et qu'il expira pendant qu'on se battait pour

la possession d'une barricade sous ses fenêtres. « Il y a des souvenirs éternels, écrivit plus tard sa fille. Ceux de cette horrible nuit resteront incisés dans mon cœur avec un fer brûlant. » L'âme de la pauvrette était bronzée par le malheur des temps, mais son cœur aimant ne l'était pas, ne pouvait pas l'être contre les souffrances, l'agonie et la mort d'un père bien-aimé. Comme diversion à sa douleur, il lui restait à consoler sa mère et surtout à la soigner, car toutes ces secousses avaient fortement ébranlé sa santé.

M. Albert de Permon s'était mis en quête d'une maison pour ses parents dès que leur retour à Paris avait été décidé. Il avait trouvé le petit hôtel d'un ancien fermier-général, dans la Chaussée d'Antin, qui faisait parfaitement leur affaire. Sa mère avait hâte de s'y aller installer pour fuir le souvenir des tristes moments passés à *l'Hôtel de l'Autruche.*

De son côté le général Bonaparte, qui était le héros du jour depuis le 13 vendémiaire, s'était logé dans une belle maison de la rue des Capucines. Il n'était plus pour lui question de bottes crottées, et c'est en bel équipage qu'il allait chaque jour, comme par le passé, voir ses amis Permon. Il était le plus souvent escorté d'un de ses aides de camp, tantôt Junot, tantôt Muiron. La petite Laure,en observant curieusement l'uniforme du capitaine Junot, était loin de se douter que, quelques années plus tard, ce bel officier, devenu général, viendrait, avec toute l'orgueilleuse humilité d'un amoureux, la demander en mariage à sa mère.

Malgré son superbe avancement et une situation qui le mettait tout à fait en évidence, Bonaparte semblait trouver sa situation toute naturelle. Il ne trouvait pas moins naturel d'envoyer à Mme de Permon du pain de munition, ce qui la dispensait, elle et sa fille, de manger cet immangeable pain de la section qu'on ne délivrait que contre une carte d'identité et après de longues stations aux *queues*, devant les portes de la municipalité. Car la famine régnait alors à Paris plus que la Convention expirante : le peuple manquait de pain, de travail, de tout, et la misère était à ce point épouvantable que l'on trouvait chaque matin des malheureux morts de faim à côté des tas d'ordures sur lesquels ils avaient disputé un os aux chiens.

M. de Permon, en mourant, n'avait rien laissé. Toute sa fortune avait disparu sans qu'on pût deviner comment. On savait qu'il avait déposé de fortes sommes en Angleterre, mais on ne trouva aucun papier en faisant mention. C'était donc la ruine pour sa veuve. D'un commun accord son fils et sa fille (elle était bien jeune encore pour être initiée à ces nécessités de la vie, mais les épreuves avaient singulièrement mûri son caractère) décidèrent de lui cacher cette situation. M. de Permon ne lui avait jamais parlé d'affaires : rien de plus naturel que son fils ne lui en parlât pas non plus. Il fut donc décidé entre ces deux braves cœurs que les bribes de fortune qui restaient, jointes à ce que pourrait gagner Albert, serviraient à maintenir la maison sur le même pied qu'avant et qu'on ne laisserait rien soupçon-

ner à la mère de difficultés pécuniaires auxquelles elle était à mille lieues de songer.

Les luttes et les peines de la vie supportées en commun, les dangers courus ensemble ont pour effet de resserrer les liens et les affections de famille. Mais les enfants de Mme de Permon n'avaient pas eu besoin des épreuves de ces dernières années pour montrer à leur mère la plus tendre affection. Ces braves enfants ne voulurent pas lui donner l'ombre d'un chagrin, à elle qui n'en avait jamais eu. Elle était habituée à une vie luxueuse: ils s'arrangèrent de façon à la continuer à cette grande enfant gâtée. Et d'abord, malgré son deuil, elle allait tous les soirs au théâtre. Que voulez-vous? La solitude et le recueillement ne convenaient point à sa santé délicate; il lui fallait des distractions, le médecin les lui avait ordonnées : elle avait donc pris une loge à Feydeau et y recevait gaiement ses amis, qu'elle emmenait souper non moins gaiement dans son nouvel hôtel de la Chaussée d'Antin : ne faut-il pas suivre l'ordonnance du médecin?

Parmi les habitués de son salon était toujours le général Bonaparte. Un jour, il lui demande gravement une audience. La chose accordée, il lui dit que c'était de mariage qu'il s'agissait. Les liens de l'amitié, poursuivit-il, ne suffisaient pas entre deux familles qui s'estimaient l'une l'autre comme les Bonaparte et les Permon; il fallait absolument les unir par le sang. En conséquence, si Albert Permon voulait bien épouser la belle Pauline Bonaparte, sa sœur, *Paulette*, comme on l'appelait en famille[1] ils feraient à eux deux un couple

1. Voir notre ouvrage sur *Les sœurs de Napoléon.*

charmant. De plus, tandis qu'on en était au chapitre du mariage, pourquoi ne pas fiancer le jeune Jérôme Bonaparte à Laure Permon? Enfin, il fallait couronner l'œuvre par un autre mariage : lui, Napoléon Bonaparte, général de division, avait l'honneur de prêcher d'exemple en demandant pour lui-même la main de Mme de Permon.

Ces demandes à bout portant et ces sortes d'épidémies matrimoniales en famille sont bien dans les usages corses, même maintenant. Mais la jeune veuve ne voulut point entendre parler de ce projet : elle laissait son fils libre de se marier comme il l'entendrait; sa fille était trop jeune pour qu'on lui parlât de ces choses-là, et elle-même, ma foi! ne l'était plus assez pour qu'elle les écoutât. Du moins est-ce la réponse qu'elle fit au général.

La duchesse d'Abrantès a écrit plus tard, que Bonaparte désirait épouser sa mère parce qu'elle était née Comnène et qu'avec les projets qu'il formait alors sur l'Orient, le nom de Comnène lui eût été d'un puissant secours. Ce n'est pas probable : les Orientaux sont et étaient trop ignorants pour se souvenir d'un nom qui, depuis quelques siècles, était complètement oublié, et qui, porté par une femme, n'aurait eu aucune importance, puisque les Orientaux ne font pas aux femmes l'honneur de les prendre aussi au sérieux qu'un cheval. Non; il n'y avait dans ce bizarre projet qu'une idée toute corse : dans les familles insulaires, ces unions multiples entre les membres de deux maisons ne sont pas rares, surtout lorsqu'on trouve de part et d'autre un intérêt matériel à les faire. D'amour, de sentiment, de qualités, il

n'en est point question : cela n'a rien à voir avec le mariage. Combien de Parisiens sont Corses sur ce point!

Au moment où Bonaparte faisait à Mme de Permon la singulière proposition qu'on vient de lire, il cherchait à asseoir sa fortune naissante sur une base solide : ne connaissant encore personne ou presque personne à Paris, et croyant que la belle veuve tenait une grosse fortune de son mari, (il le pouvait croire en voyant son état de maison) il n'avait pas hésité à former un plan dont les complications peuvent nous paraître extraordinaires, mais qui, alors, avec les idées et les usages corses, était tout simple, tout naturel, et avait, pensait-il, l'avantage de servir ses ambitions.

Mme de Permon, qui connaissait ses compatriotes et se doutait du mobile très intéressé du jeune général; Mme de Permon, qui se doutait non moins bien qu'il ne trouverait pas dans ce mariage la fortune qu'il y cherchait, ne fit que rire de cette proposition. Mais, sur l'assurance que tout cela était fort sérieux, elle répondit qu'elle y réfléchirait, — ce qui veut toujours dire qu'on n'y réfléchira pas et que c'est non.

Une semaine ne s'était pas écoulée, que Bonaparte dut dire adieu à toute espérance. Non pas que la jeune veuve fût réfractaire à un second mariage : loin de là, mais la complication de ces chassés-croisés matrimoniaux ne la séduisit pas, et, pour tout dire, elle voulait, comme Bonaparte, trouver elle aussi la fortune dans le mariage. Ah! s'il avait été riche!... Mais il ne l'était pas. Ils ne pouvaient donc pas se marier ensemble. Si elle

avait pu seulement soupçonner que ce petit général, qui semblait avoir atteint son bâton de maréchal, ne faisait au contraire que mettre le pied à l'étrier!... Mais une rupture survint entre lui et Mme de Permon, à propos d'une recommandation que lui fit celle-ci pour un sien cousin. Le général n'en tint aucun compte et l'on ne se revit plus.

Comme si elle avait eu un pressentiment de l'avenir, Laure fut navrée de ce fâcheux incident. Mais c'était fait et, avec ces natures corses si promptes à tout interpréter en mal, et qui mettent une sorte de point d'honneur à ne pas reconnaître leurs torts, il n'y avait pas à y revenir.

CHAPITRE II

Laure accompagne sa mère aux Pyrénées. — Bals et divertissements à Paris. — Laure fait sa première communion. — Son dévouement pour sa mère tombée malade. — Toutes deux vont à la fête offerte par M. de Talleyrand au général Bonaparte. — Salon de Mme de Permon. – Laure va dans le monde. — Peu de salons sont encore ouverts. — Elle est heureuse du 18 brumaire. — Sa joie en apprenant la victoire de Marengo. — Sa mère songe à la marier. — Différents projets sont formés pour elle. — Idées du temps sur le mariage.

Ce fut peu de temps après cette brouille entre Mme de Permon et Bonaparte, que l'on apprit le mariage de celui-ci avec la veuve du général de Beauharnais et sa nomination au commandement de l'armée d'Italie.

Laure n'était pas remise de la peine que lui avait causé cette rupture avec un vieil ami, lorsqu'un soir une lettre à cachet noir vint jeter la désolation dans la famille : Mme de Geouffre, sœur de Laure, était morte à la suite de ses couches!

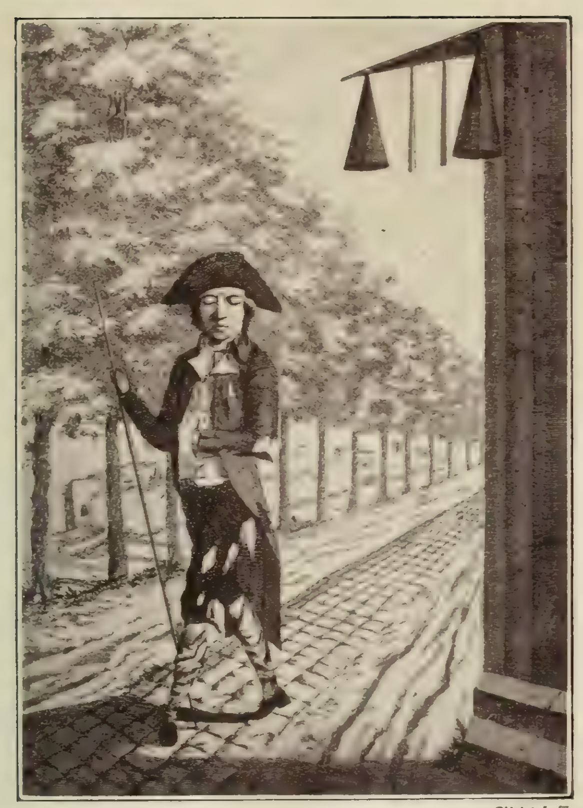
On profita de ce nouveau deuil pour dire à Mme de Permon que sa position financière n'était pas fort brillante depuis la mort de son mari et l'on fit quelques réformes dans le train de la maison. Albert se jeta courageusement dans les affaires. Il y réussit, ce qui lui donna la satisfaction de remettre en

bonne posture les finances de la famille. Et l'on se remit à recevoir. Aussi bien Mme de Permon, après ce second deuil, avait plus besoin que jamais de distractions. Il y a des femmes qui ne peuvent se suffire à elles-mêmes, même au milieu de la plus aimable famille; il leur faut sans cesse le mouvement du monde, des étrangers, des intrigants, de ce qu'on appelle les amis. Mme de Permon était de celles-là : c'est auprès d'elle que sa fille prit ce goût, ou plutôt cette habitude, et elle se laissera, plus tard, circonvenir elle-même par une nuée *d'amis*, dont l'adversité seule pourra la débarrasser. C'est un des bons côtés de cette vilaine compagne.

Vers ce temps, Albert ayant été nommé à un emploi dans l'administration de l'armée d'Italie, sa mère se décida à aller prendre les eaux de Cauterets et emmena sa fille avc elle.

Laure vit les Pyrénées avec l'enthousiasme de sa jeune âme qui s'ouvrait au beau. Cette nature gigantesque et vivante dont l'aspect changeait à chaque heure du jour, la plongeait dans des enchantements sans fin. L'intensité de ses impressions était telle que, longtemps après son retour à Paris, le souvenir de ces belles montagnes suffisait pour renouveler tous ses ravissements. Quel est le cœur d'élite qui n'a pas vécu de tels moments?

La santé de Mme de Permon s'était assez affermie à Cauterets pour lui permettre de mener cette vie mondaine qu'elle aimait tant. Comme une sorte de sécurité commençait à renaître, les émigrés rentraient de toutes parts, des salons s'ouvraient, on se visitait, on se réunissait le soir sans aucune es-



Cliché J. T.

ÉMIGRÉ REVENANT A PARIS.

D'après une caricature du temps.

pèce de cérémonie ni de luxe ; on causait, et Dieu sait que ce ne sont pas les sujets de causerie qui manquaient; on riait, on chantait[1] et chacun pourtant avait été plus ou moins éclaboussé par la roue du malheur qui avait passé sur l'ancienne société, broyant et dispersant ses membres; on dansait, et beaucoup ne savaient pas s'ils auraient le lendemain de quoi dîner. Jeunes femmes et jeunes filles

1. Voici une feuille, dès longtemps jaunie, que je trouve dans les papiers de la duchesse d'Abrantès. C'est une lettre de la princesse Comnène à Mme Permon. Elle nous montre le sans-façon et la simplicité avec lesquels on se recevait. Je la reproduis avec son orthographe un peu fantaisiste :

« J'espère que vous n'oublierai pas mon dimanche, ma chère nièce, car voilà un temps si froid que je ne me flatte pas du plaisir de vous voir avant.

« Je compte toujours sur votre amabilité à faire usage du piano, un peu dur il est vrais, mais sous vos doigts on ne s'en apperçois pas. J'espère que tous ceux qui en seront capables voudront bien faire usage de leurs talents divers. J'aurai un jeune homme de société qui apportera son violon, car je n'aurai point d'artistes, ces messieurs sont trop chers. Les maîtres qui voudront accompagners leurs écoliers ou écolières seront les bien-venus.

« Adieu, ma chère nièce, la romance de Laure est charmante. Vous voyez que je me mesle de tout et que vous contribués à mes plaisirs; celui de vous voir les surpâsse; en attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

La princesse Comnène.

Paris, ce mercredy matin.
Rue du Bac, 96.

(*Collection de M. G. Aubert.*) — Ce n'est pas là une lettre comme en écrivaient Mme du Deffand, Mlle Aïssé la Grecque, Mlle de Lespinasse... Mais le XVIIIe siècle expirait, tué par la Révolution, et une princesse, brouillée avec l'ordre de choses nouveau, pouvait bien l'être avec l'orthographe. D'ailleurs, ce n'était pas la mode, en ce siècle, de savoir l'orthographe; les lettres de Voltaire sont cousues de fautes comme elles le sont d'esprit. Et puis la princesse Comnène ne se doutait pas qu'on s'aviserait, plus d'un siècle après, d'imprimer cette insignifiante missive.

portaient une simple robe de mousseline, qu'elles avaient souvent lavée et repassée elles-mêmes dans la journée ; une ceinture de soie avec un nœud, rose ou bleu, relevait la simplicité de cette robe, et l'on s'amusait autant que si l'on avait eu les plus riches toilettes. Quand on ne dînait pas chez soi ou chez des amis, on allait aux bals payants, — c'était la mode — et c'est aux bals de l'hôtel Thélusson que la jeune Laure conquit cette réputation de bonne danseuse que lui firent les meilleurs danseurs de Paris, M. de Trénis, M. Dupaty, M. Lafitte, M. de Montrond...

Les bals, les réunions, les visites prenaient à peu près tout le temps de Mme de Permon. Aussi ne pouvait-elle songer aux choses sérieuses : celles-là, il faut le dire, n'étaient guère dans ses cordes. Et puis comment l'aurait-elle pu faire? Dans le monde on prend au sérieux tant de choses frivoles qu'il serait bien étonnant qu'une femme n'y prît point au frivole les choses sérieuses. Mais, ce n'est pas tout que de s'amuser tous les soirs sous prétexte de donner des distractions à sa fille. L'éducation ne se fait pas seulement au bal. Avec les événements terribles et précipités qui avaient dévoré sa vie depuis la Révolution, Mme de Permon avait bien un instant songé à la première communion de sa fille, mais, depuis, elle n'y avait plus pensé. Les temps se prêtaient si peu au recueillement! Il est vrai qu'ils ne se prêtaient guère plus aux plaisirs, et Dieu sait pourtant que ceux-là on ne les oubliait pas. La fureur de la danse avait succédé à la fureur de la guillotine. Mais on avait tant souffert depuis quelques années, on avait tant vécu de morts et d'angoisses, qu'on était bien

excusable de se jeter, comme on le faisait, dans une exagération de divertissements. Au milieu de toute cette agitation, Laurette trouva donc le temps de faire sa première communion. Son éducation jusque-là avait été menée à bâtons rompus, entravée par les événements et influencée par le relâchement qui, pendant la Révolution, mettait de côté tout enseignement religieux. De plus Mme de Permon, qui appartenait à la religion grecque, était trop femme du XVIIIe siècle pour n'avoir pas été effleurée des doctrines philosophiques qui couraient alors le monde des salons sans que celui-ci les comprît fort bien. Elle était surtout une indifférente. La petite Laure n'avait suivi aucune pratique religieuse. Elle se prépara cependant avec une véritable piété à ce grand acte de la vie du chrétien et montra un recueillement exemplaire. Elle était bien un peu grande, c'est vrai, et avait été demandée deux fois en mariage, mais la Révolution était seule responsable de ce retard. Jusque-là, les églises avaient été rigoureusement fermées et l'on commençait à peine à en ouvrir quelques-unes. C'est ainsi que, habitant la Chaussée-d'Antin, l'église la plus rapprochée de son quartier était celle de Bonne-Nouvelle, dans le faubourg Poissonnière.

C'était une religieuse, amie de Mme de Saint-Mesmes, amie elle-même de Mme de Permon, qui avait demandé à Laurette si elle désirait faire sa première communion. Sur sa réponse affirmative, et avec l'autorisation de sa mère, elle allait donc tous les jours, accompagnée de Mlles Laure de Saint-Mesmes et Adèle de Boisgelin, entendre l'instruction religieuse dans une chapelle de l'église Bonne-

Nouvelle. Au bout de six semaines, la préparation de ces jeunes filles fut jugée suffisante.

Ardente, enthousiaste, absolue comme elle l'était, c'était sincèrement, de tout cœur et de toute âme que Laurette eût désiré une retraite plus sévère que celle qu'on lui faisait suivre. Effervescence de jeunesse sans doute, mais d'une jeunesse droite, aimante, généreuse, dénuée de toute ombre d'égoïsme, assoiffée de beau, de bien, ne trouvant que dans l'idéal la réalisation de ses rêves de dévouement et de sacrifice, la satisfaction de ses aspirations vers la grandeur morale, et, dans la religion, une soupape à toute cette effervescence. Laure était fort recueillie ce jour-là, mais tout cela n'empêcha pas la « femme » de percer sous la communiante. Une fois la cérémonie terminée, et dans le plus exemplaire recueillement, la jeune fille, qu'on appelait Loulou de son petit nom familier, ne peut s'empêcher de se rappeler de quelle singulière façon était accoutrée sa compagne Adèle de Boisgelin. La petite rieuse se moque de sa robe bleu de ciel en fourreau, de ses dentelles et de son bonnet. Elle a raison et ce n'est assurément pas moi qui la blâmerai de se moquer des ridicules des gens, même un jour de première communion, où la charité chrétienne pourtant... Mais pourquoi y a-t-il des gens si ridicules ?

Tandis que le général Bonaparte faisait à coups de victoires sa merveilleuse campagne d'Italie, Mme de Permon, à Paris, recevait les frères, puis la mère et les sœurs du vainqueur de l'Autriche. Comme on les savait intimes de la maison, beaucoup de personnes y venaient, attirées par l'espoir de les connaître et surtout de s'en faire connaître.

Le temps se passait donc agréablement pour Laurette, entre les livres, qu'elle aimait avec passion, et le salon, qu'elle aimait non moins passionnément et où se perfectionnaient ses études par la conversation, où s'affinait son jugement par l'observation et la réserve qu'elle devait garder devant des gens plus âgés qu'elle. Tout lui présageait un avenir paisible et heureux, lorsqu'une épreuve terrible assaillit la pauvrette. Sa mère tomba dangereusement malade. Pendant cinquante-deux nuits de suite la brave enfant ne la quitta pas. Où trouva-t-elle la force de veiller si longtemps, de résister aux fatigues, aux inquiétudes surtout? Dans sa jeunesse évidemment et dans son amour filial. Mais quelle position que la sienne! Elle n'avait que quatorze ans, sa mère se mourait, son frère était en Italie, et elle n'avait aucun parent auprès d'elle! Rien ne put ébranler son courage. Ele tenait à soigner elle-même sa chère malade, à lui donner les potions, les tisanes... Elle dormait bien un peu, la nuit, mais d'un œil seulement, toujours prête à répondre à la moindre parole de sa mère. Les médecins, Pelletan, Baudeloque, Sabatier, ne savaient comment elle pouvait suffire à tout : ils lui recommandaient du ménagement ainsi qu'un régime doux et rafraîchissant pour calmer son sang brûlé par les veilles et les inquiétudes. Enfin on lui annonça que sa mère était hors de danger et que son rétablissement complet n'était plus qu'une question de semaines. Sa joie fut du délire, celle de la malade aussi. Et lorsque M. de Talleyrand donna une fête, devenue historique, au général Bonaparte rentrant triomphant d'Italie, Mme de Permon, qui était invitée, voulut absolument y aller. Elle

était encore un peu souffrante, mais une fête devait achever de la rétablir. Laurette l'y accompagna : elle était bien jeune pour aller à une réception officielle, mais, franchement, elle l'avait bien gagné. Si elle s'était encore mûrie pendant ces six semaines d'angoisses et de soins continus, sa mère, par contre, semblait avoir conquis une seconde jeunesse : un petit air langoureux qui adoucissait ce qu'il y avait d'un peu trop décidé dans son regard, la faisait presque prendre pour la sœur de sa fille. Toutes deux d'ailleurs étaient habillées de même : une robe de crêpe blanc garnie de deux larges rubans d'argent dont le bord était lui-même bordé d'un bouillon gros comme le pouce, en gaze rose lamée d'argent ; la tête était ornée d'une guirlande de feuilles de chênes dont les glands étaient en argent. Mais leurs yeux resplendissaient de tant de bonheur, chez l'une pour avoir conservé sa mère, chez l'autre pour avoir conservé sa vie, qu'ils effaçaient de leur éclat l'éclat des diamants de Mme de Permon et des perles de Laurette : c'était la seule différence qu'il y eût dans leur parure. Le général Bonaparte, oubliant sa fâcherie d'autrefois, les vint saluer et leur fit un compliment que Mme de Permon accueillit peut-être avec trop de froideur : après quelques mots de conversation, on se sépara en se serrant toutefois amicalement la main.

De ce moment, Mlle de Permon se mit à étudier avec curiosité la société nouvelle qui essayait de se reconstituer sur les débris et un peu aussi avec les débris de l'ancienne. De son œil perçant et avisé, elle savait voir, et voyait bien. Sans parler de la rue, bien pittoresque alors, des bals payants où

allait la « bonne société », des promenades, des théâtres, des glaciers à la mode où l'on se réunissait en sortant du spectacle, le salon de sa mère, était un lieu bien propre aux observations. A côté de quelques femmes qu'on aurait pu s'étonner d'y rencontrer si le salon de la duchesse de Luynes, entre autres, n'avait pas donné l'exemple de la plus large tolérance sur l'honorabilité des femmes, on voyait plus particulièrement chez Mme de Permon des gens du faubourg Saint-Germain, tels que MM. de Laigle, MM. de Noailles, Mme de Chalais, Mme de Contades, grande comme un tambour-major et hardie comme un page, M. de Périgord, Mme de la Marlière, ancienne dame de la comtesse de Provence, dont le mari, chef d'état-major du général Beauharnais, avait, comme lui, péri sur l'échafaud[1]; Mme de Brissac, Mme de Vergennes, M. Alexandre de Laborde, fils du fermier-général que ses complaisances pour la Dubarry avaient signalé pour l'échafaud révolutionnaire ; M. de Caulaincourt, père du futur duc de Vicence et du brillant général de cavalerie tué à la Moskowa ; Mme de Maillé, Mme de Fontanges, M. Albert Dorsay et une foule d'autres de ce monde frivole et élégant. Cette société, qui avait été déjà si éprouvée par la Révolution et l'émigration, l'avait été une fois de plus par le coup d'Etat du 18 fructidor. La réaction royaliste, qui avait pris de la force, aurait pu triompher : mais, pas plus qu'au 13 vendémiaire, elle ne profita d'une situation où la partie était pourtant fort belle : elle ne sut pas se servir de ses

1. George Sand, dans son *Histoire de ma vie*, ne fait pas autant d'éloges de Mme de la Marlière que la duchesse d'Abrantès dans ses *Mémoires*.

atouts et continua à jouer le rôle de maladroit pour lequel elle avait une véritable prédilection et qu'elle s'est attachée depuis à ne jamais quitter.

Si Mme de Permon ne voyait plus le général Bonaparte, elle voyait quelquefois son aide de camp Junot et très souvent tous les membres de sa famille : Joseph Bonaparte, qui venait d'être élu député du Liamone[1] au Conseil des Cinq-Cents et qui se préparait à ouvrir sa maison de la rue du Rocher ; Lucien et cette bonne Christine Boyer, qu'il délaissait singulièrement depuis qu'il l'avait épousée ; le général Bernadotte, qui venait de se marier avec Mlle Désirée Clary, sœur de Mme Joseph Bonaparte. Laurette alla même avec sa mère à leur mariage qui se fit dans la maison de la rue du Rocher, presque sans apparat.

Une fois la bourrasque du 18 fructidor passée, on se remit peu à peu à ses plaisirs : le peuple français ne s'en peut passer. On se reprit donc à aller aux bals payants, aux théâtres, chez les glaciers : la bonne compagnie y allait de même que la mauvaise et, comme toujours, c'est celle-ci qui donnait le ton. Cependant, comme on était devenu ménager de son argent depuis qu'on n'en avait plus, on recherchait de préférence les bals particuliers : là, au moins, on s'amusait, on dansait, on causait, on se rafraîchissait sans bourse délier. Aussi la maison de Mme de Permon, qui s'ouvrit une des premières, était-elle fort suivie. C'est dans son salon que les épaves du faubourg Saint-Ger-

1. La Corse était alors divisée en deux départements, celui du Liamone et celui du Golo. Ce sont les noms de deux cours d'eau de l'île.

main se rencontrèrent pour la première fois avec la nouvelle société, fille de la Révolution, représentée par la famille Bonaparte tout entière. Avec ses alliés et ses amis, celle-ci offrait plus d'un curieux spécimen de ces « nouvelles couches » qui arrivaient aux affaires et qui y apportèrent, avec les mêmes vices que leurs devanciers, des qualités de travail, d'application et d'activité que ceux-ci ignoraient totalement.

Parmi les personnes qui fréquentaient le salon de Mme de Permon, on rencontrait, indépendamment des noms cités un peu plus haut, la femme d'un président au Parlement de Bordeaux, Mme de Cazeaux dont la fille, du même nom que Laurette, était devenue son amie intime ; Mme Briche, Mme de Lostanges, MM. Armand et Hippolyte de Rastignac, les frères Anisson, le marquis d'Hautefort, Mme de Mondenard, le vieux duc de Lauraguais, qui s'habillait à soixante ans comme s'il en avait vingt-cinq et zézayait en parlant, comme un *incroyable* de cet âge ; Garat le chanteur, « Garat la mousique », comme l'appelait Piccini, et qui avait été recommandé à Mme de Permon lorsqu'il quitta Bordeaux pour venir étudier le droit à Paris ; Carion de Nisas, aussi gai, aussi spirituel dans ses propos, qu'il l'était peu dans ses pièces de théâtre... Il y avait une telle pénurie de maisons ouvertes et l'on avait un tel besoin de se divertir, de se réunir pour faire un peu de sociabilité, que la maison de Mme de Permon était vite devenue un lieu recherché. Femme de l'autre siècle, la maîtresse de maison n'était pas très sévère sur le passé ni même sur le présent des femmes qu'elle recevait. Est-ce pour cela que son salon était si suivi? On s'étonne-

rait aujourd'hui d'une pareille promiscuité, mais alors on ne s'étonnait pas de ces choses-là : d'ailleurs, au point de vue des mœurs, on était si près encore de celles de la monarchie! Ainsi, parmi ses amies, et non parmi les moins intimes, on voyait Mme Hamelin, cette grande-prêtresse des « sans chemise » qui, en sa qualité de créole, de mulâtresse plutôt, était citée pour le moelleux de sa danse et pour le piquant de ses propos ; Mme Visconti, une quinquagénaire, la maîtresse affichée du général Berthier, qui avait ramené d'Italie cette soi-disant merveille ; Mme de Contades, qui, pendant l'émigration... mais, comme elle appartenait au faubourg Saint-Germain, on était trop honoré de la recevoir.

Cette « bonne société » se réunissait aussi chez un ancien danseur de l'Opéra, poète à ses heures, et qui cumulait ces fonctions avec celle, poétique aussi à ses heures, de mari de la fameuse Guimard, cette ancienne maîtresse de prélat[1] qui avait été si jolie! Despréaux avait organisé chez lui un cours de danse et les familles les plus distinguées y amenaient leurs filles. Les réunions commençaient par une leçon de maintien et de danse et se terminaient par une sauterie. Mlle de Permon allait naturellement chez Despréaux : elle y rencontrait Mlle Hortense de Beauharnais, belle-fille du général Bonaparte, alors en Egypte ; Mlle Perregaux, la charmante fille du riche banquier de la Chaussée d'Antin, avec qui elle se lia, et qui devait plus tard épouser le général Marmont et empoisonner la vie de ce malheureux...

Depuis le 18 fructidor, les royalistes se tenaient

1. De M. de Jarente, évêque d'Orléans

dans l'ombre, ne cherchant qu'à se faire oublier. Aussi ne dansaient-ils guère chez eux. Ils allaient là où on les invitait, mais ces salons étaient rares : il y avait celui de l'ancien président Pinon, où l'on dansait toutes les semaines, celui de M. de la Noue, dans le faubourg Saint-Honoré... Laure, malgré sa toute jeunesse, allait déjà dans le monde, dans ces salons comme dans ceux issus de la Révolution, particulièrement ceux des financiers : le salon de Mme Hainguerlot, cette grande femme à qui Arnault a fait une réputation d'esprit parce qu'il la trouvait jolie ; celui de M. Séguin, ancien tanneur, un honnête homme — le seul de son monde! — et que ce monde eût regardé comme un imbécile s'il n'avait été si millionnaire...

L'été, elle allait passer quelques jours, quelques semaines même chez Lucien Bonaparte, à sa terre du Plessis-Charmant, près de Senlis. En 1799, elle y passa cinq ou six semaines, prenant, en enfant qu'elle était, sa part de tous les divertissements.

Ces divertissements n'étaient pas de très bon goût. Mme d'Abrantès en cite quelques-uns dans ses *Mémoires* ; la comtesse de Sainte-Aulaire, dans ses *Souvenirs*, en cite quelques autres : « Chaque nuit, dit-elle en parlant de ces « tours de château », on était réveillé par les éclats de rire de ceux qui trouvaient dans leur lit vingt billes de billard bien froides, ou bien une quantité de foin haché que la chaleur du lit rendait piquant comme des aiguilles. D'autres fois c'était un coq placé sur l'impériale d'un lit et qui se réveillait aux premiers rayons du jour... [1] »

La nouvelle inopinée du débarquement du géné-

1. Comtesse de SAINTE-AULAIRE, *Souvenirs*, p. 50.

ral Bonaparte à Fréjus vint mettre toutes les têtes en délire. Laurette était déjà assez grande pour savoir observer ; elle était bien placée pour bien voir : intime de tous les membres de la famille Bonaparte, elle vit et entendit beaucoup de choses qui se gravèrent dans sa mémoire et, depuis, dans l'Histoire. Grandie au milieu des phases de la Révolution, nourrie de Plutarque, son âme, toute aux grandes choses, comprenait déjà la portée des événements au milieu desquels elle vivait.

Pendant presque toute la journée du 18 brumaire, elle demeura auprès de Mme Letizia Bonaparte ; elle fut dans son intimité, dans l'intimité de sa pensée ; le soir, elle fut avec elle au théâtre Feydeau. Pendant ce temps, son frère était avec Joseph Bonaparte, et son beau-frère, M. de Geouffre, à Saint-Cloud. Bien d'autres témoins et acteurs, dans cette célèbre journée, vinrent ensuite joindre au témoignage de ceux-là le récit de ce qu'ils avaient vu et entendu : qui donc pouvait être mieux renseigné, mieux « documenté » comme on dit à présent, que la duchesse d'Abrantès pour faire le récit mouvementé et bien vivant de ce qui se passait, pendant le drame, dans les coulisses du théâtre, c'est-à-dire dans la famille et chez les amis du grand acteur de la journée, le général Bonaparte?

La famille de Permon fut ravie de ce coup du sort qui venait de porter au pouvoir celui qui avait été jadis son plus intime commensal, et l'on déplora la malheureuse fâcherie qui l'en avait éloigné. Mme de Permon, plus vive qu'intelligente, était trop superficielle, grâce à son instruction négligée, pour mesurer tout d'abord l'immensité du pas qu'avait fait Bonaparte. Grande questionneuse et

plus réfléchie, sa fille comprenait mieux la révolution qui venait de se produire. Avait-elle donc le pressentiment que sa destinée allait être bientôt liée à celle de ce jeune général, qui l'avait connue enfant, qu'elle avait un jour surnommé « le chat botté » à cause de ses jambes maigres flottant dans des bottes trop larges, et qui était devenu le premier personnage de l'Etat? Elle ne le prenait cependant pas encore tout à fait au sérieux, sans doute parce que sa mère, dans son dépit de s'être brouillée avec un tel personnage, cherchait à démontrer à chacun, et surtout à elle-même, qu'il n'en était pas un. N'en est-il pas toujours ainsi devant l'élévation subite d'un homme qu'on a vu enfant et auquel on refuse les capacités qu'on accorde si facilement à un inconnu?

Le gouvernement nouveau grandit vite dans l'estime et dans l'affection de tous, mais nul cœur n'était plus attaché au Premier Consul que celui de Laurette. Sa mère, elle, s'obstinait à lui dénier tout mérite : elle aurait cru déroger en convenant qu'un homme, envers qui elle avait quelque tort, eût quelques qualités. Elle avait cependant le tact d'empêcher qui que ce fût, devant elle, d'en dire du mal. Mais, en famille, elle ne se gênait pas ; elle prétendait avec une sorte de dépit jaloux, et c'était l'avis de tous ses amis royalistes, qu'il ne se maintiendrait pas longtemps à ce poste difficile. Et, cette méchante prédiction lancée, elle paraissait consolée. Il ne lui arrivait pas souvent de parler politique, mais on voit que lorsqu'elle se mêlait de le faire, elle ne voyait pas juste : c'est que, comme les autre femmes, et aussi à la façon des amoureux, elle raisonnait avec ses sentiments, par

conséquent avec sa sottise, et non avec sa raison. En politique comme en amour, il est difficile de se dégager de toute prévention, de garder une impartialité absolue et de ne pas jeter dans un des plateaux de la balance ses préférences, ses goûts, ses amitiés, ses regrets aussi peut-être avec ses espérances, et dans l'autre ses aversions et ses rancunes : là encore, l'esprit est la dupe du cœur.

Chez la jeune Laure, il ne l'est pas. Elle a beau demeurer reconnaissante des poupées que le général lui donnait, elle a beau conserver cette affection pour l'homme qui, il n'y a pas si longtemps encore, la faisait jouer et sauter sur ses genoux, elle sait parfaitement faire la part du vrai et la part du faux dans la façon un peu leste dont la mauvaise humeur de sa mère se plaisait à l'habiller.

Après l'hiver exceptionnellement brillant de 1799 à 1800, surtout si on le compare aux tristes hivers que l'on avait eus depuis dix ans, la France semblait renaître au bonheur. La campagne qui devait se terminer par le coup de foudre de Marengo était commencée. On savait que l'armée, dite de réserve, venait de franchir le Saint-Bernard, et il n'entrait dans l'esprit de personne de douter du résultat final. Toutes les âmes alors étaient tournées à la Plutarque : les idées de gloire, de sacrifice pour la grandeur de la patrie, séduisaient plus les jeunes hommes que le goût du bien-être et de l'argent, — ce vil argent qui fait battre tant de cœurs aujourd'hui et pour lequel on voit sacrifier si facilement honneur et dignité chez tant de gens! Avec cet amour de la patrie et cette abnégation de soi-même marchait naturellement l'amour du beau, l'amour du grand, qui ne sont que des suc-

cédanés de l'amour, dans la plus haute et la plus noble acception de ce mot, aussi galvaudé en général que la chose elle-même. Mais il faut de ces crises, comme celles de la Révolution, pour qu'un peuple amolli par de trop longues et de trop profondes corruptions, se ressaisisse et redevienne lui-même en se retrempant aux grandes et saines émotions, sources des grandes choses. La jeune Laure, en revenant un soir de juin de la campagne, où elle était allée passer la journée avec sa mère, apprend aux barrières la victoire de Marengo : elle sent avec la même intensité que le peuple qu'elle traverse. la joie patriotique de la victoire. Oh! oui, elle était bien faite pour être la femme d'un soldat de ces temps héroïques, d'un aide de camp de « l'homme des siècles » cette jeune fille qui, plus tard, a écrit, à propos des victoires impériales : « Nous payons cher ces jours de bonheur. N'importe : à ce prix on peut souffrir. » Connaissez-vous beaucoup de jeunes gens à présent, capables, non pas d'avoir, — ce serait leur trop demander — mais de comprendre la mâle grandeur de ces paroles?

L'âme de Laure était donc maintenant arrêtée dans ses grandes lignes. Elle les avait trouvées et s'y était fixée grâce aux ouvrages sérieux, aux livres d'histoire qu'elle lisait sans cesse, — et l'on se rappelle que Plutarque était au premier rang de ses auteurs favoris. Il est, me dit-on, quelque peu démodé aujourd'hui... Quoiqu'il en soit, malgré une gravité précoce due à ses lectures, l'esprit de Laurette conservait un côté frivole, futile, en l'air, puéril même à certains moments, qui détonnait à côté des rares qualités de sérieux et d'analyse, des

idées générales et profondes qui se faisaient jour dans sa conversation. Cela tenait évidemment à ce que cette enfant n'avait pas eu d'enfance. Comprimée comme elle l'avait été par les événements de la Révolution dont le contre-coup ne s'était cependant que peu fait sentir dans sa famille, cette sève naturelle, cette joie de vivre qui s'échappe à tout instant de l'âme d'un enfant, comme la vapeur s'échappe de la soupape d'une machine sous pression, le beau poëme de l'enfance avec ses fusées de gaieté n'avait pu trouver chez Laurette à se faire jour : maintenant qu'elle était grande, que le calme était revenu dans le pays et la sécurité dans les familles, la nature reprenait ses droits et l'on constatait parfois, non sans étonnement, des traits absolument enfantins chez cette grande fille de quinze ans.

Laurette n'avait pas été enfant; elle ne fut pas non plus jeune fille. Il est probable qu'elle ne pensait nullement encore au mariage, mais d'autres y pensaient pour elle. C'était un peu tôt : mais que voulez-vous? Malgré la Révolution, on se ressentait encore de cet usage de grande compagnie de marier des petites filles et chaque mère faisait pour ses filles comme il avait été fait pour elle-même, sans songer que ce n'était peut-être pas ce qu'il y avait de plus raisonnable. Mais, toute petite fille qu'elle était encore, Laurette savait que tout n'est pas fêtes et liesses dans la vie : elle avait assisté aux derniers moments de son père au milieu de circonstances particulièrement dramatiques; elle venait d'assister à ceux de Mme Lucien Bonaparte, qui avait été pour elle une amie bonne et dévouée. Elle s'était donc déjà frôlée à la ter-



Cliché J.T.

BONAPARTE A RIVOLI (14 JANVIER 1797).

rible majesté de la mort, ce qui avait achevé de donner à son caractère ce côté sérieux que la frivolité dominera trop souvent, mais qui se retrouvera au fond de son âme dans les circonstances graves ou difficiles. Elle eut, pour surcroît, à soigner de nouveau sa mère dans une longue et cruelle maladie. Enfin une terrible alerte, des malfaiteurs qui s'introduisirent de nuit dans l'hôtel et l'auraient sans doute massacrée, ainsi que sa mère et son frère, si elle n'avait conservé le plus beau sang-froid, — tout cela bronza son âme. Et si elle était encore bien petite fille sur plus d'un point, sur d'autres elle était déjà femme, homme même pourrait-on dire.

Mme de Permon songeait donc à la marier. Peut-être, avec sa santé délicate, pensait-elle qu'elle pouvait, un jour ou l'autre, être enlevée prématurément à sa fille : que deviendrait alors la pauvrette sous la seule protection d'un frère qui l'aimait assurément beaucoup, mais que ses affaires empêcheraient de s'occuper d'elle et de son établissement aussi activement qu'il le faudrait et qu'il le voudrait? Peut-être aussi, dans une pensée moins désintéressée, ne cherchait-elle à marier Laurette au plus tôt que pour se marier de son côté : un mari est, paraît-il, quelque chose de si bon que, lorsqu'elle en a eu un, une femme ne peut plus s'en passer et n'a de cesse qu'elle ne lui ait donné un successeur. Les veuves se remarient toujours. Et puis Mme de Permon avait besoin de distractions, le médecin ne cessait de les lui ordonner : qui lui en donnerait plus que le mariage et un mari?... Quoi qu'il en soit, elle se montrait fort pressée de se débarrasser de sa fille. Une de ses

amies lui avait déjà parlé en faveur d'un parti qu'elle trouvait superbe, mais qui n'était que riche. Mme de Permon s'était échauffée sur ce projet : elle n'en voulait voir que les avantages et fermait obstinément les yeux sur les inconvénients. Ceux-ci étaient graves, ou plutôt, à vrai dire, il n'y en avait qu'un : l'âge du prétendu. Le jeune homme se trouvait avoir dépassé soixante-quinze ans[1]. Mme de Permon, autoritaire, passablement égoïste aussi, comme tout enfant gâté, bien que sa fille ait le bon goût de n'en rien dire, désirait fort ce mariage : comme il lui convenait, elle ne s'inquiétait pas de savoir s'il convenait aussi à Laurette. Il eût été fou, odieux, criminel, de la donner à un vieillard : sa mère le voulait pourtant, et, dans la joie de son âme, elle s'était ouverte de ce projet à son amie la plus intime, Mme de Cazeaux. Celle-ci n'en avait pas été enthousiaste, oh! mais pas du tout, et, sans oser cependant le combattre en face, elle disait à la jeune fille, lorsqu'elle la trouvait loin de sa mère :

— Laurette! Laurette! Vous n'êtes pas sage, mon enfant, d'épouser votre grand-père!

1. Mme de Permon était trop femme du XVIIIe siècle pour ne pas trouver naturel un tel projet. Si elle avait été assez avisée pour lire autre chose que *Télémaque*, ces lignes de son contemporain Chamfort lui seraient peut-être tombées sous les yeux et lui auraient donné à réfléchir :

« Nous avons vu des hommes réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mlle ***, jeune personne belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M. ***, vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles. »

Si Laurette avait été consultée, il est certain qu'elle aurait été plus sage que sa mère et que ne le supposait l'amie de sa mère; mais elle n'avait pas été consultée. On s'était borné à lui faire part à elle-même de son propre mariage, un peu plus tôt qu'aux autres, voilà tout. Aussi, quand Mme de Permon, triomphante, le lui annonça, la pauvre fille se jeta à ses pieds, la pria, la supplia avec une telle révolte de tout son être de ne pas la jeter dans une pareille galère, qu'elle finit par avoir gain de cause. Inconsciente dans son monstrueux égoïsme de femme gâtée par la vie et par les vivants, sa mère ne s'était pas doutée que son projet n'était autre chose qu'un épouvantable abus de la puissance maternelle.

C'était d'ailleurs la mode, dans ce siècle finissant, que ces mariages disproportionnés. De plus, Mme de Permon était Corse et, dans la société corse, où les choses les plus absurdes sont les mieux accueillies, ce en quoi elle n'est guère différente de la société parisienne, la mode en sévissait bien plus encore que dans celle-là. Allez donc vous étonner ensuite de la fâcheuse tournure que prenaient les ménages! Le libertinage excessif du XVIIIe siècle en avait été la conséquence fatale. Mais aussi, cette idée de donner un vieillard à une enfant! Pour faire un mari, il paraît qu'alors c'était suffisant. Mais ce vieillard était riche et Harpagon aurait pu ajouter qu'il prenait la petite sans dot. Et puis, la mère, une fois débarrassée de sa fille, se remarierait de son côté. Avec un vieillard? Oh! que nenni! C'était bon, cela, pour la petite Laurette, car, lorsque Mme de Permon épousa quelques mois plus tard M.

Lequien de Bois-Cressy, celui-ci était loin d'être un septuagénaire. Est-ce qu'on a jamais été plus difficile pour le bonheur des autres que pour le sien? Et n'a-t-on pas eu de tout temps l'esprit de sacrifice plus développé pour les autres que pour soi ?... Quant aux mariages, pour que les époux soient assortis, il faut, voyez-vous, que le hasard s'en mêle, car si les hommes sont peu entendus dans l'art difficile de se choisir une compagne, les femmes ne le sont pas davantage pour trouver leur « mâle » ou celui de leurs filles.

Mme de Permon se résigna donc et prit, faute de mieux, le parti de la raison. Mais le vent décidément soufflait au mariage. A peine la candidature du vieillard était-elle écartée, qu'une amie de Mme de Permon, Mme d'Orsay, lui fit des ouvertures de la part d'un charmant jeune homme, porteur d'un des plus vieux noms de la vieille France. La duchesse d'Abrantès ne peut se défendre d'une petite pointe d'orgueil, bien légitime après tout, en se le rappelant. Mais on n'avait pas eu la sage précaution de se mettre préalablement d'accord sur certains points accessoires qui, en mariage, sont plus importants que ne le pensent d'ordinaire les amoureux, les poètes ou les savants : le jeune gentilhomme, qui n'était rien de tout cela, avait une trop haute opinion de sa valeur matrimoniale pour épouser une jeune fille qui n'apportait guère en mariage que des qualités. Que voulez-vous? Ce sont là des choses qui ne figurent pas au contrat, sans doute parce qu'on aurait trop peu souvent l'occasion de les y inscrire; il paraît aussi qu'on n'en a que faire en mé-

nage : tout cela, pour les maris comme pour les notaires, ne vaut pas de bonnes terres au soleil et de bonnes rentes. Et le projet échoua sur l'éternelle question de fortune.

CHAPITRE III

Le général Junot est amené par Mme Hamelin chez Mme de Permon. — Son portrait. — Il vient chez Mme de Permon avec des idées de mariage. — Mlle Laure de Permon à seize ans. — Ses belles qualités. — Amabilité de sa mère pour le général. — Junot vient tous les jours. — Bruits de mariage. — Demande en mariage directe. — Émotion de Mlle de Permon. — Charmante scène d'intérieur. — Vivacités de Mme de Permon. — Le général Bonaparte dote son aide de camp. — Intrigues et malveillance. — Braves cœurs. — Difficulté aplanie. — La jeune fiancée a du caractère. — Mariage. — Dîner offert aux amis de Junot. — Mme Junot est une femme moderne.

Mme de Permon était encore sous le coup de cette déception et Laure n'y songeait guère, lorsqu'un soir Mme Hamelin, une des plus effrontées coquettes de Paris, dirons-nous pour être indulgent, et que Mme de Permon, plus indulgente encore, recevait dans son intimité, lui amena le général Junot.

C'était une vieille connaissance pour elle que le jeune général Junot. On se souvient qu'il était au nombre des quelques aides de camp que Bonaparte lui avait présentés après le 13 vendémiaire, c'est-à-dire après sa nomination de commandant en chef de l'armée de l'intérieur. On se souvient aussi qu'après la brouille survenue entre Mme Permon et Bonaparte, celui-ci avait bientôt été nommé

au commandement de l'armée d'Italie et Junot l'avait suivi dans sa nouvelle campagne. Il le suivit ensuite en Egypte. Revenu en France en 1800, après avoir été fait prisonnier par les Anglais, puis échangé, Junot venait d'être nommé gouverneur de Paris. Le premier consul avait besoin, à ce poste, d'un homme qui lui fût absolument dévoué pour prévenir et déjouer les complots que jacobins et royalistes organisaient contre lui. Et, il le savait, Junot lui était dévoué fanatiquement. « Seulement, lui avait dit Bonaparte en lui annonçant qu'il lui donnait le commandement de Paris, seulement il faut te vieillir de dix ans... Et puis il faut que tu te maries. » Junot, qui avait le diable dans le ventre, était devenu sérieux à ces graves paroles. Il reconnut que son général avait raison. Incontinent il alla trouver plusieurs personnes amies, leur déclara qu'il voulait se marier et les mit en demeure de lui trouver une femme. M[me] Hamelin, à qui il s'ouvrit aussi de son idée, eut aussitôt la pensée de lui faire épouser la petite Permon.

Le général Junot était fort jeune, mais, malgré ses campagnes, malgré le grade élevé auquel il était parvenu, il était plus jeune que son âge, plus jeune surtout que ne le comportait son grade. Le premier consul le savait bien et c'est pour cela qu'il lui disait de se « vieillir de dix ans; » pour cela aussi qu'il lui conseillait de se marier au plus tôt. La dignité de l'existence chez ceux qu'il voulait appeler aux premiers emplois de la République était dans son programme de gouvernement.

On se tromperait fort si l'on se représentait le

général Junot comme un grave général de notre temps. Il n'avait que vingt-neuf ans lorsqu'il fut appelé au commandement de Paris, et il avait un peu le ton des hussards *mauvais sujets :* le général Fournier, le général Lasalle surtout, ce chenapan de distinction, étaient les grands maîtres de ce genre, et c'est sur eux que se modelait avec enthousiasme la jeunesse turbulente et indomptée de l'armée. Mais, dans le monde, Junot affectait le ton de la meilleure compagnie.

Né en 1771 d'une famille de petite bourgeoisie[1], à Bussy-le-Grand, dans le département de la Côte-d'or, Junot commença ses études à Montbard et les continua au collège de Châtillon-sur-Seine. Là il eut pour camarade le jeune Marmont : ils devaient être les deux premiers aides de camp du général Bonaparte. Les parents de Junot rêvaient pour leur fils la soutane, a dit Marmont, une robe et un bonnet d'avocat, a écrit la duchesse d'Abrantès. Mais le jeune homme avait un autre idéal : sa nature ardente ne cadrait nullement avec la fastidieuse étude des *Pandectes* et des *Institutes :* les luttes du barreau n'auraient jamais suffi à satisfaire l'humeur batailleuse du futur général qui sentait couler dans ses veines « du sang de soldat », pour employer une expression du général de Ségur, et non du jus de papier timbré. Son père ne savait comment brider une nature si ardente : il sentait bien qu'il perdait son temps à vouloir la mater par la chicane et un rond-de-cuir dans une étude de procureur. Heureusement que la Révolution survenant les vint tous deux tirer d'affaire

1. « De riches paysans », dit le duc de Raguse. (*Mémoires*, t. I, p. 40.)

en débarrassant le père de son diable de fils et en ouvrant à l'activité de celui-ci les plus étonnantes perspectives. Comme la seule idée du papier timbré lui donnait la nausée — et ce n'est pas moi qui lui en ferai reproche, — comme il ne comprenait la chicane que l'épée à la main, il sentit plus vivement que personne, avec sa fougueuse nature, les ardeurs généreuses qui firent alors vibrer tout ce qu'il y avait en France de jeunes cœurs enthousiastes de liberté, de grandeur et de gloire. A l'appel de la patrie en danger, Andoche Junot s'enrôla dans le second bataillon des volontaires de la Côte-d'Or, si fameux depuis par le nombre d'hommes remarquables qui en sortirent.

Nous ne redirons pas ici comment Junot se fit distinguer du général Bonaparte au siège de Toulon. L'épisode est classique et tout le monde le sait. Il ne dut ce succès qu'à lui-même, à cet heureux accord de sang-froid, d'esprit et de bonne grâce qui ne se trouve qu'à des moments privilégiés d'une jeunesse généreuse. Du jour au lendemain, Junot avait acquis une considération personnelle. Aussi a-t-on mis à son compte un certain nombre d'actions d'éclat qu'il était assurément capable d'accomplir[1], mais qu'il ne fit probablement point.

Beau soldat, c'était un homme tout d'instinct et de premier mouvement un « impulsif » comme on dit aujourd'hui, et plus esclave de sa colère, de ses sens et de ses caprices, — comme une femme — que de ses devoirs... La nature en le formant, avait oublié de lui mettre ce frein qu'on

1. Voir Général Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 117-118.

appelle le *caractère*, cette volonté forte qui nous fait régner sur nous-mêmes et, comme l'a dit Gœthe, nous rend souverains de nos cœurs, — ou plutôt elle avait fait Junot si impétueux, qu'il s'était échappé sans attendre qu'elle le lui rivât. De là des à-coups, des inconséquences, un manque d'équilibre et des déraillements fréquents dans sa vie. Le général ne s'embarrassait pas plus d'analyser ses impressions, — quoiqu'elles parussent vivement sur son visage qui s'altérait dès qu'une pensée l'agitait — que de réprimer son premier mouvement ou ses instincts quand ils n'étaient pas en parfait accord avec la froide raison. D'une bravoure insensée, il ne reculait jamais devant le danger, il le recherchait même, il s'y complaisait, un peu par nature, un peu aussi par pose, pour donner l'exemple aux troupes certainement, mais beaucoup aussi pour se faire admirer d'elles. C'est là une coquetterie de héros toute chevaleresque qu'on aurait mauvaise grâce à lui reprocher : on peut regretter cependant que Junot n'ait pas apporté dans son habitude ordinaire, ce sang-froid et ce calme qui le distinguaient si étonnamment sur le champ de bataille : dans la vie, il était toujours *emballé*.

De chacune de ses campagnes, Junot avait rapporté de glorieuses cicatrices et celles-ci imposaient aux hommes un respect qui ne lui aurait pas assez imposé sa jeunesse. Son audace était telle que le général Thiébault, son chef d'état-major pendant sa campagne de Portugal, a écrit : « Cent hommes comme Junot auraient traversé les enfers. » Et cela à une époque où la bravoure était chose presque vulgaire et l'héroïsme monnaie cou-

rante. Junot était un des plus blessés de l'armée, mais la plus belle de ses blessures était un coup de sabre, souvenir de la bataille de Loano, qui lui coupait une moitié du visage, de la tempe à la bouche. Si Junot collectionnait les coups de sabre, ceux qu'il rendait furent bien autrement nombreux et les malheureux qui les reçurent n'eurent pas le loisir de s'en glorifier : il avait la poigne trop lourde. « Eh ! bien, monsieur le sabreur... » disait Napoléon quand il l'abordait. Un sabreur, et « du premier numéro », comme l'a écrit Balzac qui l'a fort connu par ouï-dire, voilà, en réalité, ce qu'était le général Junot.

Bon garçon, d'ailleurs, de rapports faciles et agréables, fidèle à ses amis plus qu'il ne le sera à sa femme, dévoué à sa famille... Malheureusement assez étourdi[1], léger, un peu enfant parfois et, comme les enfants, violent, emporté[2], ne calculant guère les conséquences de ses paroles ou de ses actes et, de plus, très abandonné dans ses mœurs. Mais ne soyons pas injuste ni trop rigoureux, c'étaient celles de son âge et de son temps. Il était trop homme de premier mouvement pour se réprimer au dehors et commander à ses penchants. Se savoir soi-même n'était pas son fait; savoir les autres, pas davantage. Général, il semblait être demeuré sous-lieutenant, sous-officier même parfois[3], et son caractère ne mûrit jamais. Il faut as-

1. Voir, entre autres, les *Mémoires du général Desvernois* (campagne d'Égypte).

2. « Le général Junot qui battait ses gens... » (Paul-Louis Courier). Les grands seigneurs d'avant la Révolution ne faisaient pas autrement.

3. Comme en ce jour où il s'avisa de donner une correction aux garçons de café, chez Tortoni, à coups de queue de bil.

surément faire la part en lui du feu de la jeunesse, celle des mœurs militaires du temps, qui n'étaient pas des plus recommandables, et celle de l'enivrement. Au fond, le général Junot valait mieux que ses mœurs. Il y avait cependant un peu d'incompatibilité d'humeur entre sa jeunesse étourdie et les hautes fonctions d'aide de camp du général Bonaparte. Ces fonctions étaient peut-être une charge trop lourde pour les épaules de Junot : son passé, ses études, son éducation ne l'y avaient pas suffisamment préparé. Jouisseur de l'heure présente, comme la plupart des autres faiseurs d'exploits issus de la Révolution, d'une complexion plus sensuelle qu'amoureuse, il s'occupait de femmes, par goût sans doute, mais aussi par bel air : les Lauzun, les Tilly, les Richelieu, ne faisaient pas autrement ; et s'il eut plus tard un transport de jalousie digne d'Othello, il n'eut jamais les extases de Saint-Preux auprès de Julie. Il se mêlait même un peu de brutalité à sa galanterie. En était-ce la conséquence? Junot avait une sensibilité excessive, maladive plutôt que délicate, celle des hommes qui abusent de leur système

lard. Le général Auguste Colbert, un des grands cavaliers de la Grande Armée, possède à son actif quelques frasques de ce genre, et M. de Clermont-Tonnerre, qui fut sous la Restauration le dévot ministre que l'on sait, en compte également de semblables dans ses états de service. Je ne parle pas, bien entendu, de l'illustre général Lasalle dont les fredaines sont aussi nombreuses que les actions d'éclat, ce qui n'est pas peu dire, ni du général Fournier, plus original encore, non plus que de toute cette pléiade de joyeux fêtards, dont ils étaient les chefs de file, et qu'on appelait « casseurs d'assiettes » parce qu'ils avaient l'habitude, une fois la fête finie, de faire une salade de ce qu'il y avait sur la nappe, verres, bouteilles, assiettes, et de tout jeter par la fenêtre.

nerveux, se détrempent et deviennent esclaves de leurs impressions au lieu d'en demeurer les maîtres. Il avait, au fond, de très bons principes, mais le tort de ne pas conformer sa conduite à ses principes. Ce n'est pas là chose rare : connaissez-vous beaucoup d'hommes qui soient autrement? Mais, comme militaire il aurait dû se rappeler cette maxime que Sully aimait à répéter : « Celui qui veut acquérir de la gloire et de l'honneur doit tâcher à dominer ses plaisirs et ne souffrir jamais qu'ils le dominent. » Il se piquait de littérature, posait pour le connaisseur en art, en théâtre, en musique. Il y avait en lui du glorieux, du vaniteux, du bel esprit : des boutades piquantes, quelques mots heureux lui avaient valu une réputation de spirituel causeur : des citations de Virgile placées à propos lui avaient valu de plus une réputation de savoir. En fait, c'est au théâtre, où il allait tous les soirs, que s'était faite la meilleure partie de son instruction [1]. Sentant ce qui lui manquait du côté de l'éducation, il avait le bon esprit de chercher à se perfectionner au contact de quelques camarades distingués, comme Marmont, comme Duroc, dont il copiait les manières. Large et généreux d'ailleurs, nullement mesquin, il jetait fort galamment l'argent par les fenêtres, à la façon des grands seigneurs de l'ancien régime,

1. De l'esprit, Junot n'en manquait pas ; tous les mémorialistes s'accordent à lui en reconnaître. Il est de lui ce mot attribué souvent et à tort au maréchal Lefebvre : Un jour que M. Mathieu de Montmorency, chez Mme Récamier, je crois, lui parlait de noblesse, d'aïeux, ce qui, chez un Montmorency peut paraître un peu déplacé, Junot lui répondit : « La différence qu'il y a entre nous, monsieur, c'est que vous avez des ancêtres, et nous, nous sommes des ancêtres ». Mme de Rémusat rappelle ce mot dans ses *Mémoires* (t. II, p. 259).

mangeait trois cents huîtres à son déjeuner, parce que la mode était à la goinfrerie, avait les plus beaux chevaux de Paris, jouait gros jeu et se ruinait en danseuses.

Grand et bien fait, ressemblant beaucoup de visage et un peu d'allures au général Rapp, mais plus élancé que lui, il était d'un extérieur agréable, dénué cependant de ce je ne sais quoi qui éclate plus ou moins discrètement sur le visage, qui montre la finesse de l'esprit, la supériorité du caractère, quelquefois de la race seulement, et qui porte un nom dont on abuse dans le monde beaucoup plus que de la chose, — la distinction. Tel était, au vrai, le général Junot. J'ai tâché d'être juste en traçant ce portrait: je n'ai adouci aucun angle, je n'ai dissimulé aucun défaut. Je suis peut-être trop sévère : je crois n'être qu'impartial. J'ajouterai qu'il ne manqua au général pour être un homme éminent, que la mesure, la pondération et le caractère, d'avoir en un mot à un degré égal la réflexion et l'action. Si Napoléon le garda auprès de lui malgré ses défauts, c'est qu'il avait une sorte de tendresse pour les hommes qui s'étaient trouvés associés à ses prestigieux succès de l'Italie; c'est qu'il savait que Junot, qui avait partagé avec lui pendant les temps difficiles de sa disponibilité, en 1795, la maigre pension qu'il recevait de son père, lui était dévoué corps et âme.

Mlle de Permon était, sur beaucoup de points, l'antithèse du général Junot. C'est surtout à sa distinction naturelle qu'elle devait cet irrésistible attrait qui, alors, lui tenait lieu de beauté. Elle était encore trop jeune pour que ses traits eussent

acquis le *fini* que quelques années de plus allaient lui donner comme à une tête de camée, et qui devaient faire d'elle une des plus charmantes femmes de la cour impériale. En attendant, elle était on ne peut plus agréable, moins par la régularité de ses traits que par leur expression à la fois enfantine, malicieuse et bonne. Il y avait en elle je ne sais quoi d'attirant sans être provoquant, de sensible, de voluptueux même qui vous prenait au cœur. On eût dit que la nature en un de ses beaux jours de fête et de soleil printanier s'était plu à la doter de toutes les qualités qu'elle aime trop, en général, à garder en magasin. Quand elle s'animait, ses yeux se faisaient si brillants et disaient tant de choses que sa jeunesse en devenait communicative. On se sentait redevenir jeune, quand on avait le malheur de ne plus l'être, rien qu'à la voir et à l'entendre. Tout en elle pétillait d'esprit et de malice. Comme tous les êtres privilégiés de la nature, avant de se trouver laissés à leur propre initiative et mêlés au tourbillon du monde, Mlle Laure, à qui l'on n'aurait pu reprocher que sa grosse voix, la voix de Mme de Coigny, et un nez peut-être trop long, ne se doutait pas encore de toutes les qualités et perfections collectionnées en elle pour y faire figure au premier rang. Ce n'est qu'après quelques années de mariage, en se comparant aux autres femmes dont les maris jouaient, comme le sien, les premiers rôles auprès du général Bonaparte, qu'elle commencera à voir combien elle leur est supérieure. Mais voici comment elle nous fait elle-même les honneurs de sa personne, au moment où elle fut demandée en mariage par le général Junot : « Je n'étais pas du

tout jolie. Depuis, j'ai pu ne pas être désagréable, mais alors je n'offrais l'aspect que d'une jeune fille pâle, souffrante, extrêmement brune et d'une expression de physionomie habituellement triste... » Peu s'en faut qu'elle ne dise d'elle ce que la spirituelle Mme de Staal-Delaunay écrivait en traçant son propre portrait : « Delaunay est maigre, sèche et désagréable. » Oh! que non pas, et comme vous auriez tort de vous laisser prendre à cette sorte de modestie que le monde impose aux gens lorsqu'ils sont obligés de parler de leur guenille terrestre! En se cotant si bas à l'étiage de la beauté, Mme d'Abrantès obéit à cette convention, mais il ne faut pas, en ce point, la croire sur parole. Maintenant que j'ai dit qu'elle était jolie — c'est la première chose dont on s'occupe chez une femme, et Mme Junot l'était assez pour qu'on ne parlât pas de ses qualités d'esprit et de cœur — je dirai quelques mots de celles-ci, bien que chez les femmes, paraît-il, des qualités soient choses tout à fait secondaires. Il est des hommes qui leur préfèrent des défauts, ce qui n'est vraiment pas difficile à rencontrer. Laure avait de solides et d'aimables qualités; elle en était pétrie : intelligence vive et souple, goût du travail, volonté de s'instruire, facilité à tout, mémoire pour retenir ce qu'elle apprenait, esprit d'à-propos pour s'en faire honneur, esprit de mesure pour le faire discrètement, tact... Elle avait tous les mérites, et de plus la singulière habitude de réfléchir avant de parler, celle de ne jamais parler sans avoir quelque chose à dire, de ne dire que ce qu'elle voulait dire et de savoir toujours ce qu'elle disait. Elle ne parlait jamais à vide. Assurément voilà



Cliché J. T.

LE 18 BRUMAIRE. — *D'après le dessin de* DUPLESSI-BERTAUX.

des qualités bien neuves et qui ne couraient pas les rues. Il est seulement dommage qu'elle ait été plus inconsidérée en actions et dans les choses prosaïques de la vie qu'en paroles. Mais Laure était une originale et poussait l'originalité jusqu'à ne pas se douter que c'étaient là de plus beaux titres de noblesse que de descendre des empereurs de Trébizonde et de Constantinople, chose dont elle ne tirait d'ailleurs aucune vanité, non plus que de ses autres avantages. Le général Thiébault, qui s'est fait un devoir d'écrire la vérité sans la trop voiler par ce qu'on appelle les convenances du monde, et que le monde traite de mauvaise langue parce qu'il ne veut pas être menteur, le général Thiébault fut présenté à Mme Junot peu de temps après son mariage : il en eut un éblouissement. « Il est impossible, a-t-il écrit, de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, de plus saillant que ne l'était cette jeune dame, vêtue avec une élégance, une fraîcheur qui cadraient si parfaitement avec tout ce que la nature avait mis de coquetterie, de luxe à la former. Elle était charmante et quoique je fusse à mille lieues de toute impression pouvant se rapporter à l'amour ou simplement au désir, il n'en est pas moins vrai que, telle que je la vis alors, telle elle m'est restée présente comme la plus gracieuse des apparitions. »[1]

Mlle de Permon était donc la plus désirable des jeunes filles lorsque le général Junot vint un soir, le 21 septembre 1800, faire visite chez sa mère. Il n'y avait à ce moment dans le salon que des émi-

1. Général baron THIÉBAULT, *Mémoires*, t. III, p. 154.

grés nouvellement rentrés et, naturellement, ils parlaient politique. On pense si l'entrée du général républicain médusa les parleurs. Un silence glacial se fit tout à coup et chacun se mit à lorgner le nouveau venu comme une bête curieuse. Mais cette impertinente hostilité tomba, du moins en apparence, quand on vit la maîtresse de maison lui tendre la main avec son plus accueillant sourire, quand on l'entendit lui reprocher aimablement son manque d'empressement à la venir voir depuis son arrivée d'Egypte et qu'on la vit le combler d'attentions. Ainsi encouragé, Junot crut pouvoir inviter Mme de Permon à venir le lendemain à l'hôtel de Salm, qui était celui du gouvernement militaire de Paris, pour voir passer des fenêtres le cortège de la translation du corps de Turenne aux Invalides. Mme de Permon fit quelques difficultés : sa santé, les prescriptions du médecin... Mais Junot insista de si bonne grâce qu'elle finit par céder.

Laurette, plus tard, devina la cause de cette insistance : c'est que le général, en sa qualité de gouverneur de Paris, commandait les troupes du cortège et n'était pas fâché, avec les intentions matrimoniales qui étaient les siennes, de se montrer dans sa plus belle tenue et dans le prestige de son beau commandement. C'était bien naturel; c'était bien calculé aussi, car il n'ignorait pas que les femmes prisent l'uniforme plus que celui qui le porte et il n'était pas homme à négliger devant elles un seul de ses avantages. Il put se rendre compte qu'il avait réussi à plaire, à Mme de Permon du moins, car sa fille ne faisait pas plus attention à lui qu'à un autre. Il venait chaque soir, s'asseyait à côté de la maîtresse de maison, semblait prendre

le plus vif plaisir à sa conversation, et l'on parlait déjà de son mariage avec Laurette, qu'il n'avait pas encore échangé quatre paroles avec elle. Celle-ci, qui n'en pouvait mais, était grondée par ses amies qui lui reprochaient son manque de confiance : « Fi! mademoiselle, comme c'est vilain d'être ainsi cachotière avec ses amies! » Elle jurait alors ses grands dieux qu'il n'en était rien, qu'elle était à cent lieues de se marier et, montrant de l'œil sa mère et Junot qui causaient et riaient dans un coin du salon, elle disait : « Si le général se marie, c'est sûrement avec ma mère : voyez comme ils ont l'air de s'entendre. » Et au fait, en les voyant si d'accord, Mme de Permon plus jeune, plus belle, plus vive et plus parée que jamais, et Junot aux petits soins pour elle, on les eût pris volontiers pour des fiancés disant et écoutant avec ravissement les enfantillages et inepties d'usage.

Le lendemain, en allant dire bonjour à sa mère qui faisait la grasse matinée dans son lit, Laurette crut devoir lui confier les reproches de ses amies à propos de son prétendu mariage. Mme de Permon devint rouge de colère. « Comment! Parce que le général était venu dix ou douze fois chez elle en douze jours, il fallait qu'il y eût un mariage sous roche? N'avait-elle donc pas le droit de recevoir qui elle voulait, sans que ses amies y trouvassent des raisons saugrenues? » Et, une fois partie sur les commérages du monde et sur les bonnes langues de son salon, elle fut elle-même intarissable. Tandis que Laurette rentrait dans sa chambre, Albert essaya de calmer sa mère et lui dit qu'il ne serait pas étonné que ce fût là l'intention du général, qu'il avait surpris chez lui certains regards qui

en disaient long... Mais Mme de Permon, qui en disait bien plus long encore quand elle s'y mettait, ne voulait rien entendre. Elle entendit cependant le roulement d'une voiture qui s'arrêta devant la porte de l'hôtel. Quelques instants après, le valet de chambre annonçait le général. — Madame, dit-il en s'asseyant près de son lit et en lui prenant la main, je viens vous présenter une requête. Et, ajouta-t-il avec un sourire câlin, un sourire d'enfant timide, bien touchant sur ce visage martial couturé de cicatrices et encore bronzé par le soleil d'Egypte, — il faut que vous me l'accordiez... Je viens vous demander la main de votre fille.

Une démarche aussi directe était contraire à tous les usages. Junot le savait. Mais il était de l'avis de Cléonte qui avait tenu à demander lui-même à M. Jourdain sa fille en mariage : si Mme de Permon, au lieu de lire *Télémaque*, avait lu le *Bourgeois gentilhomme*, elle aurait été frappée de l'analogie des deux requêtes.

Elle et son fils étaient cependant aux anges. Ils firent quelques objections, pour la forme : Laure était bien jeune, sa dot bien modeste. Elle-même, sa mère avait la santé bien délicate : pourraient-elles se résoudre à se séparer l'une de l'autre ?... Et puis, une pareille demande, ainsi, à brûle-pourpoint... On était assurément fort flatté, fort reconnaissant de cet honneur... Mais il fallait réfléchir.

— Pas une minute de plus, avait répliqué le bouillant général. Est-ce oui ou est-ce non ?

On tomba dans les bras les uns des autres, on s'embrassa. Mme de Permon versa les quelques larmes obligatoires... c'était oui !

Mais ce n'était pas tout. Laurette ne savait en-

core rien du mariage qui venait de s'improviser pour elle dans la chambre de sa mère. Junot déclara qu'il voulait présenter lui-même sa demande à la jeune fille.

— En voilà une idée ! Mais cela ne s'est jamais vu ! Mais c'est de la folie pure ! s'écria Mme de Permon, prenant, avec une vivacité qui ne mesurait pas ses mots, un à-compte sur son futur emploi de belle-mère.

— C'est possible, mais ce sera comme cela, répliqua respectueusement le général, avec un ton de volonté et de gravité devant lequel il n'y avait qu'à s'incliner. D'ailleurs, ajouta-t-il, je lui parlerai ici, devant vous...

L'intention de Junot, que Mme de Permon traitait si cavalièrement de folie parce qu'elle n'était pas conforme aux usages, n'avait rien au contraire que de très raisonnable. Chez les gens qui ont quelque prévoyance et le souci de leur bonheur ou du bonheur de leurs enfants, les choses ne se passent pas autrement : avant de faire de l'irrévocable, chacun des jeunes gens doit exposer à l'autre en toute loyauté la façon dont il entend vivre, il doit lui faire part de ses goûts, de ses tendances, de ses projets... De cette façon, point de surprise désagréable, point de malentendu, d'équivoque, de quiproquo... Combien de ménages ont sombré dès le départ, pour avoir négligé une précaution si élémentaire !

On envoya chercher Laurette. Elle vint tranquillement, sans se douter de rien, et demeura stupéfaite : Junot était assis sans façon au pied du lit de sa mère ; il lui tenait la main et causait presque amoureusement avec elle, tandis qu'Albert, debout à côté de lui, se caressait le menton avec une satis-

faction inexprimable. D'ailleurs, du bonheur et non de l'air, semblait remplir toute la chambre.

— Plus de doute, pensa Laurette, maman épouse le général ; elle m'a fait appeler pour me faire part de la grande nouvelle. Mais alors, pourquoi, pas plus tard que tout à l'heure...

— Mademoiselle, dit Junot en se levant et en prenant un air grave, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais ce consentement sera nul pour moi si vous ne me donnez vous-même, ici, devant moi, le vôtre. Si vous étiez influencée par...

— Laurette sait bien, dit la mère incorrigible, que...

— Permettez, répliqua Junot, je veux achever ce que j'ai commencé.

Et se tournant vers Laure qui était devenue rouge comme une crête de coq et sentait l'univers tourbillonner dans sa cervelle, il reprit le fil de son discours :

— Voulez-vous, mademoiselle, me faire l'honneur de me dire si vous consentez à m'épouser ?

Non, certes, elle ne le voulait pas, cette pauvre Laurette, lui faire l'honneur de le lui dire ! Elle était trop suffoquée par le bonheur pour le pouvoir faire. Et puis elle avait une sorte de fausse honte, ou plutôt une honte véritable, à prononcer ce oui, là, devant sa mère, devant son frère... Aussi demeurait-elle immobile, debout, les pieds et les yeux cloués à terre, le sang à la tête et la bouche close. Junot, qui ne se doutait pas de l'existence de la timidité, interpréta ce silence comme un refus.

— Ah ! madame, dit-il avec chagrin, vous aviez bien raison de me dire que votre consentement n'était pas tout en cette affaire. Mais vous, mademoiselle, n'aurez-vous pas pitié... dites *oui* ou dites *non*, mais dites...

Ah ! bien oui, lui arracher ce mot — qu'elle mourait d'envie pourtant de lancer jusqu'au ciel, — il ne fallait pas l'espérer. Tout continuait à tourbillonner dans sa pauvre tête : ses tempes battaient à coups redoublés, ses oreilles bourdonnaient, sa vue se troublait, ses idées encore plus. N'y pouvant plus tenir, la trop heureuse enfant pivota sur ses talons et s'échappa en courant, laissant tout le monde interdit de sa brusque disparition.

On ne put d'abord la trouver. C'est que, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle était montée jusqu'au grenier et s'était blottie, haletante, entre les bottes de foin. Après avoir soufflé un instant, elle avait repris possession d'elle-même et un peu de réflexion l'avait convaincue qu'un grenier à foin n'était pas un séjour convenable pour une jeune fille qui était demandée en mariage par le gouverneur de Paris. Elle descendait donc à sa chambre lorsque son frère la rencontra dans l'escalier. « Voyons, lui dit-il, il ne faut pas être si enfant... » Il l'embrassa, l'entraîna dans sa chambre, la calma, mais ne put la déterminer à reparaître devant le général.

Celui-ci pourtant attendait sa réponse avec inquiétude. Albert la lui porta et de manière à le satisfaire, car Laure avait dit — c'étaient ses propres paroles — qu'elle serait glorieuse de porter son nom.

Pour le coup, ce fut au tour de Junot de ne pou-

voir plus parler. Le bonheur l'oppressait. Enfin il se ressaisit et exprima ses sentiments d'une manière fort touchante.

Les choses cependant faillirent se gâter. Mme de Permon, que la curiosité poussait à savoir comment Bonaparte, avec qui elle était brouillée, avait accueilli les projets de son aide de camp, demanda ce qu'il en avait dit. Junot répliqua qu'il ne lui en avait pas encore touché un mot. Toujours trop vive, Mme de Permon, qui ne mesurait pas ses termes, répondit qu'il avait agi fort légèrement en ne se munissant pas avant tout du consentement du Premier Consul. Junot répliqua avec une certaine hauteur et, pour couper court à une situation désagréable, il se leva en disant qu'il allait aux Tuileries.

Le Premier Consul le reçut immédiatement et Junot lui fit part de son mariage. Bonaparte ne pouvait l'approuver. D'un côté, Mlle de Permon était trop jeune pour imposer à Junot un peu de la gravité et de la pondération qui lui manquaient ; d'un autre côté elle n'avait aucune fortune puisque, avec une imprévoyance qui lui réussit cependant, sa mère dépensait entièrement ses revenus qui n'étaient autres, depuis la mort de M. de Permon, que ce que son fils gagnait dans les affaires. Et une union où ni l'un ni l'autre des mariés n'apporte au moins un petit capital est une aventure bien hasardeuse. Bonaparte le dit à Junot ; il ajouta que, puisque la chose était faite il n'y avait pas à y revenir, mais qu'il se chargeait de réparer l'imprudence de son aide de camp en lui donnant cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille.

— C'est égal, dit-il en le congédiant, tu auras une terrible belle-mère.

Le général Junot aurait voulu que le mariage se fît avant le 20 octobre, qui était le jour anniversaire de la naissance de sa fiancée. Outre son désir bien naturel d'abréger le plus possible un temps de fiançailles passé sous l'autorité de sa future belle-mère, Junot avait d'autres raisons plus sérieuses. Quand Mme Bonaparte avait appris que l'aide de camp de son mari épousait la petite de Permon, vite elle avait formé le projet de rompre ce mariage et de faire épouser à Junot la sœur du général Leclerc [1]. Pourquoi ? Parce que détestée de sa belle-sœur Pauline, femme du général Leclerc [2], elle espérait ainsi faire tomber ses rancunes et s'en faire un appui contre les autres membres de la famille Bonaparte qui la voyaient d'un œil très défavorable. Et puis, faut-il le dire ? elle était jalouse de Mme de Permon : elle savait que Bonaparte l'avait beaucoup fréquentée avant son mariage, et elle craignait que ce mariage ne les rapprochât et ne rendît à Mme de Permon son influence d'antan. Aussi voulait-elle briser ce mariage à tout prix et ne regardait-elle pas à détruire le bonheur d'une jeune fille, de toute une famille... Pour se soustraire aux machinations de la *bonne* Joséphine, il fallait brusquer les choses et se marier au plus tôt. Car c'était toute une conspiration que la femme du Premier Consul avait organisée contre ce mariage : on cir-

1. Mlle Aimée Leclerc épousa un peu plus tard le général Davout, qui devint maréchal d'Empire, duc d'Auerstaedt et prince d'Eckmühl.

2. Qui, devenue veuve, épousa le prince Camille Borghèse. (Voir notre ouvrage sur *Les sœurs de Napoléon*.)

convenait Junot, on cherchait à lui faire rendre sa parole, on lui disait que, dans sa position, il ne pouvait épouser une jeune fille sans dot... Que ne lui disait-on pas ?...Enfin, la date du mariage fut fixée non pas au 20 octobre, Laure ne voulant pas entendre parler de quitter si tôt sa mère encore un peu souffrante, mais dix jours plus tard, au 30.

Le temps se passait, assaisonné de mille cérémonies et de mille corvées qu'on est convenu de trouver charmantes et qui précèdent généralement les mariages : dîners, spectacles, emplettes, cadeaux, bouquets... Malgré l'enivrement dans lequel vivait la jeune Laure, elle voyait arriver avec un certain effroi le jour où elle deviendrait M[me] Junot. Il faut, à son éloge, reconnaître qu'elle avait la plus grande amabilité pour la famille du général, qui était venue tout entière à Paris : chose peu commune, elle lui voua franchement et sans arrière-pensée une affection sincère et qui ne se démentit jamais. Cette loyauté de sentiments est assez rare pour qu'on la signale. Aussi Junot, qui observait du coin de l'œil la façon dont elle allait accueillir les siens, qui ne brillaient pas par une distinction très parisienne, fut-il touché de son bon cœur, si naturel, si vrai : il lui marqua sa reconnaissance de ce que, sans qu'il ait eu besoin de la prier d'être une fille pour son père et sa mère, elle avait compris que c'est de cette façon qu'elle ferait sa conquête. D'ailleurs, les parents de Junot étaient tous des êtres excellents et il aurait fallu n'avoir pas plus de cœur qu'une poupée, — mais il y a tant de poupées en ce monde ! — pour ne pas les aimer d'emblée quand on allait avoir l'honneur d'entrer dans leur famille.

Si la jeune Laure était digne, par son cœur, du cœur de ces braves gens, son frère était bien digne d'elle. Au contrat, il lui reconnut une dot de soixante mille francs. C'étaient toutes ses économies. Gagné par la contagion de l'exemple, et trouvant que l'occasion était bonne pour payer sa bienvenue dans une famille où l'on faisait si excellent usage de son cœur et de son argent, M. Lequien de Bois-Cressy, ancien ami de M. de Permon père et qui n'attendait que le mariage de Laure pour épouser la veuve de son ami, se piqua lui aussi de générosité. Il donna à sa future belle-fille une somme de cinquante mille francs, hypothéquée sur une de ses terres de Bretagne. De plus, le trousseau figura au contrat pour une somme de douze mille francs.

La bonne Laurette n'en revenait pas de se voir si riche. Son frère était heureux de son bonheur et elle était heureuse d'avoir un si bon frère : une félicité sans mélange régnait chez chacun, même chez Mme de Permon, puisque dans ce mariage, elle tirait, elle aussi, son épingle du jeu sous forme d'un mari. Tout allait donc au mieux et le Premier Consul avait signé le contrat, lorsque, l'avant-veille du mariage, tout fut sur le point de se rompre.

Le général Junot ayant dit qu'il avait pour ami le maire du VIIe arrondissement et qu'il désirait, si Mme de Permon n'y voyait pas d'inconvénient, être marié par lui, Laure répondit que, pour elle, elle n'en voyait aucun, surtout si la mairie n'était pas trop éloignée de l'église Saint-Louis d'Antin, leur paroisse. Le général prit un air étonné et, sa fiancée s'étant absentée, il demanda à Mme de Permon si vraiment son intention était de le faire passer par l'église. Ce fut alors une discussion où sa

future belle-mère ne brilla pas par une modération de langage excessive. Pour en finir, Junot lui demanda la permission d'entretenir sa fiancée — oh ! devant elle ! — de cette question, puisque question il y avait.

Laure fut appelée. Il serait difficile d'exprimer son chagrin lorsque le général lui dit qu'il n'avait été nullement dans ses intentions, en demandant sa main, de se marier à l'église, qu'il ne pouvait, dans sa situation, se donner ainsi en spectacle...

La pauvre Laure devint toute pâle.

— Quelque avancé que soit notre mariage, répondit-elle avec une dignité froide, soyez bien assuré, général, qu'il n'aura pas lieu s'il n'est pas béni par l'Eglise.

Voilà du caractère. Ces paroles nous montrent Laure tout entière : elle est toujours prête à renoncer à une chose, quelque avantageuse qu'elle puisse paraître aux autres, ou à elle-même, si elle lui semble contraire à ses convictions, sa conscience ou seulement sa dignité. Cet absolu de la jeunesse, qui est la marque d'une âme forte en même temps que délicate, elle le gardera toujours; elle conservera cette jeunesse d'âme jusqu'à ses derniers jours : sur certains points, malheureusement, elle lui jouera de mauvais tours et plus d'une fois elle pleurera amèrement son manque de caractère : il est des choses sur lesquelles il ne faut pas, dans la vie, demeurer enfant.

En attendant, Laure s'était levée et, tandis qu'elle s'en allait, le général n'avait pu retenir un juron qui n'était pas fait pour la retenir elle-même. Elle se retira dans sa chambre. Tout en pleurant, elle

écoutait les consolations de son frère qui la suppliait de ne pas se faire de chagrin et l'assurait que tout finirait par s'arranger. Albert passa ensuite au salon. Dix minutes après, il revenait avec sa mère et Junot. Tout était réparé. Le général, malgré un oncle abbé [1], et avant même d'aller faire la guerre aux Turcs [2] dont il avait un peu pris, le païen ! quelques usages, n'avait pas songé que sa fiancée pouvait avoir une autre manière de vivre, ou plutôt de voir. Le Premier Consul, lui, y avait songé. Il avait engagé fortement son aide de camp, dans le cas où la famille de Permon exigerait le mariage religieux, à ne consentir qu'à une cérémonie *de nuit*. Il n'était pas encore question du Concordat, et, si le Premier Consul y pensait, il ne trouvait pas que le temps fût mûr pour la liberté religieuse. Junot déclara donc qu'il entendait ne blesser en rien les convictions de sa fiancée et qu'il y avait une manière fort simple de s'entendre : il ne s'opposait nullement à ce que son mariage reçut la consécration religieuse ; il demandait seulement qu'elle fût donnée le soir. Albert de Permon déclara que, dans ces conditions, sa sœur ne ferait plus la moindre difficulté. Mme de Permon, malgré son vif désir d'en faire, se rangea de l'avis de son fils, mais ne manqua pas une si belle occasion de décocher une aménité à l'adresse de son gendre. On la lui pardonna et il fut décidé que le jeune couple recevrait la bénédiction religieuse le

1. L'abbé Junot, du diocèse de Metz. Le chapitre des Abeilles, dans l'*Histoire naturelle*, de Buffon, son compatriote et ami, est de lui.

2. En Égypte, il avait eu une fille, d'une indigène, et lui avait donné le joli nom de *Jaunette*.

lendemain, à minuit. Et là-dessus, pour se recueillir et se préparer à la gravité de cet acte, on fut s'habiller pour passer la soirée au théâtre.

Si Mlle de Permon avait eu un fâcheux désaccord avec son fiancé à propos de la bénédiction qu'elle tenait, en bonne catholique, à faire donner à son mariage, elle en eut un autre non moins pénible, et sur le même sujet, avec son confesseur. Celui-ci exigeait que le mariage eût lieu en plein jour et non de nuit. Elle eut quelque peine à aplanir cette difficulté.

Enfin tout fut prêt. Il serait trop long d'énumérer les merveilles du trousseau de la jeune Laure. Il suffira de dire que ce trousseau fut plus beau que celui de Mlle Caroline Bonaparte qui, l'année précédente, avait épousé le général Murat. Junot avait offert des cadeaux superbes à sa fiancée et n'avait eu garde de n'en point donner aussi à sa belle-mère. Il avait fait les choses en grand seigneur, avec goût et avec profusion.

Au moment de partir pour la mairie, la rue était pleine de monde pour voir passer le cortège. Fendant la foule, deux forts de la halle et deux dames, de la halle aussi, demandèrent à être introduits auprès de la mariée et du général. Chacun d'eux offrit à celle qui allait devenir la femme du gouverneur de Paris, un superbe bouquet. On prononça de part et d'autre quelques paroles émues qui touchèrent le cœur de chacun et l'on prit congé les uns des autres en se souhaitant toutes sortes de prospérités. Trente-cinq ans plus tard, après le souvenir de sa robe blanche et de ses dentelles, ces paroles et ces souhaits parfumaient encore la

vie de la duchesse qui, hélas! ne vivait plus que de ses souvenirs.

Le lendemain de son mariage, Junot offrait un grand dîner à ses amis les plus intimes. Sa belle-mère qui aurait voulu le tenir en tutelle et être consultée sur ses moindres projets pour faire sentir en tout son autorité, avait eu beau lui dire que cela ne se faisait pas, que ce n'était pas l'usage, qu'on le prendrait pour un garçon menuisier faisant un « lendemain de noce » à la Courtille, Junot ne l'avait pas écoutée. Et il avait bien fait. Il savait que l'homme ne doit pas se laisser mener par une femme s'il jouit de son bon sens, et il n'ignorait pas que s'il cédait une première fois, il serait pris dans l'engrenage des concessions et ne serait bientôt plus son maître. Il déclara donc que telle était sa volonté, tout simplement. Mme de Permon comprenant qu'elle perdrait son temps à vouloir s'immiscer dans les affaires de son gendre se résigna, bien à regret, à ne s'occuper que des siennes ; elle se consola, à la pensée qu'elle se rattraperait sur son mari.

Le grand dîner eut donc lieu, et dans l'hôtel même des Permon. La jeune mariée, qui appelait le général *Alexandre*, de son second prénom, et non *Andoche*, vit alors, mêlés à sa famille, à celle de son mari et à celle du Premier Consul, beaucoup de ces hommes de guerre dont le nom était déjà aussi indissolublement lié au nom de Bonaparte qu'elle était elle-même indissolublement liée au général Junot. Il y avait là Bessières, qui avait débuté comme Murat, dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et qui, quoique jeune, n'était encore que colonel ; Duroc, gentil, bien élevé, l'homme de

confiance de Bonaparte ; Lannes, moins gentil, moins bien élevé surtout, l'homme de confiance du soldat ; Rapp, un timide, mais pas sur le champ de bataille, et qui avait déjà commencé cette merveilleuse collection de blessures qui lui fit beaucoup d'émules, comme Junot, comme Oudinot, mais pas de jaloux, tant il était bon garçon avec tout le monde ; Moreau, exalté par ses amis pour une retraite que l'esprit de parti voulait faire regarder comme plus belle que les victoires de celui qu'on jalousait ; Macdonald, grand hâbleur, grand fat, petit esprit, soldat-politicien, par conséquent mauvais soldat ; Beurnonville, également hâbleur, également fat, sans grande éducation, et à qui sa médiocrité devait valoir plus tard une ambassade ; Eugène de Beauharnais, un enfant presque, et qui avait déjà fait la guerre en Italie et en Egypte ; Berthier, que Napoléon devait appeler son « compagnon d'armes » et qui, alors, n'était que le compagnon de Mme Visconti ; M. de Lavalette, que Junot avait connu en Egypte, et que sa femme devait soustraire, par le plus beau des dévouements, bien simple et bien élémentaire après tout, à la haine sanguinaire de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême...

La réunion fut on ne peut plus cordiale, malgré des éléments fort disparates. C'est ainsi que l'on vit M. de Caulaincourt, ancien lieutenant-général des armées du roi, fraterniser avec le fils d'un teinturier, Lannes, devenu par le courage et par le talent général de division. On peut même dire que c'est de ce jour que la jeune Mme Junot sentit qu'il entrait dans son rôle de femme d'un général de la République, de chercher à fondre l'ancienne et la



Cliché J. T.

UN BAL A L'OPÉRA. — *Estampe de Bosio.*

nouvelle société en les faisant se rencontrer et se connaître dans son salon, en leur donnant ainsi l'occasion de s'apprécier mutuellement ; elle s'évertua à renverser les barrières qui avaient jusque là parqué ces éléments différents en deux camps bien distincts, opposés et ennemis. Ce rôle de conciliatrice, de pacificatrice des esprits et des cœurs est si beau que toute femme devrait le prendre chaque fois qu'un incident de la vie politique ou sociale le rend nécessaire. Mais combien peu sont capables seulement de le comprendre, dans un monde où l'intrigue, l'égoïsme sous toutes ses formes et la vanité sous toutes les siennes, sont seuls à l'ordre du jour! Eh bien, ce rôle, c'est la gloire de Mme Junot d'avoir été la première dans le monde militaire, à le comprendre, à en saisir l'importance et à le remplir en conscience. Elle n'est pas la poupée musquée, pomponnée, enrubannée des salons du XVIIIe siècle : c'est une femme, la femme moderne, — et elle est la première à l'être. Par instinct de cœur peut-être plus que par dessein bien mûri, elle se plut à mêler dans son salon les hommes d'ancien régime aux parvenus du talent et du champ de bataille ; elle leur fournit un terrain sur lequel elle les amena à s'entendre, celui de l'urbanité et de l'union dans l'intérêt de la patrie. La première parmi les femmes des jeunes généraux que les guerres de la Révolution avaient portés aux grands commandements, elle comprit que dans le rang élevé de son mari et avec le nouvel ordre social qui s'établissait, elle avait un plus haut exemple à donner que celui du luxe, de la toilette et de la dépense. Et, tout en donnant celui-là avec un zèle assurément très consciencieux, trop même,

elle donna l'exemple du renoncement aux vieilles traditions et pratiqua franchement, sans aucune arrière-pensée de réaction, la fusion nécessaire entre les gens d'ancien régime et la société nouvelle qui s'était élevée sur les ruines de ce régime.

CHAPITRE IV

Visite des jeunes mariés à Mme Bonaparte. — Mme de Permon donne un grand bal. — Incidents du bal. — Mme Junot devient intime des Tuileries. — Son admiration pour le Premier Consul. — Vie agréable de Mme Junot : elle perfectionne son éducation artistique. — Gracieuse amabilité de la jeune femme comme maîtresse de maison. — Imprudence de Junot dans le choix de ses relations. — Bonté de Mme Junot pour les femmes d'officiers. — Son influence sur les salons de son temps. — Agrément du salon de Mme Junot. — M. Hippolyte Charles. — Mme Junot à la Malmaison. — Singulier caprice du Premier Consul. — Larmes. — Aigreurs.

Les fêtes du mariage finies, il avait fallu penser aux devoirs. Le premier de tous, pour un aide de camp du premier consul, était de présenter sa femme au général et à Mme Bonaparte. C'était là une chose particulièrement délicate : d'abord la mère de Mme Junot était brouillée avec le général Bonaparte, et pour une affaire où elle n'était pas sans quelques torts ; ensuite, le général Junot avait encouru la disgrâce de Mme Bonaparte, quand il l'avait conduite en Italie auprès de son mari, en ne répondant pas aux agaceries qu'elle s'amusait effrontément à lui faire pendant le voyage[1]. Mais cette visite était de toute obligation, et on la fit. A

1. Voir notre ouvrage sur *la Générale Bonaparte*, p. 66.

quel moment? Le soir, au sortir de l'Opéra. Mme Bonaparte, d'ailleurs, en avait elle-même fixé l'heure.

Le cœur lui battait bien fort, à cette mariée de la veille, en montant les marches du pavillon de Flore. Car elle savait, la pauvre petite, quelques uns des griefs que Mme Bonaparte avait contre Junot ; elle savait ceux que le premier consul avait contre Mme de Permon... Mais tout se passa au mieux : Mme Bonaparte fut aimable, sa fille aussi, et aussi son mari, malgré ce compliment un peu vif qu'il ne put retenir, en riposte à un mot de la jeune femme : « Oh! la tête de la mère! La tête de la mère! » Et le fait est que Mme Junot avait, comme on dit, la tête près du bonnet, son caractère était peu malléable, un peu rétif même : ce pauvre Junot, dans la suite, en fit plus d'une fois l'expérience, et, comme il n'était pas lui-même des plus patients, Napoléon s'étonnait que deux caractères aussi entiers pussent faire bon ménage. Mais que voulez-vous? Malgré sa brillante collection de qualités, Mme Junot était femme et, toute bonne qu'elle était, elle tenait trop de sa mère pour être douce : c'était déjà beaucoup qu'avec sa vivacité elle fût plus réfléchie qu'elle.

Mme de Permon avait critiqué l'idée qu'avait eue son gendre d'offrir un dîner à ses amis le lendemain de son mariage. Elle tint, elle, à donner un bal à ses amies dans la quinzaine. Si ç'avait été une affaire diplomatique que la visite des jeunes mariés au premier consul et à Mme Bonaparte, c'en fut une aussi que de savoir s'il fallait les inviter à ce bal. Junot était convaincu que Bonaparte viendrait.

— Vous n'avez qu'à me dire à quelle heure vous voulez aller lui faire votre invitation, et je viendrai vous prendre pour vous accompagner.

— Mon cher Junot, lui répondit Mme de Permon, vous êtes fou, mais tout à fait fou, complètement fou!...

Junot, que ces aménités de belle-mère déconcertaient toujours un peu, protesta qu'il jouissait de tout son bon sens.

— Et moi je vous dis que vous êtes fou. Comment voulez-vous que j'aille prier votre général de venir chez moi, après que je l'ai prié de n'y plus remettre les pieds?...

— Mais comment alors comptez-vous l'engager? dit Junot inquiet.

— Par une invitation, comme les autres. Seulement l'invitation sera écrite à la main par moi, au lieu d'être imprimée, voilà tout.

Junot se promenait à grands pas dans la pièce, trouvant à part lui que sa belle-mère en prenait bien à son aise avec le premier consul de la République française : il eût été son gendre qu'elle n'y eût pas mis moins de façons. Et il se demandait comment il pourrait empêcher cette enfant terrible de faire quelque gaffe dont son général l'aurait un peu rendu responsable... En attendant, il avait un air de consternation inénarrable. M. Albert de Permon savait que lorsque sa mère se mettait une idée en tête, surtout une mauvaise, il n'y avait pas moyen de l'y faire renoncer : il fit signe à son beau-frère de ne rien dire, puis dressa, sous la dictée de sa mère, la liste des invitations. Et, le lendemain, il fut décidé entre eux deux qu'ils iraient, avec Laure, prier Mme Bonaparte, au nom de Mme de Per-

mon, trop souffrante pour l'aller faire elle-même, de lui faire l'honneur de venir au bal qu'elle donnait à l'occasion du mariage de sa fille. En route, on déchira en menus morceaux qu'on dispersa au vent. l'invitation écrite par Mme de Permon. Si elle l'avait su!... Heureusement qu'elle ne s'en douta jamais.

Mme Bonaparte accueillit les visiteurs avec sa bonne grâce la plus souriante et promit de se rendre au bal de Mme de Permon. Cette visite faite, l'ambassade extraordinaire se rendit, toujours en corps, chez le Premier Consul.

— Oh! oh! dit celui-ci avec une bonne humeur visible, que signifie cette députation de famille? Il n'y manque que Mme de Permon. Est-ce que les Tuileries lui font peur?... Ou serait-ce moi?

On lui expliqua la faveur que l'on attendait de lui. Il promit de venir. « Et pourtant, dit-il je vais me trouver là au milieu de mes ennemis. »

Il était bien renseigné : les royalistes, les émigrés rentrés avec lesquels Mme de Permon était si heureuse de frayer, ce qui lui faisait oublier qu'elle avait été mariée à un roturier et lui rappelait qu'elle était une Comnène, tout ce monde détestait le premier consul ; on acceptait ses bienfaits, quitte à le détester ensuite un peu plus, et à le déchirer en guise de reconnaissance. Et celui-ci le savait bien, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer.

Le bal de Mme de Permon fut vraiment magnifique. Mme Bonaparte y vint avec sa fille, comme elle l'avait promis. Junot, lui, en sa qualité d'aide de camp, était allé, dès avant neuf heures, se mettre à la disposition du premier consul pour

l'accompagner. Bonaparte l'avait renvoyé en lui disant qu'il irait sûrement, mais pas avant d'avoir terminé certaines affaires qui le tiendraient probablement assez tard. Sur les onze heures, enfin, il arriva. Mme de Permon le reçut avec toute la considération qui lui était due, nuancée, dans la révérence qu'elle fit en allant au devant de lui, d'une pointe de discrète et souriante affection. Le général ne fut pas sans s'en apercevoir. Il lui en sut gré et répondit sur le même ton, ce qui mit aussitôt en fête tous les visages de la famille. Mais celui du premier consul se rembrunit lorsqu'en entrant dans le salon il vit que quelques femmes restèrent assises, contrairement à l'usage qui s'était établi de se lever quand le vainqueur de Marengo, le premier magistrat de la République entrait dans une assemblée quelconque, au théâtre ou dans un salon. Cet incident l'ancra pour jamais dans l'idée que Mme de Permon ne se liait qu'avec ses ennemis. Il en conçut une prévention contre Junot et sa femme. Ceux-ci, de leur côté, soit par un sentiment vaniteux de bourgeois plus ou moins enrichis qui se trouvent honorés de frayer avec des gens qui les méprisent, sentiment plus répandu aujourd'hui que jamais, soit par indépendance et affection réelles, conservèrent des relations avec nombre de personnes appartenant à l'ancienne noblesse : on se servait de leur influence pour obtenir mille petites faveurs dont on ne gardait d'ailleurs aucune reconnaissance.

Le bal se passait le mieux du monde, malgré ce fâcheux incident. Il était écrit qu'un autre, plus fâcheux, nuirait à jamais dans l'esprit du premier consul au général Junot et à sa femme. Celle-ci

n'était pas très satisfaite : sa mère lui infligeait la mortification de la traiter encore en petite fille. Habituée à commander et oubliant que Laure était mariée, elle lui fit sentir à cette soirée plus d'un abus d'autorité. Passe encore de s'offrir cette petite distraction en famille, mais devant le monde ! Et comme Junot avait, dès son mariage, témoigné avec tous les respects possibles qu'il entendait rester maître de ses actions, il fallait bien déverser sa bile sur un autre et lui faire sentir son autorité. Et à quoi donc servirait une fille si ce n'est à essuyer la mauvaise humeur maternelle? Mme Junot l'essuyait avec une patience inaltérable, mais elle était fâchée au fond de ne pas être prise plus au sérieux par sa mère. Elle fut bien plus fâchée d'un incident qui lui fit, à elle, prendre cette fois sa mère tout à fait au sérieux. Comme Mme de Permon ne montrait pas pour le premier consul l'abandon cordial qu'avait fait tout d'abord pressentir son accueil, comme elle ne s'occupait même pas assez de l'homme prestigieux qu'elle avait l'honneur de recevoir chez elle, Mme Junot et son frère l'allèrent chercher dans le salon et, la prenant respectueusement par le bras, la conduisirent dans la pièce où était alors le premier consul. La conversation s'engagea entre Mme de Permon et lui. On ne sait sous quelle influence maligne de sa susceptibilité rancunière corse, ou quelle mauvaise mouche la piquant, Mme de Permon fit inconsidérément allusion à leur brouille passée, puis se tint sur une sorte de réserve peu aimable, se montra même assez agressive...

Bonaparte fut amèrement impressionné en rencontrant une telle ténacité de rancune chez celle

pour laquelle il avait ressenti une affection quelque peu teintée d'amour. Il se glaça subitement, fronça le sourcil, serra les lèvres, fit quelques pas dans la pièce les mains derrière le dos, mais reprit vite sa sérénité et revint même s'asseoir auprès de Mme de Permon. Il lui prit la main pour la baiser, lui fit d'aimables compliments, bien flatteurs dans une telle bouche, lui dit qu'il reviendrait la voir... Mais Mme de Permon reçut tout cela avec une sorte de contrainte, de raideur même qui devait empêcher le général de revenir. Il ne revint en effet jamais.

Mme Junot et son mari avaient été navrés de l'attitude peu cordiale, peu convenable même de leur mère à l'égard de celui qui lui avait fait le très grand honneur de venir à son bal, et en qui elle s'obstinait trop à ne voir que l'élève de l'école militaire dont elle avait été la correspondante. Mais que faire à cela?... Ils continuèrent à venir fréquemment dîner chez elle et Laure, avec son bon cœur ordinaire, ne chercha pas trop à lui rappeler qu'elle était maintenant hors de sa tutelle, — chose qui chagrine souvent plus une mère, quand elle marie sa fille, que de la perdre.

Cependant Mme Junot était maintenant de toutes les fêtes, bals, dîners, réunions de famille même, aux Tuileries comme à la Malmaison. Mais aucune de ces fêtes ne l'intéressait autant que les parades ou revues passées par le consul dans la cour des Tuileries. Elle n'était pas seulement amusée par le brillant du spectacle : de la fenêtre où son mari la postait quelquefois, elle aimait à voir Bonaparte passer devant le front des troupes, parler aux soldats, s'arrêter devant l'un, devant

l'autre, l'entendre semer dans les rangs, comme un laboureur dans les sillons, de ces mots électriques, de ces mots qui font les héros, qui vous prennent un homme aux entrailles, qui font qu'il donnerait sa vie pour vous avec bonheur, et préparer ainsi une longue moisson de gloire. Tout cela lui allait au cœur et lui communiquait un peu de cet enthousiasme viril qui transportait l'armée tout entière : elle partageait son ivresse pour le conquérant de l'Italie et de l'Egypte, pour le vainqueur de Marengo. Comme le cœur du soldat, comme les tambours, son cœur alors battait aux champs. Enfant, elle avait lu et relu son Plutarque ; elle s'en était nourrie : par l'imagination, elle avait vécu dans les temps héroïques de l'histoire ancienne ; elle vivait maintenant dans les temps héroïques de l'histoire de France, elle y était plongée entièrement, elle « plutarquisait » elle-même, mariée à un héros aide de camp d'un autre héros qui avait déjà plus de gloire à lui seul que tous les héros de l'histoire. Elle vivait en plein rêve, en pleine gloire, en plein bonheur! Son imagination était échauffée par le cœur, source de toutes les grandes choses, et son cœur était échauffé par l'amour conjugal, plein, entier, dans sa plus belle ferveur. Tous les sentiments, chez cette jeune femme d'élite, se trouvaient donc haussés d'un ton et portés à leur suprême et plus haut développement. Aussi, plus tard, dans ses jours crépusculaires, lorsque ses travaux lui laissaient un peu de loisir pour rêver, elle aimait à feuilleter le passé, à reporter son souvenir sur cette époque heureuse qui s'illuminait encore à ses yeux de tout l'éclat de son bonheur de jeune femme. Et elle s'écriait

alors avec une larme d'enthousiasme et une autre de regret : Quel temps! Quel temps!

La renaissance n'existait pas seulement dans l'armée : l'ordre s'établissait partout comme par enchantement. Les bandes de brigands qui dévastaient les provinces et y semaient la mort et la terreur, étaient traquées et détruites ; les dévaliseurs de diligences, les chauffeurs, les rôdeurs, malfaiteurs de tous grades qui avaient poussé pendant nos discordes civiles comme des champignons sur du fumier... tout cela disparaissait au fur et à mesure que l'ordre s'établissait, imposé par une volonté énergique et inflexible. Les arts, qui ne peuvent vivre que par la tranquillité et la prospérité du pays, prenaient un essor inconnu depuis longtemps; le théâtre avait, en tous genres, des acteurs et des actrices de premier ordre, et le salon de peinture de 1800 mettait en lumière les jeunes talents qui illustrèrent ensuite la période impériale.

C'est au milieu de cette renaissance de tout ce qui fait l'honneur et la gloire de l'humanité que la jeune Mme Junot, dans les enivrements d'une première année de mariage, se laissait doucement vivre, entraînée dans le tourbillon des plaisirs de la cour consulaire, voyant de près toutes les illustrations de l'époque, les recevant dans son salon, à sa table, causant avec les généraux, les savants, les artistes et perfectionnant ainsi beaucoup mieux que si elle avait suivi des cours, une instruction qu'elle s'était un peu donnée elle-même et que son mariage, à peine au sortir de l'enfance, semblait devoir interrompre tout net. On peut même dire que c'est sous le Consulat

que se firent l'instruction et la véritable éducation de cette jeune femme si bien douée et dont le plus grand bonheur, après celui de s'amuser, était d'étudier et d'observer. Elle apprenait beaucoup au frottement du monde, mais elle apprenait beaucoup aussi en suivant les salons annuels de peinture, en causant avec Gérard, cet homme d'esprit et de goût, dont la conversation était aussi délicate que les ouvrages ; avec Girodet, dont les œuvres étaient plus délicates que les pensées ; avec David, qui écrivait des lettres aussi fines, aussi spirituelles que celles de Voltaire... Son imagination éveillée et mobile reçut de ces hommes et de bien d'autres des empreintes aussi diverses que profondes, et l'on s'étonnait, plus tard, en causant avec elle, de la trouver familière avec les plus hautes questions de l'art, du théâtre, de la littérature...

Si elle apprenait à causer, dans ce milieu d'esprits distingués qui, à quelque sphère de l'activité humaine qu'ils appartiennent, lettres, armée, arts ou sciences, semblent tous frères, elle apprenait aussi à se taire. Junot lui avait recommandé la plus grande circonspection dans ses propos : elle s'habitua plus facilement à économiser ses paroles que son argent. Grâce à son esprit supérieur et à l'empire qu'elle avait sur elle-même, non seulement elle apprit à ne jamais effleurer la politique, mais aussi à ne jamais dire un mot qui pût être considéré comme s'y rapportant et que la malignité des salons aurait interprété d'une façon peu bienveillante pour elle ou pour le gouvernement. Le Premier Consul avait d'ailleurs, donné lui-même la consigne aux femmes de ses

officiers en leur disant qu'elles devaient « tout voir, tout entendre et tout oublier. » Et Mme Junot, nouvelle venue dans « la famille de son état-major » se conformait à cette consigne avec une aisance qui ne lui coûtait pas.

A la suite de l'attentat du 3 nivôse, Mme Junot fréquenta plus que jamais les Tuileries. Elle comprenait que le Premier Consul, après le danger auquel il avait échappé, devait avoir plus besoin que jamais de se sentir entouré de dévouements. En quelques mots sincères, elle lui exprima le sien ; elle exprima aussi son indignation pour le crime abominable dont il avait failli être victime. Elle ajouta que sa mère partageait ses sentiments après avoir partagé ses angoisses. Mais le Premier Consul, qui n'oubliait pas l'hostilité que lui avait laissé voir Mme de Permon chez elle, lui répondit par quelques mots amers à son endroit. Mme Junot la défendit de son mieux tout en se rendant compte des torts qu'elle avait vis à vis du général Bonaparte.

C'était surtout le soir, en sortant du théâtre, qu'elle allait aux Tuileries. Elle rencontrait presque toujours le Consul dans le salon de sa femme. Elle prenait un plaisir d'homme instruit à entendre sa conversation, toujours un peu nerveuse, saccadée, heurtée, avec ce tour original et ces couleurs éclatantes qui n'étaient qu'à lui. Chaque quintidi, le Consul donnait un grand dîner. Mme Junot n'aurait eu garde d'en manquer un seul. C'était pour elle une fête toujours renouvelée que de voir le général au pâle visage entouré des hommes les plus distingués de l'armée, des lettres, des sciences, des arts, de l'administration,

de la finance, qui se pressaient pour l'entendre. Elle l'écoutait aussi et ne perdait pas une de ses paroles. Souvent, en rentrant des Tuileries ou de la Malmaison, elle écrivait avant de se coucher les paroles et les propos qui l'avaient le plus frappée. Et c'est ainsi qu'on retrouve dans ses *Mémoires* des fragments de la conversation de Napoléon, prise sur le fait, sténographiée pourrait-on dire, et avec une précision telle qu'on a l'illusion de la réalité.

Avec le gouvernement consulaire, on vit renaître aussi l'esprit de sociabilité, les bonnes manières, l'urbanité, ce qui s'appelle « le monde ». Mme Junot, qui aimait le monde et avait fait dans le salon de sa mère un court apprentissage de maîtresse de maison, recevait avec sa plus gracieuse amabilité les nombreuses personnes qui étaient tenues, par leur rang social ou leur grade dans l'armée, à venir chez la femme du gouverneur de Paris. Sous l'œil de Mme de Permon qui, dominatrice, l'avait un peu *écrasée* chez elle et tenue dans une position peut-être trop effacée, ses facultés, refoulées sur elles-mêmes, s'étaient développées du côté de l'observation. Ce don d'observation lui était d'ailleurs naturel et, chose bizarre, s'alliait à une certaine frivolité de l'esprit. Repliée d'abord sur elle-même par suite des événements de la Révolution, elle avait pu, après les grandes crises, satisfaire largement son goût pour l'observation dans le salon de sa mère. Non seulement elle détaillait tout ce qui lui tombait sous les yeux, mais elle allait au devant des choses et des gens à examiner. Elle était, dans toute la force du terme, devenue une « curieuse ». Le pli en était

pris. Par l'exercice, elle avait gagné en pénétration ce qu'elle n'employait pas en expansion. Aussi était-ce avec bonheur qu'elle s'amusait à « faire le tour » comme elle le disait elle-même, d'une personne qu'elle voyait pour la première fois. Au fait, y a-t-il rien de plus amusant que de surprendre sur les visages les secrets des gens, de deviner, sous leur masque mondain, leurs passions, leurs faiblesses, leurs mensonges, leurs ridicules? de les voir vivre, enfin, car la vie, hélas! est-elle autre chose? Ce bonheur, la jeune générale Junot l'avait chaque jour depuis son mariage, et souvent répété. Son mari lui présentait ses amis, ceux de Paris, ceux qui arrivaient d'Egypte, d'Italie, d'Allemagne... Il en avait beaucoup : heureux, riche, en faveur, influent, comment en aurait-il manqué? Quand il avait dit à sa femme : « C'est un ami, » Laure savait qu'il fallait accueillir celui-là avec une cordialité entière : il en était souvent digne. Car Junot, quoi qu'elle en dise, gaspillait son amitié comme il gaspillait son or, son sang, tout : souvent il fut dupe de ces amitiés. Plus avisée, plus prudente, sa femme le mettait en garde contre ces faux amis. Mais il ne l'écoutait pas. Il avait tort, car elle était bien autrement perspicace que lui. Il lui présentait aussi une foule de personnes, de ces gens qu'on rencontre dans les salons, dans les théâtres, qu'on salue, à qui l'on serre la main, qu'on appelle ses amis, et qu'en somme on ne connaît pas. Pour tous, la jeune femme avait un mot gracieux, jamais le même, un sourire aimable, toujours nuancé... Sa mère, qui n'eût peut-être pas été fâchée de la trouver en défaut pour se donner la satisfaction intime de la

reprendre, n'en revenait pas d'un tel art chez sa fille. C'est que le tact naturel, chez Laure, était supérieur à l'art, et que l'éducation n'a été inventée que pour donner l'apparence de ce tact, l'apparence du cœur et de l'esprit aux gens vulgaires qui n'ont rien de tout cela. Ne pouvant reprendre sa fille et la gronder, Mme de Permon en était réduite à l'admirer ou plutôt à s'admirer en elle et disait en manière de consolation : « Quelle bonne petite élève j'ai fait là! »

Dans les premiers temps, Laure avait bien la tête un peu fatiguée lorsque, après avoir reçu toute la journée des personnes qu'elle ne connaissait pas pour la plupart, il lui fallait, au sortir de son salon, passer dans la salle à manger. Là, — et il y avait presque toujours vingt-cinq à trente couverts — c'était encore à elle de tenir le dé de la conversation. Aussi trouvait-elle que le mariage entraîne après lui de biens lourds devoirs. Mais elle se familiarisa vite avec eux et ce qui lui paraissait d'abord si dur et si difficile fut bientôt pour elle le plus agréable des passe-temps. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle s'estimait en tout la jeune femme la plus heureuse de Paris. Les réceptions ne la fatiguaient plus et c'est en se jouant qu'elle faisait face dans son salon à toutes les obligations de son rang : son cœur se plaisait à accueillir avec bienveillance les femmes des officiers les plus modestes qui lui venaient faire visite ; elle avait pour elles des nuances toutes particulières d'affectueux accueil, les traitait sans embarras, sans morgue, avec naturel et simplicité, en camarade presque, ou plutôt comme les membres d'une même famille. Et c'est la gloire de



Cliché J. T.

LE GÉNÉRAL JUNOT.

D'après le tableau de Gros.

Mme Junot d'avoir établi parmi les femmes de la grande famille militaire un lien de solidarité qui n'existait point encore dans l'armée nouvelle, qui était à créer, et qui, après avoir traversé sans trop de dommages bien des bouleversements politiques, existe encore tel qu'elle l'a formé.

Le monde était décidément l'élément de la jeune femme. Façonnée par lui et nullement maniérée, naturelle toujours, elle avait su, avec sa bonne grâce supérieure et malgré sa jeunesse, se former un petit cercle d'hommes distingués et de femmes choisies qui avaient tous un mérite ou une originalité et qui lui formaient l'état-major de salon le plus enviable. Dans ce coin de salon régnaient, au milieu de la brillante cohue qu'elle était obligée d'accueillir, et avec les formes de la politesse la plus exquise, le naturel, l'esprit, la science aimable, l'élégance... Mme Junot fut d'abord si contente de ce groupement qui était bien son œuvre, qui était aussi comme un miroir de ses aspirations et de ses goûts, auquel elle communiquait quelque chose d'indéfinissable qui était une émanation d'elle-même, qu'elle se demanda pourquoi on ne rencontrait pas cette même urbanité dans les autres salons, — il faut en excepter celui de Mme Récamier [1], — qui, depuis le Consulat, com-

1. Un Allemand, qui a vu le général Junot chez Mme Récamier, pour laquelle il avait le même engouement que ses autres adorateurs, a écrit : « ... Règle générale, quand on est en présence d'un personnage jeune, peu recherché dans sa mise, de physionomie sévère, d'air suffisant, on est à peu près certain d'avoir affaire à un général. Le commandant en chef de Paris, qui se trouvait là, est lui-même jeune ; il paradait ainsi en simple frac bleu, gilet et culotte bruns, au milieu des plus éblouissantes toilettes... » (Reichardt, *Un Hiver à Paris sous le Consulat.*)

mençaient à s'ouvrir sur tous les points de Paris : elle ne voyait que réceptions froides, gourmées, par conséquent ennuyeuses et sottes. Les réceptions officielles, sur lesquelles on se modelait, étaient, il faut le dire, calquées sur celle du quintidi aux Tuileries, mais avec un arrière-goût de subalterne, de commandé, d'administratif, de hiérarchisé, de rogue qui excluait naturellement cette amabilité aisée sans laquelle il ne peut y avoir « salon ». Eh! mon Dieu, c'était tout simplement parce que les maîtresses de maison n'étaient pas à la hauteur de leur tâche. Cela, Mme Junot ne s'en était pas aperçue tout d'abord. Elle constatait l'effet et était encore trop jeune pour remonter à la cause. Mais elle eut la généreuse pensée de travailler à supprimer ce « guindé » qui chassait tout charme de ces réunions mondaines et menaçait de les tuer à peine à leur éclosion. Elle ne crut pas cependant qu'elle en pourrait venir à bout toute seule. Son propre salon, assurément, serait bien vite connu et cité dans Paris pour le « liant » qu'elle y savait répandre avec tant de charme, cela, elle s'en rendait compte : mais combien de temps ne perdrait-on pas avant de l'imiter? L'imiterait-on même jamais dans les salons officiels? Le pli « administratif » était pris déjà ; elle voulait qu'on s'en débarrassât au plus vite et qu'on le remplaçât par une accueillante et cordiale aménité. Mais comment s'y prendre? En donnant l'exemple, tout simplement. Et c'est ce que fit Mme Junot.

Cette petite tête, comme on le voit, avait déjà des idées à elle, des projets de réforme dans la société, un plan, pourrait-on dire, dont l'exécution

devait avoir une heureuse influence sur les mœurs de son temps. Sans trop se le formuler, elle le ruminait pourtant et mûrissait de jour en jour ses idées.

A un dîner du quintidi, aux Tuileries, le Premier Consul, qui savait par les rapports de sa police mondaine combien Mme Junot était une maîtresse de maison hors ligne — dans son salon seulement, s'entend, car pour le reste elle était le désordre en personne, tant son aversion pour la mesquinerie la faisait tomber dans un excès opposé — le Premier Consul lui dit qu'il n'était pas content du ton gourmé qui était celui des salons nouvellement ouverts à Paris. Il trouvait ridicule de voir de si jeunes ménages, dans une toute jeune société, avoir si peu de jeunesse. Il disait qu'un salon doit être un terrain neutre et de conciliation où, tout le monde ayant sinon même intelligence, du moins même éducation, ou à peu près, on devait causer aimablement entre soi, supprimer toute barrière de préjugés, de naissance, de politique, d'opinions même ...On ne devait y voir que des Français se réunissant pour causer, échanger leurs idées et se divertir aimablement dans les limites du bon ton et du bon goût. Plus que personne, en sa qualité de femme du premier aide de camp de Bonaparte, Mme Junot était désignée pour le seconder dans ce projet de rénovation sociale : projet des plus importants, car le Consul ne rêvait pas moins que de fondre et d'amalgamer les débris de l'ancienne société et l'élite de la société nouvelle qui, depuis la Révolution, était arrivée aux affaires, à qui appartenait le présent et à plus forte raison l'avenir.

Bonaparte s'était ouvert franchement de ses projets à la jeune femme et l'engageait à le seconder de tout son pouvoir : « Faites cela, lui dit-il, et vous serez une aimable petite femme. Vous obtiendrez du succès si vous le tentez, car vous savez ce que c'est que de tenir un salon. Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit pas seulement pour cela de donner à dîner. » Le fait est que les dîners périodiques du Second Consul étaient d'un ennuyeux!... Et cela malgré l'esprit du maître de la maison, car il en avait ; malgré ses ridicules aussi, et il en avait davantage. Son accueil avait le don de glacer, de pétrifier tout ce qui l'approchait, et les familiers de sa maison, momifiés comme lui, semblaient ne pouvoir secouer le sommeil léthargique inhérent à sa demeure. Il s'agissait donc de réagir contre l'influence somnifère du salon de Cambacérès.

Mme Junot avait été ravie d'entendre le Premier Consul exprimer des idées qui étaient déjà les siennes et la charger de se faire l'exécutrice de sa volonté, la collaboratrice de son œuvre plus sociale encor que mondaine. Aussi s'y appliqua-t-elle avec ardeur. Elle fut, on peut le dire, la créatrice de la société moderne qui, avec plus de défauts cependant, est encore un peu ce qu'elle l'a faite.

Le Premier Consul lui adressait parfois des compliments sur son zèle et sur le succès avec lequel elle travaillait à cette œuvre de réconciliation. Junot, mis dans le secret, favorisait de son mieux l'empressement de sa femme à se conformer aux vœux de Bonaparte. Il lui amenait souvent, pour déjeuner ou pour dîner, quelque personnage de

marque ou quelque ancien camarade moins favorisé que lui dans sa carrière, et Mme Junot accueillait toujours ses convives, ministres ou simples officiers. avec une bonne grâce cordiale, naturelle, qui mettait aussitôt chacun à l'aise et faisait qu'on chantait partout les louanges d'une jeune femme aussi gracieusement accueillante.

Il lui présenta un jour M. Hippolyte Charles, ancien officier d'ordonnance de l'adjudant-général Leclerc, beau-frère du Premier Consul. Ce M. Charles ne serait sans doute parvenu à aucune espèce d'illustration par lui-même; par les femmes, ou plutôt par une femme, il y arriva. On sait qu'il fut à Milan l'amant de Mme Bonaparte. Le mari outragé avait fini par l'apprendre et l'avait chassé de l'armée. Rentré dans la vie civile, M. Charles avait continué à voir sa maîtresse pendant que Bonaparte était en Egypte. Il s'occupait maintenant d'affaires, de fournitures militaires et avait fait une jolie fortune. Junot l'avait connu en Italie, l'avait retrouvé à Paris et une vive amitié s'était nouée entre eux.

Il eut été convenable à lui de ne se point lier avec celui qui avait été, il le savait, trop bien avec la femme de son général. Bonaparte, qui avait beaucoup souffert dans son amour et dans son amour-propre des infidélités de Joséphine, ne devait pas être porté à voir d'un bon œil un tel ami à son aide de camp. Junot aurait dû le comprendre et, ne fût-ce que par convenance, ne pas se lier avec lui. Sa femme était encore trop jeune pour lui faire sentir son manque de tact. Mais cette amitié fut probablement une des causes pour lesquelles Napoléon, qui pâlissait quand le

hasard lui faisait croiser M. Charles dans la rue, reprochait à Junot de ne jamais se lier qu'avec ses ennemis. M. Charles, dans sa pensée, était englobé dans ce mot avec les royalistes du faubourg Saint-Germain. Mais Junot, irréfléchi, ne le comprit pas. Peut-être cependant se croyait-il tenu par l'honneur à ne pas sacrifier un ami à l'amitié du grand homme dont il était l'aide de camp et eût-il considéré comme une lâcheté de le sacrifier à celui dont il tenait rang, honneurs et fortune. Il continuait donc à le voir, et le général Bonaparte eut la très grande discrétion de ne lui en rien faire dire. Duroc, cependant, aurait bien dû lui en toucher un mot. Peut-être le fit-il, mais Junot n'était pas facile à brider et, en tout, n'en faisait qu'à sa tête.

Le général Junot aurait voulu aller présenter sa jeune femme à ses parents de Bourgogne qui n'avaient pu venir à son mariage. Les événements, les occupations avaient fait ajourner ce projet. Enfin après l'arrestation des principaux auteurs de l'attentat du 3 nivôse, le général eut un peu d'accalmie dans ses travaux et se mit en route. Mme Junot visita donc la Bourgogne et, au retour, la Champagne et la Picardie. Ce qui domine dans ses impressions de voyage, c'est la constatation de l'amour, — c'est le mot — que les populations avaient partout pour le Premier Consul. Ce n'était que justice à elles d'aimer Bonaparte; plus tard, ce ne sera aussi que justice de se détacher de Napoléon.

A son retour de Bourgogne, Mme Junot reprit le cours de ses occupations qui, à vrai dire, n'étaient alors autre chose que ses plaisirs. Tous les

soirs quand elle ne dînait pas en ville, elle avait elle-même du monde à sa table. Après le dîner on allait généralement au théâtre. Elle essaya du bal à l'Opéra, mais ne s'y amusa point, ce qui fait son éloge. Ce qu'elle préférait à tout, c'était d'aller aux Tuileries : là, son esprit trouvait largement de quoi s'occuper et s'y développait tout à l'aise. Et puis elle prenait un intérêt de plus en plus vif à voir Bonaparte dans ses foncions de *releveur de peuple* jusque dans le salon de Joséphine, à l'entendre causer avec Rœderer, avec Portalis, avec Fouché, avec Fontanes, avec Talma; elle était heureuse de se mêler parfois à la conversation. Aussi était-elle une intime de la petite cour consulaire. On s'avisa bientôt d'y jouer la comédie. C'était faire revivre l'occupation la plus intelligente à laquelle s'était livrée la société d'ancien régime, pour ne pas périr d'ennui : la sécurité renaissant, on devait nécessairement ressusciter cet agréable divertissement. Tandis que Mme de Genlis, cette grande comédienne de la vie mondaine, jouait à l'Arsenal les pièces de son ami Théodore Leclercq et les siennes, il se formait aux Tuileries une aimable troupe de société qui, tout en cherchant le délassement d'une soirée, délassait en même temps le Premier Consul de ses travaux, et l'amusait en s'amusant elle-même. Dès que ce monde gracieux des Tuileries se mit à jouer la comédie, Mme Junot et son mari furent aussitôt de la troupe.

Il y avait là comme actrices Mlle Hortense de Beauharnais qui n'allait pas tarder à devenir Mme Louis Bonaparte, et qui avait fait son apprentissage en jouant, chez Mme Campan, *Esther* et d'autres pièces; la piquante Mme Savary, qui ve-

nait de se marier; Mlles Auguié, nièces de Mme Campan, dont l'une devait devenir la maréchale Ney, l'autre la vicomtesse de Broc et mourir accidentellement à Aix-les-Bains en 1813 ; Mlles Pannelier, cousines de celles-là... Mais, dans les rôles de soubrette, c'est Mme Junot qui jouait le mieux. Elle avait d'ailleurs pris des leçons de Larive et reçu des conseils, — mais pour ses rôles seulement, — de la vieille mademoiselle Clairon.

Du côté des hommes, Junot avait, au dire de sa femme et de Bourrienne, un véritable talent. Mais ce talent était effacé par celui de Bourrienne lui-même, qui jouait comme un acteur de premier ordre, et par celui d'Isabey, qui aurait pu rendre jaloux les meilleurs sociétaires de la Comédie-Française. Puis venait Eugène de Beauharnais, dont le jeu était excellent; M. Didelot, préfet du palais, qui était un « admirable Crispin », le colonel Savary, le colonel Lauriston... Ce qu'on jouait? C'était surtout *Les héritiers*, *Les étourdis*, *Le collatéral*, *Les rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*... On se lança même à jouer *Le barbier de Séville* et Mme Junot, qui y avait son rôle, affirme que ces amateurs le jouèrent « comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris. »

Quand le temps était beau et qu'on était à la Malmaison, ils prenaient part aussi tous deux à ces parties de barres qu'affectionnait le Premier Consul et qui sont devenues historiques; elle était des promenades en calèche dans les environs, des parties de chasse... Mais elle n'était pas des voyages que Mme Bonaparte faisait presque chaque année aux eaux de Plombières pour retrouver une

jeunesse qui s'obstinait à l'abandonner de jour en jour davantage. Elle était, pour ainsi dire, *de service* à la Malmaison. Cela n'allait pas sans quelque assujettissement et la jeune femme eût préféré, pendant l'absence de Mme Bonaparte, — bien qu'elle ne tînt pas plus que cela à se trouver avec elle — avoir quelques jours de vacances. En 1802, elle en adressa la demande par écrit, au Premier Consul et attendit avec impatience qu'elle lui fut accordée. Aussi bien avait-elle hâte d'aller prendre possession d'une charmante maison de campagne, à Bièvre, que son mari venait de lui offrir à l'occasion de sa grossesse[1]. Car la chose était maintenant décidée, Mme Junot était enceinte. Et elle désirait prendre un peu de liberté, aller chez elle, aller chez sa mère, aller voir ses amis qu'elle n'avait pas vus depuis quelques mois... Mais, s'il n'était pas facile de faire partie de la cour consulaire, il n'était pas facile non plus de s'en éloigner, ne fût-ce que pour quelques jours. D'ailleurs, pour garder Mme Junot dans sa « cage » dont il « dorait les barreaux », le Premier Consul avait ses raisons. En l'absence de Mme Bonaparte, Hortense, nouvellement mariée, s'était installée à la Malmaison, afin que les femmes des aides de camp du Consul pussent y demeurer. Les ma-

1. Cette maison était le *Petit Bièvre*. Elle appartenait, avant la Révolution, à M. de Channelly, premier valet de chambre du roi. Junot la paya 90,000 francs à M. de Lannoy, ami de Mme de Permon. Elle était petite, mais coquette et fort agréable. Le parc surtout était et est encore charmant. Elle a longtemps appartenu, depuis, au baron Larrey, l'illustre chirurgien de la Grande armée. Son fils, le baron Hippolyte Larrey, l'a léguée à Mlle Juliette Dodu, chevalier de la Légion d'honneur, décorée de la Médaille militaire.

ris, occupés à Paris, venaient presque tous les soirs, Junot comme les autres, et repartaient après le dîner.

Quand un homme se trouve porté par ses talents, par les circonstances ou simplement par sa naissance à un rang éminent dans l'Etat, il se voit aussitôt, surtout s'il est jeune, l'objet des coquetteries de mille intrigantes. S'il fait le sourd à leurs avances, s'il les repousse, on peut être certain que ces femmes n'hésiteront pas à dire partout qu'elles ont été persécutées de ses obsessions, de ses offres les plus tentantes, et qu'il n'a pas fallu moins que leur inébranlable vertu pour ne point succomber. Mme Junot n'est assurément pas coupable d'une telle gasconnade quand elle écrit que le Premier Consul lui poussa quelques attaques un peu vives. On la doit croire. Elle ne dit pas toujours *toute* la vérité, mais tout ce qu'elle dit est vrai, quoiqu'elle ne puisse s'empêcher d'habiller ses amis de couleurs parfois trop indulgentes.

Pendant l'été de 1803, donc, tandis que Mme Bonaparte était à Plombières, rien n'était changé au train de vie de la Malmaison : on allait souvent à la chasse, on causait le soir, puis on se réunissait autour d'une large table de jeu, et, comme tout le monde était jeune, on riait et on s'amusait fort. Pas assez, cependant, au gré du Premier Consul, car il voulut s'offrir, par surcroît, une autre sorte de distraction. Un beau matin, sans que Mme Junot, qui dormait à poings fermés dans sa chambre, ait pu s'expliquer cette subite apparition, elle est réveillée par un bruit assez violent et voit le Premier Consul debout près de son lit!... Sans s'excuser le moins du monde de cet excès

de liberté, et tandis que la jeune femme constatait qu'il n'était encore que cinq heures, le général s'installait dans un fauteuil, au pied du lit et se mettait, tout en causant, à dépouiller son courrier. Au bout d'une heure il se levait et prenait congé de la jeune femme, non sans lui avoir, en partant, pincé les pieds à travers la couverture.

Le lendemain matin, même apparition. Le Premier Consul fit compliment de ses dents à la dormeuse éveillée, causa, décacheta ses lettres, déplia ses journaux, puis s'en fut en pinçant comme la veille, à travers la couverture, les pieds de Mme Junot.

Cette fois, celle-ci trouva étranges ces matinales visites, surtout cette cavalière façon d'entrer chez elle sans frapper. Elle appela sa femme de chambre et lui défendit de laisser entrer qui que ce fût.

— Même le Premier Consul?

— Même et surtout le Premier Consul!

L'ordre fut renouvelé le soir. Malgré tout, énervée, inquiète, troublée comme si elle pressentait un malheur, Mme Junot ne put dormir. Aux premières lueurs du jour, croyant entendre quelque bruit, elle se leva et eut l'idée d'aller retirer la clef du cabinet voisin où couchait sa femme de chambre. La clef était de l'autre côté de la serrure!... Elle ouvrit doucement la porte, retira la clef, l'emporta après avoir donné un double tour et se recoucha. Tranquille? Oh! non : et c'est avec un trouble inexprimable que la pauvre femme entendit bientôt les pas du Premier Consul retentir dans le corridor, s'arrêter à la porte du cabinet... Un coup fut frappé, puis un autre... La femme de chambre répondit quelques mots à mi-voix... Les

pas se firent entendre de nouveau et se perdirent bientôt dans l'éloignement. Le général s'en était allé.

Le trouble de Mme Junot ne s'en était pas allé avec lui. Les nerfs trop tendus par ces incidents, elle pleura... Elle pleurait encore lorsque la porte s'ouvrit brusquement et donna passage au Premier Consul.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine? dit-il d'une voix aigre et sifflante.

La jeune femme se cabra devant le sans-gêne du procédé. Elle répondit que, ne voulant pas qu'on passât par la chambre de sa domestique pour venir chez elle, elle en avait retiré la clef. Ce n'était pas la vraie raison, mais devant ce diable d'homme, elle n'avait pas osé dire la vérité en toute franchise. Elle eut tort.

Bonaparte la fixait durement et ne répondait rien. Enfin il dit : « C'est demain notre chasse au Butard... Nous partirons de bonne heure... Pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et comme vous n'êtes point ici au milieu d'un horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu. »

Mme Junot demeura toute chagrine. Les femmes de service avaient assurément vu le Premier Consul sortir de chez elle : que n'allait-on pas raconter!... Déjà, la veille, elle avait pu remarquer pendant la promenade les regards envieux de quelques jeunes femmes, les visages trop bienveillants de quelques autres, les révérences toutes particulières de certains officiers courtisans. Tout cela ne

lui laissait aucun doute sur la nature des propos qui se tenaient à son endroit. Mais à présent bon Dieu! que ne dirait-on pas?...

Aussi ne songeait-elle qu'à quitter au plus vite une maison où les lois sacrées de l'hospitalité étaient ainsi méconnues. Mais elle n'arrivait point à accorder un départ subit avec les convenances : il y avait tant de ménagements à garder vis-à-vis du Consul, d'Hortense, de Junot, de tout le monde!... En désespoir de cause, la pauvrette s'était mise à fondre en larmes, cette dernière ressource des femmes, quand la porte s'ouvrit encore et un général — mais Junot, cette fois, — entra joyeusement dans la chambre.

Junot! Elle était sauvée. Elle lui expliqua comme quoi elle pleurait parce qu'il y avait longtemps qu'elle ne l'avait vu, et, en bon mari, le général crut aisément une chose qui flattait son amour-propre. La journée se passa le mieux du monde. Le soir venu, Mme Junot, qui avait pris une détermination énergique, fit tant de cajoleries à son mari qu'elle le décida à passer la nuit à la Malmaison. Junot, en sa qualité de gouverneur de Paris, ne pouvait s'absenter de son poste sans l'autorisation du Premier Consul : il resta néanmoins, se promettant de retourner à Paris de bonne heure et se flattant que le Consul n'aurait pas connaissance de sa petite escapade conjugale.

Mais le lendemain matin, cinq heures venaient de sonner à l'horloge de Rueil et tous les coqs du voisinage, par leurs joyeux cris, attestaient que l'horloge ne s'était pas trompée, lorsque Mme Junot, qui ne dormait pas plus qu'eux, entendit des pas à l'extrémité du corridor. Ils se rapprochaient, se

rapprochaient, et finalement, s'arrêtèrent à sa porte. Une clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et le Premier Consul fit bruyamment irruption dans la chambre.

— Comment! Encore endormie, Mme Junot!... Un jour de chasse!... Quand je vous disais que...

Il serait difficile de peindre la stupéfaction du général en apercevant sur l'oreiller une tête d'homme à côté de celle de la jeune femme. Médusé par la vue de son aide de camp, il demeurait sans voix, cloué au sol... Junot, heureusement, sauva la situation :

— Eh! mon Dieu, mon général, dit-il joyeusement en se frottant les yeux, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci?

— Je venais réveiller Mme Junot pour la chasse, répondit le Consul, et voir s'il n'y avait pas ici quelqu'un en contrebande...

Bonaparte qui y était plus que personne, lança en même temps à la jeune femme un regard chargé à mitraille, à la fois déconfit et furieux, mais escorté de paroles affectant la bonne humeur : quelques mots cependant laissèrent entendre à Mme Junot qu'elle le lui payerait. Puis il sortit, tandis que son aide de camp, qui n'avait rien vu à cette petite scène, était transporté d'aise et disait naïvement :

— Comment ne se ferait-on pas tuer avec joie pour un homme pareil!

Le pauvre garçon était loin de se douter que cet homme, pour qui il aurait donné jusqu'à la dernière goutte de son sang, avait essayé de lui prendre sa femme.

On partit pour la chasse. Le Premier Consul

profita de l'occasion pour avoir une explication avec Mme Junot. Il n'y fut pas de bonne foi et, comme il avait tort sur toute la ligne, il aggrava son tort en prononçant des mots plus que vifs, durs même. La conclusion de tout ceci fut que la jeune femme déclara qu'elle allait partir, que sa mère d'ailleurs était malade à Paris et la réclamait auprès d'elle. Des paroles fort aigres furent encore dites de part et d'autre et l'on se sépara.

CHAPITRE V

Infidélité de Junot. — Chagrin vite passé. — Fêtes à Paris après la paix de Lunéville. — État de maison princier. — Mystifications et mystificateurs. — Grossesse de Mme Junot. — Naissance de la petite Joséphine. — Mort de Mme de Permon. — Baptême et cadeaux. — Visites dans les musées. — Grand déjeuner à l'hôtel du gouverneur de Paris. — Cadeau de cent mille francs. — Fête au Petit-Bièvre. — Trop de luxe — Chagrin de Junot en constatant les visées monarchiques du Premier Consul. — Visite du général Bonaparte : tout est oublié. — Junot déplaît et est envoyé à Arras. — Il revient à Paris pour le couronnement. — Il est nommé ambassadeur à Lisbonne. — Départ pour le Portugal.

Il semble que Napoléon n'oublia jamais son échec auprès de Mme Junot. Il en manifesta plus d'une fois son ressentiment et c'est à cela que la duchesse d'Abrantès attribue en partie la disgrâce qui frappa plus tard son mari. Il est certain que ce sont nos propres torts que nous pardonnons le moins aux autres, mais ce n'est pas à la rancune que Napoléon put garder de son échec, qu'il faut faire remonter cette disgrâce : Junot se l'attira bel et bien lui-même par ses légèretés et par ses fautes.

Et, des fautes, s'il en faisait dans le service, il n'en faisait pas moins en ménage. Singulier contraste, chez Junot comme chez sa femme, que cette frivolité alliée à une nature à la fois fine, puissante et ubéreuse! Malgré son fonds de sérieux,



Cliché J. T.

L'EXPLOSION DE LA MACHINE INFERNALE, DANS LA RUE SAINT-NICAISE (1800).

Laure aurait eu besoin d'une direction. Ce n'est pas l'expérience de ses seize ans qui lui permettait de diriger une maison où se dépensaient environ deux mille francs par jour. Il lui eût fallu un esprit méthodique et d'ordre qui n'était nullement le sien. Elle l'aurait eu si son mari le lui avait donné. Mais comment Junot, qui ne savait pas se discipliner lui-même, aurait-il songé à habituer sa femme à l'ordre et à la régularité? Quelque rétive que soit une femme, si elle n'est pas foncièrement mauvaise, elle attend d'abord de son mari une direction : son regard, toujours attaché sur lui, la sollicite. Si le mari ne s'en aperçoit pas ou néglige de la donner, il ne pourra plus tard s'en prendre qu'à lui-même des résultats fâcheux de son incurie. Mais le mal sera fait. Il est regrettable que Junot ait été aussi frivole que les seize ans de sa femme ; s'il s'était attaché à donner à Laure la direction qui lui avait manqué à lui-même, il lui eût évité dans l'avenir bien des douleurs ; sa maison ne serait pas allée à la dérive, comme ils y allèrent eux-mêmes, chacun de son côté, faute de savoir se discipliner. C'est ainsi que Junot qui, comme le dit sa femme, « n'avait pas des principes fort arrêtés en fait de fidélité conjugale, » s'avisa de faire la cour à une Anglaise, lady Cla..., qui avait loué le grand château de Bièvre, que Mme de Montesson avait occupé, et qui était voisin du petit-Bièvre. Les relations devinrent vite intimes. Mais il se trouva que cette lady avait amené de Londres, en qualité de « jeune homme de compagnie » un émigré français, le comte de Las Cases. Celui-ci ne pardonna jamais à Junot la préférence que son Anglaise lui donna

sur lui, et il se vengea plus tard en déversant sur son nom dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* le fiel accumulé pendant près d'un quart de siècle.

Quant à la pauvre Mme Junot, cette première infidélité de son mari lui fit verser bien des larmes, mais le général lui prouva que son tort, après tout, n'avait rien de bien grave, que c'est elle qui avait tort de pleurer ; il la fit rire et obtint son pardon.

La paix de Lunéville, qui assurait à la France sa limite naturelle du Rhin, venait d'être signée. Cette paix fut grandement fêtée à Paris et le Premier Consul donna l'exemple des réceptions et des réjouissances. Chaque soir c'étaient des dîners, des bals, des réunions de tout genre, et une prospérité inconnue depuis de longues années se faisait sentir dans toutes les branches du commerce et de l'industrie. Mme Junot donna elle-même les fêtes les plus brillantes.

Comment pouvait-elle subvenir à toutes ces dépenses et à celle du train princier de sa maison ? On se rappelle que sa mère ne lui avait pas donné de dot : la presque totalité de celle que le Premier Consul avait faite à Junot, soit quatre-vingt-dix mille francs sur cent mille, avait passé à l'achat du Petit-Bièvre. Il ne restait donc, défalcation faite des frais du mariage, qui avaient bien absorbé les dix mille francs restants, que la solde du général et ce qui avait été donné à Laure par son frère et son futur beau-père. Quelque avantageusement que cet argent ait été placé, s'il le fut jamais, son revenu ne pouvait évidemment suffire à cette vie de représentation continuelle. Mais le Premier

Consul y pourvoyait. Voulant que les généraux et les hauts fonctionnaires eussent un état de maison brillant, il allouait à Junot, indépendamment de sa solde et de certaines indemnités, une somme de trois cent mille francs sur les fonds provenant de la ferme des jeux. C'est ainsi qu'il posait déjà les jalons corrupteurs de l'Empire.

Cependant l'incapacité du général Menou avait perdu l'Egypte. Les soldats de l'Angleterre remplaçaient ceux de la France sur la terre des Pharaons. Le Premier Consul en fut très affecté : les Parisiens le furent moins. Cette perte passa même à peu près inaperçue : qu'était-ce à côté des débuts d'un acteur ou d'une actrice, d'un scandale mondain ou des excentricités d'une courtisane à la mode?... On continua donc à s'amuser comme si, au contraire, l'Egypte avait définitivement été rattachée au territoire de la République. Mais le Premier Consul jeta dès lors les yeux sur Boulogne et se donna tout entier à son projet de descente en Angleterre. Les Parisiens, eux, continuèrent à s'amuser.

Parmi leurs amusements, il en était un, de fort mauvais goût, fruit pourri de l'ancien régime agonisant et qu'on avait tort de lui emprunter, celui des mystifications. On l'avait étonnamment développé et l'on tendait à en faire une sorte d'institution sociale. La mystification était devenue une véritable profession, une carrière presque, et il y avait des mystificateurs attitrés, auxquels le monde décernait un brevet d'esprit ; quelques uns comme Legras, Fitz-James, Thiémet, jouissaient d'une réputation colossale. Musson surtout, qui continuait les *fous* ou parasites des grands sei-

gneurs, comme le *Neveu de Rameau*, de Diderot, et avait jadis été lancé par Marie-Antoinette [1], avait la vogue. Bouffonnant à qui mieux mieux, exerçant avec dignité leur indigne métier, ces mystificateurs patentés étaient chargés d'amuser un peuple d'imbéciles et de badauds, de désœuvrés, d'hommes du monde, qui ne pouvant trouver la moindre ressource en eux-mêmes, donnaient un louis à ces gens pour qu'ils les égayassent pendant un dîner. On les invitait pour que leur « esprit » suppléât à l'insuffisance de celui des maîtres de maison ; je ne sais si l'on n'allait pas jusqu'à faire figurer leur nom sur les invitations et sur les menus. C'était niais, mais c'était comme cela. Mme Junot, avec toute l'étourderie de la jeunesse, avait donné dans ce travers. Elle fut un jour vertement réprimandée par le Premier Consul, ainsi que son mari, pour avoir fait mystifier un imbécile de ses amis par toute une salle de spectacle [2]. Il est vrai que M. Hippolyte Charles, ami de Junot, était du complot et l'on sait que Bo-

1. « Musson, bouffon de société... » (CHAMFORT, *Œuvres*, t. II, p. 113.) « Tout le talent de ces mystificateurs consiste à faire des grimaces, à imiter les cris de toutes sortes d'animaux, ou le bruit d'une scie ; à changer leur voix, à jouer la comédie derrière un paravent, à se déguiser de toutes les manières, à se moquer d'un honnête homme de la société, etc. » (KOTZEBUE, *Souvenirs de Paris en* 1804.)

2. Ces plaisanteries étaient renouvelées du XVIIIe siècle. Duclos, nous dit Feuillet de Conches, appelait le *persiflage* « un amas fatigant de paroles sans idées, une volubilité de propos qui font rire les sots, scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides et rendent la société insupportable. Ce mauvais genre, ajoute-t-il, est quelquefois moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux. C'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant à la fois instrument et victime d'une plaisanterie commune par les choses qu'on lui

naparte avait des raisons toutes particulières pour ne pas chérir M. Charles. Cette maladresse, jointe à la déconvenue du Consul auprès de Mme Junot et à différents épisodes fâcheux qu'on trouvera plus loin, pesèrent lourdement sur l'avenir et sur le bonheur du jeune ménage.

Cependant, Mme Junot était enceinte et approchait du terme de sa grossesse. C'est avec une noble ivresse qu'elle se voyait bientôt mère. Un jour, son mari entre dans sa chambre et la trouve penchée sur le berceau qui attendait le petit être à venir : elle paraissait comme en extase. Junot, sous une enveloppe un peu dure, sous la brusquerie fréquente de ses manières et de son étourderie, cachait, comme cela se voit souvent chez ces sortes de natures, un cœur tendre, sensible aux joies de la famille. Comprenant à merveille la sainte extase de sa femme, il l'embrassa avec une expansion qui mit le comble au bonheur de celle qui allait être mère.

Elle eut une fille. Elle craignait tout d'abord que cette petite ne fût point accueillie avec autant d'enthousiasme qu'un garçon. Son beau-père, peu galant, lui avait déjà dit : « Ce n'était pas la peine de tant crier pour avoir une fille! » Mais le général ne partageait pas l'erreur de son père : il fut parfait pour sa petite femme, parfait pour sa petite fille et des larmes d'attendrissement montrèrent à Mme Junot qu'il serait le meilleur des pères.

Une douleur au milieu de tout ce bonheur ; Mme Junot perdit sa mère. Si quelque chose put

suggère et les aveux ingénus qu'on en tire. » (Feuillet de Conches, *Les Salons de conversation au XVIIIe siècle*, p. 105.)

apporter une consolation à son chagrin, ce fut la pensée que la pauvre femme était délivrée des souffrances qui, depuis quelque temps, la torturaient incroyablement.

Junot et sa femme avaient prié le Premier Consul d'être le parrain de leur fille et il avait accordé cette faveur avec beaucoup de bonne grâce. Le lendemain du baptême, qui se fit à Saint-Cloud et non à la Malmaison que Bonaparte commençait à délaisser, Mme Bonaparte envoya à la jeune mère un collier de perles fines sur plusieurs rangs; les perles étaient de la grosseur d'une forte groseille et le cadenas formé par un solitaire d'un blanc et d'une eau admirables. Ce cadeau était superbe, mais il n'approchait pas de celui que le Premier Consul fit à Junot : il lui donna le titre de propriété de son hôtel de la rue des Champs-Elysées. C'était là un cadeau de deux cent mille francs, qui augmentait de tout le prix du loyer les revenus du jeune ménage. Au lieu de continuer à vivre sur le même pied qu'avant, ce qui eût été tout juste raisonnable, on augmenta le train de la maison, on se résolut à renouveler le mobilier et l'on reçut plus brillamment que par le passé : de sorte que ce cadeau, qui eût dû permettre de vivre avec une sage prévoyance, ne fut pour le général et sa femme qu'une source de nouvelles dépenses et de gaspillages inconsidérés.

Mme Junot, qui aimait à recevoir les artistes les plus distingués, s'aperçut un jour, en causant avec l'un d'eux, que son éducation artistique laissait quelque peu à désirer. Ce n'était pas sa faute : elle était si jeune! Et puis les maladies successives de sa mère, son mariage, sa grossesse, son deuil...

Bref, elle voulut combler cette lacune et demanda à Millin, directeur du cabinet des médailles, et au vieux Hubert-Robert, de l'aider à réparer le temps perdu. On organisa donc des visites dans les musées. On n'en avait encore fait que deux lorsque Mme Junot en parla incidemment, aux Tuileries, devant le Premier Consul.

— Pourquoi, lui dit Bonaparte, n'emmenez-vous pas dans ces visites quelques-unes de vos relations étrangères?... Vous êtes commandante de Paris : c'est une manière agréable d'en faire les honneurs à des étrangers en leur faisant voir que nous valons la peine qu'on vienne nous rendre visite.

Mme Junot s'en voulut de ne pas avoir eu cette idée et, dès le lendemain, elle la mettait à exécution. Ses amis de Russie et d'Angleterre, la comtesse Diwoff, le prince Georges Galitzin, Mme Zamoïska, la duchesse de Gordon et sa jolie fille lady Georgina, M. Ayr, le colonel James Green, lord Yarmouth, le baron de Schack, un vieux beau de la cour de Berlin, la jeune comtesse Lisbeth de Blumenthal, qui était la Mathilde du roman de *Caroline de Litchfield* ; le comte Philippe de Cobenzl... tous furent invités et l'on allait en caravanes joyeuses faire ces excursions instructives. Il faut reconnaître ici que Mme Junot a contribué dans une très large mesure à répandre parmi les étrangers de distinction qui affluèrent à Paris sous le Consulat, des idées vraies sur la cordialité et la sociabilité du monde nouveau qui s'était élevé sur les ruines de l'ancien régime. Et ces étrangers étaient étonnés de trouver chez un général de la République, chez sa femme surtout, les manières, la connaissance du monde, l'urbanité qui distin-

guaient les Français d'avant la Révolution, et, de plus, une science positive des arts, de l'antiquité, de l'histoire, que ceux-là n'avaient jamais eue. En faisant ainsi connaître aux étrangers les qualités de la société nouvelle, Mme Junot leur apprenait à aimer la France que les excès de la Révolution avaient mise au ban de l'Europe. Il était grand besoin de se montrer à eux sous cet aspect gracieux, affable et accueillant, qui, au demeurant, est bien celui de notre caractère national, pour qu'ils nous pardonnassent non seulement les ruines que les longues guerres avaient semées chez eux, mais aussi nos victoires, notre prestige et notre prospérité.

Ces caravanes artistiques durèrent six semaines, et se faisaient avec un plaisir toujours renouvelé : jamais temps ne fut mieux employé, surtout par une jeune femme. C'est ainsi qu'elle apprit par M. Vivant Denon, par Millin, par Hubert Robert, à connaître les maîtres de la peinture, à les apprécier et aussi à en parler de façon à rivaliser bien vite avec eux, tant était vif en elle le goût des arts, tant son intelligence était prompte à saisir le beau en toute chose, son cœur à le sentir, et son éloquence à le faire sentir aux autres. Est-il en effet un sentiment bien complet de plaisir, de bonheur, dans une âme d'élite, si elle ne le fait à l'instant partager?

Lorsque Bonaparte fut nommé Consul à vie, Junot eut la pensée de lui offrir une fête. Indépendamment de son désir de célébrer un événement qui comblait de joie ceux qui lui étaient attachés, Junot voulait lui témoigner sa reconnaissance pour tous les bienfaits dont il l'avait comblé, par-

ticulièrement à l'occasion du baptême de sa fille. Il pria donc sa femme, qui ne demandait pas mieux, d'inviter Mme Bonaparte à déjeuner ; lui-même engagerait le général. Après le déjeuner, on fit une promenade en voiture au bois de Boulogne et, en rentrant, Mme Bonaparte dit à Mme Junot que le Consul l'avait chargée de lui annoncer, ainsi qu'à son mari, qu'il leur faisait cadeau d'une somme de cent mille francs pour meubler leur hôtel. Cette somme était ordonnancée, ils n'avaient qu'à l'aller toucher.

On juge de la joie de Mme Junot en voyant combien son mari et elle étaient dans les bonnes grâces de l'homme extraordinaire qui présidait aux destinées de la République française. Aussi, quand l'hôtel fut entièrement meublé à neuf, les heureux propriétaires voulurent-ils donner une grande fête et pendre, comme on dit, la crémaillère. Le Premier Consul y vint : sa femme, qui s'était mise en je ne sais quel personnage mythologique, y brilla comme un coucher de soleil, tandis que sa fille Hortense, astre nouveau qui s'élevait sur ce monde de fraîche création, dansait à corps perdu avec de jeunes officiers et que Bonaparte visitait l'hôtel depuis la cave jusqu'au grenier.

Quelques jours après, nouveau gala, mais tout intime, celui-là : Junot célébrait la sainte Laure, ou plutôt la saint Laurent, jour de la fête de sa femme. Comme on était au plus fort de l'été, au 10 août, la fête eut lieu à la campagne, au Petit-Bièvre. Il y eut une table de soixante-dix couverts, autour d'un gigantesque platane qui ombrageait merveilleusement tous les convives ; des fleurs

étaient partout ; des oiseaux, dans des cages dissimulées, amusaient de leurs tristes chansons de prisonniers la gaieté de chacun ; des devises, des banderolles, donnaient un air de fête jusqu'aux moindres recoins... Le soir, on dansa sur les pelouses et Ruggieri tira un superbe feu d'artifice. Junot poussa l'amabilité jusqu'à faire reproduire en lettres de feu sur un pavillon où sa femme élevait des tourterelles, ce galant quatrain :

Quand ma Laure vient visiter
Ses amoureuses tourterelles,
C'est pour leur apprendre d'aimer
L'art charmant qu'elle sait mieux qu'elles.

C'était tout à fait XVIIIe siècle, et l'on ne faisait pas mieux à la petite cour de Sceaux, au temps de la duchesse du Maine. Mais Bièvre était si près de Sceaux! Et voilà comment un aide de camp du Premier Consul de la République française célébrait la fête de sa femme, dix ans après avoir quitté l'humble toit paternel dans un petit village de Bourgogne! Ce faste était exagéré : il rappelait trop celui des grands seigneurs d'autrefois. A si petite distance de la Révolution, il sonnait faux et sentait un peu le parvenu. Plus de gravité, plus de simplicité eûssent été préférables. Mais la bonne grâce tout aimable de la jeune maîtresse de maison qui faisait on ne peut mieux les honneurs de chez elle, eût vite chassé ces pensées désobligeantes si quelque esprit chagrin se fût avisé de les avoir ; et puis, le général savait-il s'il aurait longtemps à jouir de ces heures de paix et de bonheur? Savait-il si demain un boulet ne viendrait pas trancher brutalement sa brillante carrière? Il fallait donc se hâter de jouir de l'heure

présente, car qui pouvait savoir ce que l'avenir réservait dans ses horizons mystérieux?

Le général Junot était républicain, sincèrement républicain. Malgré toute sa joie de voir Bonaparte à qui il était fanatiquement attaché, nommé Consul à vie, il devinait que c'était là un acheminement à la monarchie et au pouvoir absolu. S'il fut vivement atteint dans ses convictions politiques, il fut plus peiné encore en voyant que l'homme semblait vouloir confisquer la République à son profit et, de la chose de tous, faire sa chose à lui. Cet homme qui n'avait pas eu d'égal jusqu'alors dans le monde, ne l'avait-il comblé de bienfaits que pour le réduire, comme forçat de la reconnaissance, à devenir son complice dans les attentats qu'il méditait contre la liberté et contre la République ? Les faveurs dont il couvrait les autres généraux, n'était-ce aussi que pour s'assurer des prétoriens dévoués qui se chargeraient, le moment venu, de faire marcher l'armée contre le pays ?... Aussi Junot était-il triste et rêveur. Dînant à Saint-Cloud chez le Premier Consul, il laissa paraître un peu de ses inquiétudes, ce qui lui valut d'être rabroué vivement par son général.

Ce n'était pas la première fois qu'il avait à subir la mauvaise humeur de Bonaparte. Souvent il avait reçu de vertes semonces soit pour une faute de service, soit pour une étourderie en dehors du service. Vif comme il l'était, inconsidéré le plus souvent, Junot n'avait pas eu le temps de prendre un peu de cette gravité que son âge ne comportait pas beaucoup, son tempérament encore moins ; il n'avait pas su, selon l'expression du Consul, « se vieillir de dix ans. » Les mœurs, à cette époque,

étaient fort relâchées dans le monde militaire ; le caprice, la violence, étaient la base de la conduite de nos jeunes officiers : un homme lisait un journal dans un café, un officier entrait, lui prenait le journal des mains, et l'on n'avait pas le droit de protester : sinon, un bon coup d'épée vous apprenait que la force prime le droit ; à la promenade, les militaires ne se gênaient nullement pour enlever une femme au bras de son mari ; pour entrer à un spectacle, aucun officier ne se fût assujetti à se mettre à la queue ; il passait le premier et foulait aux pieds le *pékin*, le droit et les plus élémentaires convenances. Junot, il faut bien le dire, avait trop adopté ces habitudes, et ses procédés étaient parfois un peu vifs, ce qui lui valut à plus d'une reprise les remontrances sévères de Bonaparte. Mais, cette fois, il fut profondément blessé. Sa femme, qui le vit sombre et taciturne et qui lisait en lui à cœur ouvert, devina qu'il y avait eu quelque chose entre lui et Bonaparte. Junot lui avoua qu'en effet il avait beaucoup d'humeur devant les mesures qui restreignaient les libertés publiques ; il ajouta qu'il y avait déjà une cour, qu'on ne pouvait pas dire un mot de vérité sans déplaire...

Mme Junot comprit que son mari avait déplu par sa franchise républicaine et qu'il était douloureusement ulcéré par quelque parole du Premier Consul ; elle voyait que l'âme était atteinte et elle savait par expérience que la blessure faite par un être aimé est empoisonnée et bien plus longue à guérir que toute autre. Plus d'une fois déjà, elle avait eu à consoler son mari des chagrins qu'il s'attirait en provoquant chez Bonaparte des boutades qui lui meurtrissaient le cœur ; plus d'une fois elle eut à

panser ces blessures du cœur. Avec son tempérament emporté et qui ne laissait pas le temps à la froide raison d'intervenir, Junot sentait très vivement, et sa pauvre jeune femme dut, à certains jours, prier Bonaparte de mettre lui-même un baume sur la plaie qu'il avait faite. Cette fois elle ne demanda rien. Mais, comme elle déjeunait un matin chez Mme Bonaparte, le Premier Consul arriva, la prit à part et lui demanda, en termes assez cavaliers, pourquoi il ne voyait plus son aide de camp. La jeune femme ne lui cacha pas que Junot était malade, malade des duretés qu'il lui avait dites ; et elle lui fit sentir, en quelques mots pleins de mesure et de dignité, combien il avait manqué de tact en parlant de son mari, devant elle, comme il l'avait fait.

Le soir même, le Premier Consul venait faire visite à son aide de camp, et tout était oublié.

Peu de temps après, nouvelle discussion. L'Angleterre, en refusant de rendre Malte à la France, avait implicitement dénoncé le traité d'Amiens. Par représailles, Bonaparte ordonna l'arrestation immédiate de tous les Anglais qui se trouvaient sur le territoire français. Junot, qu'il envoya chercher pour lui dicter les mesures propres à l'exécution de cet ordre, osa lui faire des remontrances, et c'est avec beaucoup de peine qu'il l'amena à se contenter de les déclarer seulement prisonniers de guerre et à les interner dans la ville où ils se trouvaient.

Mais l'attitude de Junot avait indisposé le Premier Consul. Des courtisans (il s'en trouvait déjà aux Tuileries) s'en aperçurent. L'un d'eux, Savary, qui n'aimait pas Junot, sut exploiter contre lui le

mécontentement du maître. Il raviva en lui le souvenir d'une des étourderies du général : celui-ci n'avait-il pas, dans un mouvement de colère, chez le glacier Garchy, rue de la Loi, corrigé à coups de queue de billard quelques garçons dont il avait eu à se plaindre (1) ? Le « gendarme à tout faire » ainsi que l'a appelé Taine, présenta cet incident comme ayant porté atteinte au prestige du commandant de Paris. C'était pour lui une manière de faire sa cour au Consul en lui fournissant un prétexte pour enlever à Junot le gouvernement de Paris et le donner à Murat, mari de sa sœur ; ensuite il faisait disgracier un général qu'il n'aimait pas.

Bonaparte écouta les insinuations de l'officier courtisan et envoya Junot commander à Arras la division des grenadiers réunis. C'était là un beau commandement, mais, après celui de Paris, c'était une disgrâce. Junot s'en applaudit cependant, un peu plus tard : peut-être, s'il avait été à Paris, n'aurait-il pas été si souple que Murat, lors de la malheureuse affaire du duc d'Enghien ; peut-être aussi n'aurait-il pas aimé à voir de trop près la proclamation de l'Empire qui vint le trouver, sans beaucoup le surprendre, à Arras.

Le général Junot travaillait de son mieux à mettre sur un pied respectable sa belle division des *grenadiers réunis*. Comme toute femme d'esprit et de cœur, la sienne s'intéressait à ses travaux et lui faisait la vie douce dans son intérieur, lorsque, au milieu du mois de juillet 1804, l'empereur annonça son arrivée prochaine à Arras. Junot, dès lors, ne

1. C'est sans doute ce qui a fait écrire à Paul-Louis Courrier que « Junot battait ses gens. »

ferma pas l'œil un instant. De son côté, Mme Junot ne le fermait guère non plus : comment l'empereur recevrait-il son mari, dont les idées républicaines étaient, croyait-elle, la principale cause de son éloignement de Paris ? Serait-il satisfait de la façon dont il avait organisé sa division ? Approuverait-il ses innovations dans la coiffure et dans la tenue ?

Enfin les appréhensions de la jeune femme se calmèrent. L'empereur reçut Junot en ami, il lui témoigna la plus grande confiance et se déclara satisfait des modifications qu'il avait apportées dans la tenue de ses hommes. Il finit même par lui faire « toutes ses grâces » comme disait sa femme. Il lui en accorda aussi quelques-unes et, lorsqu'il quitta Arras, il était tranquille : Junot avait jeté au rebut ses vieilles idées républicaines et était dévoué corps et âme à l'empereur comme il l'avait été au général Bonaparte.

Un jour, Junot fut remplacé à Arras et appelé à Paris pour faire partie, avec les autres grands dignitaires de l'Empire, de l'escorte d'honneur de celui qui allait être sacré et couronné empereur des Français. Mme Junot fut enchantée de revenir à Paris. Elle trouva sa maison envahie par les parents de son mari, les rues envahies par les provinciaux, et les cervelles par le virus courtisan. La cour n'était pas formée que les courtisans l'étaient déjà : on dirait vraiment que l'âme humaine n'a de véritables dispositions que pour la bassesse... Ils s'essayaient au ton de cour, et l'on voyait ces parvenus de la victoire, ces engraissés de la misère du peuple passer des heures devant une glace, suer sang et eau pour acquérir l'aisé, le bel air, les minauderies distinguées, pour, ensuite, se ruer

avec orgueil à la curée des servitudes et des hontes bien rentées de l'Empire naissant. Mais ils eurent beau s'évertuer à devenir des hommes de cour, la plupart restèrent en route et ne furent que des valets : ils n'avaient pas assez d'éducation pour être courtisans.

Mme Junot était dans le troupeau doré des personnages officiels à qui une place était réservée à Notre-Dame pour assister à ce spectacle unique dans l'Histoire. Ses impressions étaient un peu celles de la foule du dedans et du dehors : elle les a écrites et c'est une chose des plus intéressantes que de les comparer à celles des autres témoins qui ont écrit les leurs sur ce grand fait historique. Elle ne cache pas qu'elle fut empoignée par la grandeur du fait et de la mise en scène.

Mais d'autres personnes, trop peu assurément, ne s'associaient pas à ces transports : elles voyaient le pays tomber, sans garantie aucune, entre les mains d'un homme qui, en fait d'arbitraire, pas plus tard que le 20 mars de cette année, avait montré ce dont il était capable. Et pendant que les cloches de Notre-Dame sonnaient à toute volée, comme pour les funérailles de la liberté, pendant que les canons tonnaient à toute gueule comme pour donner plus de solennité à ce jour néfaste, et annoncer son abaissement à une foule imbécile, un ancien conventionnel qui avait perdu une jambe sur le champ de bataille d'Hondschoote, passant en cabriolet devant les troupes rangées sur le quai, disait à son jeune enfant : « On couronne un empereur ! » Philarète Chasles n'oublia jamais le ton de douleur en même temps que de haut et amer dédain avec lequel son père lui dit ces paroles.



Cliché J. L.

LA MACHINE INFERNALE.

Estampe publiée à l'occasion de l'attentat du 24 décembre 1800 contre le premier Consul. Gravure de BONNEFOY.

Quelque temps après les fêtes du couronnement, Mme Junot vit un soir rentrer son mari avec l'air soucieux, presque triste. « Qu'as-tu ? lui dit-elle. — Rien : l'empereur veut me nommer ambassadeur en Portugal. — Eh bien ! répondit la jeune femme, paraissant ravie tout d'abord de se voir ambassadrice, c'est très joli, cela ; pourquoi n'en être pas satisfait ?

Junot, qui se rappelait que Lannes, disgracié à la suite de la fâcheuse affaire de la caisse de la garde consulaire, et nommé ambassadeur en Portugal, lui avait dit que la cour de Lisbonne était « une véritable pétaudière », répondit qu'il serait bien fâché de « s'en aller faire la sieste en Portugal » alors que l'on était en guerre avec l'Angleterre et que les rapports avec la Prusse, la Russie et l'Autriche sentaient terriblement la poudre.

Si Mme Junot affectait devant son mari de ne pas s'émouvoir à la pensée d'aller à Lisbonne, au fond, l'idée de quitter la France lui était profondément pénible. Mais elle n'était pas femme à s'occuper d'elle d'abord ; l'égoïsme n'était pas son fait : cette étroitesse de vues, cet esprit « petit bourgeois » qui préfère son train-train journalier à tout, lui était souverainement antipathique.

« Comme il était question, a-t-elle écrit, d'une affaire qui devait placer Junot dans une position où, selon moi, il prouverait ce qu'il pourrait faire, je ne voulus pas le détourner d'une voie ouverte à sa renommée comme homme de mérite et d'esprit. Je l'exhortai, tout au contraire, à réfléchir avant de prendre un parti... »

Les autres femmes généralement prennent un parti avant de réfléchir, et même se dispensent

de réfléchir après l'avoir pris, mais Mme Junot, avec son bon sens supérieur, faisait précisément le contraire. Elle avait quelque influence, pas assez malheureusement, sur son mari, qui était rétif aux conseils, mais qui reconnaissait parfois qu'elle lui en donnait de bons. Cependant se défiant d'elle et de lui, il alla consulter Cambacérès, l'archichancelier de l'Empire. Celui-ci lui donna pour tout avis celui-ci : « Il faut obéir à Sa Majesté. »

C'est ce qu'on fit. Mme Junot avait l'âme brisée à la pensée qui lui fallait quitter Paris où elle avait ses habitudes, son frère, ses amis, ses enfants. car elle avait maintenant une seconde fille, Constance, qui tétait encore, et était trop faible pour supporter les fatigues du voyage... Et puis Mme Lannes, qui arrivait de Lisbonne, ne lui disait pas grand bien du Portugal : société nulle ou à peu près, aucune ressource mondaine ou intellectuelle, tout sous l'influence de l'Angleterre.

Junot était non seulement nommé embassadeur à Lisbonne, mais il était en même temps chargé d'une mission secrète à la cour de Madrid : il devait s'en acquitter en passant et demeurer en cette ville tout le temps qu'il faudrait. L'empereur lui donna lui-même ses instructions; il en donna aussi de longues et détaillées à sa femme, lui prêcha la prudence dans les propos, particulièrement en ce qui concernait ses sœurs et l'impératrice, lui prescrivit de recevoir beaucoup et les congédia en leur souhaitant à tous deux un bon voyage.

Mme Junot s'occupa aussitôt de la grave question des robes et toilettes, tandis que le général

s'occupait de celle du personnel et des menus détails du voyage. Dans sa visite d'adieu, Junot conjura l'empereur de le rappeler auprès de lui si, la guerre survenant, il prenait lui-même le commandement de l'armée. L'empereur le lui promit et le général partit content.

Mme Junot, son mari et sa petite Joséphine qu'elle habillait en garçon pour se donner l'illusion qu'elle en était un [1], quittèrent Paris à minuit, le jour du mardi-gras de l'année 1805. Elle avait le cœur bien gros, la jeune ambassadrice, lorsqu'elle monta en voiture, et elle déclare que lorsqu'elle passa la barrière pour cette « expatriation » elle souffrait de la plus vive douleur qu'elle ait ressentie de sa vie. Mais peu à peu les bonnes paroles de Junot, l'idée qu'elle était embassadrice, qu'elle devait donner l'exemple de la fermeté au personnel diplomatique qui les suivait en Portugal, lui rasséréna les idées. Bientôt même les distractions du voyage, qui se faisait avec un grand apparat, le canon qu'on tirait sur leur passage, les harangues des autorités, tout cela eut vite fait de lui changer les idées et de les tourner au rose. On allait à petites journées et ce n'est qu'après la douzième qu'on arriva à Bordeaux sans accident : la voiture du général n'avait cassé qu'une fois, et celle de sa fille seulement cinq fois. Mais l'on n'avait plus que trente jours de voiture avant d'arriver à Lisbonne, ainsi tout allait bien.

Un tête-à-tête si prolongé avec son mari, même si elle l'aime, doit paraître un peu dur à une

1. De même, la mère du fameux abbé de Choisy habilla celui-ci en fille jusqu'à l'âge de dix-huit ans, parce qu'elle n'avait pas de fille et voulait se donner l'illusion d'en avoir une.

femme, peut-être aussi à un homme; mais ce n'est pas pour s'y soustraire que, à partir de Bayonne, Junot partit à franc étrier pour Madrid, laissant sa femme continuer sa route sous la protection des secrétaires. Ce n'était pas l'usage qu'un ambassadeur prît un moyen aussi peu solennel pour se rendre à son poste, mais Junot avait trouvé à Bayonne des ordres de l'empereur qui lui enjoignaient d'arriver à Madrid au plus tôt, et il était parti.

La route jusqu'à Madrid ne se fit pas sans incidents, tout au moins sans émotions : avec ces diables des mules, de muletiers surtout, il y avait de quoi perdre la patience. Pour en faire provision, Mme Junot descendait parfois de sa boîte roulante, se dégourdissait les jambes en marchant un peu et cueillait des fleurs le long du chemin, moins pour en faire des bouquets que pour faire sur chacune des observations botaniques de vieux savant; elle vous plaquait dessus des noms latins qui stupéfiaient les secrétaires, peu habitués à voir pareille instruction chez une femme, — et elle n'avait pas vingt ans!

CHAPITRE VI

A Madrid. — Présentation au roi et à la reine. — Arrivée à Lisbonne. — Cérémonies officielles. — Bon sens et étiquette. — Silhouette princière crayonnée sur le vif. — La jeune ambasadrice ouvre sa maison à Lisbonne. — Elle est nommée dame pour accompagner Madame Mère. — Junot la quitte pour rejoindre l'empereur. — Austerlitz et Trafalgar. — Retour à Paris. — Portrait de Madame Mère. — Encore une présentation. — Infidélités de Junot en Italie. — Philosophie résignée de sa femme. — Junot est de nouveau gouverneur de Paris. — Son chagrin de ne pas prendre part à la campagne qui va s'ouvrir. — Le château du Raincy. — Liaison de Junot et de la grande-duchesse de Berg.

Mme Junot fut reçue à Madrid par son mari et par le général Beurnonville, ambassadeur de France auprès de Sa Majesté Très Catholique. Ils la conduisirent à un charmant petit hôtel que le prince Alphonse Pignatelli avait eu la gracieuseté de mettre à la disposition de Junot. Peu de jours après, la jeune ambassadrice fut présentée au roi et à la reine d'Espagne, au prince et à la princesse des Asturies, au château d'Aranjuez. Ce ne fut pas une présentation en grande cérémonie, c'est-à-dire faite par l'ambassadeur de France, mais en *confidenza*, intime. Congédiée après une audience assez longue, Mme Junot conserva le meilleur souvenir de la bonté des souverains espagnols. Elle eut plus tard une occasion de

leur témoigner sa reconnaissance : lorsqu'ils furent internés en France, en 1808, elle les *recommanda* à son frère, commissaire-général de la police à Marseille, et M. de Permon eut pour eux les soins respectueux dus à leur rang, à leurs malheurs et à la bienveillance qu'ils avaient montrée à sa sœur.

Mme Junot, qui avait pu voir et examiner pendant l'audience royale, le fameux *privado* Godoï, prince de la Paix, dut faire ensuite une visite au prince des Asturies, le futur Ferdinand VII et à la princesse. Elle sentait vivement toutes les déchéances de cette malheureuse famille royale et ne pouvait s'empêcher de comparer l'atonie de ces momies couronnées à l'intense activité que Napoléon, toujours en mouvement, avait communiquée à la France. Elle termina par une visite de rigueur à la camarera-mayor, après quoi, satisfaite d'avoir rempli ses devoirs d'ambassadrice, elle fut plus satisfaite encore de s'aller mettre en pantoufles et en robe de chambre.

Elle n'eut pas le loisir de se reposer longtemps à Madrid. Arrivée le 10 mars, elle se remettait en route le 29 pour Lisbonne. De temps en temps elle descendait de voiture pour cueillir des fleurs, pour dessiner un paysage, assise sur une roche ou dans l'herbe... J'ai sous les yeux son album, touchante épave de ce qui a appartenu à cette femme aimable et distinguée : j'y vois, hardiment dessiné, le pont d'Almaraz, avec ses deux arches en ogive unissant deux rives escarpées et semées de rochers élevant à peine leur tête au milieu d'un maquis...

Mme Junot, qui avait quitté Paris le mardi-gras,

arriva devant Lisbonne le jeudi saint. Ce fut un ravissement : elle poussa un cri d'admiration en apercevant cette ville dans une lumière éblouissante. Les sensations étaient en effet fort vives chez cette jeune femme éminemment artiste, si apte à saisir et à noter jusqu'aux moindres impressions. Après la vie d'activité mondaine si intense qui avait été la sienne à Paris, elle se voyait dans un climat admirable, si différent de nos ciels gris, au moment où la terre se couvrait de sa plus belle parure, où tout verdissait, fleurissait, chantait comme pour lui faire fête. Le contraste était trop grand pour qu'elle ne ressentît pas avec bonheur la pure et poétique beauté du printemps lusitanien.

A Lisbonne, il fallut subir bien des cérémonies avant celle de la présentation. Ces sortes de corvées sont généralement bien ennuyeuses : elles sont aussi parfois amusantes. Il y avait en Portugal de sottes coutumes de cour, que l'on observait religieusement, comme si elles eussent été la chose la plus intelligente du monde. Aux questions de Mme Junot, à ses étonnements, on s'étonnait que des étrangers, qu'une femme surtout pût trouver qu'une chose inepte, idiote et ridicule ne fût pas l'institution la plus précieuse d'un pays. Le cérémonial de la cour, pour une présentation surtout, était pétri de ces choses-là. Cependant, quand on est soi-même, en personne, l'objet des honneurs, si ridicules qu'ils soient, d'un cérémonial officiel quelconque, il est poli de s'en montrer flatté et, tout en s'en moquant *in petto*, de s'y prêter avec indulgence. Junot se prêta à tout ce que voulut l'étiquette et sa femme également : le Phi-

lippe Crozier de la cour de Portugal ne trouva rien à reprendre à leur attitude. Mais le soir, quand ils furent rentrés chez eux, que le masque et la dignité officiels furent relégués au vestiaire, on devine de quels éclats de gaieté la jeune rieuse qu'était l'ambassadrice se dédommagea de sa contrainte.

A vrai dire, il y avait de quoi. Le jour de sa présentation à la princesse du Brésil, décidée à remplir en conscience tous ses devoirs d'étiquette, mais un peu excitée par le ridicule de sa toilette officielle, elle voulut montrer qu'elle n'était pas si sotte que sa toilette. Elle se tira d'affaire on ne peut mieux et elle reconnaît elle-même qu'elle ne fut pas « trop bête en faisant son compliment qui est toujours lui-même une bêtise. » Elle était en verve : aussi s'amusa-t-elle à dire à la princesse, avec le plus grand sérieux du monde, qu'elle la trouvait ravissante. Parce qu'elle était la femme d'un diplomate improvisé, elle se croyait permis de mentir tout comme un ambassadeur. Car savez-vous comment était bâtie cette princesse à qui elle faisait l'honneur de dire qu'elle la trouvait jolie? Ecoutez. Le pasage est trop charmant pour ne pas le citer : c'est un joli échantillon de la verve de Mme Junot, quand elle a la plume à la main : « Figurez-vous être, devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, et encore d'un côté, parce que les deux n'étaient pas égaux. Avec un corps ainsi déjeté, vous pouvez imaginer facilement quel buste, quels bras, quelles jambes et quelle personne enfin c'était qu'une femme ainsi bâtie. Encore si la tête avait été « regardable! » Mais, mon Dieu! quelle figure! Des yeux éraillés

et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble sans qu'on pût leur reprocher de loucher. Vous connaissez de ces yeux-là, et moi aussi. Et puis une peau qui n'avait rien d'humain, dans laquelle on pouvait tout voir, une peau « végétante ». Son nez, je ne me le rappelle plus, si ce n'est pour me le représenter descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière « denture » que Dieu ait créée. C'étaient bien des dents, si vous voulez, et elle aussi l'aurait bien voulu; mais Dieu avait été d'un autre avis et lui avait planté dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire une flûte de Pan... Elle portait une mousseline de l'Inde brodée en lames d'or et en lames d'argent, laquelle robe était faite à la grâce du Seigneur et ne couvrait que très imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers... Les cheveux bouffants et *sales*, puisqu'il faut le dire, étaient nattés avec des perles et des diamants d'une admirable beauté... Mais c'était une sorte de crinière formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur. »

Eh bien! que vous en semble? si les cheveux de la princesse n'ont pas de couleur, le portrait que fait d'elle Mme Junot n'en manque pas. Tudieu! quelle verve! quel entrain! Et comme l'ambassadrice vous habille, ou plutôt vous déshabille lestement la princesse! Ce portrait est peut-être dénué de charité, mais il ne doit pas l'être de ressemblance! Après tout, n'est-ce pas le principal mérite d'un portrait, même de princesse?

La pauvre tête couronnée qui, en fait de mérites, n'avait guère que ceux de la laideur dou-

blés de ceux de la sottise, ne se doutait pas qu'elle avait devant elle un terrible juge et que les yeux de velours de la jeune ambassadrice la détaillaient avec la cruauté froide et impitoyable d'une femme obligée de subir le supplice d'un ridicule imposé et qui se venge en se proposant de faire passer à la postérité les augustes laideurs et les majestueuses sottises de la princesse pour laquelle elle supportait l'ennui des contraintes officielles. Elle eut pitié d'elle, cependant, mais à la façon d'une chatte qui s'amuse à laisser aller la souris qu'elle vient de prendre, pour se donner le plaisir de la rattraper : « Je détournai la tête, dit-elle, cette femme n'était plus une femme pour moi. Et cependant je connaissais alors des détails qui révélaient grandement sa vocation féminine. Mon Dieu! avec une pareille figure!... »

Une fois présentée, M[me] Junot tint à Lisbonne une place considérable. Elle n'eut pas de peine à primer des femmes qui semblaient avoir pris leur reine pour modèle. Elle se fit cependant aimer de tout le monde et noua même des relations d'amitié avec quelques familles. Elle s'amusa à tracer sur son album, le soir, en quelques lignes, le portrait des personnages de marque qu'elle avait vus dans la journée. A sa rentrée en France, l'empereur le sut et lui demanda son album. Le jeune femme le lui envoya... et ne le revit jamais. C'est dommage : il y avait là des types pris sur le vif que le portrait de la princesse du Brésil, si *enlevé*, fait particulièrement regretter.

Elle avait ouvert sa maison. Tous les jours elle recevait et, trois fois par semaine, elle donnait un grand dîner. La beauté, l'intelligence, le cœur,

l'esprit... non, tout cela ne suffit pas pour *prendre* dans une ville, et si Mme Junot n'avait eu que cela pour elle, les Portugais ne se seraient pas plus souciés d'elle que de la première femme venue : d'ailleurs, à part la beauté, auraient-ils été à même d'apprécier les hautes qualités de cette étrangère? Mais comme elle menait grand train, qu'elle était ambassadrice, femme d'un général dont la gloire était inscrite à coups de sabre sur le visage, qu'elle donnait trois dîners par semaine, les moyen de ne pas la trouver une femme supérieure?... Aussi l'hôtel de l'ambassade de France était-il très fréquenté.

Mme Junot remplissait donc de son mieux ses devoirs d'ambassadrice, faisant honneur à la France par le charme de son esprit et cette bonne grâce accueillante qu'elle avait au suprême degré, lorsque son mari apprit d'une manière positive qu'une nouvelle coalition se formait contre la France. Craignant que, dans l'excès de ses occupations, l'empereur ne l'oubliât à Lisbonne, il lui écrivit pour lui rappeler la promesse qu'il lui avait faite de le mander auprès de lui si la guerre éclatait.

Tandis que le général attendait avec impatience son rappel, sa femme, qui occupait ses loisirs à apprendre le portugais, reçut un jour une nouvelle qui lui fit grand plaisir : l'empereur venait de la nommer dame pour accompagner Madame Mère. Outre le plaisir de se voir ainsi désormais attachée au service d'honneur de la mère de l'empereur, qu'elle connaissait, qui avait été l'amie de sa mère, elle devinait bien qu'elle ne s'éterniserait plus à Lisbonne. Malgré toutes les distrac-

tions et les occupations qu'elle savait se donner; malgré le plaisir très naturel qu'elle trouvait, dans son salon, à dominer de toute la hauteur de son intelligence et de sa douce amabilité une société passablement ignorante et pleine de morgue, à exciter même son envie par tant de supériorités, elle préférait retourner à Paris, où elle était mieux appréciée, où elle trouvait mille gens capables de parler d'autre chose que de la pluie ou du beau temps, qui étaient enchantés de lui tenir tête sur toutes sortes de sujets, à Paris, enfin, où étaient ses enfants, ses amis, sa vraie vie enfin.

Elle était allée prendre les eaux de Caldas da Raynha pour une affection nerveuse de l'estomac, lorsqu'un jour son mari vint lui dire adieu. L'empereur l'appelait auprès de lui pour la campagne qui s'ouvrait contre l'Autriche. Galopant jour et nuit, Junot arriva près de Napoléon la veille de la bataille d'Austerlitz et eut la satisfaction de faire son service d'aide de camp en cette journée mémorable. Sa femme, pendant ce temps, avait la douleur de voir, à Lisbonne, les vaisseaux anglais célébrer leur victoire de Trafalgar. Son cœur en saignait de rage!

Quelques jours après, Mme Junot se mettait en route pour la France. Elle fit un assez long séjour à Madrid : elle avait reçu des ordres du cabinet des Tuileries lui enjoignant d'y remplir certaine mission. C'est pour cela qu'elle parut s'éterniser à Madrid, et l'on mettait ce séjour sur le compte de la danse, pour laquelle disait-on, elle avait un goût très décidé. Le fin mot de la chose est que la princesse des Asturies était fort malade, que l'on attribuait sa maladie à un empoisonnement,

et que l'on accusait la reine et son amant Godoï, prince de la Paix, de lui avoir donné un poison lent, qui tuait à petit feu, mais à grandes souffrances. M. de Talleyrand, par lettre du 24 septembre 1805, avait chargé Mme Junot de s'enquérir dans la haute société de Madrid, où elle avait ses entrées, des bruits qui couraient sur ce sujet. Elle répondit par lettre[1] et plus tard de vive voix, que le bruit général était que la princesse se mourait empoisonnée.

Ce ne fut qu'après la mort de cette malheureuse que Mme Junot quitta Madrid. Son mari lui avait écrit de Vienne qu'il était chargé d'une mission de l'empereur en Italie; il lui enjoignait en même temps de se rendre à Paris et d'y prendre son service auprès de Madame Mère. Elle se mit donc en route et arriva à Paris le mardi-gras de l'année 1806. On se rappelle qu'elle en était partie le mardi-gras de l'année précédente.

Napoléon avait eu de fort bonnes raisons pour placer auprès de sa mère Mme Junot. D'abord, toutes deux se connaissaient de longue date : la jeune femme ne s'aviserait donc pas de trouver étrange le langage de la vieille amie de sa mère, langage incorrect au point de n'être ni de l'italien, ni du français; c'était, qu'on nous passe le mot, un véritable *charabia*. Elle ne songerait donc pas à s'en moquer, malgré toute sa malice, comme les autres *péronnelles* de la cour.

Lorsque, au lendemain du 18 brumaire, le général Bonaparte avait donné à sa femme un service

1. Il n'y a nulle trace de ceci aux Archives du Ministère des Affaires étrangères. On sait que M. de Talleyrand détruisit une grande partie de ses papiers avant de mourir.

d'honneur de quatre *dames pour accompagner*, il avait eu surtout l'intention de placer auprès d'elle, pour l'empêcher de continuer à faire des *inconséquences*, un service de surveillance qui veillerait à ce qu'elle ne sortît de l'étiquette avec personne : ces dames n'étaient donc à vrai dire, que les chiens de garde de la vertu de Joséphine. Plus tard, les *dames rouges* auront même emploi auprès de l'impératrice Marie-Louise. En créant un service d'honneur auprès de sa mère, dont on aurait une idée bien inexacte si l'on se la figurait telle que nous l'a dépeinte le baron Hippolyte Larrey[1], l'empereur n'avait assurément pas la même intention qu'en en créant un pour ses femmes. Son unique but était de l'isoler le plus possible du monde par une barrière, sorte de cordon sanitaire qui empêcherait de voir de trop près les singularités, le manque d'usage, les fautes de tenue et de langage de la bonne femme. Mme Junot, mieux que personne, pouvait aider *la signora Letizia* à subir sans trop d'ennui les splendeurs claustrales de la grande cage impériale, et à lui en masquer les barreaux dorés.

La mère de Napoléon était une Corse pur sang, et qui sentait terriblement le terroir. Et comment en aurait-il pu être autrement ? Mariée petite fille, entre treize et quatorze ans, comme un inconcevable usage permettait alors de le faire, elle demeura petite fille après son mariage, tout en passant une partie de sa vie à être enceinte ou nourrice. Ces fonctions animales, infiniment respectables d'ailleurs, jointes aux soins domestiques d'un modeste ménage et d'une moins modeste marmaille, avaient

1. Baron H. Larrey, *Madame Mère*, 2 vol. in-8°, Dentu, 1894.

absorbé le plus clair de son temps : il ne lui en était pas resté pour cultiver un peu son esprit.

Quand on la maria, elle savait à peu près lire et presque écrire : ce bagage intellectuel parut suffisant pour l'embarquer dans le mariage. Elle continua à pousser, au petit bonheur, sans direction, sans guide, comme elle laissa elle-même pousser les enfants qu'elle donnait, un chaque année, à son mari. Celui-ci ne demandait pas autre chose à sa femme. Il ne faudrait pas croire qu'une telle indifférence pour les choses de l'esprit fût particulière à la famille Bonaparte. Pas du tout. C'était un usage des familles patriciennes de la Corse : l'instruction n'y était nullement en honneur, surtout pour les femmes, et ces idées, aussi solidement enracinées dans les usages que les rochers et les chênes sur les flancs des montagnes, sont plus difficiles à déraciner qu'eux. Allez dans l'intérieur de la Corse, pénétrez dans ces vieilles familles aussi fières de leur ignorance que de leurs préjugés nobiliaires, et vous verrez que les choses n'ont guère changé depuis plus d'un siècle. Qu'on s'étonne après cela que *la signora Letizia* n'ait pas su diriger l'éducation de ses filles !

Intelligente, malgré tout, et beaucoup, elle avait un instinct des choses qui suppléait à leur connaissance : toutes les facultés de cette « intuitive » auraient pu devenir fort belles si elles avaient été cultivées, développées, au lieu d'être laissées en friche. Mais comment les développer, sans lecture, dans l'horizon excessivement borné des sots cancans d'une petite ville de province plus stagnante alors qu'on ne peut se l'imaginer, dans cette île de Corse, éloignée de tout centre d'activité, et où la

vie était à peu près celle des peuples primitifs ? Nos femmes de chambre de Paris sont à présent des prodiges d'instruction, et même d'éducation, à côté de ce qu'étaient, il y a un siècle, les femmes de la noblesse corse.

Mme Bonaparte avait été jolie, belle même, malgré des yeux qui eussent gagné à être plus grands et une bouche qui n'aurait rien perdu à être plus petite. Cette bouche avait pourtant l'avantage de laisser voir des dents plus belles qu'on ne les a généralement en Corse. Les yeux étaient fort vifs malgré leur velours noir, et de temps en temps un sourire, mais de contenance et de commande plutôt que de satisfaction intime, venait en adoucir la sévérité. Avec cela, une sorte de majesté native, un air « grande dame », qui se trouve souvent en Corse, même parmi le peuple : c'est dans le sang, dans la race... Mais cela n'excluait nullement chez Mme Bonaparte l'usage des locutions triviales, plus que triviales même... Comme la langue italienne, le patois corse a ses licences, et c'est ce patois qui était la langue de Mme Bonaparte. Si elle parvenait cependant à s'exprimer à peu près convenablement en italien, elle n'y parvenait pas en français. Elle avait une syntaxe à elle, plus capricieuse que ne l'étaient ses trois filles réunies, et quand un mot ne lui venait pas dans la conversation, —c'est-à-dire à chaque instant — elle en forgeait un *de chic*, en francisant une expression corse ou italienne. C'était assurément pittoresque, surprenant de couleur, mais cela formait une mosaïque où l'éblouissement causé par chacun de ses brillants éléments empêchait de saisir l'ensemble du tableau. Bref, il était impossible de comprendre Mme Bonaparte



Cliché J. L.

LE PREMIER CONSUL ET MADAME BONAPARTE VISITENT LA MANUFACTURE DES FRÈRES SEVENNE,
A ROUEN, EN NOVEMBRE 1802. *D'après le dessin d'*ISABEY. *(Musée de Versailles.)*

quand on n'était pas familiarisé avec les bonds, les fantaisies et les cabrioles de son jargon. C'est dans son intonation plus que dans ses paroles que perçaient la volonté et le caractère qui formaient le fond de sa nature, nature d'élite assurément, mais qui, comprenant vaguement tout ce qui lui manquait, était dénuée de tout esprit d'initiative par crainte de commettre quelque *impair*. Car c'est en France seulement qu'elle songea à se faire une éducation, pour ne pas laisser voir qu'elle en manquait. Elle se rendait compte de l'infériorité dans laquelle cette lacune la plaçait vis-à-vis de gens qui ne la valaient ni par l'intelligence ni par le caractère ; mais une femme qui a eu douze ou treize grossesses peut-elle se remettre à l'école ? De là une sorte de timidité, de gêne, qu'elle avait devant le moindre commis, de là une crainte perpétuelle de faire quelque bévue d'étiquette, de langage même qui, rapportée à l'empereur par quelque bonne âme de cour, eût pu l'agacer plus que la chose n'en valait la peine et eût prêté à rire à la malveillance. Car elle sentait que l'hostilité du parti Beauharnais et du faubourg Saint-Germain rallié, ne demandait pas mieux que de trouver sujet à moqueries chez la mère de l'empereur. Elle avait sur tout cela un tact très fin, ne parlait qu'avec une extrême circonspection et savait se taire plutôt que de discourir, comme les autres femmes, de choses qu'elle ne connaissait pas. Aussi ne disait-elle presque jamais rien.

A force de se concentrer ainsi sur elle-même, elle avait acquis une certaine finesse de jugement ; son caractère s'était développé, formé, et ses enfants, à qui son défaut d'initiative laissa toujours la bride

sur le cou, se fussent bien trouvés de la consulter et de suivre ses conseils : mais son influence sur eux était si nulle, qu'ils s'étaient mariés, chacun de son côté, sans même lui faire l'honneur de lui demander son avis, — et tous vécurent sans plus s'occuper d'elle que si elle n'existait pas. Elle en souffrait, et quand elle s'aperçut que c'était elle-même, par son manque de direction supérieure, d'autorité morale sur les siens, qui avait créé cet état de choses elle en souffrit davantage ; mais le pli était pris et son expérience tardive ne put remédier à rien.

La pauvre femme avait donc bien des raisons pour mener une vie retirée; de son côté l'empereur avait les siennes — qui étaient sensiblement les mêmes — pour qu'elle vécût ainsi. Elle le sentait et si elle s'en trouvait humiliée dans son amour-propre de mère et mortifiée dans sa dignité de femme, elle comprenait qu'au fond, dans l'intérêt égoïste de sa politique, son fils avait raison. Elle se confinait donc sans trop d'amertume dans son effacement, mais sa jalousie naturelle et son aversion instinctive contre sa belle-fille souffraient de voir que Joséphine, qui, en tout, valait infiniment moins qu'elle, tenait, avec les grâces de salon dont elle savait s'attiffer, une place que la servilité faisait plus grande encore qu'elle ne l'était en réalité.

Il n'y avait pour ainsi dire pas de représentation à l'hôtel de Madame Mère. Les gens de cour, voyant son effacement, étaient trop avisés pour aller perdre leur temps à la visiter. Par convevenance comme par ordre les ministres allaient chez elle une fois l'an, au premier janvier. A peine, de temps à autre, y avait-il un dîner où la mère de

l'empereur réunissait à sa table sa maison et un ou deux de ses enfants : c'était tout. En somme, elle menait au fond de son hôtel la vie d'une douairière du faubourg Saint-Germain qui se serait retirée du monde. Voilà la femme auprès de laquelle Mme Junot était appelée à vivre.

Après la présentation de rigueur de ces deux femmes qui se connaissaient de longue date « cette petite peste de Mme Junot » prit son service. Son mari était à Parme. Il y avait été envoyé pour réprimer une révolte au sein de la milice des Etats de Parme. L'empereur l'avait muni de pouvoirs extraordinaires et il en avait usé avec trop de sévérité [1]. S'ennuyant là-bas il avait chargé sa femme de demander à l'empereur si son exil devait durer encore longtemps.

Napoléon n'aimait pas qu'on le questionnât. Aux premiers mots que Mme Junot en toucha, il lui demanda avec humeur si son mari l'avait chargée d'être son « ambassadeur » auprès de lui. La jeune femme ne se laissa pas démonter par cette boutade : elle avait des raisons très particulières pour faire revenir son mari au plus vite ou pour l'aller rejoindre en Italie : elle avait appris que Junot qui, en fait de fidélité conjugale avait les idées fort larges, du moins pour lui, faisait là-bas des siennes. Aussi répliqua-t-elle que c'était elle qui désirait rejoindre son mari et lui conduire ses enfants qu'il n'avait pas vus depuis longtemps.

1. Il y avait encouru le mécontentement de l'empereur pour certains détails administratifs. « Vous avez traité un préfet, lui écrivit Napoléon, comme vous auriez pu faire d'un caporal de votre garnison. » (*Correspondance de Napoléon*, t. XII, p. 662, pièce 10214. Au général Junot, Saint-Cloud, 8 mai 1806.)

— Vraiment, dit l'empereur. Comment, c'est vous qui voulez aller rejoindre Junot ? Mais c'est très bien. Ce serait encore mieux si, en lui conduisant ses enfants, vous lui meniez des garçons. Mais vous ne faites que des filles !

Et, content de lui comme s'il avait dit la plus spirituelle gracieuseté du monde, il s'en alla en souriant et en faisant un petit signe de tête à Mme Junot.

La jeune femme n'était cependant pas plus avancée qu'avant. Elle manda à son mari la réponse évasive de l'empereur et, comme Junot lui écrivit de venir le rejoindre, elle lui répondit qu'elle se mettrait en route à la fin du mois de mai, quand ses petites filles, alors un peu souffrantes, seraient rétablies.

Un jour de ce mois de mai, Mme Junot ayant accompagné Madame Mère à Saint-Cloud, eut avec l'empereur une conversation assez longue : en voici quelques bribes : elles montreront le ton de l'empereur avec elle, quand il était de bonne humeur.

— Eh bien, Madame Junot, dit-il en l'apercevant, vous n'êtes donc pas encore partie ?

— Sire, j'attends que mes filles soient entièrement rétablies, et je me mettrai aussitôt en route.

— Vous devriez bien, intervint Madame Mère, me laisser mes *dames*. Voilà madame Junot qui depuis un an n'a pas fait son service, et maintenant vous l'envoyez en Italie.

— Ce n'est pas moi qui l'y envoie, c'est elle qui veut partir. Demandez-lui plutôt... Eh bien ! madame Junot, dites donc que c'est vous qui voulez absolument partir pour Parme.

— Mais, Sire, je ne veux pas mentir : je n'ai pas du tout envie d'y aller.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas vous en aller ? dit Napoléon en riant. Une bonne femme doit suivre son mari. C'est la loi de l'Evangile.

— Sire, Votre Majesté me permettra de lui dire que l'Evangile n'a rien du tout à voir là-dedans et qu'en cette circonstance je ne suis pas une bonne femme. Et puis... peut-être serais-je de trop à Parme !

Quant aux infidélités de Junot qui, dans le commencement, la désespéraient, on voit qu'elle avait fini, grâce à la morale excessivement relâchée de la cour impériale, par acquérir un certaine philosophie résignée sur ce chapitre et elle en avait même pris un peu trop légèrement son parti.

Elle faisait donc son service auprès de Madame, attendant les événements. Bientôt le bruit courut du rappel de son mari et de sa nomination de gouverneur de Paris. Et comme des bruits de guerre couraient aussi, elle ne fut pas éloignée d'y croire : si l'empereur s'éloignait, ne lui fallait-il pas, pour commander Paris, un homme de toute confiance?

Un soir, en effet, Junot arriva. Le lendemain, il allait aux Tuileries. L'empereur le reçut avec une affectueuse bonté, mais fut muet sur la cause de son rappel d'Italie. La princesse Caroline, à laquelle le général fut aussi présenter ses devoirs, lui laissa entendre que l'empereur songeait à lui pour le poste de gouverneur de Paris. Et, en effet, le 19 juillet 1806, Junot recevait sa nomination. Dix jours après, comme une nouvelle marque de confiance de l'empereur, le commandement de la pre-

mière division militaire était joint au gouvernement de Paris.

Tout cela était très flatteur pour Junot : aussi sa femme en était-elle fort heureuse. Je troublerai cependant ce bonheur pour lui faire une petite querelle. Parce que son mari est gouverneur de Paris, elle s'intitule, elle, *gouvernante* de Paris. Elle a tort, et le mot est impropre : Paris est une grande fille qui n'a pas besoin de gouvernante. Si Napoléon disait à la jeune femme, en l'abordant : « Eh bien, madame la gouvernante... » c'était là une boutade de langage, familière et tout amicale, qui pouvait la flatter énormément, mais qui n'était pas plus à répéter que les autres fautes de français que l'empereur faisait couramment en parlant. Il lui disait aussi parfois : madame *la gouverneuse.* Mme Junot a bien fait, par exemple, de ne pas adopter ce titre-là : depuis que J.-J. Rousseau appelait l'odieuse Thérèse Levasseur et sa mère « les gouverneuses » une femme ne doit plus se servir de ce mot.

C'est donc sur une impression de bonheur que la jeune femme du gouverneur de Paris partit avec Madame Mère pour passer la fin de l'été au château de Pont-sur-Seine. La vie, à la campagne, est réputée fort ennuyeuse par les personnes qui ne savent pas s'occuper : quoiqu'elle ne s'amusât que médiocrement à Pont, Mme Junot avait beaucoup trop d'esprit et de ressources en elle-même pour s'ennuyer un seul instant. Personne, mieux qu'elle, ne savait brillamment tenir sa place dans un salon, personne aussi ne savait comme elle, avec la lecture, la musique, le dessin, employer les heures de la journée de façon à ne pas laisser un moment à

l'ennui. Et ce talent lui fut bien précieux à Pont, car les désœuvrés y bâillaient à qui mieux mieux, malgré les parties d'ânes que la bonne maîtresse de céans offrait à ces vieux bébés pour les divertir.

Au bout d'un mois, son temps de service étant terminé, Mme Junot demanda la permission de retourner auprès de son mari. Aussi bien sa présence à Paris était-elle nécessaire pour que le gouverneur pût ouvrir sa maison. Madame le comprit et autorisa la jeune femme à partir. Mais, une fois à Paris, comme la guerre devenait de jour en jour inévitable avec la Prusse, Mme Junot eut à consoler son mari de ce que sa place de gouverneur de Paris, qui l'avait d'abord comblé de joie, le forçait à rester en France tandis que les autres généraux iraient cueillir de nouveaux lauriers sur de nouveaux champs de bataille.

Junot, qui était soldat dans l'âme et se plaisait à entendre les balles siffler à ses oreilles, comme le roi Charles XII de Suède qui trouvait que c'était la plus belle des musiques; Junot, qui eût volontiers dit comme le colonel Colbert, son ancien aide de camp, que celui qui n'avait pas chargé l'ennemi à la tête d'un beau régiment de cavalerie n'avait jamais eu le bonheur au cœur ; Junot souffrait réellement d'avoir à se croiser les bras pendant que les autres auraient le plaisir de donner et de recevoir des coups de sabre. Son humeur se compliquait en outre d'un chagrin tout particulier : pour la première fois, l'empereur ne l'avait pas appelé à remplir auprès de lui ses fonctions de premier aide de camp. Toujours bonne et empressée à panser les douleurs morales de son mari, Mme Junot s'efforça de le convaincre que l'empereur était

obligé de placer ses hommes de confiance aux postes les plus importants ; que ce serait de l'égoïsme à lui, Junot, de ne songer qu'à acquérir une nouvelle gloire au lieu de se contenter de servir l'empereur d'une façon assurément plus obscure, mais peut-être aussi utile.

Junot se résigna. Ah ! si sa femme avait pu prévoir les conséquences que devait avoir pour lui, pour elle, pour les siens, le séjour du général à Paris, comme elle eût plutôt entamé des démarches pour le faire aller à la guerre!

Tandis que l'armée française s'acheminait vers l'Allemagne, le général Junot conduisit un jour sa femme au Raincy, pour une partie de chasse. On était aux premières journées d'octobre, le soleil brillait de tout son éclat dans une atmosphère claire comme du cristal : c'était délicieux. On visita le château, le parc, les dépendances...

— Tu trouves tout cela à ton goût ?... dit Junot : Eh bien ! c'est à toi.

Une chaumière et un cœur ! Le rêve de toute jeune femme ! La chaumière ici était d'une fabrication un peu perfectionnée, le cœur... hélas ! il ne l'était que trop aussi, lui, du moins chez Junot. Mais la joie de Mme Junot fut immense : « Il est sans doute, a-t-elle écrit, bien des heures amères dans la vie et je puis le dire plus qu'une autre ; mais il est aussi de ces minutes, fugitives peut-être, mais brûlantes, incisives dans l'âme et qui donnent pour une éternité de bonheur. » Du bonheur !... La jeune femme ne savait pas que sa part tirait à sa fin. Elle remercia son mari avec effusion. La maison de Bièvre, en effet, commençait à paraître un peu petite pour la grande situation de Junot, et

aussi un peu éloignée de Paris. Le château du Raincy, ancienne propriété du duc d'Orléans, la remplaçait dignement. C'était une lourde charge, par exemple[1]. Mais la générosité de l'empereur n'était-elle pas sans bornes ?... On s'y installa sans retard.

Mme Junot était la plus heureuse des femmes dans ce domaine princier. Son mari partait chaque matin pour Paris, à cheval ou en voiture et revenait presque toujours dîner le soir en famille. Car sa mère était là aussi, entourée du respect de tous et heureuse de la douce affection de sa belle-fille. C'était un côté tout patriarcal dans ce train de vie de fermier-général.

L'empereur, en partant, avait prescrit à ses grands dignitaires de recevoir aussi brillamment que s'il n'avait pas quitté Paris et que s'il n'y avait pas eu de guerre. C'était pour faire aller le commerce et les affaires. Junot, en sa qualité de gouverneur de Paris, devait donner l'exemple. Aussi bien sa femme désirait-elle inaugurer sa nouvelle habitation. Ils convinrent donc de donner une fête en l'honneur de Madame Mère. Mais lorsque la jeune femme alla prier celle-ci de fixer son jour et de désigner les personnes qu'elle voulait y voir inviter, elle refusa tout ce qui aurait l'apparence d'une fête et ne consentit à accepter qu'un déjeuner. Le général et Mme Junot lui firent de leur mieux les honneurs du Raincy : on fit un tour, après le déjeuner, dans des calèches attelées à la Daumont, sans sortir du parc, qui était assez vaste pour de pareilles promenades; des daims,

1. Ouvrard l'avait acheté de divers propriétaires moyennant 826.000 francs.

des cerfs, effarouchés par le bruit des voitures, traversaient de temps à autre les allées et s'enfonçaient dans l'épaisseur des fourrés, tandis que des fils de la Vierge flottaient en l'air et qu'un soleil d'automne doux et tiède perçait de ses flèches d'or les voûtes brunies des futaies.

Le lendemain, la grande-duchesse de Berg vint chasser le daim au Raincy. Mme Junot s'était déjà aperçue qu'il régnait entre son mari et cette princesse une intimité qui n'eût pu que la flatter si elle avait été moins étroite. Elle constata avec chagrin que, lassé ou simplement inconstant, séduit par la femme ou par la princesse, son mari ne lui appartenait plus. De ce jour elle prévit que cette liaison mènerait fatalement Junot à des capitulations de délicatesse et le jetterait dans des embarras inextricables, résultat habituel des amours coupables. Car c'était un fait : madame la maréchale Murat, grande-duchesse de Berg, sœur de l'empereur, était devenue la maîtresse de Junot ! Celui-ci, fier d'avoir conquis, sans même avoir songé à l'attaquer, le cœur de la princesse, avait la tête tournée de son succès : il ne pensa pas que, s'il ne respectait pas la foi conjugale, il devait à l'empereur de respecter sa sœur comme il avait, en 1797, respecté Joséphine qui, non plus que Caroline, ne s'était gênée pour se jeter effrontément à sa tête [1]. Peut-être avait-il craint le ridicule si, faisant retraite honorablement, il s'était dérobé aux avances de la princesse. On ne peut croire qu'il ait redouté son ressentiment. Junot n'était pas homme à craindre quoique ce fût au monde. Il n'eut malheu-

1. Voir notre ouvrage sur *la Générale Bonaparte*.

reusement pas assez de force de caractère et, disons-le, de délicatesse envers Napoléon qui le comblait de faveurs, pour repousser les séductions de la sirène éhontée. Il ne devina pas les dessous de cette intrigue, les calculs ignoblement machiavéliques que dissimulaient ces fleurs. Sa vanité (une princesse, cela flatte toujours), sa facilité de mœurs l'aveuglèrent et, pour ne pas suivre la grande route du devoir, il se prépara de mortelles tristesses. Si encore elles n'avaient été que pour lui... Mais, chef de famille, il en donnait une part bien plus grande à celle pour qui il n'aurait dû avoir que tendresse et fidélité. Avec cela, son service était négligé et il se faisait rappeler durement à l'ordre par l'empereur. « Je ne puis, lui écrivait Napoléon, que vous témoigner mon mécontentement de la manière dont vous avez fait partir les compagnies de grenadiers et de voltigeurs du 32e. Au lieu de les faire partir à 140 hommes, comme je l'ai ordonné, vous les avez laissés partir à 40 et à 60 hommes; au lieu de les faire partir bien habillés, bien armés et bien équipés, vous les avez fait partir sans habits... »[1] — « Je ne puis, lui écrivait-il un peu plus tard, qu'être mécontent de ce que vous n'obéissez pas à mes ordres... Je me flatte que désormais vous remplirez plus exactement mes instructions et ne regarderez pas ce que je dis comme des sornettes. Vous vous faites une étrange idée de vos devoirs et du service militaire. Je ne vous reconnais plus. »[2]

1. *Correspondance de Napoléon*, t. XIV, p. 495, pièce 12140. — Au général Junot, Osterode, 22 mars 1807.
2. *Correspondance de Napoléon*, t. XV, p. 214, pièce 12564. — Au général Junot, Finkenstein, 10 mai 1807.

Mme Junot voyait sur quelle pente semée de périls et de hontes s'était inconsidérément engagé son mari ; elle essaya de le retenir. Mais le moyen de faire voir clair à un aveugle volontaire ? Rien de plus triste en ce monde que l'erreur d'un mari, d'un fils, d'un frère aimé, qui tient à être dupe jusqu'au bout des machinations d'une intrigante et, réfractaire à tout conseil, marche vers l'abîme et court vers les pires catastrophes sans vouloir rien voir ni rien entendre !

Mais revenons au Raincy. La grande-duchesse de Berg fut reçue avec tous les honneurs dus à son rang plus qu'à son caractère. Le cœur de Mme Junot saigna tout le jour, obligée qu'elle était de faire bon visage à une femme pour qui elle ne pouvait avoir que haine et mépris. On courut le cerf toute la matinée. Il y eut ensuite un long et superbe déjeuner. Le soir on fit de la musique : Mme Junot dut même chanter pour contribuer à distraire la courtisane couronnée qui lui avait fait l'honneur de lui prendre son mari... Oh ! il y a parfois dans la vie des situations bien cruelles !

Quelques jours après, l'impératrice Joséphine elle-même honorait le gouverneur de Paris d'une visite à sa campagne. Elle passa au Raincy une partie de la journée et si Mme Junot n'avait pas eu ses douleurs secrètes et ses sombres appréhensions pour l'avenir, elle aurait compté ce jour parmi ses meilleurs.

CHAPITRE VII

Calculs éhontés de la grande-duchesse de Berg. — Semblables calculs chez l'impératrice. — Aveuglement de Junot. — Patience de sa femme. — Les « parentes » de Mme Junot. — Incidents amoureux. — Retour de l'empereur à Paris : il fait à Junot une scène terrible. — Disgrâce. — La princesse de Wurtemberg au Raincy. — Journal intime de la duchesse d'Abrantès. — Junot passe sa dernière nuit à Paris auprès de la grande-duchesse de Berg. — Chagrin de sa femme. — Junot désobéit à l'empereur. — Il passe vingt-quatre heures au Raincy avec sa femme. — Aveux de Junot. — Billet de la grande-duchesse. — Dernier rendez-vous d'amour. — Solitude très peuplée du Raincy. — M. de Narbonne n'est pas un ami loyal. — M. de Montrond est un drôle. — M. de Metternich devient amoureux de Mme Junot.

Cependant le général Junot était tout à l'enivrement de sa conquête. Il eût cependant bien fait, et pour plus d'un motif, de se remémorer ces vers pleins de bon sens :

> Aymer en trop haut lieu une dame hautaine
> C'est aimer en souci le travail et la peine,
> C'est nourrir son amour de respect et de soin...

Malheureusement il ne s'agissait pas, pour le moment de bon sens, mais d'amour, et Junot n'avait que faire des conseils du bonhomme La Fontaine. Il se laissait aller à son caprice, ou plutôt à celui de la princesse, avec le naïf enthousiasme d'un collégien tout fier d'être débauché par une

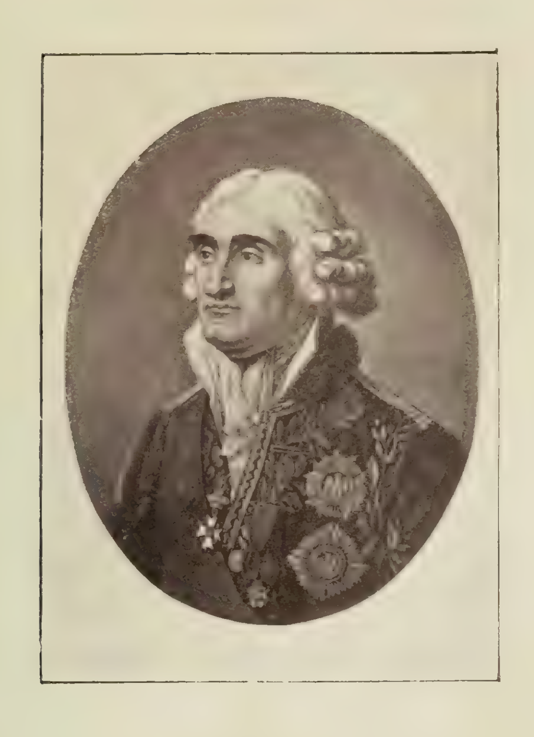
femme de chambre. Mais si, au lieu d'être une princesse impériale, Mme Murat eût été la femme d'un simple capitaine, le gouverneur de Paris eût-il seulement daigné l'écouter ? Il est probable que non, ce qui est bien une preuve que la vanité est un des ingrédients essentiels qui entrent dans la composition de l'amour. De l'amour tel qu'on l'entend dans le monde, car il ne s'agit point ici d'un amour à la *Paul et Virginie :* pour un homme comme le général Junot il ne saurait être question de candeur. De naïveté, c'est différent. Il en avait même une bonne dose, très fortement compliquée d'une dose plus accentuée encore de cette vanité qui, au fond, faisait tous les frais de son amour pour la grande-duchesse de Berg. Il ne voyait pas qu'il était dans les mains de cette coquette émérite un instrument dont elle se promettait de jouer au cas où un événement possible, qu'elle prévoyait, qu'elle *espérait* peut-être, la mort de l'empereur, — la mort de son frère ! — viendrait à se produire. Elle voulait que le gouverneur de Paris ne fût plus que le très humble esclave de ses volontés pour que, ce cas se présentant, avec l'appui des vingt ou trente mille hommes de la 1re division militaire, Junot portât au trône et proclamât empereur des Français Joachim 1er. Mais oui, Joachim Murat, son mari. Quoi de plus naturel ? Il y avait bien un sénatus-consulte qui avait réglé l'ordre de succession au trône. La grande-duchesse de Berg le savait. Et c'est pour cela qu'elle voulait être prête à brusquer les dispositions du sénatus-consulte, ne pouvant brusquer le destin, si l'événement qu'elle *espérait* venait à se produire. La France ne s'inclinerait-elle pas devant le fait accompli ?

Ces beaux calculs, Mme Junot les avait vite percés à jour : mais le moyen de faire ouvrir les yeux à son mari ? Le moyen même de lui dire quelques mots ?... Car elle ne le voyait plus que fort peu. Le jour, il était pris par ses devoirs de gouverneur de Paris, qu'il négligeait cependant beaucoup. Le soir, il était obligé d'aller aux fêtes officielles. Comme l'impératrice ne dansait plus, que sa fille Hortense était en Hollande, la grande-duchesse de Berg était la reine très agissante de toutes ces fêtes et trônait sans concurrence. Partout c'était elle qui ouvrait le bal : avec qui ? Avec le général Junot. Quand elle jouait, elle faisait appeler par un chambellan, pour faire sa partie, qui ? Le général Junot. Le matin, quand elle montait à cheval, elle se faisait accompagner par qui ? Par le général Junot. Etait-elle donc si amoureuse du gouverneur de Paris ? Point : « Elle m'a assuré le contraire, a écrit plus tard Mme Junot ; et je dois la croire. » Singulière idée, par parenthèse, à une femme, d'aller parler de ces choses-là à celle qui lui a soufflé son mari ! Mais c'était vrai : la grande-duchesse de Berg, dût la vanité posthume de Junot en être mortifiée, n'avait pour lui aucun amour ; et c'est ce qui rend son manège encore plus criminel !

Quant à Junot qui, en tout cela, ne voyait que du feu et se croyait aimé pour lui-même, il devenait pour sa femme aussi peu aimable que possible. Il ne faisait plus que de rares apparitions au Raincy et donnait, pour excuser ses absences, tantôt une raison, tantôt une autre. Lui, si franc, si loyal, il se ravalait jusqu'au vil mensonge. Et pour quoi ? Comme toujours, pour une femme. Et quelle femme !... Mais la délicatesse de l'âme

s'oblitère dans la trahison. Rien ne détruit la droiture de l'homme comme l'habitude du mensonge et une dissimulation de tous les instants... Un honnête homme n'est pas de force à tenir ce rôle : il le doit laisser aux Carolines, qui savent évoluer dans la fausseté comme la vipère évolue au travers des buissons épineux. De même que le corps s'habitue aux infirmités, l'esprit s'habitue au mensonge, le cœur à la trahison. Mais c'est là une triste déchéance, et il est rare que la dignité, le caractère et l'honneur n'y sombrent pas définitivement. Le monde, lui, traite légèrement ces défaillances : il applaudit à ces hontes, il en vit : tout au plus se permet-il parfois d'en sourire, mais jamais quand ceux qui s'en pavoisent appartiennent par leur rang ou leur fortune à la partie la plus en vue de la hiérarchie sociale. Oh ! pour ceux-là, il a des indulgences inépuisables, des admirations même qui déconcertent l'esprit le plus porté à la charité chrétienne pour les faiblesses des hommes et surtout celles des femmes. A ceux-là seulement, aux indignes, toute sa bienveillance; aux autres, aux honnêtes gens, une pitié dédaigneuse! Oh! c'est une belle chose que le monde, tel qu'il est organisé!

Junot était plongé dans tout ce train d'amour et de fêtes quand sa mère mourut au Raincy après une maladie de quelques jours. Sa femme fut, en cette circonstance, admirable de dévouement. Elle aimait sa belle-mère d'une affection vraie, entière; aussi eut-elle un grand chagrin de la perdre. Le général aurait dû saisir l'occasion de ce douloureux événement pour s'enfermer strictement dans son deuil et briser net sa liaison. Il



Cliché J. T.

CAMBACÉRÈS.

D'après le tableau de Boilly.

le pouvait avec convenance. Il ne le fit pas. Avant longtemps il reconnaîtra combien grand fut son tort, mais il sera trop tard pour revenir sur le passé, et il n'aura plus qu'à en supporter les désastreuses conséquences.

Cependant, malgré son deuil, Junot allait beaucoup le soir, avec sa femme, chez l'impératrice. Celle-ci reprit une conversation qu'elle avait entamée avec lui, un jour qu'elle l'avait eu à déjeuner. Elle lui avait parlé de la mort possible de l'empereur à la guerre — nous sommes tous mortels, n'est-ce pas? — et elle avait ajouté qu'elle serait fort heureuse, si ce fâcheux événement se produisait, de voir son fils Eugène devenir empereur des Français. Il y avait bien un sénatus-consulte gênant, mais Eugène était très aimé dans l'armée, et puis...

Junot n'avait pas compris à quoi en voulait venir l'impératrice. Celle-ci, qui voyait bien que le gouverneur de Paris ne saisissait pas son « idée de derrière la tête », essayait de mettre les points sur les i. Le trouvant trop figé dans son respect pour le sénatus-consulte et pour sa souveraine, elle lui dit en riant quelques mots à l'oreille. Ces mots faisaient sans doute allusion à une princesse pour laquelle il sortait parfois de l'étiquette, car il devint très rouge, regarda du côté de sa femme pour voir si elle s'apercevait de ce petit manège et répondit à l'impératrice sur un ton de froide réserve.

En rentrant au Raincy, il parla à sa femme des propos étranges de Joséphine.

— Que diable! dit-il, en admettant qu'une telle infortune frappe la France, le roi de Naples, Jo-

seph Bonaparte, est là, puis le prince Louis et ses enfants...

— Et Murat? lui dit sa femme en le regardant dans les yeux.

— Murat? Allons donc!... Mais personne n'en voudrait dans l'armée depuis qu'il a été assez bête pour faire porter la livrée de sa maison à ses officiers d'état-major.

Pauvre Junot! Depuis qu'il portait, lui, les couleurs de la grande-duchesse de Berg, il n'y voyait plus clair.

Une chose surprenante, c'est la patience avec laquelle Mme Junot supporta cette liaison de son mari. Les mœurs du temps, assurément, s'accommodaient d'une fantaisie extra-conjugale, et celle-ci n'était pas la première; mais une femme jeune, au cœur haut, aimant, n'aurait pas dû s'en accommoder aussi facilement. Rien, en effet, dans ses écrits, ne laisse croire que Mme Junot ait beaucoup lutté pour arracher son mari à celle qui le lui volait aussi effrontément. Peut-être aussi, sachant par expérience qu'on est toujours mal venu à donner des conseils à qui ne veut que satisfaire ses passions, était-elle trop convaincue de l'inanité de tout ce qu'elle pourrait dire et faire. Car la pauvre Laure commençait à s'habituer à cette vie de femme abandonnée. Elle aurait eu trop à faire s'il lui avait fallu se mettre martel en tête pour chacune des fredaines et infidélités du général. Tout d'abord elle avait été bouleversée, elle avait pleuré. On n'en rit, de ces choses-là, que lorsqu'elles arrivent aux autres. Mais son mari avait eu la cruelle légèreté de ne tenir aucun compte de ses larmes. Ensuite elle avait parlé

haut. Il ne tint pas plus compte de ses cris. Et pourtant il aimait sa femme, mais une incurable frivolité le poussait à la délaisser pour d'autres femmes, dont aucune ne la valait. Mme Junot, voyant qu'il était incorrigible, avait fini par se cuirasser contre cette sorte de chagrin et par se ré signer. Tout cela, maintenant, lui ridait à peine le cœur. A la longue, elle se mit même à en rire. Ne s'était-elle pas avisée, avec trop de légèreté, bien certainement, d'appeler ses « parentes » les diverses femmes auxquelles son mari portait des hommages qu'il ne devait qu'à elle? Et la « parenté » était nombreuse. Mme Junot pouvait donc ne considérer la grande-duchesse de Berg que comme une « parente » passagère, plus *honorable* que les autres, voilà tout. Et voyez jusqu'où l'amour-propre va se nicher : sous la philosophie et la patience résignée dont elle a dû s'armer, Mme Junot laisse percer une certaine fierté d'avoir pour mari un « mangeur de cœurs » si remarquable!

Et puis, en se comparant à la princesse Caroline à laquelle elle était fort supérieure de toutes les façons, peut-être ne craignait-elle pas une bien longue concurrence : son mari n'avait sans doute pour cette figure blanche et rosée qu'une fantaisie d'épiderme, tout au plus un amour de tête; il lui reviendrait dès que ce feu de paille aurait fini de flamber. N'était-il pas sage et prudent, pour l'avenir du ménage et l'intérêt des enfants, de ne pas irriter le général par des observations qui n'auraient fait que tendre davantage une situation difficile, puisque le propre de la diathèse amoureuse est de rendre sourd à la voix de la raison et aveugle

devant la clarté la plus éclatante? Le plus sage était donc de prendre son mal en patience, d'attendre la fin de cet « emballement » et de faire tout le possible pour empêcher l'éclat de cette liaison de parvenir jusqu'à l'empereur. Mais que d'amertumes, que d'humiliations en attendant! Jugez-en par ceci :

La fête de l'impératrice approchait. On la lui souhaitait le 19 mars. En cette année 1807, on voulut, pour lui être agréable, jouer devant elle la comédie. Mais quelle pièce? Les princesses Caroline et Pauline chargèrent Junot de la choisir. Embarrassé, le général demanda conseil à M. de Longchamps, secrétaire des commandements de la grande-duchesse de Berg. C'était, comme on disait alors, un « homme à talents » et, en effet, il en avait de très divers. Il se chargea de faire deux pièces accommodées aux circonstances et aux personnages : dans l'une, il mettrait aussi en évidence que possible la beauté de la princesse Pauline, dans l'autre les talents de la grande-duchesse. On n'est pas courtisan pour rien. Le général Junot et sa femme auraient, cela va sans dire, un rôle dans ces pièces. Pendant trois semaines que durèrent les répétitions, il surgit plus d'une fois entre les acteurs des situations bien autrement corsées que celles de leurs rôles. Elles étaient risibles la plupart du temps, mais Mme Junot ne riait pas. Il lui fallait, elle, si intelligente, si fière, tout voir, tout entendre, et faire l'aveugle, et faire la bête, pour ne pas provoquer la colère de son mari, celle de sa maîtresse, — car l'on est très susceptible quand on est dans son tort, — et pour

éviter un éclat dont le bruit serait parvenu aux oreilles de l'empereur.

Mais quelle tristesse pour elle, quel crève-cœur que de se contraindre et de refouler tous ses sentiments au fond de son âme, en jouant avec les deux coupables qui la trahissaient, une pièce de circonstance, où l'un tenait le rôle d'amoureux et l'autre accueillait son amour! Evidemment, l'auteur s'était attaché à transporter la réalité au théâtre, afin de donner à sa princesse le plaisir pimenté de recevoir devant toute la cour les déclarations enflammées de son amant, sans que personne, même Mme Junot y pût trouver rien à redire. Voir le gouverneur de Paris, dompté, à ses pieds et lui soupirant en vers son amour, voir sa femme dévorer de son côté larmes et humiliations, était pour la princesse un triomphe et une jouissance de haut goût. Quant à Junot, heureux de son sort, il trouvait que tout le monde devait l'être aussi.

Le jour de la fête arriva. On la célébra à la Malmaison. Mme Junot, qui était enceinte, et dont la grossesse, très pénible, lui faisait espérer qu'elle aurait enfin un garçon — elle avait déjà eu cinq filles — souffrait d'une affection nerveuse à laquelle les chagrins que lui donnait son volage époux n'étaient probablement pas étrangers. Elle fut sur le point de ne pas pouvoir paraître en scène; en tout cas, elle n'en avait guère envie. La comédie, à ses yeux clairvoyants, n'était qu'un lever de rideau, précurseur d'un drame, mais réel, celui-là... Enfin, à force de volonté, elle parvint à jouer son rôle et il n'y eut point d'incident fâcheux. La grande-duchesse de Berg se passa

la fantaisie d'une attaque de nerfs : Mme Junot, qui y aurait eu plus de titres qu'elle, s'en dispensa. La princesse jugea même à propos de s'évanouir... L'impératrice, qui eut la bonté de lui délacer le corsage pour qu'elle respirât plus librement, y trouva une lettre pliée et eut la discrétion de la lui mettre dans la main après avoir eu celle d'en regarder l'écriture.

— C'est une lettre de Murat, dit la princesse en revenant à elle. Et cela fut murmuré avec une mauvaise humeur qui ne venait évidemment que de son indisposition et de l'embarras qu'elle avait donné à sa belle-sœur.

— C'était une lettre de votre mari! dit quelques mois plus tard l'impératrice à Mme Junot; j'ai reconnu son écriture!

La jeune femme, qui avait assisté à toute la petite scène, n'en avait pas douté un instant.

Enfin, après tant d'émotions, la grande-duchesse de Berg fit à Mme Junot l'honneur de monter dans sa voiture avec elle et le général. Il était trois heures du matin. On arriva devant le palais de l'Elysée, demeure de la princesse. Junot descendit le premier, donna la main à la grande-duchesse pour l'aider à descendre, la conduisit jusqu'à son appartement et... n'en sortit que le lendemain. Sa pauvre femme, lasse de l'attendre, revint seule et termina sa nuit dans les larmes.

Cependant tout a une fin. La paix de Tilsitt mit un terme à la guerre et Napoléon rentra à Paris. La catastrophe prévue par Mme Junot éclata.

Junot avait des ennemis à Paris. Ceux-ci n'avaient eu garde de ne pas informer l'empereur, en Pologne, de la liaison qui s'était formée entre

lui et la grande-duchesse de Berg. L'empereur qui croyait à la vertu de ses sœurs parce que personne ne se souciait de lui ôter ses illusions sur ce point, accueillit avec une froideur sévère le gouverneur de Paris. Navré de cet accueil, Junot lui demanda une audience. Elle fut aussitôt accordée. Junot prévoyait qu'il y aurait du tirage : il eut fort à faire pour tenir tête à l'ouragan, car ce fut cela, qui se déchaîna sur lui. Les accusations s'échappaient de la bouche de l'empereur à coups répétés, comme les éclairs s'échappent de la nue pendant un terrible orage. Le général n'avait pas prévu que Napoléon serait mis au courant de son aventure. Abasourdi de se trouver si maladroit, il ne savait que dire. Il ne voulait répondre nettement sur aucun point, pour ménager la princesse Caroline, et se bornait, avec les protestations les plus énergiques, à assurer l'empereur de son dévouement.

Napoléon cependant l'examinait de son œil le plus aiguisé et semblait le scruter jusqu'au fond de l'âme. Il renouvela ses accusations et, le regard menaçant, précisa certains points.

Junot demeurait atterré, sans mot dire... Il en avait les bras et les jambes cassés... Il tenta cependant de se défendre. D'un mot l'empereur le rejeta dans le silence. Le général crut devoir dire alors que si le maréchal Murat s'estimait offensé, il était prêt à lui rendre raison.

— Mon hôtel, dit-il, est tout près de l'Elysée, et...

— Oui, oui, dit l'empereur; beaucoup trop près.

Et il lui défendit de se battre avec Murat. Il

jeta ensuite les yeux sur un grand papier, où Junot reconnut l'écriture de Savary. Alors tout s'éclaircit à ses yeux : il dit qu'il châtierait les calomniateurs, qu'il saurait bien, notamment, apprendre à Savary la prudence en ce qui le regardait personnellement, et le respect en ce qui concernait la grande-duchesse de Berg.

L'empereur lui cria à tue-tête qu'il lui ORDONNAIT de ne se battre avec personne. Et Junot dut lui promettre de se tenir tranquille. Il sortit enfin de cette longue et pénible audience et croisant le général Savary dans le vestibule, il affecta de ne pas le voir.

Le résultat de tout ceci fut que l'empereur enleva à Junot le poste de gouverneur de Paris où il n'avait pas su garder la gravité, la dignité et la réserve qu'il était en droit d'attendre de lui. Il l'envoya, dit le général de Thiard, « prendre en Portugal une leçon d'étiquette » : il lui donna le commandement du corps d'observation de la Gironde qui se réunissait à Bordeaux et à Bayonne, et qu'il avait l'intention d'envoyer en Portugal pour y faire appliquer strictement les dispositions du décret de Berlin fermant à l'Angleterre les ports du continent. C'était là un beau commandement, mais, bien qu'il soit plus flatteur de commander en chef une armée en campagne qu'une ville, fût-ce Paris, en temps de paix, c'était une disgrâce. Après Arras, après l'ambassade de Lisbonne, c'était la troisième. Décidément la faveur du souverain le quittait. Junot le sentit cruellement. Sa femme eut la générosité de ne pas l'égratigner d'épigrammes faciles : elle ne chercha point, sous prétexte de le consoler, à l'exaspérer en lui répétant qu'elle l'avait prévu, qu'elle le lui avait bien dit, qu'on ré-

colte ce qu'on a semé, bref toutes les herbes de la Saint-Jean dont les femmes se plaisent à régaler les maris dans les épreuves difficiles. Le malheureux maintenant ne sentait que trop sa disgrâce et ses torts. Du reste, il y avait déjà eu entre sa femme et lui, et à plus d'une reprise, de fâcheuses récriminations et même « de déplorables scènes d'intérieur. » La jeune femme eut le bon goût de n'en point provoquer de nouvelles.

La fête du 15 août ne fut nullement une fête pour elle. Comme femme du gouverneur de Paris, elle avait des devoirs : tandis que son mari allait, au pied du perron de l'Hôtel de Ville, au devant de l'empereur, elle devait, elle, à la tête de vingt-quatre femmes des principaux négociants, banquiers et industriels de Paris, recevoir l'impératrice à sa descente de voiture. Ces cérémonies se firent comme à l'ordinaire. La grande duchesse de Berg ouvrit le bal, secondée par la princesse Stéphanie[1], une dame du palais, la femme d'un maire et Mme Junot. Celle-ci dansa avec le grand-duc de Berg. A cause de sa grossesse, elle prenait les plus grandes précautions de crainte d'un accident; elle *marchait* et ne dansait pas. Enfin tout se passa bien. La fête fut superbe, mais rien ne put dérider la jeune femme, aux yeux de laquelle l'avenir se montrait chargé de nuages noirs.

Cependant Junot se préparait à partir. Quelques jours avant son départ, il reçut avis que la princesse Catherine de Wurtemberg, fiancée au prince Jérôme, arriverait le lendemain au Raincy, à neuf heures du matin, et que l'empereur avait ordonné

1. Voir notre ouvrage sur *Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade.*

qu'elle y déjeunerait, qu'elle y aurait une entrevue avec son fiancé et s'y reposerait jusqu'au soir. Duroc priait Junot de tout faire préparer chez lui pour recevoir dignement l'auguste princesse.

Le lendemain, à l'heure dite, le Raincy était prêt. Mme Junot avait paré à tout et, à neuf heures précises, elle recevait la princesse, aussi exacte qu'elle, à sa descente de voiture. Après le déjeuner, elle lui offrit le divertissement d'une chasse au cerf dans le parc. La princesse suivit la chasse en calèche, puis, comme il faisait fort chaud, elle demanda à rentrer. Mme Junot, de son côté, alla s'étendre un peu. Elle commençait à dormir lorsqu'une de ses femmes entra, tout effarée, comme si le feu était au château : elle lui conta comme quoi la princesse étant en train de se changer, on n'avait pas de chemise à lui donner, la malle aux chemises ayant été oubliée dans le fourgon aux bagages et ledit fourgon étant reparti pour Paris ; que la princesse ne pouvait attendre ainsi...

— Eh bien ! dit Mme Junot en riant, portez-lui en une demi-douzaine de mes plus belles...

Elle rit bien plus fort, un quart d'heure après, quand on vint lui dire que la princesse, qui jouissait d'un respectable embonpoint, n'avait pu entrer dans ses chemises, et qu'il avait fallu en fendre une du haut en bas pour lui livrer passage. Ce n'est que de cette façon que la fiancée du frère de Napoléon avait pu mettre du linge frais.

Le dîner fut un peu triste, ce qui n'est pas surprenant, car la princesse ne pouvait voir approcher sans terreur le moment où elle allait se trouver en face du prince Jérôme. Aux préjugés de sa naissance se joignait son aversion d'allemande contre

ce qui touchait à Napoléon, et par dessus tout ce fait que, son fiancé étant déjà le mari légitime d'une autre femme, il lui semblait, en l'épousant, commettre un véritable sacrilège. Ce scrupule l'honorait infiniment, mais la « raison d'Etat » était là, et il fallait se soumettre !

Mme Junot assista à l'entrevue des deux fiancés : elle se trouvait à ce moment dans la salle de billard qui n'était séparée du grand salon que par des colonnes entre lesquelles se dressaient des statues. Avant de quitter le Raincy, la bonne princesse Catherine alla au devant d'elle et la remercia avec une aimable bonne grâce de l'hospitalité qu'elle lui avait offerte.

Junot accompagna la future reine de Westphalie jusqu'aux Tuileries. A son retour, il était profondément découragé. Il avait vu la grande-duchesse de Berg et avait jugé, à son attitude, qu'elle le *lâchait* complètement. Il en fut profondément affecté, mortifié aussi, car il commençait à entrevoir un des *pourquoi* de la conduite de la princesse avec lui. Il n'en voyait pourtant pas encore tout l'odieux ; son amour-propre de don Juan était un voile un peu dur à déchirer.

Il n'y a de guérison pour les âmes aussi cruellement blessées par une femme que dans *l'autopsie* brutale, complète, de l'amour qu'on avait pour elle : mais il faut avoir la volonté de la faire complète, vraie, dégagée de toute influence d'amour-propre, de vanité, de faiblesse ou de pitié qui en fausserait absolument la sincérité. Mme Junot, qui voyait son mari soucieux et comprenait à merveille son état d'âme, faisait en sorte d'adoucir de son mieux les amertumes qui empoisonnaient mainte-

nant sa vie. Elle eut un moment l'idée d'aller parler elle-même à l'empereur de « cette indigne affaire ». L'idée n'était pas heureuse, car Napoléon n'aurait pas donné tort à sa sœur devant une étrangère et il n'aurait jamais pardonné une démarche qui l'eût blessé dans ses sentiments de solidarité de famille. Elle s'en serait sûrement rendu compte et aurait renoncé à cette tentative avant d'arriver aux Tuileries. M. de Narbonne, qui survint au moment où elle était sous l'empire de cette idée, n'eut pas de peine à lui en démontrer les inconvénients. Il lui recommanda la réserve et la prudence en tout car, il en avait la certitude, la grande-duchesse de Berg faisait espionner l'hôtel Junot.

Les relations cependant n'étaient nullement rompues entre les Murat et les Junot. On se voyait, on se recevait à dîner. Les apparences étaient sauves. Il ne semble pas que Junot ait vu secrètement la princesse depuis le retour de l'empereur. Mais comme il allait partir pour le Portugal, elle voulut qu'il lui donnât la dernière nuit qu'il avait à passer à Paris. Ceci résulte d'un document singulier, sorte de *Journal intime* que la duchesse d'Abrantès écrivit au sujet de cette affaire et des terribles conséquences qu'elle eut pour Junot et pour elle, — ajoutons : et pour la France.

Dans quelle intention Mme d'Abrantès écrivit-elle ce document ? Fut-ce simplement, comme c'était la mode chez les femmes de la Restauration, pour initier le public aux sentiments les plus intimes de son mari, aux siens propres et aux turpitudes de la grande-duchesse de Berg ? Georges Sand n'a-t-elle pas dévoilé les vices d'Alfred de Musset ? La vicomtesse d'Agoult n'a-t-elle pas dévoilé les défauts phy-

siques les plus intimes de Liszt, qui fut son amant? Mme de Solms, fille de Mme Wyse, née Lucien Bonaparte, devenue Mme Rattazzi et aujourd'hui Mme de Rute, n'a-t-elle pas publié la correspondance secrète de Ponsard ?...

Mais ce n'étaient que les défauts et faiblesses d'autrui qu'elles révélaient ainsi : la duchesse, elle, fait la confession des faiblesses de son mari, et aussi celle de ses propres défaillances. C'est là un mérite bien rare ; les femmes s'abandonnent moins facilement que les hommes aux confidences et aux aveux de cette nature. Mais pourquoi a-t-elle ainsi écrit sa confession ? Ce n'est assurément pas pour elle seule. Pour sa famille ? Une confession orale suffisait et se serait perpétuée de père en fils, de mère en fille, comme les autres traditions de famille. C'est donc pour le public. Aussi bien ce *Journal intime*, limité d'ailleurs à un enchaînement d'épisodes, qui furent décisifs dans l'existence de Mme Junot, quoique tenant un peu de certaines pages des *Mémoires* de Mme Roland et des *Confessions* de J.-J. Rousseau, et donnant parfois dans des réflexions oiseuses, tient très étroitement à l'Histoire. Il n'était donc pas destiné uniquement à la famille. La preuve, c'est qu'il a été donné par la duchesse d'Abrantès à Balzac, dans les papiers duquel il a été trouvé par M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, qui les a achetés en bloc [1]. Ce document, dont l'importance est très grande, ne nous est malheureusement pas parvenu entier. Il se compose de quarante-deux grandes feuilles de pa-

1. C'est à lui que j'en dois la communication. Il m'a très gracieusement autorisé à le reproduire, et je suis heureux de lui en renouveler ici, de cœur, mon remerciement.

pier de Hollande verge, écrites au recto et au verso, numérotées de la page 45 à la page 129 ; quatre pages manquent dans le corps de ce manuscrit, qui semble écrit d'un seul jet : l'écriture en est courante, hâtive, sans ratures, cinq ou six à peine en tout. L'auteur entre parfois dans des détails d'une intimité telle que je ne les reproduirai pas : leur naïveté pourrait paraître effrontée, et ils sont inutiles à l'Histoire. Mais il faut la louer de l'entière franchise avec laquelle elle fait sa confession.

C'est donc pour remettre au point ce qu'on savait déjà dans le public et ce qu'elle n'ignorait pas que les mémorialistes ne négligeraient pas d'enregistrer, que la duchesse d'Abrantès a écrit ces pages. Peut-être les aurait-elle publiées ; mais la princesse Caroline vivait encore. Par égard pour celle qui n'en avait eu aucun pour elle, elle attendit. Elle devança d'un an la reine de Naples dans la tombe, et voilà sans doute pourquoi ce manuscrit resta inédit.

La liaison de Junot et de la grande-duchesse de Berg eut sur les destinées de l'Empire une influence incalculable. La vie des personnes qui ont été mêlées de plus ou moins près à cette idylle qui se termina en drame pour la famille Junot, appartient donc à l'Histoire. Ce serait avoir une pudeur déplacée que de blâmer la publication d'un document qui peut servir à éclairer pleinement des points encore obscurs de ce drame. La duchesse d'Abrantès ne l'a pas eue et a poussé aussi loin qu'il était possible, plus même, la sincérité dans la confession. Je serai plus discret qu'elle, et ne redirai pas tout ce qu'elle a cru devoir dire. Des historiens de salon trouveront peut-être encore que

c'est trop, que lorsqu'il s'agit d'une femme... Cela m'importe peu : mon devoir d'historien ne me permet pas les complaisances. Aussi bien vais-je laisser parler la duchesse elle-même.

« ... Le général Junot avait été invité à venir dîner chez L.L. A.A. I.I. le même jour ; le billet ajoutait que la princesse désirait beaucoup que mon état me permît d'accepter. Elle savait fort bien que je n'allais pas en voiture à cause de mon état. Le général s'y rendit et le soir, à huit heures et demie, il était déjà rentré. Son air était agité. Je craignais les malheurs qui pouvaient arriver à chaque heure du jour. Je me hasardai à lui parler. Mais il me répondit d'une manière fort dégagée qu'il allait passer un autre habit et finir sa soirée près de moi. Il y avait dans mon salon le cardinal Maury, le baron de Breteuil, M. de Narbonne, M. de Valence et quelques femmes de nos amies. A neuf heures, en effet, il passe chez lui pour changer de toilette et quitter son uniforme. Une heure s'écoule, il ne revient pas. Je passe chez lui, personne ! Je sonne : son valet de chambre de confiance arrive.

— Où est le général ?

— Madame, il est sorti.

— En voiture ?

— Non, madame, à pied.

— C'est bon, sortez.

« Quand il fut éloigné, je me laissai tomber sur une chaise, tout à fait anéantie : il n'était que trop clair pour moi que c'était un rendez-vous donné. Et il devait partir à sept heures du matin ! [1]

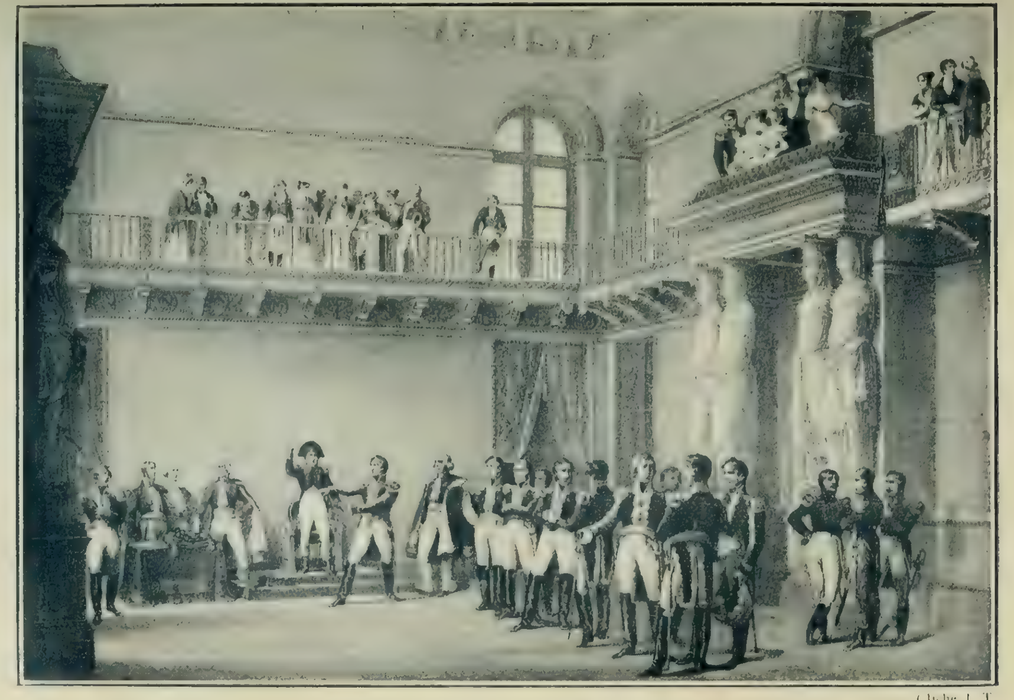
1. Junot allait à Bordeaux, prendre le commandement de l'armée destinée au Portugal. (J. T.)

« Je rentrai dans le salon et je dis pour l'excuser que des ordres de l'empereur l'avaient appelé au château. Bientôt tout le monde s'éloigna, à l'exception du comte de Narbonne et de Mme Juste de Noailles, mon amie d'enfance. Ils connaissaient tous deux ma position. Je pouvais donc pleurer devant eux. Ils demeurèrent tous deux jusqu'à une heure du matin. Je ne savais pas de quelle humeur il serait et je les engageai à se retirer avant son arrivée, d'autant plus que Mélanie[1] était furieuse et voulait lui faire honte, disait-elle, de sa conduite.

« Quand je fus seule, je me livrai à tout mon désespoir. J'avais voulu disculper Alexandre[2] aux yeux de mes amis, mais aux miens sa conduite n'en était pas moins pénible et offensante. Me laisser au moment de s'éloigner de moi pour un temps indéterminé, me laisser au moment d'être mère, sans passer près de moi les derniers instants de son séjour, et pour qui ? Pour une femme que je savais moi-même être indigne de lui. — Assise sur un divan dans le coin le plus obscur de ma chambre à coucher, je venais de compter trois heures à ma pendule. Alors mon agitation redoubla et changea d'objet. Tout ce que l'inquiétude a de sinistre pour un objet adoré vint se presser en foule autour de mon esprit. Le jour allait poindre. Il était impossible que le général fût assez imprudent pour ne pas le prévenir. — Je me figurai que Murat se doutant que cette dernière nuit aurait été donnée à l'amour, les avait surpris ; que Junot avait peut-être péri d'une manière tragique...

1. Mme Juste de Noailles, fille du duc Archambaud de Talleyrand-Périgord, princesse de Poix. (J. T.)

2. On se rappelle que c'est le prénom qu'elle avait substituée à celui *d'Andoche*, pour appeler son mari.



Cliché J. T.

LE SERMENT DES MARÉCHAUX (19 Mai 1804).

« Plus l'heure s'avançait, plus mes idées se troublaient. Mon pouls battait avec une rapidité et une inégalité effrayantes. J'entendais des bruits extraordinaires. Je voyais errer autour de moi des formes bizarres, enfin j'étais dans un état complet de folie, mais le cœur comprenait, entendait. Oh ! combien j'ai souffert, cette cruelle nuit du 27 au 28 août ! Quel souvenir !

« Aujourd'hui, quand une peine un peu vive me fait croire que je souffre, j'y reporte ma pensée et la peine présente n'est plus qu'illusoire. — A quatre heures, il me fut impossible de résister à ce que j'éprouvais. Je traversai le petit salon qui sert de communication aux deux appartements et je sonnai son valet de chambre. Cet homme, qui était à son service depuis beaucoup d'années et qui l'aimait à l'adoration, m'était aussi fort attaché. Je savais qu'il possédait toute la confiance de son maître. Aussi, sans m'arrêter à la réserve que j'employais ordinairement avec des valets, je lui fis part de mes craintes, et elles devinrent bien plus vives quand je vis qu'il les partageait. Il me dit, sans que je le lui demandasse, que le général était venu pour se déshabiller, qu'après avoir relu un très petit billet qu'il avait fort bien remarqué, le général avait plusieurs fois frappé sa tête, avait chargé ses pistolets de poche, avait mis une redingote, puis était sorti par la porte du petit hôtel qui donne sur la rue Saint-Honoré. [1]

« Tout cela ne m'apprenait rien et cependant ces détails redoublèrent mes larmes et mes inquié-

1. Ce petit hôtel, ainsi que la grande galerie et la bibliothèque, avaient été construits par Junot contre la « belle et bonne maison » que lui avait donnée le premier consul. (J. T.).

tudes. Je congédiai Heldt [1] et je demeurai dans cette chambre. Je regardais ce lit et je frissonnais en pensant que son possesseur allait peut-être venir y mourir à peine au printemps de sa vie, pour une femme qui n'avait jamais pu apprécier ni son cœur ni tout ce qu'il valait.

« Je ne pleurais plus : mes yeux n'avaient plus de larmes. Cinq heures venaient de sonner. Le jour était levé et perçait à travers les épais rideaux qui masquaient les fenêtres. Anéantie par mon inquiétude, je n'étais avertie de mon existence que par un sentiment de douleur aiguë qui me faisait tellement souffrir que je suis étonnée moi-même d'y avoir pu résister. Mon pauvre enfant me rappelait à la vie quelquefois par ses doux tressaillements, lorsque je revins tout à fait par la vue inopinée de son père.

« Il était entré par la porte dérobée de l'hôtel, avait traversé la cour des écuries et, prenant un petit escalier dérobé, il était arrivé sans bruit. En le voyant, je fus si heureuse, mon cœur fut tellement inondé de bonheur, que je ne pus lui adresser aucun reproche. Je m'élançai à son cou et l'enlaçant de mes bras, je le couvris de baisers et de caresses. Ses yeux, ses cheveux, ses habits, tout en lui était l'objet d'une caresse nouvelle...

« Je le serrais contre moi, nos bouches se rencontrèrent. Un de ces baisers de feu qui toujours donnent le premier bonheur quand on s'aime, me rappela à ma triste douleur. Il voulut... Ah ! mon Dieu ! avec quelle rapidité je m'élançai loin de lui ! Lui-même ne chercha pas à me retenir.

1. Valet de chambre alsacien que Junot avait dès avant son mariage. (J. T.).

— Pourquoi avoir veillé si tard ? me demanda-t-il avec douleur ; quelle imprudence ! Comme tu es pâle et changée !

« En effet, ma figure était bouleversée. Il me fit je ne sais quel conte assez mal ourdi que je ne voulus seulement pas écouter.

— Mais toi, pourquoi ne pas te soigner ? Et il me prit la main. Je résistai.

— Pourquoi ? me dit-il doucement ; non, ne me crains pas. Je te le promets, ajouta-t-il en voyant que j'hésitais encore.

— Ah ! lui dis-je, ton cœur me comprend donc enfin ? Il rougit et, me rapprochant encore plus près de lui, il mit la main sur mon sein pour sentir un mouvement de son enfant. Le pauvre petit semblait remercier la main paternelle.

— Son pauvre petit cœur semble déjà m'entendre, dit-il avec un triste sourire.

— Oui, lui dis-je, car il est près du mien, et le mien toujours a été à toi. Il t'aimera comme tu aimes sa mère.

« Il me regarda avec des yeux pleins de larmes.

— Laure, me dit-il, tu méritais un meilleur sort.

« J'avais posé ma tête sur sa poitrine et là, je pleurais avec moins d'amertume. Ce dernier mot faillit me tuer.

— Eh ! quoi, m'écriai-je, mon sort est-il donc malheureux à jamais ?

— Non, non, non, reprit-il avec force, mais le mal qui est fait peut-il se réparer ?

— Le cœur répare tout, mon Alexandre ; le mien est déjà heureux de ce que tu viens de dire.

« Et j'étais heureuse! Je retrouvais ce doux re-

gard, ce sourire pénétrant, je le retrouvais entier.

— Mon ami, que je suis heureuse !

— Vrai ?

— Oh ! oui.

— Prouve-moi que tu me pardonnes.

— Je le veux bien.

« Il m'attira à lui et voulut encore...

« Cette fois je m'éloignai moins brusquement, mais non moins résolument. Il sentit encore son tort, et se frappa la tête fortement. Il s'arrêta devant moi, me fixa longtemps, puis dit :

— Je ne veux pas partir !

— Tu ne veux pas partir ?

— Non !

— Mais l'empereur ?

— Il ne le saura pas.

— Comment ? Que veux-tu dire ?

— Que je ne partirai que demain ; qu'à présent nous allons partir pour le Raincy où tu dois t'établir après mon départ. Mes équipages partiront, mais moi je reste jusqu'à demain à pareille heure. Ecoute, ajouta-t-il, je ne puis partir sans avoir eu une explication qui importe à notre bonheur futur. Oui, notre bonheur, poursuivit-il en voyant mon regard étonné. Va te reposer quelques heures, puis nous partirons. »

Ici, il faut suspendre un instant le récit de Mme Junot pour observer qu'elle aurait dû essayer de faire revenir son mari sur cette détermination, en lui en exposant la gravité : il fallait lui rappeler les ordres précis de l'empereur, la discipline, le devoir en un mot. Mais poursuivons :

« Je fus me jeter sur mon lit sans y trouver le sommeil. Mais j'y puisai une sorte de calme qui m'était inconnu depuis longtemps. A midi nous montâmes dans une voiture fermée et, étant arrivés au Raincy, Alexandre fit mettre les chevaux à une petite voiture de promenade qui avait été faite dans nos beaux jours de bonheur pour errer dans les beaux bois sans être suivis, et nous partîmes tous deux seuls.

« Alexandre était fortement ému. Son émotion fut loin de se calmer en me parlant de ce qui l'agitait. Abordant ce sujet avec une noble confiance, il ne nia aucun des chagrins qu'il m'avait donnés ; il s'accusa même de cruauté. Il convint de tout. Mais il me donna la preuve et *la preuve écrite*, de la persécution qu'il avait supportée et à laquelle un ange aurait fini par succomber.

— Oui, je l'ai aimée, [1] me dit-il ; mais jamais mon cœur n'a battu pour elle. Elle est jolie, elle est princesse, sœur de mon maître… Tout ce prestige m'a séduit. Ma tête a tourné et j'ai fait ton malheur et peut-être le mien. Hier, hier encore, en quel état je t'ai trouvée ! Et pour qui exposais-je ainsi ma femme, mon enfant !… Car ma mort, je le sais, aurait entraîné la tienne dans ce moment.

— Ta mort ! m'écriai-je en devenant pâle de terreur…

« Il ne dit rien, mais sortant un billet de son sein, il me le donna à lire. Je vis, écrits sans orthographe, à son ordinaire, et de la main de la princesse, ces mots remarquables :

« Je ne puis me résoudre à penser que vous allez par-

1. La princesse Caroline Murat, grande-duchesse de Berg.

« tir sans qu'un dernier rendez-vous ait eu lieu entre « nous. En rentrant chez vous, vous aurez à supporter « des criailleries et des pleurnichements. Laissez tout « cela et venez auprès de votre Caroline. Venez par le « chemin ordinaire .Tout sera ouvert. *Mais surtout, et « n'y manquez pas, venez armé et bien armé. Vous « comprenez pourquoi.* »

« Ce que j'éprouvai en lisant les dernières lignes de ce billet, dégoûtant du reste par sa tournure commune et le sentiment tout matériel qu'il semblait exprimer, ce que j'éprouvai ne peut se rendre. Ainsi donc une femme pouvait, pour satisfaire des sens emportés, exposer au même instant la vie de son mari, du père de ses enfants, la vie de l'amant qu'elle prétend aimer !... Le souvenir de cet instant me fait encore frissonner. Alexandre me prit la main.

— Je devine tout ce que ton cœur souffre, me dit-il, mais juge de ce qu'a dû éprouver le mien lorsque j'ai lu cet infernal billet.

— Cependant tu es allé à ce rendez-vous.

— Pouvais-je m'en dispenser? Cela m'était impossible. Je le devais pour toi-même, ma pauvre Laure. Cette femme est une Messaline. Mais ne te plains pas du rendez-vous : il m'a pour toujours ouvert les yeux.

« J'appris alors d'Alexandre qu'à peine entré dans sa chambre elle avait elle-même examiné si les pistolets étaient en état, et sa jolie main avait tiré de son étui un superbe cangiar turc, qu'Alexandre portait toujours dans ses courses nocturnes, et avait essayé si la pointe en était assez aigüe ; puis elle avait elle-même fermé les portes

et plaisanté de la résistance qu'on pouvait opposer si Murat voulait entrer.

« Alexandre me dit que cette conduite, jointe à ce billet, avait produit sur lui un tel effet que ses sens, ordinairement si fougueux auprès d'elle, étaient tout à fait muets. Peu habituée à un pareil traitement, au lieu de comprendre la cause d'un tel état, elle le rendit encore plus humiliant pour ses charmes par la fureur où elle s'abandonna.

— Vous êtes retourné à *cette femme!* criait-elle avec rage; vous êtes retourné à elle! Vous ne vous attendiez pas que *j'aurais le courage* de vous voir cette nuit.

— Non, lui répondit-il froidement, car elle ne l'aurait pas voulu. Au surplus, ne prononçons pas son nom, je vous en ai déjà priée.

« Ce fut ainsi que se passa la première heure de ce malheureux rendez-vous. Elle employa tout l'art des séductions pour ramener un amour qui jetait sa dernière lueur. Mais le bandeau avait été dénoué, le prestige avait fui, et Alexandre me dit qu'en voyant cette femme se consumer en efforts impuissants et lascifs, et jouant le rôle d'une prostituée, l'effet qu'elle avait produit sur lui avait été de le frapper de nullité. Sa rage alors n'avait plus connu de bornes. Les menaces les plus violentes contre moi surtout lui étaient échappées, et il me dit que dans ce moment elle lui avait fait horreur.

— Oh ! mon Dieu, s'était-elle écriée, enfin il fait jour! Je puis espérer que Murat te verra sortir et que tu ne rentreras chez toi que privé de vie.

— Taisez-vous ! lui dit Alexandre avec violence et en s'élançant du lit; taisez-vous! jusqu'à

présent vous ne m'inspiriez que du dégoût; maintenant vous me faites horreur! Mais écoutez bien: si jamais j'apprends que vous avez attenté en quoi que ce soit au repos de ma femme, je vous démasque. A mon tour je vous menace et moi je tiendrai parole. Je ne me vengerai pas dans l'ombre, mais la France, l'Europe entière sauront votre conduite et surtout celle de cette nuit. Songez-y bien.

« Elle se calma, elle pleura, se mit à genoux, demanda et obtint son pardon, rejeta tout sur *la violence de sa passion* et, par ses douces manières, elle obtint de Junot un raccommodement qui devait être le dernier soupir de cette malheureuse liaison.

« Junot ne me cacha pas l'inquiétude dans laquelle il était pour moi, relativement à elle.

— Elle te déteste, me dit-il ; ton esprit, tes talents, ta réputation de femme à la mode qu'elle ne peut usurper malgré qu'elle soit princesse, tout cela l'aigrit et l'irrite. Sois prudente avec elle, et sur tes gardes.

« Nous revînmes au château. Nous étions entièrement seuls. Cette magnifique habitation est surtout enchanteresse dans ce moment de l'année. Le parc est celui d'Armide. Nous quittâmes la petite rotonde quand la lune s'éleva, pour nous enfoncer sous ses beaux ombrages. Nous étions tous deux dans un état de douce langueur, de volupté, mille fois préférable à cette fougue de sens que tant de gens regardent comme le premier bien de l'amour, et que moi je voudrais en exclure. Quand on aime vraiment, la pression de la main de celui qu'on aime, ses cheveux touchant les nôtres, un

simple baiser, — un baiser, le charme le plus ravissant de l'amour ! Un baiser donné et reçu par deux âmes brûlantes, c'est le Ciel, c'est la volupté elle-même, la dernière jouissance de l'amour; nous la partageons avec tous les autres êtres. Mais ces jouissances dont je parle, elles sont seulement à l'homme, à l'homme seul il appartient de les sentir.

« Nous nous y livrions avec un charme d'autant plus grand que nos deux cœurs avaient bien souffert. Je pardonnai. Alexandre était avide de pardon. Il me regardait, s'arrêtait, me serrait contre lui, et reposant sa main sur mon sein, je voyais des larmes mouiller ses yeux en sentant tressaillir son fils. Nous étions sortis du château à neuf heures; nous n'y rentrâmes qu'à deux heures du matin, heureux, moi d'avoir pardonné et d'avoir retrouvé mon ami, et lui de n'être plus coupable ni exposé à l'être.

« Il partit à cinq heures et moi je restai au Raincy, jusqu'à l'époque de mes couches qui devait arriver trois mois après. C'est à présent qu'une nouvelle époque commence pour moi. »

Le général Junot avait reçu de l'empereur des instructions secrètes et il devait correspondre avec lui directement : son chef d'état-major, le général Thiébault, homme d'un esprit fin et d'une intelligence remarquable, correspondait avec le ministre de la guerre. L'empereur n'avait pas su que Junot était parti vingt-quatre heures plus tard qu'il ne l'avait prescrit, mais il lui fit témoigner son mécontentement au sujet d'un petit voyage de Bordeaux à Bigorre, dont il s'était offert la fantaisie.

S'il avait appris l'un des résultats de ce voyage, que n'aurait-il pas dit ? A Bagnères, Junot avait perdu un bracelet fait avec les cheveux de la grande-duchesse de Berg ! L'année suivante Mme Junot étant allée à Bagnères, le maire vint le lui remettre, et lui dit qu'il eût été dommage de voir perdu à tout jamais ce bijou, mais que la perte en était très réparable puisqu'elle avait sur la tête de quoi en faire des douzaines et des douzaines... Le bracelet était châtain clair et les cheveux de Mme Junot, parfaitement noirs, tiraient sur le bleu !

Tandis que Junot, à force de volonté et d'énergie, faisait cette pénible campagne de marches forcées sur Lisbonne,[1] campagne dont il faut lire le récit dans les *Mémoires* du général Thiébault, sa femme était demeurée au Raincy. Elle ne le quitta que pour se rendre à une invitation — c'était alors un ordre — de venir passer quelques jours à la cour impériale, établie à Fontainebleau pendant les mois de septembre et d'octobre. Dans son état de grossesse, elle ne voulut pas accepter un logement au château : qu'aurait dit l'empereur si, par un accident quelconque, elle y avait fait ses couches! Elle loua donc une petite maison, près du château, et c'est en chaise à porteurs qu'elle allait chaque jour à la cour.

1. « ... Un autre que le général Junot n'aurait peut-être pas possédé au même degré la vigueur, l'énergie de caractère qu'il eut à déployer avant d'entrer à Lisbonne... Il fallut un grand caractère, une puissance de volonté à la hauteur des circonstances pour ne pas balancer et maintenir le prestige du nom français avec des troupes sans vêtements, sans munitions. Il fallut aussi de l'adresse et du savoir-faire pour paralyser l'action de l'armée portugaise. » (Général PAULIN, *Souvenirs*, p. 128.)

Elle ne tarda pas à revenir au Raincy. Les fragments de son *Journal intime* inédit vont nous initier à la vie qu'elle y menait et aux incidents qui marquèrent cette fin d'été.

« J'avais annoncé, dit-elle, que je voulais être fort solitaire[1] pendant le temps que je passerais au Raincy. Quatre femmes de mes amies, Millin, directeur de la Bibliothèque et mon ami intime, le cardinal Maury, alors archevêque de Paris, le comte Louis de Narbonne, M. Robert de Dillon, voilà quels étaient mes hôtes. Plusieurs fois dans la semaine quelques habitués venaient passer la journée. Alors j'ordonnais une chasse que je suivais en calèche. M. de Fuentès[2] et M. de Metternich étaient les plus assidus. J'ignorais pourquoi. M. de Narbonne me l'apprit bientôt.

« A cette époque, entourée de tout ce que le luxe le plus recherché peut inventer, j'avais autour de moi mille choses qui contribuaient au charme de la vie. Parmi elles en était une, don d'Alexandre, que j'affectionnais. C'était une petite voiture charmante, menée par un seul cheval, que je pouvais conduire. Cette voiture ne contenait

1. Ce mot fait sourire après l'explication qu'en donne Mme Junot : on ne plaint plus cette « anachorète » de sa solitude, mais plutôt de la nuée d'importuns qui lui prennent le meilleur de son temps.

2. M. Armand de Fuentès, frère de M. Alphonse Pignatelli, qui avait offert l'hospitalité au général et à Mme Junot, en 1805, dans son petit hôtel de Madrid, devait, un peu plus tard, accompagner Junot, comme officier de son état-major, au siège de Saragosse. Il fut pris par les ennemis, enfermé dans une cave humide pendant quatre mois, privé de tout, et mourut d'épuisement huit jours après sa délivrance par l'armée française.

que deux personnes, et c'est ainsi que je parcourais l'immense parc du Raincy (il a 876 arpents clos) après mon déjeuner avec un de mes amis.

« M. de Narbonne étant ainsi seul avec moi me demanda un jour si je m'étais aperçue de l'amour de M. de Metternich.

— Non sans doute, lui dis-je, et j'en serais au désespoir.

— Pourquoi?

— Pourquoi?... Pouvez-vous le demander?

— Ecoutez, ma chère enfant : je ne conçois pas beaucoup votre passion ridicule pour votre mari... Oui, ridicule, poursuivit-il en me voyant faire un mouvement d'impatience. »

Un mouvement d'impatience n'était pas assez. Mme Junot aurait dû imposer silence, et sèchement, à celui qui se permettait d'entrer ainsi dans ses sentiments intimes et de les juger avec une si cavalière désinvolture. Le langage du comte de Narbonne était indigne. Ce vieux beau, roué de son métier, parasite des maisons opulentes, et qui se prosterna devant Napoléon comme il s'était prosterné devant le roi, a été infiniment trop vanté pour ses qualités, car il en avait, comme pour ses vices, et il en avait davantage. Le sceptique M. Villemain, dans ses *Mémoires*, l'aimable duchesse d'Abrantès dans les siens, ont fait de lui un portrait trop flatté. M. de Narbonne était un modèle parfait de la gracieuse corruption, de l'élégante dépravation du XVIIIe siècle. Né courtisan, toujours plongé dans les intrigues d'antichambre et d'alcôve comme dans celles des salons, il ne pouvait se passer d'en faire. A ce métier on perd vite tout sens

moral. M. de Narbonne, qui n'en eut jamais beaucoup, n'en avait plus l'ombre. Il y a de l'hypocrisie dans le patelinage, dans les propos que ce vieux courtisan tient à cette jeune femme de vingt-quatre ans, et cela malgré un brutal cynisme qui leur donne une apparence de franchise. Il était odieux à lui de trahir la confiance du général Junot qui l'admettait dans sa maison, et de chercher à corrompre sa jeune femme en commettant le crime de lèse-amitié. Amusez-vous donc à croire aux amis après cela! Mais M. de Narbonne qui ne croyait, lui, ni aux amis ni aux femmes et qui était alors l'amant de Mme de Laval, mère de M. Mathieu de Montmorency, était aux expédients pour vivre : pressé de mille besoins de luxe, criblé de dettes, sans un sou vaillant, il attendait sans doute quelque chose de M. de Metternich, et c'est pour cela qu'il s'attela à ses intérêts, — avant de se vendre à l'empereur, qui crut avoir avantage à se l'attacher et à lui payer ses dettes. Ces hommes, — ou plutôt ces courtisans, car des êtres pareils sont indignes du nom d'homme — ne peuvent supporter la vue de ce qui est droit, honnête, loyal... C'est un reproche permanent à leur vie tortueuse, à leur abaissement moral : cela les gêne comme la vue du soleil gêne un hibou. Et, ne voulant pas renoncer à cette vie facile d'abaissement, ils n'ont de cesse qu'ils n'aient réduit les âmes fières, quand par hasard ils en rencontrent, à leur humiliant néant. « Et voilà, se serait écrié Diderot, ce que l'on nomme les honnêtes gens! » Il faut, en effet, n'être pas difficile, pour trouver quelque chose à admirer dans les oublis successifs de toute dignité dont la vie de M. de Narbonne

présente le peu honorable spectacle. Mais chez les hommes si vantés de ce XVIIIe siècle, — et il en était un, — ces infamies passaient pour des gentillesses ; on les appelait des « tours de page », et il n'eut pas été de bon ton, dans son milieu, d'avoir de bonnes mœurs. Non, ce monde poli qu'on met en avant à tout propos, ne mérite pas cette admiration moutonnière et exagérée qu'il est de règle d'avoir pour lui.

Mais reprenons le récit de la duchesse d'Abrantès qui, malgré ses airs détachés, en tient déjà pour le bel ambassadeur un peu plus qu'elle ne l'avoue ou qu'elle ne le croit :

« A votre âge, charmante comme vous l'êtes, allez-vous vous dessécher dans les larmes, dans le désespoir, et finir par mourir à la peine?... Allons donc! Voilà une belle résolution pour une femme de vingt-trois ans! Ma chère belle, je vous ai vue naître, j'ai quelques droits sur vous : laissez-moi vous diriger. Je ne vous dis pas : ayez un amant. Cela serait plus absurde que choquant encore. Mais je vous dirai de jouir de vos éminentes ressources, de ne pas placer ainsi votre bonheur à fonds perdus. Le général Junot est revenu à vous, à ce que vous dites : c'est fort bien si cela dure, mais je ne le crois pas. Si La Rochefoucauld a dit qu'une femme n'avait jamais une faute unique, c'est encore bien plus vrai pour un homme. Ne vous laissez donc pas endormir dans une douce sécurité dont le réveil sera d'autant plus amer. N'aimez pas ce pauvre comte [1] puisque votre ma-

1. Il s'agit ici du comte de Metternich.

rotte est d'aimer votre mari, mais voyez au moins qu'il est amoureux de vous. Il a congédié Mlle George [1], il est d'une tristesse mortelle. Ses grands yeux bleus sont encore plus voilés que de coutume. Prenez tout cela en pitié et n'allez pas surtout le mettre à la porte comme ce pauvre Montrond. Que diable vous a-t-il donc fait?

« En effet M. de Montrond, se trouvant seul avec moi quelque temps avant, s'était permis des manières qui me sont odieuses. [2] J'avais tranquillement sonné et, devant lui-même, j'avais donné l'ordre à mon valet de chambre de le consigner au suisse.

« En revenant de notre promenade, nous trouvâmes M. de Metternich et M. de Fuentès qui venaient d'arriver. Je remarquai en effet que M. de Metternich avait un air de tristesse profonde. Dans un homme qui, par son rang élevé, sa position dans le monde, doit avoir cette assurance, ce ton dégagé sans insolence qui caractérisent le grand seigneur bien élevé, lorsqu'il se trouve en lui un sentiment qui lui donne une réserve, une timidité

1. M. de Narbonne trouvait le sacrifice admirable et le faisait sonner bien haut à Mme Junot pour la décider à consoler M. de Metternich de sa tristesse. En vérité, elle a été bien indulgente d'écouter un langage qui, ce semble, était plus offensant que flatteur, malgré la très grande beauté de Mlle George.

2. M. de Montrond valait encore moins que M. de Narbonne. Je ne sais pourquoi le monde a d'inépuisables indulgences pour ces êtres inutiles qui rôdent autour de la société comme le loup autour des bergeries; qui passent dans la vie en ne faisant que le mal, et qui mettent leur gloire à se signaler par leurs folies, leur dépravation, leur égoïsme et leur mépris de l'honneur. M. de Montrond demandait aux cartes biseautées et aux femmes, biseautées aussi, des ressources qu'il se serait cru déshonoré de demander au travail. Et il y avait d'honnêtes gens pour recevoir, pour admirer un être pareil!

étrangère à lui, il en résulte un charme extrême. Je remarquai cet effet, mais c'était encore loin de faire impression sur moi comme il l'aurait voulu. On se promenait, mais jamais seuls ; on jouait au billard ; nous dînions fort tard. Le soir, Steibelt, qui était mon maître de piano, Paër, Crescentini, la Catalani, faisaient une musique digne du ciel. On prenait des glaces, on causait, et à minuit on se séparait, les uns pour retourner à Paris, à leur grand regret ; nous, pour remonter dans nos appartements. »



Cliché J. T.

INSTITUTION DE LA LÉGION D'HONNEUR.

14 JUILLET 1804.

CHAPITRE VIII

Suite du *Journal intime*. — Un tête-à-tête avec M. de Metternich. — Questions indiscrètes. — Imprudence de jeune femme. — La princesse Caroline au Raincy. — Naissance du petit Napoléon Junot. — Nouvelles de Portugal. — Mme Junot n'a plus d'amour pour son mari. — Elle en a pour M. de Metternich. — Duchesse! — Déclaration d'amour par lettre. — L'empereur achète le Raincy et Mme Junot s'installe à la Folie de Saint-James. — M. de Metternich prend une maison à Boulogne. — Intimité journalière. — La grande-duchesse de Berg devient amoureuse de M. de Metternich. — Représentation du *Barbier de Séville* à la Folie de Saint-James et de ce qui s'ensuivit.

« L'été avait achevé de s'écouler ainsi. Le mois de septembre allait finir. Un jour, ces messieurs me demandèrent une chasse au daim, — « mais non pas dans le parc, dit M. de Fuentès, dans les bois de Bondy, puisque vous en avez la permission. » La partie fut arrangée. Ma petite voiture fut amenée avec les chevaux de main et les calèches. Le cardinal monta dans une de ces voitures avec trois de ces dames ; l'une monta à cheval et moi je montai dans ma petite conque Les choses avaient été arrangées de manière que M. de Metternich, se trouvant l'homme le plus considérable de toute notre société, me donnait le bras pour descendre. Arrivés à mon petit char :

— Permettez-moi d'être votre guide, me demanda-t-il.

« Je ne pouvais le refuser. Nous partîmes. Pendant quelque temps nous pûmes suivre la chasse. Mais mon état nous empêchait de courir comme les chasseurs qui allaient, revenaient comme des fous. Je priai le comte de ralentir et nous mîmes notre cheval au pas. J'étais troublée. Ce que je savais de lui m'embarrassait. Toutes les fois que je tournais mes yeux sur lui, je trouvais son regard attaché sur moi. Il ne disait que quelques mots, mais d'une voix si entrecoupée que je ne pouvais rien entendre. La journée était ravissante. Le plus beau ciel était au-dessus du dôme de feuillage sous lequel nous étions. Cette odeur de bois si pénétrante, si charmante en automne, ce parfum, ces émanations, tout portait le trouble en moi, mais il n'était pas relatif à lui : c'était celui des souvenirs.

— Combien j'ai désiré ce moment ! me dit-il enfin ; combien je désirais vous voir, vous parler, — seule, — car vous êtes toujours tellement entourée !... Je voulais vous dire tout ce que j'ai éprouvé en vous voyant supporter tant de souffrances avec le courage d'un ange. Combien vous êtes admirable à mes yeux !... Laissez-moi vous dire que mon cœur en est profondément touché.

« Voyant que je ne répondais pas, il poursuivit :

— Je ne crois pas avoir été indiscret en abordant un sujet qui est si généralement connu. Vos malheurs n'ont pu être cachés et, malgré tous vos soins, tout Paris les connaît et tout Paris vous plaint.

— Cela m'est pénible, lui dis-je, et ajoute à ma peine. Ce n'est pas en blâmant un être qui m'est

cher que mes amis me prouveront leur attachement. Je l'ai déjà dit au comte Louis et permettez que je vous le répète.

— Eh ! quoi donc, reprit M. de Metternich, aimeriez-vous toujours le général ?

— Oui, sans doute. Je lui ai pardonné une erreur. L'amour pardonne tout. Nous nous sommes quittés ayant retrouvé le bonheur des premiers temps de notre union et j'espère qu'il ne sera plus troublé.

« M. de Metternich sourit tristement, mais sans amertume.

— Je l'espère, dit-il après un moment de silence. Le général a dû être bien heureux de ce pardon. Car enfin vous auriez pu le refuser. Qu'aurait-il dit ?

— Il savait qu'il était aimé, il ne devait rien craindre.

« M. de Metternich voulut répondre, mais je le vis pâlir et, appuyant sa tête sur sa main, il demeura quelques instants en silence. »

Comme avec M. de Narbonne, Mme Junot avait tort et était bien imprudente de laisser prendre à la conversation une tournure aussi indiscrètement intime, surtout avec un homme jeune, beau, brillant, qui avait la réputation d'être irrésistible et qu'elle savait, par surcroît, amoureux d'elle. Le diplomate a beau protester que

Le jour n'est pas plus pur que le fond de *son* cœur

elle devrait se rappeler que son devoir à elle est de couper court, par quelques mots polis, mais décisifs, à des propos que M. de Metternich n'avait

pas le droit de se permettre, et qui présageaient, puisqu'il se les permettait et qu'elle le laissait faire, une attaque en règle de son cœur. Du moment que Mme Junot répondait à ses questions, qu'elle l'initiait à son état d'âme, c'était lui donner en quelque sorte les clefs de la maison et M. de Metternich avait trop d'expérience pour ne pas savoir qu'une femme trompée par son mari, délaissée, ennuyée et désœuvrée est une femme vaincue. La tiédeur dorée de cette journée d'automne, les tons chauds des futaies brunissantes sur un ciel admirablement bleu, le calme délicieux de cette nature où tout invitait aux expansions et aux amoureuses causeries, prêtaient aux paroles du blond ambassadeur un charme qui devait pénétrer le cœur de la générale. M. de Metternich le savait bien. Aussi n'avait-il eu garde de ne pas profiter d'une aussi belle mise en scène pour dire ce qu'il voulait dire.

Une question délicate se présente ici et il ne semble pas que Mme Junot s'y soit arrêtée. M. de Metternich, toute affaire de sentiment à part, n'avait-il pas un intérêt diplomatique à être amoureux de cette jeune femme qui était enceinte de six mois ? Mariée à un général commandant en chef une armée, elle vivait un peu dans la famille impériale et beaucoup dans les hautes sphères du pouvoir : ne pouvait-il, sans qu'elle s'en doutât, tirer d'elle de précieux renseignements ? L'Autriche alors préparait sa revanche d'Austerlitz, on était en 1808, à la veille de Wagram !...

Mme Junot ne songeait à rien de semblable et se laissait courtiser sans déplaisir par l'ambassadeur d'Autriche, quitte à agir plus tard comme son cœur

le lui dicterait. En attendant elle avait besoin de distractions et celles qui ont un côté tant soit peu scabreux ou périlleux sont celles qui plaisent le plus aux femmes.

Elle continue ainsi :

— Je crois, dit-il après avoir repris son expression de douceur naturelle, que nous ferions bien de rentrer. Il est déjà tard et vous pouvez souffrir de l'humidité.

« J'ai pensé depuis qu'il était quatre heures et qu'il faisait le plus beau temps du monde.

« Je fis néanmoins un signe de tête et nous reprîmes le chemin du Raincy. Comme nous approchions de Livry, en entrant dans une des grandes allées de la forêt, nous vîmes à l'extrémité un groupe de chasseurs parmi lesquels étaient plusieurs femmes. M. de Metternich me vit pâlir.

— Grand Dieu! qu'avez-vous? me dit-il.

— Eh! quoi, ne reconnaissez-vous pas la princesse Caroline?

— C'est impossible.

— C'est bien elle, hélas! Je reconnais ce panache flottant, ce cheval fougueux qu'elle se fait gloire de diriger.

« En effet, plus le groupe approchait et plus je me confirmai dans l'opinion que je ne m'étais pas trompée. Quand elle fut près de moi, elle arrêta son cheval à l'instant.

— Enfin, il faut venir vous chercher pour vous voir... On dit à Paris que vous êtes retirée du monde, mais je vois ici une solitude très bien peuplée. Bonjour, monsieur l'ambassadeur, dit-elle à M. de Metternich en lui adressant un de ses

plus gracieux sourires. Il me paraît que vous faites l'Hippolyte fort à votre aise.

« Je suivais son regard : il était satanique de malice et de méchanceté ; on voyait qu'elle était heureuse de m'avoir rencontrée seule avec M. de Metternich.

— Ah! çà, madame Junot, je viens vous demander à dîner, à coucher, et une chasse pour demain. Voulez-vous de moi?

« Je m'inclinai sans répondre, mais très profondément.

— Allons! Qui ne dit mot consent, reprit-elle avec un sourire forcé. Mais j'aurais bien voulu que cette jolie bouche répondit un OUI bien articulé.

— Votre Altesse ne peut douter que je ne sois sensible à l'honneur qu'elle veut bien me faire, répondis-je, révoltée en moi-même de son impudence.

— Allons, voilà qui est dit alors, n'est-ce pas? J'espère que je ne renverrai pas ces messieurs. Me permettez-vous de les inviter?

— Là où est votre Altesse, Madame, elle est toujours chez elle.

— Eh bien! que disent-ils?

« Tous s'inclinèrent à l'exception de M. de Metternich qui prétexta des affaires et des lettres à expédier pour Vienne.

— Non, non, dit-elle avec force ; je n'entends pas cela ; vous restez, monsieur le comte, je l'ordonne. Et, ajouta-t-elle avec beaucoup de grâce, je vous en prie.

La prière est un ordre auquel on ne peut résister, répondit le comte en s'inclinant.

« Nous reprîmes le chemin du château. En arrivant, je l'installai dans son appartement pour qu'elle changeât de vêtements, car elle était venue de Paris à cheval. Ses femmes avaient préparé sa toilette. Lorsque j'allais me retirer, elle me prit la main et me dit :

— Laure, je suis venue à vous puisque vous vous éloignez de moi. Je veux avoir avec vous une explication comme on doit l'avoir avec une personne d'esprit et de cœur comme vous. Demain, avant déjeuner, j'irai dans votre chambre...

« Je voulus l'interrompre.

— Non, non pas, si vous voulez que je reste ici. Et d'ailleurs vous êtes grosse, vous avez besoin de repos ; ainsi j'irai chez vous. A propos, que fait donc ici cette figure à la crême, M. de Metternich? Est-ce qu'il est amoureux de vous?

— Non, en vérité.

— Bah! dites-moi cela.

— Je ne dis jamais que la vérité, lui répondis-je sèchement.

« Et je m'en fus.

« Il était temps. Tant d'impudence, d'effronterie, ce projet d'une explication où elle prétendait me rendre sa dupe parce qu'elle ignorait que Junot m'avait tout dit, tout cela produisit un tel effet sur mes nerfs déjà irrités par cette subite apparition que je ne pus me contraindre et avant d'arriver à la porte de ma chambre, je me mis à fondre en larmes. M. de Metternich sortait de son appartement. En me voyant ainsi le visage baigné de larmes :

— Que vous a-t-elle donc fait? Que vous a-t-elle dit? s'écria-t-il.

— Rien, rien. Laissez-moi.

« J'étais honteuse de mes larmes, car, au fait, je pleurais sans savoir pourquoi. Il retenait ma main. En ôtant mon mouchoir de devant mes yeux, je vis les siens humides. J'essayai de sourire.

— Je n'ai rien, laissez-moi, lui dis-je en retirant ma main. Descendez et surtout ne dites pas au comte Louis que vous m'avez vue pleurer ...»

Mme Junot devinait qu'il y avait entre le comte Louis de Narbonne et le jeune ambassadeur d'Autriche une sorte de partie liée, une conspiration pour faire ce qu'ils appelaient si joliment son bonheur. Au lieu de prendre une détermination énergique, celle par exemple, de rentrer à Paris, ce qui l'eût délivrée de ces deux aimables loups qui ne songeaient qu'à la dévorer, elle les gardait avec elle, sous son toit, au milieu d'un parc splendide qui semblait conspirer avec eux pour un prompt dénouement de cette intrigue. En vérité, elle aurait voulu se perdre, qu'elle ne s'y pouvait mieux prendre. Mais elle était dans un état de grossesse avancée, ce qui contribuait momentanément à la préserver. Reprenons son récit :

« La princesse avait juré d'être aimable : elle fut charmante. Elle voulait plaire. Elle savait que dans cette réunion, excepté son service, tout ce qui l'entourait était disposé à la traiter plutôt en ennemie qu'en amie. Quant à moi, elle savait que mon opinion était formée. C'était donc sur le comte de Metternich, sur M. de Fuentès, que se dirigèrent ses grâces. Mais bientôt elle centralisa

ses attaques : M. de Metternich fut le but unique. Cela devint bientôt risible à un point choquant, et tellement choquant que le comte lui-même en était embarrassé. Non seulement son cœur l'éloignait d'elle, mais sa politique lui en faisait une loi. Il connaissait l'humeur de l'empereur contre ceux qui étaient les amants de ses sœurs : il n'avait nulle envie de l'encourir. Aussi se mit-il à faire la cour ce soir-là à une petite madame de Grandsaigne, femme du premier aide de camp du général, à laquelle, sans cela, il n'aurait jamais fait attention. La princesse ne fut pas dupe de cette manœuvre ; ses yeux d'aspic découvrirent bientôt où ceux du comte se dirigeaient, et dès lors elle me jura ainsi qu'à lui une haine violente et dont elle ne nous a donné que trop de preuves. (1)

« Le lendemain elle vint chez moi. Je ne rapporterai pas notre conversation. Je dirai seulement que ce fut la fausseté aux prises avec la franchise et que ce fut pour moi une heure d'agonie. Entendre cette bouche qui aurait voulu et qui

1. Il semble bien cependant qu'elle finit par faire entrer, bon gré mal gré, M. de Metternich dans le troupeau de ses amants, s'il n'y était déjà, n'en aurait-on comme indices que ces mots du chancelier Pasquier à propos d'un article additionnel secret signé par M. de Metternich lui-même, le 3 mars 1814, à Chaumont : « Outre les grands intérêts qui entraînèrent alors la détermination de l'Autriche, M. de Metternich se souvint peut-être des rapports qu'il avait eus pendant son séjour à Paris, avec la reine de Naples, sœur de Napoléon. L'article de Chaumont a presque le caractère d'une galanterie. » (Chancelier Pasquier, *Mémoires*, t. III,p. 111.)

Il est naturel que M. de Metternich ne se soit jamais vanté de cette conquête auprès de Mme Junot. Il était d'ailleurs d'une grande discrétion dans ses liaisons, qui étaient peut-être plus diplomatiques qu'autre chose.

devait plus tard prononcer mon arrêt de mort,[1] me jurer une amitié, un dévouement de sœur, c'était plus que mon âme loyale n'en pouvait supporter. Je lui cachai néanmoins une partie de ce que je ressentais : elle aurait perdu Junot si elle avait pu deviner qu'il m'avait tout appris. Pour lui je dus me taire.

« Elle repartit enfin. Ces messieurs l'accompagnèrent. Je restai dans ma retraite qui n'était troublée que par les personnes que j'ai nommées.

« M. de Metternich avait fait un grand pas dans ma confiance en me surprenant en larmes le jour où la princesse était au Raincy. Depuis ce moment, nous nous parlions, nous nous entendions à demi mot et cette sorte d'intimité n'était pas sans charme. Chaque jour je l'appréciais davantage. Je voyais se développer sous mes yeux tant de belles qualités, je voyais tant de nobles sentiments, une religion presque fanatique pour sa foi jurée, une stricte observance de tout ce qui est bien, enfin une belle et noble créature. Il avait aussi reçu le sceau du malheur, et un même malheur : sa femme, qu'il avait adorée, l'avait trahi. Le trait avait fait une blessure profonde et dont la cicatrice même était douloureuse. Cette sorte d'analogie me rapprochait de lui. »

La pitié... Le diplomate ne négligeait aucun moyen de parvenir à son but.

«Ce fut ainsi, poursuit Mme Junot, que j'arrivai à l'époque de mes couches. Je revins à Paris. Mes

1. En dévoilant au duc d'Abrantès sa liaison avec M. de Metternich.

couches furent heureuses. J'accouchai de mon Napoléon. J'envoyai aussitôt un exprès à son père. Il désirait avec ardeur un garçon ; jusque-là nous n'avions eu que des filles.

« La princesse vint me voir plusieurs fois pendant mes couches. Elle me fit part de beaucoup de projets d'amusements pour l'hiver, et j'étais de tous : des quadrilles, des bals masqués... Tout irait bien si j'en étais, tout irait mal si je refusais. — Quelle femme!

« Ce fut alors que des lettres anonymes m'avertirent de la conduite d'Alexandre en Portugal. Sa liaison avec Mme Foy, avec Mme d'Ega, tout ce train de vie était tellement scandaleux que le bruit en vint jusqu'ici ; et, sans ménagement, on me l'apprit à l'aide de moyens honteux. Je manquai en être victime. Une révolution laiteuse en fut la suite. Mais j'avoue que lorsque je revins à moi, mon cœur était calme et l'amour avait fui. Je voyais que Narbonne avait raison. »

Non, mille fois non, Narbonne n'avait pas raison! Sa morale était celle d'un roué et d'un corrompu. Hélas! c'est celle du monde, et elle n'est pas merveilleuse. Le vieux beau avait prévu assurément que Junot, avec la facilité de mœurs du XVIIIe siècle qui était d'ailleurs aussi la sienne, et avec ce côté cynique que prenait de plus la galanterie chez les militaires des armées impériales, ne garderait pas à sa femme une fidélité plus sévère que par le passé. Mais au lieu de parler avec le sourire aux lèvres de cette grave affaire, au lieu de chercher à la démoraliser en lui prêchant d'en faire autant de son côté, au lieu

de travailler à détruire un ménage qui, grâce au touchant pardon de Mme Junot s'était remis sur rails et promettait encore aux deux époux de longues années de bonheur, au lieu de travailler à la perdre enfin, le comte Louis eût mieux fait, puisqu'il la voyait chaque jour, de la raffermir dans ses sentiments de devoir, de la rappeler paternellement à la gravité de la vie : son âge le lui permettait, son passé, son rang dans le monde, sa réputation, auraient donné à ses paroles une autorité qui eût certainement fait impression sur elle. Pourquoi n'aurait-il pas aussi sermonné un peu ce grand étourdi de Junot? C'était son devoir d'ami que de lui reprocher de délaisser une femme aussi charmante que la sienne, et pour qui!... En somme, que lui manquait-il à Junot? Une direction, pas autre chose. Il s'était trouvé, à l'âge des passions, avec un tempérament de feu, lancé dans un monde où il avait toutes facilités pour les satisfaire : l'entraînement des camarades, les occasions, les préjugés divers du milieu où il vivait, une trop rapide élévation, une trop rapide fortune aussi avaient oblitéré en lui le sens réel des choses de la vie, mais le cœur était bon et pouvait surmonter le vertige de la prospérité. Il aurait eu besoin d'un guide et M. de Narbonne eût été bien inspiré si l'amitié lui avait fait prendre un tel rôle. Mais, sans chercher s'il n'avait pas quelque intérêt dans l'affaire, cela le rajeunissait, ce vieux fat de cour, que d'aider un jeune loup à ravir une brebis qu'il n'avait plus les crocs assez forts pour dévorer lui-même : l'ancien amant de Mlle Contat et de Mme de Staël n'était pas capable de se dépêtrer de la corruption qui était son élément et il

n'était pas fâché, par amour de l'art, par dilettantisme de « vieux marcheur » de travailler à la chute d'une honnête femme. Il semblait toujours dire à Mme Junot : « Quand vous voudrez avoir recours au diable, et vous y viendrez, pensez à moi. »

Quant à la conduite de Junot à Lisbonne, elle fut en effet telle que la pouvaient souhaiter M. de Narbonne et M. de Metternich pour les aider dans leur entreprise. On en peut lire les détails dans les *Mémoires* du général Thiébault (1). Ces nouvelles et retentissantes infidélités détachèrent définitivement Mme Junot de son mari : le comte de Narbonne avait préparé le terrain et commencé l'ouvrage : des lettres anonymes, bien dignes de cette indigne tâche, le terminèrent.

« Je relevai de mes couches, continue le *Journal intime*, plus brillante que jamais. Ma santé était parfaite. Paris n'avait jamais vu un concours plus remarquable d'étrangers de marque. Tout ce que le Nord a de plus noble, de plus riche, venait admirer cet homme singulier, ce héros presque fabuleux qui avait été donner des fers à leur sauvage pays. Tous les princes, les rois de la confédération étaient venus rendre leur premier hommage à leur souverain maître. Bien que gouverneur général du Portugal, Junot n'en était pas moins resté gouverneur de Paris. Le titre de gouvernante de Paris m'obligeait à une représentation quelquefois ennuyeuse, mais qui cependant avait son côté agréable en me faisant con-

1 Tome IV, p. 162 et suiv.

naître beaucoup de personnages remarquables. L'habitude que j'avais de tenir une maison ouverte me fut alors bien utile, et l'empereur me dit un jour aux petites entrées chez l'impératrice : « Madame Junot, vous et M. de Talleyrand, vous êtes les deux seules personnes qui *sachiez tenir un salon.* »

Mme Junot a écrit ailleurs, à propos de l'ordre que l'empereur avait donné à ses grands dignitaires de beaucoup recevoir : « Nous avions obéi avec d'autant plus de plaisir, que plusieurs de nous autres jeunes femmes nous avions dans notre famille, dans nos souvenirs, des motifs pour aimer cette manière délicieuse de vivre dans un intérieur d'autant plus apprécié qu'il formait le noyau d'une société plus étendue et plus intime cependant qu'aucune de celles que nous voyons aujourd'hui se réunir sous une bannière qui n'est celle ni de la parenté, ni de la convenance, ni même du plaisir. Sous le prétexte de parler d'objets graves et profonds, on se met en peloton pour ne rien dire. » Ceci était écrit vers 1829. Que n'aurait-elle pas dit de nos jours, où l'on ne se réunit, à Paris, que pour ne plus parler du tout, mais seulement pour entendre des acteurs et actrices, comme si les Françaises d'à présent étaient trop sottes pour que les hommes aient du plaisir à causer avec elles, ou comme si les hommes étaient trop laids et trop bêtes pour leur plaire. Avec la mode actuelle, qui consiste à parquer les habits noirs dans un salon, les épaules nues dans un autre, essayez donc de causer!... Et cette mode a pris : on appelle cela *recevoir!* Et, dans la capitale du pays qui était

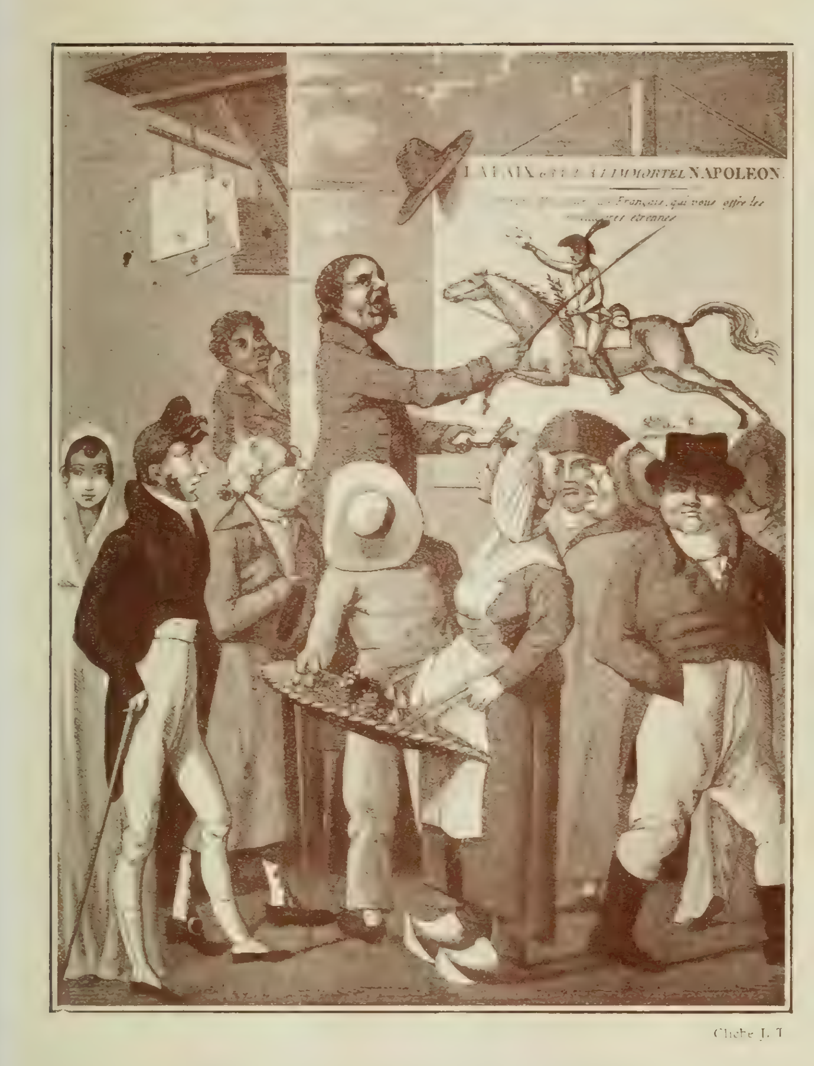
réputé le plus spirituel de l'Europe, on ne reçoit plus que comme cela. Est-ce que le troupeau moutonnier des gens du monde ne serait composé maintenant que de gens dénués de toute originalité, que de « gens à la mode? » Mais, comme tout ce qui est mode, cette manière de recevoir ne peut être que passagère. Ces salons, qui manquent à leur devoir qui est de développer l'esprit de sociabilité et de perfectionner, en l'amusant, l'esprit français par la conversation, seront bientôt désertés, balayés, oubliés comme tout ce qui fait faillite à sa destination, comme tout ce qui est inutile, parasite ou pourri, c'est-à-dire nuisible. Et une génération nouvelle pleine de sève, mais de sève française et non contaminée par un cosmopolitisme imbécile, poussera touffue et vivace sur le terrain où avaient germé, stériles, des institutions qui n'avaient mérité que la destruction. Les salons, « ces brillantes écoles de civilisation », comme les a appelés M. de Ségur, celui qui fut ambassadeur auprès de l'impératrice Catherine seconde, n'ont plus de raison d'être dès qu'ils manquent à leur mission. Cette mission, bien noble et bien glorieuse, si elle était comprise, est toute de civilisation, d'adoucissement des mœurs, de pacification des partis. C'est là que l'esprit se forme et s'aiguise, au contact des femmes et entre gens bien élevés, aux goûts fins et distingués : mais ceux-ci devraient être assez avisés et assez patriotes pour ne pas singer sottement les mœurs exotiques. Ce travers enlève encore à la France, et cela à la grande joie de tout ce qui nous jalouse en Europe, une de nos supériorités d'autrefois, le salon et tout ce qui en découle, c'est-

à-dire les mœurs douces et polies, l'affabilité, la sociabilité, en un mot « l'urbanité. » Pourquoi les « cercles », les « clubs » de toute sorte se multiplient-ils? C'est parce qu'il y a de moins en moins de salons où l'on cause, où les hommes, les jeunes gens puissent parler en toute liberté avec les femmes et les jeunes filles. Le cercle, le café, prennent le jeune homme, en France, dès la fin de ses études, et même avant; il devient ensuite la proie des maîtresses. Les salons peu amusants de nos jours en sont plus cause qu'on ne le croit. Tant que les maîtresses de maison aimeront mieux se mettre en dépense d'argent qu'en dépense d'esprit pour faire accueil, il en sera ainsi. Mais pourquoi aiment-elles mieux amuser leur monde par des gens à gages que par elles-mêmes? Eh! mon Dieu, par vanité pure, et par la plus sotte des vanités, la vanité de la richesse. Elles veulent qu'on dise : c'était très beau, il y avait un tel de l'Opéra, qu'on a payé tant, une telle de la Comédie-Française qu'on a payée tant. Aucune ne met son ambition à faire dire : « Elle reçoit on ne peut plus gracieusement et elle sait s'entourer de personnes aussi spirituelles et aussi aimables qu'elle. »

Mais reprenons le *Journal Intime* de Mme Junot :

« Nous vivions dans un vrai tourbillon. Tous les jours des bals, tous les jours des fêtes! Le mariage de la jeune Antoinette Murat avec le prince de Hohenzollern, et de Mlle Tascher avec le prince d'Arenberg donnèrent lieu à de nouvelles magnificences. C'était exactement une vie d'enchantement. Parfaitement guérie de ma fatale passion,[1]

1. Il est profondément triste d'entendre Mme Junot parler ainsi de l'amour qu'elle avait eu pour son mari.



Cliché J. T

ESTAMPE PUBLIÉE A L'OCCASION DE LA SIGNATURE
DU TRAITÉ DE PRESBOURG.

je jouissais pour la première fois du bonheur que peut avoir une jeune femme dans ma position, avec une fortune de huit cent mille livres de rente. Car c'était à cela que se montait la portion du revenu de Junot laissé par lui pour que sa femme et sa maison représentassent dignement. Ses appointements à cette époque se montaient à quinze cent mille francs. Mais l'empereur exigeait une magnificence extrême soit dans la toilette, soit en toute chose [1]. Et tout était en proportion.

« Je voyais plus souvent, et cependant moins, M. de Metternich. Plus, en ce que pas un jour ne se passait sans que nous nous rencontrassions, et moins parce que, me levant tard, me baignant, je ne pouvais voir personne le matin. A cinq heures une nouvelle toilette était commencée et jusqu'à trois heures du matin je n'étais plus libre.

« On préparait alors un quadrille magnifique [2]. C'était l'épisode de Cora et d'Alonzo dans les *Incas*. Plus de quarante millions de diamants devaient figurer dans ce quadrille. Les personnages n'étaient au nombre que de quarante-huit. Dans une répétition, mon pied porta à faux et, sans me donner une entorse, il me fut ordonné de garder ma chambre pendant plusieurs jours pour ne pas faire manquer le quadrille dont j'étais une des princi-

1. Junot et sa femme, sur ce point, lui donnaient toute satisfaction : la générale dépensait 200.000 francs par an, pour sa toilette seulement, à en croire Mme Georgette Ducrest ; et son mari était appelé par Napoléon, le roi Marmont II. On sait que Marmont, en campagne, ne mangeait que dans de la vaisselle plate et avait une centaine de domestiques pour le servir.

2. Chez la grande-duchesse de Berg.

pales actrices, tant par ma personne que par mon écrin qui valait plus de cinq cent mille francs. Je me condamnai donc à me laisser bassiner avec de l'opodeldock et à rester trois ou quatre jours sur une chaise-longue.

« C'est ici qu'il faut que je dévoile le fond de mon cœur et que je sois franche avec vous. C'est ma vie que je vous raconte. C'est mon âme que je vous dévoile. Toute la minutie de ces détails, je ne puis la passer. C'est retrancher des couleurs d'un portrait, ou lui ôter un de ses traits.

« Il y avait alors six mois qu'Alexandre m'avait quittée. Depuis ce temps j'avais encore éprouvé des orages et des souffrances. Fatiguée d'agitations et de larmes, jamais sans nul doute mon cœur ne se serait éloigné de lui si de nouvelles injures n'étaient venues le déchirer. Mais lorsque j'appris que mon amour pouvait même être ridicule[1], quand je me vis préférer des femmes sans honneur, sans amour, dont il fallait même payer les caresses, car pour Mme Foy, une épaulette pour le mari faisait l'affaire[2], et pour Mme d'Ega, une place pour le comte d'Ega, voilà ce qui était exigé, — ce fut alors

1. Encore une fois l'amour de Mme Junot pour son mari ne pouvait en aucune façon être ridicule : il était au contraire infiniment respectable. C'est M. de Narbonne qui s'évertuait à démoraliser la jeune femme et à lui faire voir faux en cette difficile épreuve. Toutes nos fautes en conduite sont-elles autre chose que la conséquence d'un raisonnement faux auquel nous obéissons parce qu'il flatte nos penchants, — pas les bons, mais les mauvais ? M. de Narbonne le savait bien.

2. Cf. Thiébault, *Mémoires*. t. IV, p. 162-164. Il paraît bien en effet que, malgré ses mérites, l'illustre orateur libéral de la Restauration, l'éminent écrivain de l'*Histoire des guerres de la Péninsule*, ne dut pas son épaulette de général à ses talents militaires et à ses brillants services, mais à l'inconduite non moins brillante de sa femme.

que l'amour s'éloigna et s'éteignit. — Mais que je souffris alors un autre genre de tourment!... Quoi! Je n'avais que vingt-quatre ans et déjà la vie était décolorée pour moi! Tout était mort! Cette flamme vivifiante était éteinte! Ce feu sacré qui animait mon être, je ne devais plus jamais, jamais le sentir brûler mon cœur!... Toutes ces réflexions pesaient sur mon âme et la rendaient souffrante, mais d'un genre de souffrance presque insupportable, au point de regretter les souffrances passées ».

En écrivant ces mots, la pauvre femme oublie que l'amour, « cette flamme vivifiante », qu'elle regrette plus que celui qui la lui avait fait connaître, elle l'avait goûté, elle en avait joui dans toute sa plénitude, entourée de tous les enivrements des honneurs et du luxe pendant sept ans. Sa part n'était-elle pas assez belle? Combien de femmes, aussi bien douées que Mme Junot, mais moins favorisées de la fortune, s'estimeraient heureuses et auraient du bonheur jusqu'à la fin de leurs jours si, pour leur part d'amour, il leur était échu le quart de celle qu'eût Mme Junot auprès de son mari ! Si le général l'oubliait momentanément, sa jeune femme n'avait-elle pas mille compensations : les richesses, les diamants, les voitures, un rang élevé à la cour? Ne partageait-elle pas la gloire de l'un des plus illustres compagnons d'armes de « l'homme des siècles » ? Son nom n'était-il pas entré à jamais dans l'histoire ? De plus, le général Junot venait d'être créé duc d'Abrantès, et elle était duchesse !... Par dessus tous ces bonheurs, n'en avait-elle pas un auprès duquel le reste n'est rien, n'avait-elle pas ses enfants ? Et la plus grande félicité, pour une

femme, n'est-ce pas d'être mère, de renoncer à tout pour élever elle-même ses enfants, pour chercher à développer jusqu'à leur plus haute perfection les heureuses facutés qui se peuvent trouver en eux, combattre les mauvais germes et, si leur père a eu quelques défauts, de travailler à les en préserver ? D'ailleurs, le général se donnant des torts à Lisbonne, était-ce une raison pour s'en donner de semblables à Paris? Mais la pauvre oubliée était encore bien jeune pour avoir de ces sérieuses pensées, et ce n'est pas le milieu frivole où elle avait vécu et où elle vivait qui aurait pu les lui donner. De plus, le terrain, chez elle, était trop bien préparé par les dissolvants discours de M. de Narbonne et par les regards doucement azurés de M. de Metternich pour ne pas éloigner ces pensées sérieuses si elles avaient eu quelque velléité de venir. Entre un roman d'amour avec le blond ambassadeur et les saines jouissances du devoir accompli envers ses enfants dans le cercle des occupations domestiques, elle préféra le roman. Gâtée comme elle l'était par la vie trop facile et le trop de richesses, trop jeune ou plutôt trop heureuse pour que l'esprit de devoir et de sacrifice ait eu le temps de se développer chez elle, trop amoureuse de sa vie en l'air pour se renfermer dans sa douleur, trop frivole pour songer à le faire, Mme Junot se laissa aller au bonheur frelaté de se voir aimée par un autre que son mari, de s'entendre dire sur tous les tons qu'elle était aimée... Elle avait bien lutté un peu, mais avait-elle la ferme volonté de ne pas dépasser les limites d'un amour purement platonique, de l'association tout éthérée de deux âmes ?

« Ce fut alors, poursuit-elle, que cet amour de M. de Metternich vint m'apparaître comme l'aube d'un beau jour. Je ne voulais pas y répondre, mais je jouissais d'être aimée. Je retrouvais encore ce regard d'amour qui me couvrait, m'enveloppait pour ainsi dire. Il y a dans le véritable amour une magie contagieuse qu'on ne peut éloigner, — et je l'éprouvai.

« J'étais précisément sous ce charme lorsque cet accident m'arriva.[1] Depuis quinze jours M. de Metternich ne me parlait presque plus, mais il savait se placer de manière à ce que ses yeux ne me quittaient jamais. Si l'on chantait, il saisissait l'à-propos de la romance et son regard devenait tendre ou suppliant. Enfin jamais il ne m'en avait tant dit et jamais sa bouche n'avait moins parlé.

« Le jour même où je fus condamnée à ma réclusion, il vint chez moi le matin. J'étais occupée à peindre; mon pied était sur un tabouret et moi j'avais évité l'état de la chaise-longue que je déteste. Nous fûmes longtemps sans parler d'une manière suivie. Ce n'est que quelque temps après que j'ai su qu'il était d'une timidité extrême et que cette timidité redouble dans de certaines occasions. Nous commençâmes par nous disputer sur une chose de peu d'importance. Je m'aperçus que sa voix était troublée et la mienne s'altéra. Tout à coup je me tus au milieu d'une phrase commencée. Au même instant un rayon de joie traversa son regard. Il voulut parler, il ne put achever sa phrase également. Je baissai les yeux. Son agitation devenait contagieuse et je n'osais plus le

1. L'accident qui la condamna à quelques jours de chaise-longue.

regarder. Tout à coup il se lève, prend son chapeau et, sans me dire une parole, il s'enfuit de mon cabinet. Je restai confondue. Je ne pouvais m'expliquer cette conduite, lorsque je le vis rentrer. Il revint s'asseoir près de moi et me dit :

— En vérité, je dois vous paraître bien fat?

— Non. Pourquoi?

— Oh! Pourquoi?... Parce que j'ai un mot à vous dire, que je ne le puis, et que si vous ne le dites pas, jamais je ne pourrai parler.

« Je ne sais pourquoi dans cet instant je fus m'imaginer qu'il ne pouvait se lier avec moi parce qu'un empêchement quelconque s'y opposait. Mais cette idée s'empara de mon esprit et s'y établit entièrement. Je lui répondis froidement et nous nous séparâmes après deux heures de conversation dans lesquelles nous n'avions rien dit bien que nous eussions beaucoup parlé.

« Après son départ, je descendis en moi-même... Depuis quelque temps, depuis deux mois, je me sentais attirée vers lui. Je m'aperçus en frémissant qu'il importait à mon repos que je fusse aimée de M. de Metternich. Cette découverte me brisa l'âme. Je trouvais du charme dans les mêmes douleurs que je voulais oublier et je les redoutais. Toute cette incohérence d'idées me bouleversait. Je fis défendre ma porte. Je restai seule toute la soirée. Assise au coin de mon feu, la tête appuyée tristement sur ma main, je réfléchissais avec larmes à tout ce qui pouvait résulter de malheur pour moi du sentiment qui me dominait déjà. J'étais plongée dans mes réflexions lorsque la porte de mon boudoir s'ouvrit et que mon valet de chambre annonça M. de Cambyse et M. le

comte de Metternich. Je me hâtai d'essuyer mes yeux et M. de Cambyse me demanda de la part de la princesse[1] de lui prêter un fort bel ouvrage sur la Russie, où les costumes sont coloriés, pour organiser le quadrille qui devait suivre celui des Vierges du Soleil[2]. Je dis à M. de Cambyse que, ne pouvant me lever, on allait le conduire à la bibliothèque, qu'il choisirait ce que voulait la princesse et pourrait l'emporter. Il me salua et s'en fut.

« Lorsque nous fûmes seuls, M. de Metternich me dit :

— Ma conduite, madame, doit vous paraître bien inconvenante, mais il m'aurait été impossible de laisser finir cette journée sans avoir une solution sur une chose qu'il m'importe de savoir. Je suis venu à votre porte il y a une heure : on m'a dit que vous aviez donné l'ordre de ne laisser monter personne parce que vous étiez souffrante. Je me suis éloigné; mais ramené par mon inquiétude, je suis revenu au moment où M. de Cambyse, porteur d'un ordre de la princesse, était plus heureux que moi. J'avoue qu'en voyant les deux grands battants de votre porte s'ouvrir pour cet homme, je n'ai pu résister à la tentation, et je l'ai suivi. Me le pardonnez-vous?

— Sans doute, lui répondis-je. Mais quel ennui vous êtes venu affronter ! Je suis maussade au delà de tout, continuai-je en essayant de plaisanter.

1. M. de Cambyse, ou plutôt de Cambis, était chambellan de la grande-duchesse de Berg. (J. T.).

2. Quadrille que la princesse avait, sur le conseil de M. Delonchamps, son secrétaire des commandements, tiré des *Incas*, de Marmontel. (J. T.).

« Nous gardâmes quelque temps le silence. Je fixais le feu. En levant les yeux, je rencontrai les siens fixés sur moi avec une telle expression de tendresse que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

—Qu'avez-vous donc? me demanda-t-il en s'approchant de moi et me prenant la main; vous pleuriez quand nous sommes entrés.

— Moi? Non certainement. Quelle idée!...

— Vous pleuriez, je l'ai très bien vu. Et tenez, ajouta-t-il en prenant mon mouchoir de batiste qui était tout trempé de larmes, voilà un triste témoin. Avez-vous encore reçu une nouvelle blessure? En vérité, continua-t-il en s'animant, vous êtes inconcevable; vous vous tuez, vous pleurez, vous détruisez votre santé, et cela pour...

— Pas un mot de plus à ce sujet, interrompis-je; vous savez qu'il me déplaît. D'ailleurs je vous donne ma parole que c'est un autre objet qui causait le chagrin, très passager au reste, dont vous vous êtes aperçu.

— Vraiment? Quoi! Ce n'est pas pour votre Alexandre que vous pleuriez?

— Encore!... Non, ce n'est pas pour lui, et jamais il ne me coûtera de larmes maintenant. Une tendre et fidèle amitié, il peut l'attendre de moi; mais un sentiment plus tendre, jamais!

« M. de Metternich m'écoutait dans une sorte d'extase. Il prit ma main, la posa sur son cœur : il battait avec une force extrême.

— Je ne puis rien dire, me dit-il à voix basse; mais vous me comprenez, n'est-ce pas?

— Ah! lui dis-je, abusez-vous donc à ce point de ma confiance? Et parce que je n'aime plus, est-ce donc une raison pour croire que je puis oublier?...

— Non, non, je ne demande rien, continua-t-il toujours à voix basse. Je ne demande même pas de l'amour.

. . . .

Ces mots, sans doute, encouragèrent M. de Metternich. Rentré chez lui, il écrivit à la duchesse une lettre dont le commencement est perdu, avec quelques pages du milieu de ce *Journal intime;* mais dont voici la fin :

« ...désespoir. Ma raison ne peut tenir longtemps à toutes ces agitations qui me tuent. Laure, ayez pitié de moi. Je ne sais ce que je vous demande. Je ne sais ce que je veux. Je suis un pauvre insensé. C'est à mains jointes, avec le sentiment d'adoration intime que j'ai pour vous, Laure. que je vous supplie de me donner la vie. Dussè-je endurer votre colère, je répèterai : Et pourquoi, pourquoi cette fidélité pour un homme qui ne l'apprécie même pas? Ah! Laure, méritez-vous un cœur comme le mien?... Pardon! Mille fois pardon! Ma tête brûle depuis trois jours; la fièvre ne m'a pas quitté. Gall voulait que je restasse au lit, mais je ne vous aurais pas vue!

« Cette lettre, écrite au milieu de la nuit, vous sera remise à votre réveil. Elle me précédera de quelques heures. Laure, Laure, faites que l'accent de ma plainte n'ait pas été proféré en vain; qu'un doux regard me redonne la vie. Je ne veux pas que vous me répondiez. Je ne veux pas de lettres. Que me diriez-vous? Je ne veux rien entendre. Je veux... Je veux... Ah! Je ne veux rien. Mais quand

vous devez m'ôter ou me rendre la vie, pouvez-vous hésiter dans votre réponse? »

« Cette lettre me fit un mal que je ne puis exprimer. Je ne savais que trop qu'elle ne contenait que la vérité. Depuis un mois surtout le malheureux Clément[1] changeait d'une manière frappante. Sa pâleur, sa maigreur, attestaient ses combats, son insomnie et l'agitation continuelle qui le dévorait. Hélas! Moi aussi je combattais. Je souffrais. Je souffrais avec d'autant plus de violence que c'était une violente conviction qui était mon soutien en ces heures de souffrances.

« ... Mon frère avait des notions parfaitement justes sur la vertu des femmes. Il était convaincu que pour leur propre bonheur elles devaient être vertueuses. Il avait de bonne heure inculqué des principes sûrs dans mon âme. Une ancienne religieuse des Dames de la Croix, sœur sainte Rosalie, avait été chargée de mon instruction religieuse, et c'est à son esprit juste et éclairé que je dois ceux que je professe et cette religion dégagée de tout principe d'égoïsme et de superstition. Je crois en Dieu et à tous nos mystères avec une foi sincère; je crois avec ferveur. J'ai une croyance bien affermie et cette certitude que les fautes sont punies et les sacrifices récompensés. Ma mère, bien qu'elle fût de la religion grecque, était de la plus douce et de la plus grande tolérance, et ses conseils avaient aidé mon frère et sœur Rosalie dans leur tâche. Vous devez comprendre après cette explication combien je devais souffrir au moment où je me voyais exposée à trahir mes devoirs d'épouse et de

1. C'était le prénom de M. de Metternich. (J. T.).

mère. Je ne fais point ici de phrases de roman. J'étais vraiment malheureuse. Je pourrais intituler cette narration : *Le fond de l'âme dévoilé.* Ainsi, croyez comme une de vos pensées tout ce que j'écris et ce que je me laisse même entraîner à dire.

« Le printemps arriva. Avec lui cessèrent les fêtes, les bals mais revinrent les douces et belles journées. L'empereur nous demanda de lui vendre le Raincy. Nous le lui cédâmes pour un million (1). N'ayant pas de campagne, je pris la Folie

1. Il avait été adjugé pour 10.000 livres, en juillet 1796 *(Censeur des journaux.)* Malgré toutes ma sympathie pour l'aimable duchesse d'Abrantès, je lui ferai ici un reproche. Hélas ! ce n'est pas le seul. L'empereur l'avait un jour mandée aux Tuileries et lui avait dit à brûle-pourpoint : « Je vous prends le Raincy... Aussi bien ne suis-je pas fâché de le faire dans l'intérêt même de ce fou de Junot... » Quel que fût le mécompte de la duchesse en se voyant tout à coup privée du Raincy qu'elle aimait, elle aurait dû s'estimer heureuse de pouvoir être agréable à l'empereur en lui en faisant le sacrifice ; au lieu de faire la grimace et de dire que Junot en serait très peiné, elle aurait dû se souvenir qu'ils tenaient tout de l'empereur, grades, honneurs et fortune. Elle aurait dû dire : « Sire, mon mari qui a déclaré cent fois qu'il donnerait pour vous jusqu'à la dernière goutte de son sang, serait heureux de vous offrir lui-même le Raincy s'il savait qu'il pût vous être agréable : il me remerciera, j'en suis sûre, de vous dire que c'est pour nous deux un bonheur que de vous l'offrir comme un faible témoignage de notre gratitude. » Ce n'eût pas été là un langage courtisan, mais reconnaissant. Malheureusement, une trop grande richesse oblitère les meilleurs cœurs. L'empereur ne fut pas content de l'humeur que laissa paraître Mme Junot, et il fut dès lors disposé à croire le mal que leurs ennemis lui disaient d'elle et de son mari. En manifestant cette humeur, Mme Junot faisait une autre maladresse : intelligente comme elle l'était, diplomate par-dessus le marché et habituée au caractère de Napoléon, elle aurait dû voir que l'idée de l'empereur était bien arrêtée, et qu'il ne serait pas adroit à elle de montrer du mécontentement ; qu'il lui faudrait toujours céder et que mieux valait le faire de bonne grâce que par contrainte. C'était un mérite qu'il était habile de se donner et

de Saint-James, à Neuilly, mais dans la partie de Neuilly qui touche au Bois de Boulogne et qui s'appelle le Neuilly neuf.

« M. de Metternich avait une petite maison à Boulogne. Tous les matins, il venait en cabriolet passer quelques heures près de moi pendant que je dessinais. Il allait dîner avec ses enfants, puis revenait le soir. Depuis quelque temps il était moins sombre. J'étais heureuse de le voir plus calme. Mais bientôt cette sombre morosité revint plus profonde que jamais et sa santé s'altéra au point de m'alarmer.

« Il ne me disait plus rien. Nous passions nos matinées dans un cabinet de travail situé après ma chambre à coucher, à l'extrémité de ma maison. Le boudoir était une petite rotonde charmante. Un divan circulaire la meublait. Eclairée par la voûte, elle avait cependant une porte qui donnait sur un jardin particulier dont j'avais seule la clef et qui était rempli des fleurs les plus rares dont j'étais abondamment fournie par la serre chaude appartenant à cette maison. Cette serre, après celle de la Malmaison, était la plus belle des environs de Paris : les magnolias, les daturas, les plus beaux orangers entouraient ma retraite et les plates-bandes étaient remplies d'œillets, de jasmins, de roses, d'héliotropes et de tubéreuses. Tous les parfums, sans être nuisibles, embaumaient l'air et rendaient ce séjour

puisque le cœur n'allait pas au devant du désir de l'empereur, Mme Junot devait dire que, tenant tout de sa générosité, tout ce qu'ils avaient était à lui.

C'est à ce moment que Napoléon enlevait à Junot, sans doute pour sa conduite inconsidérée à Lisbonne, son titre d'aide de camp de l'empereur.

enchanté un endroit de délices. Je l'avais fait clore par une haie que des chèvrefeuilles garnissaient, et de l'autre côté un magnifique canal le rendait inabordable. Le long du canal était une allée de tilleuls dont chaque pied était une colonne de fleurs parce que j'avais fait mettre à tous des rosiers, des résédas, et des jasmins. Cette allée menait à une grotte dont l'intérieur était ravissant. C'était une salle de bains construite dans un rocher avec l'apparence de la rusticité et avec la recherche cependant du luxe le plus effréné. C'était tout ce luxe qui avait fait dépenser là à M. de Saint-James six millions au moins. Aussi la maison a-t-elle gardé le nom de Folie de Saint-James. En allant à Saint-Germain, c'est la maison qui est à la gauche du pont. Elle est aujourd'hui fort détruite, mais on y retrouve encore des traces de son ancienne splendeur.

« Le mois de juin était à sa fin. L'été menaçait d'être brûlant. Les femmes de ma société qui passaient l'été chez moi, me demandaient de faire construire une tente au bord de la Seine et d'aller nous baigner le soir après le soleil couché. Je fis ce qu'elles voulaient. J'en éprouvai moi-même beaucoup de bien. Mon sang se calma, mes nuits furent plus paisibles et mes matinées s'écoulaient au moins d'une manière moins agitée, près de Clément qui, par son silence éloquent, son dépérissement visible, me rendait ces heures-là des heures de supplice et d'angoisses.

« Je l'aimais. Je l'aimais avec un cœur vrai et tendre. Mais je m'étais fait un plan de conduite dont tout l'amour ne pouvait me faire dévier. Et cependant je l'aimais ; je le répète, je l'aimais.

Tout mon être s'élançait vers lui et je sentais quelquefois mon cœur défaillir en voyant ses yeux se fixer sur moi et me dévorer, pour ainsi dire, sans proférer un son, sans donner passage à une parole. Et cependant il doutait de moi.

« On me demanda de jouer la comédie. Je ne pus refuser. Nous jouâmes, et nous jouâmes bien. La princesse Caroline le sut. Elle me fit demander une autre représentation. Nous jouâmes le *Barbier de Séville*. Dugazon me disait avec humeur le jour de la représentation : « C'est bien nécessaire que vous ayez ce talent, c'est bien utile à une duchesse!

« M. de Metternich vint de bonne heure le jour de la représentation. Il était agité. Son air me frappa. Je lui demandai ce qu'il avait.

— C'est la princesse qui me déplaît.

— Et pourquoi?

— Si je vous le dis vous me prendrez pour un fat.

— Non, mais je me doute de ce que vous allez me dire, et je m'en suis aperçue.

« En effet, j'appris que cette femme était devenue éperdument amoureuse de M. de Metternich ; qu'après l'avoir engagé à déjeuner, il s'était passé une scène dans laquelle elle avait joué un rôle infâme.

— Elle me cause un dégout physique, me dit-il.

— Ah! nous sommes perdus, lui dis-je. Comment voulez-vous que son amour-propre blessé ne se venge pas?

— Laure, c'est vous qui nous perdez. Si j'étais plus heureux, je me contraindrais davantage. Cette frénésie qui m'agite quand votre vêtement

touche seulement ma main, cette agitation serait calmée et...

— Et vous ne m'aimeriez plus. N'est-ce pas cela que vous voulez dire?

« Il devint pourpre de colère.

— Votre cœur ne m'a jamais entendu, s'écria-t-il.

« Et il s'en allait en fureur. Mais il revint et, me prenant la main.

— Laure, prenez garde à vous! Cette femme vous hait. Prenez garde à vous!

« En effet, le soir je l'examinai et je remarquai que l'enfer ne donne pas un autre regard à ses délégués. A chaque applaudissement que le public me donnait, on voyait qu'elle souffrait. Elle dut alors souffrir beaucoup, car mon rôle alla fort bien et je m'en acquittai à la satisfaction générale. Après le spectacle, il y eut un souper et quelques contredanses furent dansées, ce qui nous fit retirer à une heure du matin.

« J'étais excédée. La fatigue de cette soirée avait ramené cette agitation intérieure qui me brûlait quelque temps avant. Je quittai mon costume de *Rosine* que j'avais gardé pour le souper, et m'enveloppant d'un grand peignoir de mousseline, je congédiai ma femme de chambre et je descendis dans mon petit jardin pour y respirer et m'enivrer du doux parfum de mes belles fleurs.

« Jamais, même en Italie, je n'ai vu de nuit plus ravissante que celle-là. La lune était à son déclin et ne donnait qu'une lueur douce qui se reflétait dans les belles eaux du canal et qui perçait à travers les masses de feuillage des beaux tilleuls chargés de leurs grappes fleuries. Je descendis toute cette allée, livrée aux plus douces rêveries.

Au Raincy, tout était souvenir, et souvenir amer puisqu'il me retraçait un bonheur perdu et perdu sans retour. J'arrivai ainsi sans m'en douter à la grotte des bains.

« Cette grotte avait une issue qui donnait sur le bord de la Seine. C'était par là que nous nous rendions à la tente, sous laquelle nous nous baignions. L'intérieur de la grotte n'était pas entièrement sombre, parce qu'une ouverture laissée à la voûte donnait passage à la lune d'une manière suffisante. Cependant cette demi-obscurité m'effraya, d'autant plus que je crus entendre du bruit. La peur me prit. Je m'avançai vers le jardin et quand j'eus atteint l'avenue des tilleuls, je doublai le pas. Mais la force me manqua lorsque j'entendis distinctement marcher derrière moi. Je crois que je me serais évanouie si une voix bien connue n'avait frappé mon oreille, et je tombai presque morte dans les bras de M. de Metternich.

— Je vous ai bien effrayée, me dit-il d'une voix tremblante.

« Je ne pouvais rien répondre : d'abord la peur, ensuite la colère m'étouffait.

— Quel est votre projet, lui dis-je enfin, en faisant cette démarche?

— Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je ne puis vivre ainsi. Je suis déterminé à mourir si vous ne me donnez enfin la preuve que vous m'aimez. Vous m'aimez, dites-vous, et vous me laissez mourir! Vous m'aimez et vous me sacrifiez à de sots préjugés. Car enfin, pour le monde, je suis votre amant. Personne ne croit à la pureté de notre liaison. Je vous vois chaque jour, on sait que je vous aime, on ne peut croire que nous



Cliché J. F.

MARIAGE DU PRINCE JÉROME BONAPARTE ET DE LA PRINCESSE FRÉDÉRIQUE-CATHERINE DE WURTEMBERG (22 AOUT 1807).
Gravure de RUHIERRE, *d'après le tableau de* REGNAUD. (*Musée de Versailles.*)

mettions entre nous une barrière telle [que celle] qui existe. Laure, Laure, soyez à moi, ou je vous le jure, vous serez cause de quelque catastrophe dont le remords empoisonnera bien autrement vos jours que celui d'avoir fait mon bonheur.

« Je ne pouvais que pleurer, et pleurer avec sanglots! Je suffoquais. Il était à genoux devant moi. Je penchais la tête pour lui parler, mes larmes baignèrent son visage.

— Oh! tu pleures, me disait-il, tu pleures et tu me laisses souffrir!

« Bientôt mon agitation devint convulsive : il se releva pour me soutenir, sa bouche rencontra la mienne... Je ne sais ce que je devins, mais il m'emporta dans ses bras dans la grotte qui était à un pas de nous, et quand je revins à moi, j'avais commis une faute que je devais expier avec des larmes de sang. Son délire était si grand, son bonheur si profondément senti, que je me serais reproché de lui laisser voir ce que j'éprouvais. D'ailleurs, maintenant, tout ce qui me restait était de tâcher de trouver dans cette même faute un peu de bonheur que j'y avais perdu.

— Je suis à toi, lui dis-je; maintenant c'est à toi à dicter tes volontés. Je suis ton bien. Mon cœur est avide de bonheur et il a tant souffert! Je le livre à toi... »

Ne terminons pas cette première partie de la vie de la générale Junot, duchesse d'Abrantès, sans relever le raisonnement très faux par lequel elle la termine elle-même. « Tout ce qui me restait, dit-elle, était de tâcher de trouver dans cette faute un peu du bonheur que j'y avais perdu. »

Non, madame la duchesse : il vous restait une chose infiniment plus haute à faire : c'était de vous recueillir, de regretter votre faute et de vous en repentir. Quand on a l'âme encore assez droite pour reconnaître qu'on a fait fausse route, il faut avoir le caractère assez fortement trempé et assez dégagé de sophismes pour reprendre sur l'heure le chemin du devoir. Mais qui donc possède assez d'énergie pour renoncer à une erreur amoureuse avant d'en avoir tiré tout ce qu'il en espère de bonheur?

CHAPITRE IX

Cancans et médisances. — Entre princesse et duchesse. — Rivalité. — Reine de Naples! — Propos de princesse. — Le général Sebastiani est un drôle et un misérable. — Nouvelles de Portugal. — M. d'Espinchal et la duchesse d'Abrantès. — Audience de l'empereur. — La duchesse traite Napoléon *comme un petit garçon*. — Retour de Junot. — Sa femme va au-devant de lui à La Rochelle. — Junot part pour le siège de Saragosse. — Son retour. — Fête à l'Hôtel de Ville. — Bal Marescalchi. — Incidents divers. — Scène effroyable. — Réconciliation.

Cependant le monde parlait : la jeune femme ne cachait pas assez son bonheur de contrebande. Elle avait fait beaucoup d'amabilités à Mme Thiébault, femme du chef d'état-major du duc d'Abrantès en Portugal, et Zozotte, la légendaire Zozotte, autrement dit la baronne Thiébault, était heureuse d'y répondre. Mais un jour elle se fâcha, et M. de Metternich sans s'en douter, n'était pas étranger à cet incident. « Je ne me rappelle plus, raconte la général Thiébault, combien ces relations devenues si amicales et si multpliées (entre la duchesse et la baronne) durèrent; mais, un matin que Zozotte alla voir Mme Junot, sa visite parut donner quelque humeur. Je sais que Mme Junot n'était pas seule; j'admets qu'elle pût avoir des raisons pour désirer ne pas s'occuper de deux per-

sonnes en ce moment; je comprends qu'elle pût être contrariée d'avoir oublié de faire défendre sa porte; enfin je suppose que, comme duchesse et femme d'un homme auquel j'avais de grandes obligations, elle pût croire avoir mis des formes infinies : mais Zozotte n'était pas de caractère à se payer de semblables considérations, ni à pardonner l'apparence d'une désobligeance; aussi abrégea-t-elle sa visite et ne remit plus les pieds chez Mme d'Abrantès. »[1]

Il serait surprenant que la bonne Zozotte n'ait raconté que plus tard, et à son mari seulement, la fredaine de la duchesse, sur laquelle elle devait bientôt prendre exemple elle-même si complètement. En tout cas, d'autres langues marchaient. Les assiduités de M. de Metternich avaient été remarquées. On l'épia. On épia Mme d'Abrantès. On surprit toutes les particularités de leur liaison et une mémorialiste fort renseignée sur les femmes de la cour impériale, a écrit que M. de Metternich, qui leur avait appris à toutes le langage des fleurs, en avait fait, avec l'aimable duchesse, un moyen de correspondre dans le monde. C'est ainsi, dit-elle, que, lorsqu'il allait chez elle, — et il y allait tous les jours, — « toutes les impressions se traduisaient par les fleurs dont elle s'entourait. Un jour de vapeurs, c'était de soucis qu'elle se couronnait ; sa robe, ses appartements se couvraient de guirlandes de cette fleur, ses vases et ses corbeilles s'en remplissaient; un autre jour, les roses s'unissaient aux pensées, les scabieuses à l'églantine, et dès l'entrée, dès le vestibule, on devinait

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 181.

les sentiments de tendresse, de jalousie, de haine ou d'indulgence qui préoccupaient la déesse du logis. »[1]

On ne se contenta pas d'épier les faits et gestes de la duchesse et de l'ambassadeur : la médisance fut bientôt de la partie. Les bonnes langues de la cour s'en donnèrent à cœur-joie : elles furent d'autant plus heureuses de le faire qu'on en voulait beaucoup à la jeune femme de toutes ses supériorités. Enfin la chose parvint aux oreilles de la grande-duchesse de Berg. Or celle-ci était jalouse de Mme d'Abrantès, et pour plus d'une raison. Elle s'était amusée à couronner une rosière à Neuilly. Mme d'Abrantès eut l'imprudence d'en couronner une autre peu de temps après dans la même commune : le château de Neuilly était décidément trop près de la Folie Saint-James, comme l'hôtel d'Abrantès était trop près de l'Elysée-Napoléon. Mme d'Abrantès eut ainsi la maladresse d'afficher une sorte de rivalité avec la princesse Caroline, et comme une intention, bien involontaire assurément, de se mettre sur le même pied qu'elle. Elle ne le sentit pas, mais la princesse en fut mortifiée et ne le lui pardonna pas. Ce qu'elle lui pardonna encore moins, ce fut sa liaison avec M. de Metternich. Avait-elle trouvé son chemin de Damas ? se faisait-elle maintenant le champion de la vertu et, ne se contentant pas de prêcher d'exemple, voulait-elle que les femmes de la cour impériale ne donnassent, comme elle, aucune prise à la médisance?... Allons donc! Elle n'était pas si bête!... Elle était, tout simplement, devenue amou-

1. Mlle Cochelet, *Mémoires*, t. I, p. 117.

reuse de M. de Metternich et voulait l'enlever à sa rivale : quoi de plus naturel?

Elle avait commencé par prendre ombrage des assiduités du bel ambassadeur auprès de son ancienne amie d'enfance. Puis, la jalousie naissant avant l'amour, de même qu'elle ne s'éteint pas toujours avec lui, elle les avait fait surveiller tous les deux et, par ses rapports de police, elle avait appris, à n'en pas douter, que leur affection n'était plus purement platonique. Elle se promit donc, coûte que coûte, d'amener et d'enchaîner à ses pieds celui qu'elle daignait distinguer et qui n'avait pas daigné s'en apercevoir. Quant à son amie d'enfance, Laure, elle n'avait qu'à bien se tenir, sinon !...

Reprenons le *Journal intime :*

« Je passe sur une époque vraiment heureuse. Ces tableaux ne sont jamais d'une grande dimension.

« J'arrive au commencement de la tragédie sanglante dans laquelle j'ai joué le principal rôle.

« Le mois d'octobre venait de commencer. Un jour M. de Metternich me dit :

— Je suis invité à déjeuner demain matin chez la grande-duchesse de Berg.

— Et vous irez?

— Sans doute, ma Laure, mais ne craignez rien : mon cœur a un triple airain.

« Dans le fait j'étais tranquille : j'étais aimée comme jamais je ne l'ai été ni ne le serai jamais.

« Le lendemain, à deux heures, il était chez moi.

— La scène a été chaude, me dit-il en souriant.

Mais il ne faut pas en plaisanter, car cela peut devenir inquiétant avec une pareille femme!

« J'appris alors qu'après un déjeuner qu'elle avait fait composer comme le serait le souper de quatre libertins dans une maison de filles, elle l'avait fait entrer dans un petit boudoir dont le plancher était couvert de roses effeuillées, qu'elle l'avait fait asseoir à côté d'elle, lui avait pris les mains et le regardant avec une honteuse hardiesse, elle lui avait demandé s'il ne trouvait pas ce lieu charmant. Il avait répondu avec beaucoup de froideur qu'il croyait que le boudoir d'une femme devait rappeler autre chose *qu'une seule chose*, que des livres et des instruments étaient une addition charmante. Quant à ces pauvres roses, c'est vraiment dommage d'avoir dépouillé toute votre serre chaude, car dans cette saison elles sont rares. Je n'apprécie pas cela. Je suis un vrai Vandale.

Après cela il s'était levé et probablement avec un air un peu impertinent, car la princesse, n'y tenant plus, lui a fait une scène affreuse.

— Mais, madame, lui a dit enfin M. de Metternich, que pouvez-vous me reprocher? Je n'ai même pas l'honneur d'être votre ami. Nulle relation, même de société, n'existe entre nous. Vous êtes la sœur de l'empereur : à ce titre je vous respecte ; mais jamais nous n'avons échangé quatre paroles ensemble; aucune relation n'a été subie ni présentée par moi. Vous n'avez donc pas pu prendre le change, et je ne suis coupable en rien.

— « Je sais bien, lui cria-t-elle, pâle de fureur, je sais bien ce qui cause vos mépris.

— Mais, madame, si vous êtes aussi certaine que j'aime ailleurs, pourquoi cette scène?

— Oui, je le sais; je sais que tous les soirs, à dix heures, votre cabriolet sans armes vient se ranger près du pont... que vous en revenez, que vous suivez le bord de l'eau et que vous entrez par la grille de la grotte dont elle vous a donné une clef. Vous en ressortez à trois heures du matin, et pour que votre cabriolet ne fasse pas de bruit en rentrant, vous en avez un avec un cheval que vous avez achetés et qui rentrent dans une maison avec un domestique que vous avez feint de renvoyer. Suis-je instruite?

— Oui, madame, et j'en rougis pour vous.

« Alors sa rage ne connut plus de bornes. Puis, se ravisant, elle pleura, lui jeta les bras autour du cou et voulut l'embrasser. Il se débarrassa d'elle avec beaucoup de peine et lui dit avec un sang-froid très insultant :

— Je vous conseille, madame, de cesser une lutte humiliante pour tous deux. J'aime, j'aime avec passion, avec ardeur, j'aime un être dont vous avez détruit le bonheur. Je dois le lui rendre. Puisque vous êtes maîtresse de notre secret, songez que je le suis du vôtre. Songez *qu'elle* a en sa puissance des preuves écrites contre vous. (Ce n'était pas vrai, mais il le disait pour l'intimider). Nous en ferons usage à notre tour.

« Il se dégagea d'elle et sortit aussitôt.

— Nous sommes perdus, lui dis-je après l'avoir entendu, nous serons dévorés par elle. Rappelez-vous le, mon ami, nous sommes perdus.

« C'était la seconde fois qu'elle était méprisée, et pour moi!

« Quelques jours après, elle fut nommée reine de Naples. Je m'exprime ainsi parce que son frère nommait à un trône comme à une préfecture. Elle partit, mais avant elle eut avec moi une scène qu'il faut que je raconte pour donner une idée de son caractère.

« Quelques jours après cette entrevue singulière avec le prince de Metternich, je reçus un message pour me rendre au vieux Neuilly où elle était alors. En entrant dans le premier salon, je rencontrai le général Sebastiani qui me salua d'une manière ironique et me demanda si je serais visible le lendemain matin. Je le connaissais depuis longtemps. Cette demande me fit sourire et je lui dis oui, en ajoutant qu'il n'avait pas besoin de permission : retenez bien ceci.

« En entrant chez la princesse, je la trouvai seule. Elle venait de déjeuner. La chronique prétendait que la sobriété n'était pas sa vertu. En effet, elle était enluminée et les yeux lui sortaient de la tête. M'ayant indiqué un siège avec sa main, elle commença cette singulière conversation :

— On dit, madame Junot, que vous prétendez que je suis jalouse de vous? Et de quoi, bon Dieu! serais-je jalouse? Vous êtes bien, mais je crois que je ne suis pas mal. De la richesse? Quant à cela j'espère que nous ne pouvons rivaliser : mon écrin est plus beau que le vôtre.

« Je l'écoutais avec un air d'étonnement qui aurait été burlesque pour un tiers. Je la croyais en complète démence. Elle continua :

— Et même jusqu'à M. de Metternich... Si je voulais m'en donner la peine, je vous l'enlèverais, et certainement...

« Je me levai aussitôt.

— Madame, lui dis-je en l'interrompant, lorsque Votre Majesté aura avec moi une conversation convenable à toutes deux, elle me trouvera disposée à l'écouter avec le respect que je dois à la sœur de l'empereur. Mais quand elle s'oublie elle-même au point où elle vient de le faire, de peur de m'oublier moi-même, je me retire.

« J'avais en effet ouvert la porte et je m'en allais lorsqu'elle me rappela.

— Que faites-vous donc ? Ne voyez-vous pas que je *plaisante?*

— Ces plaisanteries, madame, sont de trop mauvais goût pour que je les accueille. Je resterai, mais à condition que nous parlerons de choses qui peuvent être dites par vous et écoutées par moi.

« Je me remis à ma place et elle reprit :

— C'est une vraie colère que vous avez là !... Que direz-vous donc si je vous demande ce que vous pensez de tout ce qu'on a dit de moi et de Junot?

— Ceci, madame, est seulement pénible pour moi, je l'écouterai donc.

— Eh bien, soyez donc assez bonne, reprit-elle, d'entrer avec moi en explication sur une chose où vous seule avez tort, car enfin Junot n'a jamais été mon amant et vos jalouses colères l'ont persuadé à tout Paris.

— Je souris en lui répondant que j'avais pour m'aider dans cette tâche-là deux puissants auxiliaires, elle et Alexandre.

« Elle reprit d'un air piqué :

— Oh ! je n'entreprendrai pas de discuter

avec vous; je dirai seulement qu'ayant un aussi beau mari, on ne croira pas que j'ai pris pour amant un homme agréable, mais qui lui est inférieur.

— Sans convenir de tout cela, madame, lui répondis-je, je me bornerai à répondre qu'il est malheureux pour vous de le faire croire. Car tout ce que vous prouverez, c'est qu'alors vous avez eu mauvais goût.

« Elle se mordit les lèvres et, après un moment de silence :

— Savez-vous, madame Junot, que c'est vous qui en avez un singulier : vous qui avez pour dents de vraies perles, comment ceux que vous aimez ont-ils toujours de mauvaises dents? Car M. de Metternich en a d'affreuses!

« Je me levai et, regardant à la pendule :

— Votre Altesse Impériale me pardonnera, mas il est tard; je dois être rentrée à deux heures et je n'ai que juste le temps de faire le chemin.

— Quelque rendez-vous, peut-être?

— L'heure serait un peu inopportune : ce n'est pas un rendez-vous.

— A propos. Savez[vous,] reprit-elle, que le général Sebastiani est amoureux de vous ?

— Amoureux de moi, grand Dieu! Et quelle lubie le prend? Je le connais depuis mon enfance et jamais il n'a pensé...

— Enfin cela n'en est pas moins vrai.

« Je me retirai, le cœur soulevé d'indignation et de dégoût.

Voilà une conversation qui n'est pas faite pour nous donner une haute idée de l'esprit et des sen-

timents de la princesse Caroline. Mme d'Abrantès a écrit quelque part : « Le service d'honneur des princes ressemble bien au service ordinaire que nous avons autour de nous. Lorsque nous étions rassemblées dans le salon de service en attendant notre princesse et que nous nous mêlions de ce qui souvent ne nous regardait pas, nous avions beaucoup l'air de ceux qui étaient rassemblés dans l'office, un étage plus bas. » On voit que propos de princesses et propos de cuisinières, à la cour impériale, se valaient pour la distinction des sentiments et l'élévation de l'esprit.

En rentrant chez moi, poursuit le *Journal intime*, je trouvai Clément[1] qui m'attendait. Après avoir tout écouté :

— Mon amie, prenez garde à vous. J'y veillerai, mais prenez garde à vous.

« Je lui parlai de Sebastiani. Nous en rîmes et nous n'y pensâmes pas davantage.

« Le lendemain, j'étais à peine levée que l'on m'annonça le général Sebastiani. Le général Sebastiani est corse. Ma mère l'aimait assez ; mais, étant fort grande dame, elle regardait par dessus l'épaule le fils du tonnelier d'Ajaccio et j'avais été un peu élevée dans ce sentiment. Une assez jolie figure, pas mal de mémoire pour réciter quelques mauvaises histoires de revenants et beaucoup de vers du Tasse et de l'Arioste, tous ces petits avantages lui avaient donné de grands défauts dont le principal était une assurance et une fatuité insoutenables[2] .Tout rempli d'ambition, il était aux

1. M. de Metternich.
2. Mme Cavaignac, dans ses *Mémoires d'une Inconnue*, s'ex-

ordres de la princesse ; je m'en aperçus bientôt.

« Habituée à le traiter sans conséquence, je le fis entrer dans mon cabinet favori et, lorsque je fus habillée, je fus le joindre. A peine fus-je entrée qu'il commença une déclaration qui me fit croire que le cerveau était fêlé. Je me mis à rire aux éclats. Alors les grands mots, les grands gestes furent mis en œuvre et toute cette comédie ne servit qu'à le rendre complètement ridicule à mes yeux. Mais, ce qui cessa de le devenir, ce fut un changement de manière qui me parut si révoltant que, dans le premier moment de surprise, je n'eus ni voix ni parole pour m'exprimer.

— Général, lui dis-je froidement après m'être dégagée de ses bras et m'être sauvée dans ma chambre à coucher d'où je pouvais aisément avoir du secours, votre conduite est révoltante de toute manière, soit qu'elle vienne de vous, soit qu'elle vous soit dictée. Jamais vous ne me verrez seule! »

Cela n'était pas assez. Après une si grossière offense, dont la duchesse devinait l'origine, elle aurait dû sonner ses gens et faire jeter le drôle à la porte avec défense de se représenter jamais devant elle. La suite le démontrera.

« J'ouvris alors la porte et passai dans le jardin où je fus joindre une de mes amies.

« Sebastiani ne se découragea pas. Il revint plu-

prime avec une bien plus grande franchise sur le vide et la fatuité du général Sebastiani. M. de Courchamps, dans ses *Mémoires* (apocryphes) *de la Marquise de Créqui*, cite de lui des traits d'outrecuidante naïveté bien amusants.

sieurs fois le matin, mais mon valet de chambre le faisait attendre dans un premier salon. Sa tâche ne s'avançait pas : il changea de batterie. Un matin, on m'annonça M. le général Sebastiani et le jeune duc Gustave de Coigny, son beau-frère.

— Sont-ils venus ensemble? demandai-je à mon valet de chambre.

— Oui, madame, ils sont venus en tilbury.

— C'est bien, faites entrer.

« Pour comprendre ce qui va suivre, il faut se rappeler que la pièce dans laquelle j'étais était située à l'extrémité du château et donnait sur un endroit du parc fermé d'une palissade dont j'avais la clef. Cette rotonde, éclairée par la voûte, n'avait qu'une seule fenêtre-porte, donnant sur le petit jardin. Auprès était la cheminée, où était également la seule sonnette dont je pûsse me servir. Trois chambres étaient entre moi et mes gens. J'étais donc entièrement seule et isolée de tout secours.

« Je tournais le dos à la porte, mais je me retournai vivement en n'entendant que les pas d'une seule personne. Je demandai au général ce qu'était devenu son beau-frère.

— Il va venir dans l'instant, madame ; je l'ai envoyé chez Mme de Vaudemont, à Suresnes, pour lui dire que nous irons dîner chez elle. Il sera ici dans un moment.

— Nous l'attendrons mieux dans le parc, dis-je en m'avançant vers la porte.

« Mais aussitôt, avec une prestesse remarquable, il s'élança sur moi et, me prenant les mains, il me força, avec une violence qui m'ar-

racha un cri de douleur, à m'asseoir sur le divan qui faisait le tour de la rotonde.

— Ecoutez-moi bien, me dit-il : je suis déterminé à ne pas sortir d'ici sans avoir obtenu de vous, de gré ou de force, ce que je sollicite encore de vous à genoux. Réfléchissez que vous êtes livrée à moi. Pendant que vous me faisiez attendre, je suis ressorti et j'ai été à la grille dire au concierge, de votre part, qu'ayant des affaires importantes à traiter avec moi, vous donniez l'ordre de ne laisser entrer *personne*. Et j'ai ajouté : *pas même M. de Metternich*. Dites que je suis un homme affreux, cela m'est égal, mais vous serez à moi *parce que je le veux*, et cela sera! »

« Dire quelle agonie j'éprouvais ne se peut exprimer. Je souffrais mille morts. Cet homme me paraissait Lucifer. Je l'aurais déchiré si mes mains eûssent été libres. Alors commença une lutte terrible. Je voulus crier : mes cris étaient interceptés par sa bouche qui, s'approchant de la mienne, me faisait l'effet d'un serpent qui me jetait son venin. J'étais haletante, meurtrie, abîmée, mes vêtements en lambeaux... J'allais peut-être succomber lorsque, dans un mouvement que je fis pour me débarrasser de ses bras, pour la millième fois, mon sein rencontra l'angle d'une boîte à ouvrage qui était sur ma table. La douleur fut tellement aiguë que le cri que je jetai fut probablement déchirant.

— Ah! je suis blessée! m'écriai-je.

« J'ignore s'il eut peur, mais un seul instant il me lâcha. Cet instant me sauva. Je m'élançai à la sonnette et la secousse la brisa. Mais la cloche

avait retenti avec violence et je vis arriver mon valet de chambre.

— Conduisez le général à la grille! lui dis-je aussitôt, pouvant à peine articuler ; faites-le bien remarquer au concierge et qu'à l'avenir, soit seul, soit avec n'importe qui, même de ma famille, la porte lui soit fermée!

« Lorsque je fus seul, mes larmes coulèrent en abondance. Jamais je n'avais été insultée de la sorte... Il était évident pour moi que cette conduite avait été dictée à Sebastiani. La reine[1] pouvait, maintenant qu'elle occupait un trône, promettre des récompenses et trouver des gens assez lâches pour servir sa vengeance corse qui une fois excitée, ne se satisfait jamais que par la fatuité. Elle avait voulu me profaner, m'avilir... Quelle femme!

« Je n'avais pas eu le temps de changer de vêtements, que M. de Metternich arriva. Il parvint jusqu'à mon appartement sans que j'eusse la présence d'esprit de le faire attendre. Le désordre dans lequel il me trouva, mes larmes, mon agitation, lui apprirent une partie de la vérité, car il venait de rencontrer Sebastiani à l'entrée du bois. Quand il sut tout, il voulut courir après lui et le faire expirer sous la cravache. Je l'arrêtai... Hélas! il fallait souffrir et se taire...

« Ce fut alors qu'arrivèrent les grands évènements du Portugal... »

Le général Junot avait perdu la bataille de Vimeiro contre l'armée anglaise. A la suite de cette

1. Caroline Murat, grande-duchesse de Berg, dont le mari venait d'être nommée roi de Naples.



Cliche J. T.

MADAME MÈRE.

MARIE LETIZIA BONAPARTE, NÉE RAMOLINO.

défaite, et le soir même, il se manifesta chez lui quelques symptômes de la maladie qui devait l'emporter plus tard[1]. Il signa avec l'ennemi une convention dite de Cintra, qui spécifiait l'évacuation du Portugal par l'armée française et le rapatriement de celle-ci par la flotte anglaise. Cette convention fut signée le 30 août 1808.

Cependant, depuis deux mois, la duchesse n'avait reçu aucune nouvelle de son mari. Toutes les communications étaient interceptées. Les bruits les plus sinistres couraient sur l'armée de Portugal. Aussi la duchesse était-elle inquiète.

Au dire d'un mémorialiste, cela ne l'aurait pas empêchée de se divertir. M. Hippolyte d'Espinchal rapporte qu'étant allé en tenue d'officier de hussards à l'Opéra, il vit dans une loge, deux jolies femmes gaies et sémillantes. Il les lorgna avec insistance et, encouragé par leur attitude, alla, dans l'entr'acte, s'asseoir sans façon auprès d'elles. Accompagnant sa double conquête, à la sortie du théâtre, et étonné des respectueuses salutations que ces dames recevaient à chaque pas, il avait été frappé de stupeur en entendant la plus jolie des deux lui dire en souriant, tandis qu'il les mettait en voiture : « J'espère, monsieur, que vous viendrez voir votre colonel-général ; il vous recevra demain avec le plus grand plaisir. » C'est ainsi qu'il apprit qu'il avait eu affaire à la duchesse d'Abrantès et à la générale Lallemand. Le lendemain M. d'Espinchal ne manqua pas d'aller faire visite à l'hôtel de la rue des Champs-Elysées où il fut

1. Voir général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 191-192 et aussi p. 130.

reçu on ne peut mieux par le duc et par la duchesse [1].

L'histoire est jolie, mais c'est dommage qu'elle ne puisse pas être vraie. A l'époque où la place M. d'Espinchal, et il est très précis — en juillet 1808, — il y avait onze mois que Junot avait quitté Paris : il était alors à Lisbonne, et ne revint à Paris qu'à la fin de 1809, pour repartir bientôt pour la Péninsule. Dans ce court espace de temps, il y a bien des raisons pour que cette aventure n'ait pu avoir lieu.

M. de Metternich s'était employé fort aimablement à obtenir des nouvelles de Portugal. Il envoya des courriers partout. Ce fut de cette façon et par la Hollande que parvint à la jeune femme la nouvelle de la convention de Cintra [2].

« Aussitôt que je la sus, poursuit-elle, je fis demander une audience à l'empereur. Il était à Saint-Cloud et revenait de Bayonne.

— Comment vous êtes-vous procuré ces nouvelles? me dit-il d'un ton fort sec.

« Je ne répondis rien.

— Je m'en doute, reprit-il avec ironie. Au reste, Junot prendra cela comme il le voudra, je m'en lave les mains.

« S'il s'était borné à ce peu de mots, tout était bien. Mais il ajouta des choses qui portaient atteinte à la noblesse de mes sentiments. Je lui répondis avec la fierté que donne le sentiment de sa propre convenance, et c'est ce qui lui a fait écrire

1. Voir H. d'Espinchal, *Mémoires militaires*, t. I, p. 195-197.
2. *Journal intime* inédit de la duchesse d'Abrantès.

à lui-même, dans les *Mémoires* de Las Cases, que je l'avais *traité comme un petit garçon*[1]. »

L'empereur était donc fort indisposé contre la duchesse. Déjà, quelques jours avant le 15 août, anniversaire de la naissance de Napoléon, elle lui avait demandé si, en l'absence de nouvelles de son mari, il lui faudrait tout de même aller au bal de l'Hôtel de Ville. Son devoir de femme du gouverneur de Paris l'y appelait pour en faire les honneurs. Elle ne semble pas, à ce moment, avoir eu la perception bien nette de ce devoir. Elle aurait dû avoir le stoïcisme nécessaire pour aller à ce bal, stoïcisme bien anodin, au reste, puisque son amour pour Junot s'était envolé, et donner l'exemple de la fermeté aux autres femmes qui avaient maris, frères ou fils à l'armée de Portugal. A quoi bon avoir entendu si souvent les pièces de Corneille pour ne pas se pénétrer mieux que cela du caractère de leurs héros ? Ses lectures de Plutarque étaient aussi oubliées. J'ai regret de le dire, mais c'est là un pli fâcheux dans la vie de la duchesse d'Abrantès. C'est une véritable défaillance, indigne d'elle, indigne de la

1. Voici le passage du *Mémorial de Sainte-Hélène* visé par Mme d'Abrantès : « L'empereur ajoutait que, moins encore comme souverain que comme aimant Junot, guidé aussi par le rapport natal de la Corse, dont sa femme était originaire, il la fit venir un jour pour lui donner des avis paternels sur les dépenses désordonnées de son mari, sur la profusion de diamants qu'à son retour de Portugal, elle-même, Mme Junot, avait étalés inconsidérément; sur ses intimes liaisons avec un étranger... qui pouvaient inquiéter la politique, etc. Mais elle repoussa vivement ces avis dictés par le seul intérêt. Elle se fâcha, dit l'empereur, et *j'en fus traité comme un petit garçon;* il ne me resta plus que de l'envoyer promener et de l'abandonner à elle-même. »

femme du général Junot. Le trop grand luxe au milieu duquel elle vivait en est la principale cause : la richesse détrempe les caractères, comme la pauvreté trop prolongée, et plus encore, parce qu'on n'a plus ni effort à faire ni lutte à soutenir : au milieu de tous les gaspillages, le caractère se gaspille aussi et l'on finit par n'avoir plus une connaissance exacte des choses de la vie. Il faut de rudes leçons pour vous y ramener. La duchesse n'allait pas tarder à l'apprendre.

Aux premiers mots qu'elle avait touchés à l'empereur sur son désir de s'abstenir d'aller à l'Hôtel de Ville, Napoléon s'était rebiffé. « Vous devez y aller, lui dit-il avec colère. Vous devez y aller, entendez-vous ? » Et il le lui criait aux oreilles. « Et si vous étiez malade, vous devriez y aller encore. C'est ma volonté. »

L'empereur avait absolument raison et la duchesse d'Abrantès méritait cette algarade. On a reproché à Napoléon d'avoir dit de ses généraux : « Je ne les ai pas dorés pour eux. » On a eu tort : en leur donnant titres et dotations, l'empereur devait pouvoir compter sur leur dévouement pour le jour des grands devoirs et des grands sacrifices. Il y avait entre eux qui les acceptaient, et lui qui les leur donnait, une sorte de marché tacite, consenti librement. L'empereur les dorait de toute façon ; à eux en revanche de le servir.

La femme d'un de ces grands dignitaires, à qui il faisait la vie si belle et si agréable, aurait dû, lorsqu'une occasion se présentait de montrer reconnaissance et dévouement, ne pas les marchander avec cette étroite et déplaisante mesquinerie. Refuser d'aller parader à l'Hôtel de Ville? Mais

n'était-elle pas chaque jour en représentation, soit chez elle, soit chez les autres? Pourquoi ce scrupule soudain, et cela le jour de la fête de l'empereur ?

C'est là, indépendamment de quelques autres causes que le lecteur connaît déjà, c'est dans certaines manifestations frondeuses, dans une liberté inconsidérée de langage et d'allure, qu'il faut chercher le motif pour lequel Napoléon vit Mme Junot de mauvais œil. Tout se tient dans la vie. C'est pour n'avoir pas senti dès le commencement qu'elle devait faire à l'empereur le sacrifice de ses relations royalistes qui vilipendaient son gouvernement, sa famille et sa personne ; c'est pour sa liaison avec un diplomate étranger ; c'est pour n'avoir mis aucune bonne grâce à l'abandon du Raincy ; c'est pour n'avoir pas sacrifié ses anxiétés à ses devoirs supérieurs de femme d'un général commandant en chef une armée, de femme qui doit donner l'exemple de la fermeté ; c'est pour toutes ces causes primordiales que la jeune femme, créée duchesse d'Abrantès depuis si peu de temps, fut décidément mal jugée par Napoléon. De cela, elle ne pouvait se prendre qu'à elle-même. Mais elle ne sentit pas, elle ne comprit pas ses erreurs. Vingt ans après, en écrivant ses *Mémoires*, elle ne les comprenait pas davantage..., ou bien ne les comprenait-elle que trop et cherchait-elle à se faire illusion et à se justifier vis-à-vis d'elle-même et de l'Histoire, quand ces vieux souvenirs remontaient trop à la surface et la gênaient comme la mémoire d'une mauvaise action, dans sa retraite et dans sa médiocrité de fortune.

Mais il faut reprendre le *Journal intime :*

« Junot, en revenant en France, n'avait pas la permission de revenir à Paris. Il devait débarquer à Nantes ou à La Rochelle et, de là, retourner en Espagne. Pour l'empereur, ne pas vaincre était une défaite et il ne regardait pas la conduite de Léonidas comme un fait glorieux.

« J'attendis le courrier qui devait m'annoncer dans quel port je devais me rendre. L'empereur me fit demander, le quinze octobre, à dix heures du matin. Je fus à Saint-Cloud. Là, j'appris que Junot était arrivé à La Rochelle.

— Il n'est pas tout seul, ajouta-t-il avec un sourire aussi méchant que malin. Tenez, lisez.

« Et il mit sous mes yeux le paragraphe d'un journal anglais qu'on lui traduisait chaque jour :

« *Nous avons toujours le bonheur de ramener en France un des braves généraux de l'armée du Corse; mais il n'est pas seul et nous avons pu nous convaincre encore cette fois que l'Orient lui a inculqué de ses mœurs. Son sérail était encore plus nombreux qu'en 1801. Mme Foy et Mme la comtesse d'Ega y tenaient le premier rang.*

— Eh bien! Que dites-vous de cela?

— Je le savais déjà, Sire, et j'avais pardonné.

— Oh! je le crois bien ; vous savez vous venger. Au surplus, vous auriez aussi bien fait de ne pas prendre un étranger...

« Comment trouvez-vous cette morale?...

Ici, évidemment, c'est encore l'empereur qui a raison et la duchesse a tort de faire intervenir le mot de morale en une affaire où il en est si peu question. Il y a là une nuance de convenance qu'elle aurait dû saisir. Elle aurait dû se rappeler

aussi qu'auprès des souverains la morale se réduit à être bon courtisan.

« Je partis le jour même, continue Mme d'Abrantès. J'allais trop rapidement pour emmener mes enfants, surtout mon fils, âgé seulement de quinze mois. Je partis fort triste. Des bruits de guerre entre nous et l'Autriche commençaient à circuler. J'étais malheureuse de ma peine et de celle de mon ami. Son cœur était déchiré des maux de sa patrie ; il prévoyait sa ruine.

« J'arrivai à La Rochelle. Je retrouvai Alexandre, mais je le trouvai changé sous mille rapports. Il avait de l'humeur et de l'embarras avec moi. Je vis qu'il était instruit de ma relation avec M. de Metternich, et qu'à son tour il n'ignorait pas que je savais sa conduite. Cette assurance lui donnait un air guindé qui lui était si peu naturel qu'il était un autre homme. Il me demanda d'inviter Mme Foy. Je refusai.

— Pourquoi?

— Parce que lorsque vous oubliez ce que vous devez à celle qui porte votre nom, elle ne doit pas le faire. Et c'est le soin de ma propre gloire qui me fait agir ainsi.

— Encore de la jalousie ? Ma pauvre Laure, tu n'es pas changée.

— Non, je ne suis pas jalouse ; je n'ai plus d'amour et je n'ai jamais connu la jalousie d'amour-propre. Je ne pleure plus aussi.

« Il se mordit les lèvres et sortit.

« Le soir il vint dans mon appartement.

— Quoi ! lui dis-je en riant, voulez-vous donc que de vieux mariés comme nous renouvellent la

50e?[1] Allons, c'est une plaisanterie. Embrassez-moi et allez vous coucher.

— Mais je coucherai ici, mais il y a deux lits...

«En effet, je n'avais pas remarqué cette particularité.

— C'est moi qui en ai donné l'ordre, me dit-il. Ce matin, j'ai été vraiment frappé en te revoyant : je te trouve plus jolie que jamais. Aussi tu le sais bien et tu veux abuser de ton pouvoir sur moi.

— Non, je te jure, lui dis-je ; mais notre position à tous deux est bizarre et tu devrais vraiment te retirer et me laisser.

« Je vis alors sa figure s'animer.

— Serait-il vrai, dit-il alors, que M. de Metternich soit ton amant ? Si j'en avais seulement une idée fondée sur quelque vraisemblance...

« Et sa voix tremblait, ses yeux étaient égarés : il me fit frémir. Je me hâtai de me rapprocher de lui :

— Mon ami, lui dis-je, nous jouons ici des rôles singuliers : tu fais le jaloux lorsque c'est à moi à me fâcher. Est-ce donc ainsi que devrait se passer notre premier moment de réunion?...

« J'étais tremblante... Je voyais déjà dans l'avenir le malheur qui me menaçait.

« Que vous dirais-je? Quinze jours se passèrent ainsi dans une contrainte perpétuelle de ma part, et un renouvellement d'amour de son côté que je ne pouvais concevoir. C'était une frénésie. Ce n'était plus ces douces heures qui s'écoulaient en entretiens pleins de charmes : cet abandon du véritable amour, cette langueur ravissante, tout

1. Sans doute la *cinquantaine*, c'est-à-dire une fête comme pour le cinquantième anniversaire de leur mariage.

ce que la passion donne, enfin, n'était plus là. C'était une fureur amoureuse qui me repoussait au lieu de m'attirer. Souvent je m'éloignais de ses bras en éprouvant une vive douleur produite par une morsure ou une pression trop vive : les sens étaient tout, l'âme rien. Je ne savais pas aimer ainsi.

« Nous nous séparâmes, moi pour revenir à Paris, lui pour aller faire le siège de Saragosse. En revenant à Paris, j'y fus bien isolée. M. de Metternich était allé à Vienne, tout présageait la guerre. Il revint au bout de deux mois... aussi aimant, aussi attaché à nos liens qu'au moment où nous nous étions quittés. Nous eûmes encore quelques instants heureux : ils étaient les derniers!

« Bientôt l'empereur l'abreuva d'amertumes. Les autorités reçurent l'ordre de lui fermer leurs portes; les journaux retentirent d'infâmes injures contre lui. Seule, je lui restais; seule je le soutins. Ma maison lui fut toujours ouverte.

— Je ne suis point une autorité, répondis-je à Duroc qui venait m'exhorter à ne pas braver l'empereur.

« Pauvre Clément! Combien il souffrit lorsqu'enfin il lui fallut quitter la France!... Sa patrie subjuguée, lui abreuvé d'humiliations, moi restant livré au ressentiment d'un maître irrité et vindicatif. C'en était plus qu'il n'en fallait pour égarer sa raison. Les derniers jours de son séjour à Paris furent une agonie de l'âme. Jamais je n'ai vu sa douleur sous des formes plus déchirantes : il me recommandait sa femme, ses enfants, qu'on

gardait comme otages. Pauvre ami! Il avait raison de se fier à mon cœur, il était bien à lui.

« Il partit.

« Tout le monde connaît cette campagne de Wagram. François II fut encore remis sur son trône et l'empereur revint. M. de Metternich reprit le timon des affaires en Autriche; et notre correspondance qui avait été interrompue par les dernières batailles reprit son activité. Toutes les semaines j'avais deux lettres : elles me parvenaient par une voie très sûre et ma femme de chambre allait les chercher.

« Cette femme dont j'ai déjà parlé, était au service de ma mère. Elle m'avait vue naître et m'avait reçue dans son tablier. Je lui avais donné ma confiance et sa fortune était assurée par mes bienfaits et ceux de M. de Metternich. C'est elle cependant qui nous a perdus.

« Les agitations que j'avais éprouvées me donnèrent une maladie nerveuse qui affligeait mon existence d'une manière funeste. On m'ordonna les eaux de Cauterets. J'y fus. J'en obtins un grand bien. Ce fut alors que je fis ce voyage au Vignemale. Je passe sous silence les persécutions que j'y éprouvai de M. de Montrond qui, me croyant plus accessible, avait fait deux cent cinquante lieues pour acquérir la preuve du contraire.

« Je revins à Paris au mois d'octobre, guérie en apparence de mes maux nerveux, mais avec une douleur de poitrine et une facilité à cracher le sang vraiment effrayante.

« Junot arriva de Saragosse peu de temps après moi. Son humeur était sombre, farouche[1]. Il me

lançait[1] des sarcasmes à mots couverts ; il me disait des mots d'amour entremêlés d'injures. Cet état m'était pénible, mais je m'y soumettais en expiation de ma faute. Dieu voulait la punir plus exemplairement encore.

« La reine de Naples avait à cœur de ramener son frère sur le compte de Murat qui, n'ayant pas appris de bonne heure à faire le roi, s'en acquittait assez mal et avait offensé son beau-frère.

« Lorsque j'appris son arrivée, mon cœur se serra; je prévis mon malheur. Je me résignai, mais j'étais sûre de souffrir puisqu'elle était près de moi.

« Elle arriva un 2 décembre. C'était un anniversaire du couronnement. Il y avait une fête à l'Hôtel de Ville dont j'étais obligée de faire les honneurs comme gouvernante de Paris. Ces fonctions étaient très fatigantes. Forcée d'être en grand habit, je venais recevoir l'impératrice à la tête de vingt-quatre femmes prises dans la haute bourgeoisie et dans la finance, la conduire à la salle du trône, la servir à table, c'est-à-dire lui donner la serviette et me tenir derrière elle pendant le

1. Junot avait été nommé commandant en chef du 3ᵉ corps et avait l'ordre de prendre Saragosse avant de se diriger sur le Portugal. On sait combien ce siège fut terrible. Il fallut prendre la ville maison par maison, quartier par quartier. L'empereur, ne se rendant pas compte de ces nécessités et de ces lenteurs forcées, rappela Junot et le remplaça par Lannes, qui ne fit ni mieux ni plus vite que lui : Saragosse ne fut prise que lorsqu'il n'y eut plus de maisons debout pour abriter des défenseurs. Le général Marbot parle avec malveillance de la conduite de Junot pendant ce siège : « Etabli, dit-il, à une grosse lieue de la ville, dans un riche couvent, il menait très bonne vie. » (*Mémoires*, t. II, p. 103.) Le général de Bonneval de son côté n'en parle pas mieux dans ses *Mémoires anecdotiques*.

banquet, puis ne pas la quitter jusqu'à son départ. Ce jour même il y eut à ce sujet une particularité qui sera bien intéressante dans les *Mémoires du temps*[1].

« J'étais fort souffrante et si malheureuse, si triste, que je ne pus m'empêcher de tressaillir en jetant un dernier coup d'œil sur ma psyché au moment de partir ; vêtue d'un grand habit de tulle rose parsemé de broderies en lames d'argent et garni de jacinthes roses, coiffée d'une guirlande pareille entremêlée d'épis de diamants, le cou, les oreilles chargés de pierreries, et avec cela un visage où le malheur était empreint et un cœur déchiré.

« J'arrivai à l'Hôtel de Ville à quatre heures. L'impératrice devait arriver à quatre heures et demie, l'empereur à cinq et le dîner, aussitôt servi, devait durer une heure au moins. LL. MM. feraient ensuite le tour des salons, accompagnées de moi et de Junot. Cette promenade ne pouvait durer moins de deux heures et le bal commencerait ensuite. La première contredanse était formée : c'était la reine de Naples, moi, une fort jolie personne, fille de M. de Rougemont, banquier, et une autre personne de la ville et non présentée. Le duc d'Abrantès dansait avec la reine, moi avec le roi de Naples, et le maréchal Duroc et le duc de Padoue avec les deux autres.

« Au moment où je me disposais à me retirer avec les vingt-quatre dames du cortège dans la chambre qui est sur l'escalier de l'Hôtel de Ville

1. Voir particulièrement les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, t. VII, p. 496 et suiv. (Edition Garnier frères, Paris, 1893.)

pour y attendre le moment de l'arrivée de l'impératrice, M. de Ségur, grand-maître des cérémonies, vint à moi l'air tout troublé et me dit :

— Vous n'irez pas au devant de l'impératrice.

— Comment? Pourquoi?

— Voici ce que je viens de recevoir : lisez.

« Je prends le papier qu'il me donne et y vois :

« *M. de Ségur cherchera la duchesse d'Abrantès aussitôt qu'il aura reçu cet ordre. Il lui dira qu'il est inutile d'aller avec le cortège accoutumé au devant de l'impératrice. Le préfet et le gouverneur de Paris doivent également s'en dispenser.* »

« Je fus atterrée de ce que je venais de lire. J'aimais extrêmement l'impératrice Joséphine. On parlait de son divorce, qui fut en effet prononcé quinze jours après, le 17 décembre. Je dis à M. de Ségur que j'étais certaine que c'était une manière de sonder l'opinion et il fut de mon avis. Mais je fus au désespoir de cette sorte d'affront fait à une femme si bonne et si parfaite[1]. Je rentrai et congédiai toutes ces dames. Elles remontèrent dans les salles et la nouvelle circulant rapidement, l'intention cruelle de l'empereur fut remplie.

« L'impératrice arriva. Lorsqu'elle entra dans la salle du Trône, je ne pus, malgré la défense, m'empêcher d'aller la recevoir à la porte et de l'accompagner jusqu'au trône où, ce soir-là, l'étiquette me donnait un tabouret immédiatement à côté d'elle. Je vis ses yeux remplis de larmes. Elle dut voir dans les miens combien je partageais sa peine et elle m'a dit depuis que ce que j'avais fait

1. Mme d'Abrantès n'a pas toujours été si indulgente pour Joséphine dans ses *Mémoires*. Voir, à ce sujet, nos ouvrages : *La Générale Bonaparte* et *l'Impératrice Joséphine*.

dans cet instant lui avait donné plus d'émotion qu'elle n'avait éprouvé de sa vie. En effet, elle s'y attendait. L'agonie durait depuis longtemps.

« Bientôt le bruit de l'artillerie et le tambour battant aux champs annonça l'empereur. Il parut, accompagné de la reine de Naples avec laquelle il était venu ; le duc [d'Abrantès] et le prince Berthier étaient avec lui, ainsi que le maréchal Bessières. Il fut s'asseoir près de l'impératrice, lui parla en souriant et comme s'il ne venait pas de lui faire le plus sanglant affront. Il fut prendre place au banquet avec la même tranquillité que s'il avait signé le bonheur de celle à qui il devait une bien grande partie de l'éclat qui l'entourait.

« Le bal commença. Je remarquai que le duc était fort ému. Quant à la reine, elle était aussi impassible qu'une statue de marbre. Elle revoyait un homme qu'elle avait passionnément aimé[1] après deux ans d'absence, et son visage était calme. Son sein n'était même pas agité. Ses yeux et sa bouche souriaient en lui parlant comme elle pourrait le faire au dernier des spectateurs qui l'entouraient. M. Paul de la Vauguyon était alors son amant, et pour une pareille femme le présent était tout, le passé s'effaçait.

« La contredanse terminée, je me retirai dans une partie de la salle. L'altération de mes traits avertit le duc. Il s'approcha de moi et arriva à temps pour me recevoir dans ses bras, privée de connaissance. Sans s'arrêter à de vaines formalités, il m'enserra et m'emporta hors de la salle du Trône. Mais avant d'en sortir, le sang, qui s'était porté avec violence à ma poitrine, se fit passage :

1. Le duc d'Abrantès.

le vaisseau se rompit encore une fois et en un instant mes vêtements furent inondés de sang. On me porta dans l'appartement de Frochot[1] et, après quelques secours prodigués à la hâte, je renvoyai le duc faire son devoir et je me retirai chez moi.

« La douleur que montra le duc, son anxiété, firent juger à la reine qu'il m'aimait toujours. Elle lui parla et elle en fut convaincue. Dès lors son plan fut arrêté ; elle était sûre de sa vengeance.

« Depuis longtemps Marescalchi, ministre des affaires étrangères pour le royaume d'Italie, demandait à l'empereur de lui donner une fête. Il avait fait construire à cet effet un immense local sur le jardin de l'hôtel qu'il occupait rue d'Angoulême. L'empereur accepta et le jour en fut fixé le 13 janvier 1810.

« La reine de Naples organisa pour cette fête un quadrille d'un nouveau genre. C'était une partie d'échecs. Les seize pièces étaient seize femmes de même taille ; les deux reines étaient Mme la duchesse de Bassano et la belle Mme de Barral. Tout était réglé, arrangé. Nous devions arriver après que l'on aurait tendu un immense tapis de toile cirée représentant un échiquier. Et là nous devions *danser* une partie d'échecs, conduites par deux magiciens qui, jouant l'un contre l'autre, faisaient bouger leurs pièces en les touchant légèrement de leur baguette. Cette invention, qui était de Despréaux, était vraiment charmante. J'étais un des pions, j'étais celui du roi : la reine de Naples était à côté de moi.

« Les répétitions furent fréquentes. Obligée de

1. Préfet de la Seine.

me distraire, je prenais peu garde à ce qui m'entourait. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer combien le duc était sombre et morose. Il me considérait quelquefois pendant une demi-heure et je l'entendais murmurer des imprécations, et il sortait en frappant la porte avec violence. Cependant j'étais tranquille. Hélas! J'étais sur un volcan.

« Je recevais toujours des lettres de Clément. Depuis un an que nous étions séparés, son amour, loin de s'affaiblir, semblait prendre de nouvelles forces.

« *Je ne puis vivre sans vous, m'écrivit-il; je sens que je ne le puis. Environné ici de gloire et d'honneurs, je ne veux pas les conserver si je ne dois pas vous voir. Si vous ne me promettez pas de vous faire ordonner les eaux de Carlsbad et de venir cette année, je quitte mon ministère et je me fais renommer à l'ambassade de France.* »

« Je reçus cette lettre le jour même du quadrille, le 13 janvier. Je la relus avec des larmes de tendresse et d'amour. Je sonnai ma femme de chambre et lui donnai cette lettre pour la serrer dans une cassette de bois de la Chine, fort précieuse, que le prince de Metternich m'avait donnée pour y mettre tout ce qui tenait à notre amour. Joséphine (c'était le nom de ma femme de chambre) en avait la clef. Elle m'avait vue naître, et mes bienfaits auraient dû me l'attacher plus encore.

« A huit heures, je partis. Avant de monter dans ma voiture, je passai dans le salon et j'y trouvai le duc.

— Comment me trouves-tu aujourd'hui? dis-je



Cliché J. T.

NAPOLÉON ET DAVID (4 JUILLET 1803).

*D'après un dessin d'*ÉMILE LASSALLE.

« Il me regarda sans me répondre.

— Suis-je donc mal? lui demandai-je, étonnée de son silence.

— Mal? Oh! non ; tu n'es que trop bien.

« Il s'approcha de moi et me serrant la main avec violence.

— J'ai quelquefois envie de te faire une cicatrice qui puisse te défigurer : tu ne plairais plus.

« Cette phrase, qui m'aurait fait rire en tout autre temps, me fit frissonner. Pourquoi? Etait-ce donc un pressentiment?... Je m'efforçai de sourire et je lui dis :

— Mon ami, quand le quadrille sera dansé, je changerai de costume et voici celui que j'aurai. Je te le montre afin que tu puisses me reconnaître.

« Je lui fis voir alors un domino de satin rose garni d'une large bande blanche. Mon costume pour le quadrille était celui des statues égyptiennes : la coiffure en bandeau et le petit pagne rayé entourant les reins. Un côté du quadrille était bleu, l'autre rouge.

« Je partis seule dans [ma voiture] pour aller prendre une de mes amies qui était pion comme moi, et notre fou et notre cavalier.

« Le quadrille se dansa et eut un succès fou. Tous les masques nous entouraient. Bientôt nous fûmes obligés pour notre propre tranquillité de changer de costume, car nous entendions : « Ah! c'est un pion!... Il faut le damer!... » et cent bêtises pareilles.

« Je passai dans un vestiaire particulier toujours réservé aux quadrilles dans les bals masqués ; je quittai mon turban égyptien et m'enveloppant de mon joli domino rose, je rentrai dans le bal. A

peine avais-je fait quelques pas que je rencontrai le duc de la Vauguyon. Je l'arrêtai et lui dis :

— Deux mots!

« Il me reconnut aussitôt.

— Puisque je n'ai pas été assez habile pour me déguiser, lui dis-je, vous allez me donner le bras. Mais comme je ne veux pas que *votre Reine* puisse en prendre de l'ombrage[1], je vais ôter mon masque. J'ai d'ailleurs fort chaud et je ne veux pas que l'accident de l'Hôtel de Ville se renouvelle ici.

— J'y gagnerai d'ailleurs de voir vos yeux, me dit le duc, et vous savez ce que je pense de leur regard.

— Prenez garde, lui répondis-je en riant ; ceux dont vous êtes l'esclave nous lanceraient des éclairs qui nous pulvériseraient ; et, quelque habitué que vous soyez aux éruptions du Vésuve, en comparaison d'eux je crois que c'est peu de chose.

— Oui, et craignez de vous y jouer ! nous dit une voix près de nous.

— C'est la reine! dis-je tout bas à M. de la Vauguyon.

— Que m'importe? répondit-il. C'est odieux d'être épié ainsi! Quand l'esclavage n'a plus de prestige, ajouta-t-il très haut, il faut le secouer.

— Taisez-vous, au nom du ciel! taisez-vous pour moi si ce n'est pour vous!...

« J'étais tremblante. Il s'en aperçut et, me serrant le bras :

1. Le duc de la Vauguyon était alors l'amant de la reine Caroline de Naples. Voir notre ouvrage sur *Les Sœurs de Napoléon*.

— Que craignez-vous?

— Je ne sais, mais je ne suis pas bien.

— Venez, nous allons entrer dans la première salle du Trône, et cela se dissipera.

« Nous entrâmes dans cette salle qui était tellement remplie de monde qu'on pouvait à peine circuler. Je répondais en riant à une remarque de M. de la Vauguyon, lorsque je me sentis serrer le bras avec une telle violence que la douleur m'arracha un cri. Je me retourne et je vois une grande figure enveloppée d'un domino noir : un masque noir lui couvrait le visage et la barbe du masque était agitée par une respiration précipitée. Le premier mouvement de M. de la Vauguyon fut de demander raison à ce masque de l'insulte qu'il faisait à une femme à laquelle il donnait le bras. Mais j'avais reconnu Alexandre et, dégageant mon bras du sien, je pris celui de mon mari et, après lui avoir adressé un triste sourire, je fus aussitôt entraînée avec rapidité par le duc qui renversait tout sur son passage et m'emportait pour ainsi dire à travers les flots de masques et les groupes joyeux qui remplissaient les salles. Arrivés sous le vestibule, il appelle d'une voix de tonnerre pour avoir ses gens. Ils n'étaient pas arrivés, mais les miens s'y trouvant, nous montâmes dans ma voiture.

« Là, arrachant son masque, se frappant la poitrine et le visage, j'entendis qu'il proférait les plus affreuses imprécations contre M. de Metternich. »

Il est inutile de reproduire la scène qui se passa entre les deux époux une fois rentrés en leur hô-

tel[1]. Les événements de cette nuit ont été imparfaitement connus : la duchesse d'Abrantès a eu soin de les consigner minutieusement dans le manuscrit que j'ai sous les yeux, sans en oublier le moindre détail. Comme ils n'ont pas d'intérêt immédiat pour l'Histoire, je ne les dirai point[2]. Il suffira de savoir que Junot alla dès le matin aux Tuileries et consulta l'empereur sur ce qu'il avait à faire[3]. Napoléon l'exhorta au calme et à l'oubli. Madame Mère vint, de la part du souverain, voir sa dame pour accompagner : elle les aimait beaucoup elle et son mari. Elle les réconcilia. De part et d'autre on pardonna.

Mais de quelle façon le général Junot avait-il appris que M. de Metternich était en correspondance avec la duchesse? Par la princesse Caroline, reine de Naples. Celle-ci, qui ne se refusait aucune infamie, avait eu celle de soudoyer la femme de chambre de confiance de la duchesse, cette vieille Joséphine, ancienne domestique chez Mme de Permon, qui l'avait vue naître et l'avait « reçue dans son tablier ». Elle avait su que c'était elle qui allait chercher les lettres de M. de Metter-

1. Cf. général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 431. — Le général Thiébault s'est seulement trompé d'ambassadeur et a écrit Cobenzl au lieu d'écrire Metternich. — Cf. Mlle AVRILLON, *Mémoires*, t. I, p. 339-341. (Edition Garnier frères, 1895.)

2. C'est à ces événements que fait allusion la duchesse quand elle parle, un peu plus haut (p. 230) d'une « sanglante tragédie » et quand elle dit, dans une lettre de huit pages à un ami, le 6 novembre 1837 : « ... l'horrible tragédie dont je faillis être victime. » (*Vente d'autographes, catalogue Charavay*). J'ajouterai que la duchesse d'Abrantès a semé de quelques réminiscences de cette scène tragique le dénouement de son roman *L'Amirante de Castille*.

3. Cf. STANISLAS GIRARDIN, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 368.

nich chez M. le comte des Audrouins, qu'elle lui donnait les réponses de la duchesse pour les faire parvenir à Vienne, qu'elle les mettait dans une cassette en bois précieux de la Chine, dont elle avait la clef. Heureuse de posséder ces renseignements, elle s'était fait un odieux plaisir de les faire parvenir plus ou moins anonymement au duc d'Abrantès. Celui-ci, qui n'était pas un grand seigneur d'assez vieille roche pour prendre aussi légèrement que les autres ces petites disgrâces de la vie conjugale, avait attendu le départ de sa femme pour le bal et s'était assuré de l'existence des lettres qu'on lui signalait dans la cassette de Chine. On sait le reste. La reine de Naples s'était vengée et la duchesse avait appris au bal que le malheur vient parfois en folâtrant. Reprenons pour la fin de ce dramatique épisode, les dernières pages du *Journal intime :*

« Que vous dirais-je?... Je pardonnai.

« Le soir même de ce jour où je pardonnai, j'appris que tout Paris s'entretenait de cette malheureuse histoire. « Oh! me dis-je à moi-même, j'ai été coupable, mais quel châtiment! »

« Le vendredi suivant, on donnait à l'Opéra la première représentation de *Fernand Cortez*... Je sentis que je ne faisais rien si je ne détruisais pas par ma conduite des bruits qui, par leur nature étaient vraiment fâcheux. Je dis à Junot que j'irais à l'Opéra...

« Il résista pour la forme, mais je voyais qu'il était heureux de ma résolution. Je ne me levai qu'à six heures... Je mis du rouge pour cacher ma pâleur extrême et, ainsi parée, n'ayant dans ma

loge que des amis dévoués, je me rendis à l'Opéra.

« A peine fus-je dans ma loge que tous les regards se dirigèrent sur moi. J'étais au supplice. Bientôt une sorte de murmure se projeta et j'entendis des phrases contre Alexandre qui auraient pu l'irriter. Pour éloigner tout soupçon, je lui souris, lui parlai aussi naturellement que je le pus feindre. Quelle soirée!...

« Je finis cette relation. Peu de temps après ce que je viens de dire, Junot fut nommé au commandement du 8e corps, en Espagne.

— Je partirai aussi, lui dis-je.

— C'est impossible.

— Je veux partir. Si je reste en France après un tel éclat, il faut que je me retire dans une terre, loin de Paris. Je ne puis y rester après ce qui vient de se passer. Si je m'éloigne de toi en ce moment, je sais que la haine pourra s'élever entre nous. Je suis franche et ne puis dissimuler ce que je sens. Si nous partons ensemble, les souvenirs pénibles s'effaceront. Alexandre, je veux partir.

« Il était ému et m'embrassa sans parler[1]. »

1. Ici se terminent les fragments du *Journal intime* inédit de la duchesse d'Abrantès.

CHAPITRE X

Étapes de la duchesse en Espagne. — Incident à Valladolid avec le prince d'Essling. — A Ciudad-Rodrigo — Salamanque et le général Thiébault. — Courage de la duchesse d'Abrantès. — Le général Fournier. — Gaspillages. — Blessure de Junot devant Lisbonne — Le général rejoint sa femme à Salamanque. — Retour en France. — Voyage à Aix-les-Bains. — Mauvaises nouvelles d'Espagne. — Lettres de Russie. — Affaire de Smolensk : sévérité de l'empereur et chagrin de Junot. — Ravages de l'idée fixe. — Junot est nommé au commandement des provinces illyriennes. — Sa femme le console et l'encourage. — Maladie du général. — La duchesse va au-devant de lui. — Mort de Junot à Montbard, tandis que sa femme l'attend à Genève.

Il fut donc décidé que la duchesse accompagnerait son mari en Espagne. Dans ses *Mémoires*, elle insiste sur ce fait que personne ne l'y obligea[1] : « Ce fut moi, et bien *moi seule* qui voulus le suivre. L'empereur ne le voulut pas d'abord, puis il y consentit. Mais, je le répète, ce fut *ma volonté* qui me conduisit en Espagne[2]. » Le lecteur vient de voir pourquoi Mme d'Abrantès insiste sur ce point qui, du reste, est tout à son honneur.

Les deux époux partirent le 2 février 1810. Ils firent un court arrêt à Bordeaux, où l'incorrigible

1. Cf. général Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 431.
2. Duchesse d'Abrantès, *Mémoires*, t. VII, p. 548. (Édition Garnier, Paris, 1895.)

Junot trouva encore le moyen de n'être pas raisonnable[1]. A partir de Bayonne, et malgré l'opposition de son mari, la duchesse ne voyagea plus qu'à cheval : Junot avait reçu l'ordre d'arriver au plus tôt à Burgos : il s'y rendit à franc étrier et sa femme galopait à son côté. Mais cette affreuse guerre d'Espagne avait jeté son manteau d'horreurs sur les beaux paysages qu'elle avait admirés cinq ans auparavant lorsqu'elle allait à Lisbonne; des villages étaient brûlés sur son chemin, les autres étaient déserts; des pendus, tout nus, hideux, se balançaient aux arbres de la route... Des lettres de ses enfants, qui arrivèrent à Vittoria presque en même temps qu'elle, firent oublier à la duchesse ces horreurs et d'autres encore... Enfin elle parvint à Burgos. Elle avait bien besoin de repos. Tous les généraux et officiers s'étonnaient de la voir au milieu des sauvageries de cette guerre, et, en y songeant de sang-froid, elle s'en étonnait elle-même plus que tout le monde.

Le cadre de ce livre nous oblige à ne dire que peu de mots des rudes étapes de la duchesse d'Abrantès pendant cette campagne, au milieu d'une population soulevée contre les Français, trop dociles exécuteurs des ordres de leur empereur

1. Il alla voir une actrice et, pour cette seule visite, lui donna douze mille francs. A la suite de cette visite et de cette générosité du duc, on ne l'appela plus à Bordeaux que « la duchesse ». (Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 439.)

N'est-ce pas le cas de répéter, avec le poète latin, en lisant le récit de folies semblables, quand on connaît les malheurs qui frappèrent plus tard le général et la duchesse d'Abrantès :

Nescia mens hominum fati sortisque futuræ

et aussi :

O vanas hominum mentes, o pectora cæca

et qui avaient envahi l'Espagne contre toute justice. Il faut en lire le récit dans les *Mémoires* de cette aimable femme[1]. On y verra également avec quelle inépuisable patience elle calmait les impatiences et aussi les colères épouvantables auxquelles se laissait aller parfois le général Junot, peu endurant de sa nature, devant des ordres ou des contre-ordres absurbes, comme il s'en donna tant durant cette funeste campagne ; elle eut même beaucoup de peine un jour à l'empêcher d'aller provoquer en duel le maréchal Masséna, commandant en chef de l'armée.

C'est qu'il y avait eu entre eux, dès l'entrée en campagne, une petite aventure qu'il est nécessaire de raconter, d'abord parce que la duchesse d'Abrantès s'y trouva impliquée, bien malgré elle, et qu'ensuite le prince d'Essling ne pardonna jamais à Junot de l'avoir suscitée.

Le duc d'Abrantès, donc, avait commencé par apprendre avec plaisir l'arrivée prochaine de Masséna en Espagne. Il habitait avec sa femme, à Valladolid, le vaste palais que Charles-Quint y a construit. Masséna devant bientôt arriver, Junot comptait lui en céder la moitié. « Il était certain, a raconté le général de Marbot, que le maréchal serait trop galant pour déplacer madame la duchesse, d'autant plus que le palais était assez vaste pour y loger facilement les deux états-majors. »

Mais Junot avait oublié que le vieux Masséna avait l'habitude de traîner à ses trousses, en ma-

1. Il en a été fait une réimpression en 10 vol. chez Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères. 1895.

nière de dame ou demoiselle de compagnie, une jeune maîtresse. Il l'habillait en sous-lieutenant de dragons et, soit comme complément de l'uniforme, soit pour lui marquer toute son estime, il lui faisait ou laissait porter sur la poitrine l'insigne de l'honneur. C'était là une fantaisie, et comme c'était un maréchal duc et prince qui se la permettait, on s'inclinait avec respect, comme si ç'avait été la plus méritoire des actions. Qu'un sous-lieutenant, à qui pareil meuble eût été à coup sûr plus utile qu'au maréchal, se fût avisé d'en encombrer ses bagages et ceux de l'armée, on eût entendu de beaux cris et le maréchal tout le premier... Mais du moment que c'était lui qui se permettait de donner l'exemple de l'infraction au devoir, c'était parfait, c'était admirable. C'était surtout déplorable et, à si petite distance de la Révolution, jamais un homme qui avait eu l'honneur d'être général sous la République, n'aurait dû emprunter aux temps de la monarchie des mœurs si abandonnées : c'était digne de ce que faisait, sous Louis XV, le cardinal prince Louis de Rohan qui promenait en carrosse la marquise de Marigny, sa maîtresse, travestie non en sous-lieutenant de dragons, mais en abbé. Par convenance, évidemment. Mais, sous tous les régimes, les princes, qu'ils fussent de Rohan ou d'Essling, n'ont obéi qu'à leurs caprices. Point d'ailleurs n'est besoin d'être prince pour en faire autant, mais à l'armée d'Espagne et de Portugal, cet exemple était suivi. Le général Lefebvre, cet imbécile qui était le fils du digne duc de Danzig, vivait à Oporto avec une danseuse; le général Loison, à Oporto également, ne sortait qu'escorté

d'un état-major de danseuses; le général Fournier, qu'on retrouvera tout à l'heure, était suivi d'une petite Calabraise qu'il avait enlevée en Italie...

Masséna arrivant au palais de Valladolid avec sa dame de compagnie, les convenances ne permettaient pas à la duchesse d'Abrantès d'y séjourner avec elle. Marbot, qui était de l'état-major de Masséna et était venu en avant pour préparer les logements, en fit la remarque au général Junot. « Mais, a-t-il raconté, le général ne fit que rire de mes observations, disant que Masséna et lui avaient souvent logé dans la même cassine en Italie et que les dames s'arrangeraient entre elles. »

Junot ne savait pas que les dames, qui s'arrangent si rarement avec les hommes, du moins quand ils sont leurs maris, ne s'arrangent guère entre elles, — si ce n'est d'une jolie façon! D'ailleurs, ici, c'est tout à l'honneur de la duchesse d'Abrantès de n'avoir pas voulu s'arranger avec Mme X... et tenir compagnie à la dame de compagnie du vieux maréchal.

« Je trouvai au bas de l'escalier, poursuit Marbot, M. le maréchal donnant la main à Mme X... Je commençais à lui expliquer les difficultés que j'avais éprouvées pour prendre possession de la totalité du palais, quand Junot, entraînant la duchesse, accourt, se précipite dans les bras de Masséna; puis, devant un nombreux état-major, il baise la main de Mme X... et lui présente ensuite sa femme. Jugez de l'étonnement de ces deux dames! Elles restèrent comme pétrifiées et ne se dirent pas un seul mot! Le maréchal eut le bon esprit de se contraindre; mais il fut vivement

affecté de voir Mme la duchesse d'Abrantès prétexter d'une indisposition pour s'éloigner de la salle à manger, au moment où Junot y entraînait Mme X...

« Au premier aspect, continue le mémorialiste, ces détails paraissent oiseux; mais je ne les raconte que parce que cette scène eut de bien graves résultats; le maréchal ne pardonna jamais à Junot d'avoir refusé de lui céder la totalité du palais, et de l'avoir mis par là dans une fausse situation vis-à-vis d'un grand nombre d'officiers généraux[1]. »

D'étape en étape, faisant le bien sur son passage, s'amusant aussi lorsque l'occasion se présentait et même ne se présentait pas, faisant de la musique, obtenant la grâce des condamnés à mort par les conseils de guerre, donnant des bals et dansant comme une jeune fille, sauvant des enfants abandonnés au milieu des horreurs de cette épouvantable campagne, laissant de l'argent aux municipalités pour pourvoir à leur allaitement et à leur entretien pendant plusieurs années, cette femme étrange, à la fois frivole et courageuse, délicate et infatigable, rieuse et attristée, parvint à Ciudad-Rodrigo, sur la limite de l'Espagne et du Portugal. Là, le duc d'Abrantès dut se séparer d'elle pour s'enfoncer avec son corps d'armée dans l'intérieur du pays.

Quelle perspective pour une jeune femme, enceinte de huit mois, de rester à Ciudad-Rodrigo! C'est pourtant là, dans une maison au toit troué par les bombes, au milieu des décombres d'une

1. Général de Marbot, *Mémoires*, t. II, p. 332-334.

ville à peu près détruite par un long siège, dans un air empesté par l'odeur d'incendie et par celle de milliers de cadavres enfouis presque à fleur de terre et que les chiens errants déterraient pour les dévorer ; c'est là, dans ces ruines, dans ce cimetière gardé par des ombres, les mourants et les malades laissés par l'armée, dans ce pays abandonné de tous ses habitants à dix lieues à la ronde, que cette jeune femme habituée au luxe le plus délicat, devait faire ses couches[1]. Et c'est là, en effet, qu'elle eut son fils Alfred qui, sur le désir de son père, fut d'abord appelé Rodrigue. Né sur un champ de bataille, car Ciudad-Rodrigo, avec ses ruines encore fumantes n'était pas autre chose, cet enfant devait mourir sur un champ de bataille : devenu plus tard lieutenant-colonel, après une carrière des plus honorables, il fut tué glorieusement à la bataille de Solferino, en 1859.

Mais c'est dans les *Mémoires* de la duchesse qu'il faut voir les détails de la vie de privations, d'alarmes et de dangers qu'elle mena à Ciudad-Rodrigo, les mauvais procédés qu'eut pour elle le commandant de place, et comment elle partit, *dix jours* après ses couches, pour aller, *à cheval*, dans un pays infesté de guérillas, chercher un meilleur asile à Salamanque.

1. « Les officiers anglais, dit un mémorialiste du temps, se confondaient en excuses pour avoir, en ayant repris la ville d'Abrantès, en Portugal, empêché la duchesse d'Abrantès de faire ses couches dans son duché, où elle se rendait de Paris par l'Espagne. « La duchesse d'Abrantès, disaient-ils, devait « les trouver très peu *gentlemen*, et ils priaient qu'on les ex- « cusât auprès d'elle. » (*Souvenirs et campagnes d'un vieux soldat de l'Empire*, par le commandant PARQUIN. Ed. Berger-Levrault, p. 287.)

Salamanque était alors commandée par le général Thiébault. Fils de Dieudonné Thiébault, qui fut secrétaire du grand Frédéric, son ami aussi, et qui écrivit sur lui et sa cour quatre volumes des plus précieux pour l'Histoire, le général Thiébault était loin d'être le premier venu. « C'est un homme d'esprit, a écrit de lui un peu méchamment un autre homme d'esprit, et qui n'a pas la modestie de vouloir cacher son mérite ; il convient qu'il en a beaucoup... »[1] Rœderer, qui n'en manque pas non plus, et qui est capable d'apprécier celui des autres, le vit de près en Espagne : il fait l'éloge de son aménité et de l'habileté avec laquelle il sut capter la sympathie des Espagnols[2]. La duchesse d'Abrantès, de son côté, a pour lui autant d'estime que d'affection. Elle n'aurait rien eu de tout cela s'il avait été aussi « mauvaise langue » qu'on le prétend depuis que la publication de ses précieux *Mémoires* a montré que la plus franche véracité, qualité bien rare chez les mémorialistes, était au nombre de ses mérites. Est-ce donc être « mauvaise langue » que de dire la vérité sur les gens, de les montrer ce qu'ils furent, des hommes avec leurs passions et non des êtres empaillés, à la façon des personnages de Berquin ou de Bouilly, comme une inepte convention mondaine veut qu'on les présente?

Le général Thiébault, donc, avait appris que la duchesse d'Abrantès s'était mise en route avec une faible escorte pour venir à Salamanque. Mais il avait été informé aussi que don Julian, fameux

1. Stanislas Girardin, *Journal et Souvenirs*, t. II, p. 296.
2. Comte Rœderer, *Œuvres*, t. IV, p. 111.

chef de partisans avait conçu le projet de l'enlever dans les bois de Matilla, qu'elle devait traverser. L'escorte de la duchesse était trop faible pour lutter contre la bande de don Julian. Le général forma aussitôt deux colonnes qu'il envoya, l'une à droite, l'autre à gauche de Matilla, avec ordre de se porter à l'aide du détachement d'escorte, si l'on entendait un seul coup de feu. Lui-même, à la tête de deux escadrons, alla au devant de Mme d'Abrantès [1]. Il la rencontra de nuit, au milieu de la forêt. En entendant tout à coup un tumulte de voix, de piétinement de chevaux, et le cri de : *Halte!* en tête du détachement, la duchesse d'abord s'était crue perdue. Son angoisse ne fut pas longue, et le général Thiébault, lui cachant les dangers qu'elle avait courus et les précautions qu'il avait prises, mit sur le compte du désir de la saluer plus tôt son apparition nocturne et théâtrale au milieu des bois.

A Salamanque, Mme d'Abrantès, qui habitait une grande maison située dans un faubourg, et que le général Thiébault avait fait arranger au mieux pour la recevoir, voulut mener une vie aussi parisienne que possible. Elle reçut tout ce qu'il y avait en ville d'officiers français, et ceux-ci étaient ravis de trouver une compatriote qui leur rappelait par tant de côtés aimables le pays dont ils étaient loin et que si peu devaient revoir. « C'était, a écrit Thiébault, une inconcevable fortune que la société d'une dame aussi distinguée au fond de l'Estramadure. Désirable partout, elle était inappréciable au milieu de ces Espagnoles de province,

1. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 432. — Cf. Duchesse D'ABRANTÈS, *Mémoires*, t. VIII, ch. VIII.

dont les plus huppées n'approchaient pas de l'instruction et des manières de nos femmes de chambre de bonne maison. C'était donc tout ce que notre siècle avait pu produire d'aimable, de lettré, de brillant, c'était un des premiers salons de Paris transporté au milieu d'une population qui semblait appartenir aux temps écoulés ; et, plus encore qu'une société, c'était une femme dont le caractère égalait le mérite. »[1]

Voici un trait de ce caractère vraiment viril : le maréchal Bessières avait offert à Mme d'Abrantès de la faire escorter jusqu'à Valladolid, où elle serait plus en sûreté qu'à Salamanque ; le général Thiébault l'engageait fort à y aller et à profiter de l'escorte qui accompagnerait le convoi de tous les fonctionnaires abandonnant Salamanque ; lui-même en partirait le même jour. Elle refusa. « Elle fut inébranlable, dit Thiébault ; elle n'avait quitté Rodrigo que faute de vivres et d'abri ; en annonçant au duc son départ pour Salamanque, elle lui avait promis de ne pas sortir sans lui de cette ville ; elle s'était résolue de tenir cette promesse, quelque chose qui pût lui arriver ; ne pût-elle avoir au besoin qu'une chambre dans le fort, elle s'en contenterait. Enfin, et en me remerciant de mon avis, de mes instances, elle me demanda de ne pas laisser à cause d'elle un homme de plus à Salamanque. »[2]

Voilà, je pense, du caractère : on voit que la duchesse n'était pas de ces femmelettes à se trou-

1. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 433.
2. *Ibid.*, p. 434. — La duchesse d'Abrantès dit elle-même dans ses *Mémoires :* « Je ne craignais donc que pour ma personne, et jamais cette crainte n'a troublé mon sang-froid. »



Cliché J. T.

CAROLINE MURAT.

D'après un dessin de BILLIARD

ver mal à la vue d'une araignée se promenant sur leur robe, et qu'elle était pleine d'énergie. « Il faudrait s'y être trouvé, poursuit Thiébault, pour évaluer ce qu'il y avait de courage dans cette résolution. J'en fus vivement frappé. En se mettant ainsi au-dessus des considérations qui auraient subjugué toute autre femme, la duchesse s'éleva au-dessus de son sexe, de manière à ne plus laisser de valeur à ce qui même aurait été un tort pour tout autre qu'elle, et elle montra qu'elle savait élever son caractère, sa force d'âme au niveau de tant d'autres qualités et d'un mérite que le monde a jugés, auxquels la postérité rendra hommage. »[1]

La duchesse d'Abrantès tenait donc salon à Salamanque ; la femme du général Thomières habitait avec elle. C'était un bonheur pour elle de voir le petit Rodrigue pousser à merveille. Les nouvelles de ses enfants restés en France étaient bonnes. L'avenir semblait se dégager de nuages. Mais, dit-elle, « j'étais jeune alors et je ne savais pas encore ce que j'ai appris depuis : c'est qu'il ne faut jamais bâtir sur ce qu'on croit une certitude de bonheur. » Il est grand le nombre de ces jeunes gens qui, eux, ne mûrissent jamais, prennent leurs espérances pour des certitudes et échafaudent leur existence sur des possibilités, sur ce *qu'ils voudraient* qui arrive, et non d'après les calculs de la froide raison sur de solides réalités, en parant à ce qui *peut* arriver. C'est ainsi que la plupart des hommes, laissant une porte ouverte au malheur, sont toujours dupes de leur imagination dirigée

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 434.

le plus souvent par leur cœur, dupe lui-même des calculs des autres, et non par leur raison qui s'efface et cède le pas devant de soi-disant intérêts de cœur.

La duchesse eut des ennuis à Salamanque. Elle fut calomniée. Ce mauvais sujet de général Fournier[1] qu'elle avait reçu à Ciudad-Rodrigo, n'avait pas manqué, à Salamanque, d'aller lui présenter ses hommages. Il était mal vu dans l'armée malgré la plus brillante bravoure. Débauché comme un ancien abbé de cour, indiscipliné au dernier point, fantaisiste, duelliste, hâbleur, vantard, mauvais camarade, mauvais chef, il se riait de l'honneur comme du reste. Grâce à ce liant qu'ont les Français qui se rencontrent en pays étranger, grâce surtout aux circonstances exceptionnelles où l'on se trouvait, la duchesse d'Abrantès accueillit peut-être avec plus d'affabilité qu'il n'eût fallu un homme aussi décrié que le général Fournier, auquel il eût été prudent d'opposer une froide réserve. Celui-ci abusa de la facilité avec laquelle la jeune femme lui avait ouvert sa porte. Non seulement il affichait des airs conquérants chaque fois qu'il allait chez elle ou qu'il en sortait, mais il ne se gênait pas pour dire à qui voulait l'entendre qu'il était « du dernier bien » avec la duchesse et aussi avec Mme Thomières. La calomnie faisait son chemin, tant les hommes aiment à croire à ces choses-là et le général Fournier triomphait dans le pays de don Juan. Les choses enfin parvinrent

1. C'est lui qui, sous la Restauration, ajouta à son nom celui de Sarlovèze, parce qu'il était né à Sarlat. Il faudrait un volume, et même deux, pour raconter ses excentricités et originalités de toutes sortes.

aux oreilles de Mme d'Abrantès qui, sans consigner absolument le fat à sa porte, lui fit comprendre d'avoir à espacer ses visites.

Le général Thiébault, lui, était tout l'opposé du général Fournier, et s'il allait beaucoup chez la duchesse c'était pour le charme de sa conversation. Aussi était-il le plus possible auprès d'elle. Le matin il l'accompagnait lorsqu'elle montait à cheval, autant pour le plaisir d'échanger ses idées avec une femme d'un esprit si distingué, que pour celui de veiller en personne à ce qu'il ne lui arrivât rien de fâcheux.

Souvent il dînait chez elle. Il donne même sur ce point quelques détails de ménage qui ont leur importance et permettent de se rendre compte des causes qui amenèrent la chute de la maison que Junot avait édifiée si brillante en si peu de temps. « Dirai-je à propos de ces dîners, a-t-il écrit, quel était le laisser-aller de sa maison? Elle avait à Salamanque une table assez pareille à la mienne : deux fois trois plats et cinq assiettes de dessert, et cet ordinaire lui coûtait neuf fois plus ; elle n'avait aucun luxe de toilette et on lui faisait payer quinze cent francs par mois pour son blanchissage... »[1] C'étaient là de beaux gaspillages, dus au manque absolu de surveillance. Mais l'idée ne venait pas à la duchesse de contrôler les dépenses de ses gens. Une trop grande facilité de vie avait fait d'elle une enfant pour les choses usuelles et pour la pratique journalière de l'existence. Elle se bornait à s'étonner par exemple, de payer les œufs deux francs pièce, sans se dou-

1. Général Thiébault, *Mémoires*, t. IV, p. 439.

ter que les autres Français en avaient tant qu'ils voulaient à cinq sols et à moins. Plus tard, elle pleurera des larmes de sang sur ce désordre, mais ne se réformera pas. Son mari ne vécut pas assez pour voir les années de disette succéder aux années d'abondance, sans quoi il se serait pris lui aussi à regretter ces gaspillages : sans aller jusqu'à avoir ses relais à lui, comme le dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, ils étaient fabuleux : c'est ainsi que son cuisinier, pendant les dix mois qu'il avait passés à Lisbonne, fit si bien danser l'anse du panier qu'il réalisa un bénéfice de trois cent mille francs sur les dépenses de sa table. Pendant que nous sommes sur ce chapitre, ajoutons que la duchesse d'Abrantès, rien que pour son fil et ses aiguilles, — elle qui ne faisait jamais un point, — avait, à Paris, un mémoire de dix mille francs au magasin de la *Mère de famille*. C'est le véridique Thiébault qui l'affirme. C'est à lui encore, qui a si bien connu Mme d'Abrantès, qu'il faut demander de nous introduire à une de ses soirées de Salamanque.

« Les soirées de la duchesse, dit-il, étaient occupées par la musique, les échecs, la lecture des lettres et journaux de Paris, les nouvelles de l'Espagne, les on-dit sur le Portugal et les conversations. Les échecs ne retenaient que la duchesse et moi, si ce n'est habituellement, du moins assez souvent. La musique mettait en scène le marquis de Valença et Fournier comme chanteurs, la duchesse chantant parfois, mais tenant habituellement le piano, soit pour accompagner, soit pour jouer des petites sonates qu'elle composait pour ses filles, enfin moi, mettant en musique quelques romances dont elle ou son frère, M. de Permon,

avait fait les paroles. Les correspondances nous tenaient au courant de la chronique de Paris et des Tuileries, et nous faisaient oublier par moments la terre d'exil qui commençait à nous donner plus de craintes que d'espérance. Les conversations qui s'alimentaient et de ces sujets et de mille autres, se rehaussaient de toute la séduction qu'y apportait la duchesse par la grâce et la facilité de son élocution, par la clarté de ses idées, le choix de ses expressions, et je dirai presque la profondeur avec laquelle elle traitait les sujets les plus variés. Bien souvent elle nous étonnait. Un soir, entre autres, la causerie s'étant tournée vers l'art théâtral, la duchesse s'empara du sujet et en vint à un parallèle entre le théâtre des anciens et celui des modernes. Elle parla plus d'une heure et nous laissa, M. Luuyt[1] et moi, stupéfaits de l'érudition et de l'indicible puissance d'observation dont elle fit preuve, mais encore de l'ordre qu'elle mit dans cette péroraison, de l'enchaînement de ses idées et de l'élégance de sa diction. « Ma foi, me disait M. Luuyt en se retirant, que pourrait dire de plus un professeur qui, toute sa vie, aurait étudié la matière? » Et j'aurais fait la même question. »[2]

Le dirai-je? Nul, plus que moi, n'admire les talents, les connaissances, l'esprit et le courage de la duchesse d'Abrantès, mais dans les circonstances, où l'on était alors, avec la guerre qui faisait chaque jour couler le sang à flots, il semble qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que de

1. Ministre de la Marine de Junot en Portugal (1808).
2. Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. IV, p. 440.

chanter et causer : il eût été bien à la femme de l'un des principaux généraux qui commandaient dans la péninsule, de prendre une généreuse initiative, de s'occuper des hôpitaux, d'organiser des maisons de convalescence pour les blessés et les malades, de les aller visiter, de les soigner, d'en prendre même chez elle et de faire avec eux de la charpie et des bandes. Quel effet moral elle eût ainsi produit sur nos soldats! Ils auraient vite appris que, en cas de blessure ou de maladie, ils seraient soignés de ses blanches mains, qu'elle leur jouerait des airs de France sur son piano, pour chasser la nostalgie et rappeler leur énergie! Et les sommes qu'elle laissait aller à enrichir des intendants et domestiques infidèles, combien elles eûssent été mieux employées si, prenant sur elle et surmontant sa répugnance à s'abaisser à de mesquins détails de ménage, elle s'était résolument mise à l'économie et si elle en avait consacré le produit à donner un peu d'argent de poche aux Français et aux Espagnols qui sortaient guéris des hôpitaux. Cela n'aurait nullement empêché les aimables causeries du soir avec des esprits distingués, et eût même communiqué à tous un peu de cette charité et de cette humanité qui manquèrent totalement durant ces longues guerres de la Péninsule. Les temps sans doute n'étaient pas mûrs pour ces généreuses pensées, les cœurs et les esprits non plus : le spectacle des souffrances de tant de malheureux aurait dû cependant les suggérer, et aussi la nouvelle que le duc d'Abrantès venait d'être frappé en plein visage d'une balle anglaise qui lui avait brisé le nez et s'était incrustée dans l'os de la pommette, d'où l'on avait eu

beaucoup de peine à l'extraire[1]. Junot conserva pourtant son commandement pendant le reste de la campagne.

Cependant le prince d'Essling, ne pensant pas pouvoir forcer les lignes de Torres-Vedras (Junot, lui, croyait la chose faisable) avait ordonné la retraite. Le manque de vivres, dans un pays ruiné volontairement par les habitants et par les Anglais, hâtait la marche des Français plus que la conduite, et non la poursuite, de l'ennemi. Quand le maréchal Ney, qui ne supportait pas d'être sous les ordres de Masséna, vit son corps d'armée en sûreté, il prit sur lui de le planter là et de retourner en France. En passant par Salamanque, il alla voir la duchesse et, dans son langage pittoresque et aussi coloré que sa barbe et ses joues[2], il lui dit tout ce qu'il avait sur le cœur contre Masséna. Il prit le temps cependant de lui donner des nouvelles de Junot et de lui annoncer sa prochaine arrivée.

Enfin elle le revit! Mais comme il était changé!... Aussi eut-elle fort à faire pour le réconforter, car l'altération de ses traits provenait plus de ses chagrins que de ses fatigues et de sa blessure nouvelle. Il souffrait de l'insuccès de nos armes, des fautes de Masséna, peut-être aussi des siennes propres, celles de jadis[3], du triomphe des Anglais, mais surtout d'une lettre de Napoléon qui

1. Cf. Général Marbot, *Mémoires*, t. II, p. 431.
2. Il était très rouge de peau et de poil. Les soldats l'appelaient « le Rougeaud ».
3. Le duc d'Abrantès « avait beaucoup nui au succès de l'expédition. La présence de ce général, dont le nom était odieux aux Portugais par le souvenir qu'ils conservaient de ses excès dans la première expédition, n'avait pas peu contribué à aliéner totalement les habitants et à augmenter le nombre de nos enne-

montrait un certain refroidissement à son égard.

Enfin, une autre lettre de l'empereur appela Junot à un commandement dans le Nord. C'est avec une joie presque folle, pleurant et riant tout à la fois, que la duchesse se mit en route pour la France. Elle a témoigné cette joie, dans ses *Mémoires*, d'une façon fort touchante. Mais elle avait encore des dangers à courir avant d'arriver à la frontière. A Toro, elle faillit être enlevée par des guérillas. Elle en rit ensuite avec le duc de Raguse qui, remplaçant Masséna dans le commandement de ce qui avait été l'armée de Portugal, était venu lui faire visite. Dans les gorges de Salinas, elle passa à travers des centaines de cadavres provenant d'un convoi français qui était tombé dans une embuscade et dont pas un être vivant, femme ou enfant, n'avait été épargné, ni enterré. La duchesse faillit y rester elle-même, suffoquée par l'horreur du spectacle et par les épouvantables émanations qui s'échappaient de ce charnier.

On arriva au pont de la Bidassoa. Mme d'Abrantès avait une telle hâte de fouler la terre de France, qu'elle le passa à pied. Quant à son mari, il se livrait, depuis son départ de Salamanque à des excentricités que sa femme mit sur le compte de son bonheur à fuir cette guerre maudite, mais qui « inquiétèrent pour l'avenir » un officier de l'escorte qui écrivit plus tard ses *Mémoires* et n'oublia point d'y consigner cette particularité [1].

Rentrée à Paris, elle fut aussitôt entourée de parents, d'amis ; Mlle Clotilde Chodron, jolie per-

mis dans l'intérieur du pays. » (Miot de Melito, *Mémoires*, t. III, p. 213.)

1. Général Marbot, *Mémoires*, t. II, p. 488.

sonne, nièce du duc d'Abrantès ; la baronne Lallemand, belle et spirituelle femme de l'un des deux généraux de ce nom qui avait, à Arras, été aide de camp de Junot, et qui s'établirent à demeure chez elle ; M. de Grandcourt, septuagénaire, plus respectable par son imbécillité que par ses cheveux blancs et qui servait de plastron aux plaisanteries de la petite colonie : c'était un des plus sots personnages de cette société parisienne où, de tout temps, Dieu ne les a pas laissé manquer. Mme Thomières, qui était revenue avec la duchesse, s'était arrêtée en chemin, mais devait bientôt venir vivre chez elle. Malgré cet entourage, il fallut quelque temps à la jeune femme pour reprendre ses habitudes, pour se sentir dans sa maison, au milieu de meubles amis et se bien imprégner de cette atmosphère du « chez soi » qui fait un peu partie de nous-mêmes, de notre âme. Quand elle sortit, elle ne reconnut plus son Paris. C'est généralement ainsi après une longue absence ; mais, de plus, la société avait, pris une physionomie nouvelle, gourmée, ennuyée, raide, dure même. La jeune femme ne fut pas longue à en démêler les causes. C'était, d'un côté l'influence glaciale d'une étiquette compliquée et sévère qui enserrait aux Tuileries la nouvelle impératrice et se faisait sentir jusqu'au dernier degré de l'échelle hiérarchique de ce monde de courtisans ; d'un autre côté l'invasion de toutes les places de cour par le faubourg Saint-Germain qui, du moment que la fille de l'empereur d'Autriche partageait le lit du « corse », ou plutôt trônait aux Tuileries, s'était jeté avec autant d'arrogance que d'avidité dans la domesticité

impériale. L'empereur eut tort de s'en entourer : ces gens demeuraient quand même ses ennemis et contribuèrent non moins que sa propre famille et les malheurs de 1812, 1813 et 1814, par conséquent que lui-même, à amener sa chute.

La duchesse d'Abrantès dut subir les formalités d'une nouvelle présentation, puisqu'il y avait une nouvelle impératrice et elle se rendit compte de l'insignifiance de Marie-Louise. Tout en reprenant pied dans le monde, elle reprit aussi son service auprès de Madame Mère. Elle y retrouva l'invasion du faubourg Saint-Germain qui ne pouvait décidément se passer d'une cour pour y parader en belle livrée et recevoir surtout de beaux gages. Il ne lui en fallait pas davantage : sa dignité était satisfaite, a dit Chateaubriand, « dans ces places où on remplissait exactement les fonctions de valet. »

Mme d'Abrantès tenait, des habitudes prises chez sa mère, l'inconcevable besoin d'être toujours entourée. Mais c'était là un usage de grande compagnie d'avant la Révolution, et Junot y trouvait trop la satisfaction de ses petites vanités, de ses goûts aussi, pour s'aviser de faire réforme. La vie de représentation, à laquelle elle fut un peu astreinte comme femme du gouverneur de Paris, comblait donc entièrement ses aspirations sur le chapitre du monde. Tous les quinze jours, elle donnait un dîner de quatre-vingts couverts dans la grande galerie que Junot avait fait construire sur le jardin. Ce dîner était exclusivement militaire : il n'y avait là que des maréchaux, des officiers généraux et des colonels, avec leurs femmes naturellement. Il y avait, après le dîner, réception ouverte pour les autres officiers, comme cela se passait

chez le ministre de la guerre et chez le vice-connétable major-général.

Au Raincy, ensuite à la Folie de Saint-James, ce n'étaient plus des réceptions officielles, mais des réunions d'amis. Quoique intimes, elles étaient nombreuses. Car si Mme Junot aimait le monde et son train, elle aimait à s'y réserver un petit coin pour le cliquetis des commérages plus intéressants et plus cordiaux, je veux dire plus malicieux, de l'intimité. Elle avait un véritable besoin de penser tout haut : des amis, dès lors, lui étaient nécessaires. Avec eux, elle était d'une communication expansive fort active et ceux-ci n'étaient pas moins actifs à la riposte. Ce commerce de paroles était de chaque instant et, dans ce petit cercle, la pensée était comme une balle, que des joueurs habiles se renvoient les uns aux autres sans jamais la laisser tomber. C'était donc, chez Mme Junot, un vrai salon de conversation, mais le coin où elle était se découvrait facilement à l'animation qu'elle faisait régner autour d'elle par son brio naturel et primesautier : certaines fleurs n'attirent-elles pas plus que d'autres les abeilles et les papillons ?

Le monde impérial avait bien besoin de quelques guides ou chefs de files pour créer un nouveau *ton*, de nouvelles convenances, où le bon goût régnât, se tenant à égale distance des sottes manières, si vantées sous le nom de « bonnes manières », de l'ancien régime, et du débraillé des parvenus de la Révolution. Il n'y avait rien de plus ridicule que les façons de l'ancien beau monde, quoi qu'on dise. Je vais interroger sur ce point une femme de génie (ce n'est pas Mme de

Staël), qui a vu de près ces manières : « La grâce, dit-elle, tient à l'organisation et, si on ne l'a pas en soi-même, le travail qu'on fait pour y arriver augmente la gaucherie. Il n'y a rien de si affreux pour moi qu'un homme ou une femme qui se manièrent. La grâce de convention n'est bonne qu'au théâtre... Cette convention était un article de si haute importance dans la vie des hommes et des femmes de l'ancien beau monde, que les acteurs ont peine aujourd'hui, malgré toutes leurs études, à nous en donner une idée. J'ai encore connu de ces vieux êtres gracieux, et je déclare que, malgré leurs vieux admirateurs des deux sexes, je n'ai rien vu de plus ridicule et de plus déplaisant... Fi de cette vieille grâce qui consiste à prendre avec art une prise de tabac et à porter avec prétention un habit brodé, une robe à queue, une épée ou un éventail[1]. » Ce faux dans le goût, on l'avait introduit partout, jusque dans l'histoire et surtout dans les portraits d'hommes et de femmes : ceux-ci n'étaient plus et ne doivent encore être, d'après une école d'historiens de salon et d'antichambre, qu'une sorte de crème fouettée, bien sucrée et bien enrubannée tout autour. Mais me voilà loin de mon sujet : je reviens à Mme Junot et à son salon.

1. George Sand, *Histoire de ma vie*, t. V. p. 61. — George Sand continue ainsi : « La grace comme on l'entendait avant la Révolution, c'est-à-dire la fausse grâce, faisait donc le tourment de mes jeunes annees. On me reprenait sur tout, et je ne faisais plus un mouvement qui ne fut critique. Cette persécution de tous les instants m'inspira pour le manière que je dois d'être restée naturelle dans mes idées et dans mes sentiments. Le faux, le guindé, l'affecté me sont antipathiques, et je les devine même quand l'habileté les a couverts d'une fausse simplicité. Je ne puis voir le beau et le bon que dans le vrai et le simple. »

Au premier rang de ses amis, mais de ceux qu'elle n'aimait pas beaucoup, on peut citer le cardinal Maury, archevêque de Paris. De nos jours, on ne voit plus les prélats fréquenter, comme le faisait celui-là, les salons et les réunions mondaines : ils ont raison, ce n'est pas là leur place. Et pourtant, combien ils auraient à y prêcher !... Mais le cardinal Maury avait pris des anciens abbé de cour leurs vices, moins leurs grâces, s'il peut être question de grâces à propos de soutanes. On aurait tort, si l'on voulait se faire une opinion de l'homme moral qu'était cet étrange cardinal, de se la former d'après son *Essai sur l'éloquence de la chaire*. Il avait plus d'une laideur [1] et, sans parler du commun de ses manières, que son talent de parole, trop rabelaisien dans le monde, ne parvenait pas à recouvrir, il avait un goût trop déterminé pour les sept péchés capitaux, comme un simple mécréant, et croyait assurément plus en lui qu'en Dieu. C'est à table, paraît-il qu'il *officiait* le mieux : le mot est de la duchesse d'Abrantès, qui s'amusait de ses « mangeries » et surtout de ses « beuveries » sans fin. C'était là une légèreté, du moins chez la jeune femme, car ce mot ne peut s'appliquer à ce lour-

1. Le poète Le Brun les énumère, sans avoir l'air de le faire, dans une charmante épigramme que Sainte-Beuve a reproduite dans ses *Causeries du Lundi*, t. IV. La voici :

L'abbé Maury n'a point l'air impudent;
L'abbé Maury n'a point le ton pédant;
L'abbé Maury n'est point homme d'intrigue;
L'abbé Maury n'aime ni l'or ni la brigue;
L'abbé Maury n'est point un envieux;
L'abbé Maury n'est point un ennuyeux;
L'abbé Maury n'est cauteleux ni traître;
L'abbé Maury n'est point un mauvais prêtre;
L'abbé Maury du mal n'a jamais ri;
Dieu soit en aide au bon abbé Maury!

daud de cardinal qu'elle eût, décidément, bien fait de renvoyer à sa théologie. C'était un hôte un peu compromettant. « Ses vices, a dit Sainte-Beuve, s'éclairèrent plus visiblement dans la pourpre. » Et il les étalait sans vergogne dans le salon de Mme Junot, et surtout dans sa salle à manger. Il y dînait tous les soirs, à Paris comme au Raincy et à la Folie de Saint-James. Ce n'est pas qu'il plût beaucoup à la duchesse ; non, elle n'aimait pas son genre. Mais Junot sympathisait avec lui. Son sang-froid spirituel, qui lui avait sauvé la vie dans plus d'une circonstance critique de la Révolution, avait été reconnu par Junot comme cousin germain du sien, et ces deux tempéraments de soldats étaient allés l'un vers l'autre, attirés par une affinité naturelle, celle du courage, hâtons-nous de le dire, que chacun d'eux admirait chez l'autre.

M. de Cherval, aimable octogénaire, avait ce parler onctueux et un peu solennel, qui distinguait les hommes d'ancien régime à partir d'un certain âge ; il avait eu de l'esprit et ne répétait pas trop souvent les mêmes anecdotes. Le cardinal ne l'aimait pas, parce que les « belles manières » du vieillard étaient, pour ses façons cyniques, une sorte de reproche tacite. Il n'aimait pas davantage Dussaulx, le critique, qui garda une éternelle reconnaissance à la duchesse d'Abrantès de ce que, sous la Révolution, son père lui avait prêté de l'argent : le cardinal se doutait bien que sa verve satirique ne le ménageait pas, mais il n'en perdait pas une bouchée à table. Ces familiers ne répondaient pas précisément beaucoup aux parties sérieuses de l'âme de la jeune femme : ils la

poussaient plutôt à un scepticisme desséchant. Legouvé, qui fréquentait aussi son salon, arrivait au même résultat par cet optimisme de convention sur les femmes, qu'il poussait jusqu'à un degré vraiment enfantin. Mme Junot se plaisait à taquiner le célèbre auteur du *Mérite des femmes* [1], en lui soutenant que le sexe faible, ainsi appelé par le peu de force de ses sentiments d'affection, de fidélité et autres, plutôt que par son manque de vigueur physique, n'a pas tant de mérites qu'il se plaisait à lui en voir, vérité que Mme Legouvé elle-même s'est chargée de démontrer à son mari, en l'abandonnant pour suivre un certain M. de ..., qui montrait ainsi sa noblesse de sentiments à l'homme qui lui avait fait l'honneur de l'accueillir chez lui. Ah ! la race humaine est vraiment une belle chose ! Le pauvre M. Legouvé mourut de chagrin, mais l'infidèle lui avait fait le plaisir de le devancer de trois mois dans la tombe. Il avait un fils qui fut le camarade du jeune Napoléon Junot d'Abrantès et qui, écrit la duchesse, « annonce le plus grand talent et succédera à son père. » Cette prédiction, faite il y a soixante-dix ans, s'est réalisée : le jeune Legouvé est entré, comme son père, à l'Académie française, et il y a beau temps qu'il en est le vénéré doyen.

Dans le cercle le plus intime groupé autour de Mme Junot, un des hommes que la jeune femme avait à cœur de bien traiter, était M. de Courto-

1. On connaît cette anecdote : M. Legouvé ayant apporté dans je ne sais quel salon le manuscrit de son ouvrage pour en donner lecture, commence. Il dit d'abord le titre : « Le mérite des femmes ! » — « Ah ! tant mieux, s'écrie M. de Ségur, ce ne sera pas long ! »

mer. Rivalisant avec M. de Cherval et pour l'âge et pour les belles manières, M. de Courtomer avait les plus pures traditions de la cour de Louis XV. Narbonne seul aurait pu lui en remontrer sur ces historiettes enrubannées d'érotisme, ce libertinage paré, cette lubricité fleurie, dorée et poudrée à la maréchale, qui furent la grâce fausse et aussi le poison vrai du XVIIIe siècle. Comme le comte Louis de Narbonne, qui, après Lauzun, avait été le grand maître de toutes ces élégantes corruptions, M. de Cherval était une boîte à anecdotes et à minauderies : c'était tout, par exemple, et il trouvait que c'était assez. Il était même si fier de son savoir qu'il l'avait inculqué tout entier à la jeune femme. C'était aussi M. de Narbonne, qui venait chez elle deux fois par jour ; ses deux filles, Mme de Brancamp et Mme de Rambuteau ; le mari de celle-ci ; la duchesse de Raguse, avec qui elle n'était pas encore brouillée, qu'elle appelait *ché-chère* et qui lui répondait *bobonne*, ce qui peut paraître un peu *bébête*, chez des femmes de maréchaux ; Millin, le conservateur de la bibliothèque impériale, aussi intime dans la maison que le cardinal Maury et le comte Louis de Narbonne ; la comtesse de Bréhant, M. de Montbreton, chambellan de la princesse Pauline et frère de M. de Norvins ; Mme de la Marlière, qu'elle appelait sa « bonne maman » et à qui Georges Sand, qui l'a connue intimement, ne trouve pas les qualités qu'elle se plaisait à lui voir ; M. de Breteuil ; l'abbé Delille ; M. de Montrond, qui n'était pas abbé, mais que ses mauvaises mœurs auraient pu classer dignement parmi les plus polissons abbés de l'ancienne cour. Mme Junot avait tort de le rece-



Cliché J. T

UNE PETITE FILLE ET SA POUPÉE.

D'après le dessin de Mécou.

voir ; elle devait s'en apercevoir plus tard. Et puis, c'étaient M. de Sainte-Foix, M. de Sainte-Aulaire, M. Decazes, M. Greffulhe, M. de Lavalette, M. Alexandre de Girardin ; M. de Planard, qui avait une réputation d'esprit. Puis, à côté de ces gens du monde ou de la politique, à qui l'on prête de l'esprit, parce qu'on ne peut souvent, en bonne conscience, leur prêter autre chose, il y avait des savants : Geoffroy Saint-Hilaire, Denon, les docteurs Hallé, Corvisart, Desgenettes ; puis des peintres : Gérard, Girodet, Augustin, le miniaturiste, le vieux Hubert-Robert, d'autres encore. La duchesse d'Abrantès a d'ailleurs, de tout temps, aimé la société des artistes et elle adorait les gens de lettres. « On trouve en eux, écrit-elle, à la fois agrément et sûreté ; dans toutes les positions où le sort m'a placée, j'ai toujours eu une vocation décidée pour rassembler autour de moi toutes les notabilités du talent. Combien j'ai vu de ces talents distingués dans la littérature comme dans les beaux arts, heureux de passer une soirée chez moi !... » Et, de fait, la jeune maîtresse de maison était si aimable, son hospitalité si gracieusement accueillante, qu'on se faisait une fête de revenir chez elle. Elle aimait beaucoup la musique ; elle jouait de la harpe et du piano, elle composait des romances : aussi s'entourait-elle volontiers aussi de compositeurs et de musiciens. C'était Garat, qui était intime de Mme de Permon, avant de l'être de la reine Marie-Antoinette et qui conservait à Mme Junot l'amitié respectueuse qu'il avait eue pour sa mère ; c'était Nadermann, dont le beau caractère était à hauteur du talent : il jouait très souvent des duos de harpe et de piano avec la

jeune femme et toute l'Europe a connu et joué son fameux duo, composé exprès pour elle et dédié *A Madame Junot*. Que de choses il a faites, et de jolies choses, pour les bonnes soirées du Raincy ! Félix Duvernoy y venait aussi, et Crescentini, et Boïeldieu, et Steibelt, l'auteur de cette charmante chose, *l'Orage* et de tant d'autres, mais que sa triste réputation, méritée, de *pick-poket* de salon suivra éternellement ; puis c'était Nicolo Isouard, plus connu sous le nom de Nicolo tout court, Dusseck, Drouet, Libon, Hullmandel... Pour énumérer tout ce que Mme Junot recevait, tant dans son salon de Paris, que dans son château du Raincy, il faudrait dénombrer l'élite de la France et de l'étranger, mais l'élite en tout genre. Aussi, serait-il difficile de se faire une idée de l'agrément de ces réunions. C'est par le nom de ses hôtes qu'on peut se figurer et l'étendue que devaient prendre chaque jour ses connaissances, peut-être au détriment de la profondeur, et la sûreté de goût que la fréquentation de tant de gens de valeur devait développer dans son esprit, et aussi l'influence incontestable qu'elle prit sur son temps, en imprégnant chacun de ses familiers de cet esprit social nouveau, qui était le sien et que chacun, en sortant de chez elle allait colporter dans les autres salons et jusque dans les milieux les plus modestes, comme les apôtres, jadis, allaient colporter la bonne parole. C'est pour cela qu'on peut dire avec toute justesse, que Mme Junot rayonna sur son temps.

Cependant la guerre contre la Russie était décidée. Le duc d'Abrantès, qui avait repris des forces aux eaux de Barèges et avait demandé à servir

activement, fut attaché à la personne de l'empereur et, en même temps, commanda en second le 4ᵉ corps. Sa situation, en somme, était assez désagréable. Mais Napoléon, ayant retiré à son frère Jérôme le commandement du 8ᵉ corps, le lui donna.

La duchesse, à ce moment, était assez sérieusement souffrante, ce qui ne l'empêchait pas de recevoir tous les soirs et de conserver « une gaieté étonnante. »[1] Comme les eaux de Cauterets lui avaient fait assez de bien dans une indisposition semblable, et qu'on lui dit que celles d'Aix-les-Bains avaient une composition et des effets analogues, elle se décida à aller à Aix. Elle mit ses deux filles à l'Abbaye-aux-Bois, laissa le petit Rodrigue aux soins de sa nourrice sous la surveillance d'une personne sûre, et emmena son fils aîné, Napoléon, qui avait déjà trois ans.

On était à la fin de juin 1812. La duchesse descendit, à Aix, dans la maison Dommanget, aujourd'hui maison Bolliet, sur la place Centrale[2]. Elle n'y trouva pas précisément la solitude et le repos qu'il lui aurait fallu. L'impératrice Joséphine; la reine d'Espagne, femme de Joseph; sa sœur, la princesse royale de Suède, femme de Bernadotte; Madame Mère; la princesse Pauline étaient là, et l'étiquette avec elles. Et puis, comme ces malheureuses têtes couronnées ne savent pas faire quatre pas sans être accompagnées

1. Maréchal DE CASTELLANE, *Journal*, t. I, p. 88.
2. Une succursale du *Crédit lyonnais*, sur la place, et la librairie Bolliet, sur la rue des Bains, occupent aujourd'hui le rez-de-chaussée de cette belle maison, où l'on montre encore la « chambre de la duchesse ».

d'une *suite*, la petite ville d'Aix se trouva dotée d'une grande partie du personnel de la cour. Avec toutes les personnes qui gravitent autour de ces personnages et celles qui voulaient se faire voir d'eux ou auprès d'eux, on avait, sur les bords du lac du Bourget, l'effectif à peu près complet des désœuvrés des Tuileries, de cette société de cour qui, selon l'expression de Saint-Simon, « sue l'hypocrisie. » Mais la duchesse d'Abrantès était jeune et elle aimait le monde, ce qui était bien naturel puisqu'avec sa physionomie aussi piquante qu'agréable, avec son intelligence et son esprit elle y brillait plus que personne : aussi, sans se préoccuper des remarques faites jadis par Saint-Simon, ne s'ennuyait-elle pas un instant au milieu de tout ce monde qu'elle connaissait : le marquis de Balincourt, fort assidu alors auprès d'elle, ne lui en aurait du reste pas laissé le temps. Elle fut, par exemple, douloureusement affectée par la nouvelle de la défaite de Marmont aux Arapiles et de la cruelle blessure qu'il y reçut.

Le séjour d'Aix en fut à la fois attristé et écourté : une défaite en Espagne, une guerre qui s'annonçait terrible avec la Russie, étaient des nuages bien noirs à l'horizon du ciel de France. Aussi chacun se hâta de rentrer chez soi après avoir fait provision de santé pour l'hiver. La duchesse rentra comme les autres. Elle s'arrêta cependant à Lyon pour voir Mme Récamier qui y expiait son attitude frondeuse et aussi la rancune de Fouché. Elle ne fit pas de visite à la duchesse de Chevreuse, autre frondeuse et autre exilée aussi, qu'elle avait connue enfant, qu'elle avait revue sous le Consulat à l'hôtel de Luynes, puis à la

cour impériale, et pour laquelle elle avait même intercédé, sans succès, auprès de l'empereur.

A Paris elle recevait assez fréquemment des lettres de son mari, et ces lettres montrent que cet homme de guerre aimait ses enfants avec une grande tendresse[1]. Victor Hugo ne l'a-t-il pas dit :

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père !

Mme d'Abrantès recevait donc assez régulièrement des nouvelles du général. Tout à coup elle n'en reçoit plus. Pendant deux mois, rien : puis, une lettre plus inquiétante que le silence : « Je te conseille, lui mandait Junot de Mojaisk le 15 novembre, de ne pas te tourmenter du bulletin du 23; tu sais bien que beaucoup de victimes innocentes *ont ressenti les fureurs du Vésuve*. C'est un volcan dangereux. Malheur à celui qu'il veut perdre

1. Voici une petite lettre qu'il écrivait de Russie, deux jours avant la bataille de la Moskowa, à sa fille cadette : il est touchant de voir comme il se met à la portée de cette enfant :

« Ghjat, le 5 septembre 1812.

« Il n'y a pas bien longtemps que je t'ai écrit, ma chère Constance, ma lettre était pour ta sœur et pour toi. Je viens de recevoir deux lettres de toi, chère amie, une du 24 juillet et l'autre du 14 août; la première est mieux écrite que l'autre, mais toutes deux m'ont fait plaisir.

« Vous êtes maintenant auprès de votre maman. Que vous êtes heureuses, mes chères enfants! Ce bonheur manque à votre père. En l'attendant, contentez bien votre maman, soyez bien sages et bien bonnes; à son retour, votre papa sera bien content s'il entend dire par maman, par tout le monde : Vos charmantes filles, monsieur le duc, sont bien élevées, bien aimables, bien instruites. Avec quel plaisir il les embrassera alors, et combien il leur dira qu'il les aime de tout son cœur!

« Embrassez maman et vos frères pour votre bon papa, qui vous aime tous de tout son cœur.

« Le duc d'Abrantès.

« Dis bien des choses aimables de ma part à Mlle Poitevin et à Clotilde *. » (*Collection de M. G. Aubert.*)

* Clotilde Chodron, nièce du général Junot.

lorsqu'il se trouve à portée de son éruption. Mais Jupiter peut être trompé un moment et il sauve ensuite celui qu'il avait un moment abandonné. » De ces paroles un peu énigmatiques, il ressortait cependant que Junot avait encouru la disgrâce de l'empereur. Le bulletin de la Grande Armée, du 23 octobre 1812, contenait les marques de son mécontentement. Ce bulletin, on l'avait caché à la duchesse et elle en ignorait l'existence. Mais elle se perdait en conjectures sur ce que voulait lui dire son mari. « Jupiter » désignait clairement l'empereur, mais que venait faire là *le Vésuve?* Est-ce que le roi de Naples avait eu maille à partir avec Junot? Est-ce que l'influence délétère de la reine de Naples s'était fait sentir jusqu'en Russie?

Voici ce qui s'était passé. Pendant sa marche sur Smolensk, Junot avait fait six lieues au lieu de huit qu'il voulait faire. Il comptait regagner cela le lendemain. De plus, un de ses lieutenants, le général Tharreau, avait désobéi et ne rejoignit le corps d'armée que le lendemain, à la nuit. Ce général était mal vu de l'empereur. Junot ne voulut pas le déférer à un conseil de guerre, et son trop de bonté lui fut fatal. C'est lui, Junot, qui fut rendu responsable de la non réussite du mouvement commencé par le maréchal Ney pour écraser les Russes qui s'étaient retirés de Smolensk et semblaient vouloir tenir à Valoutina. Junot devait les prendre en flanc. Il paraît qu'il ne tint pas compte de cet ordre ou ne voulut s'occuper que de l'exécution d'un autre ordre, reçu précédemment, qui lui prescrivait d'aller protéger la construction des ponts sur le Dnieper. Il ne parle pas, dans une lettre qu'il écrivit enfin à l'empe-

reur le 3 décembre pour se justifier, des réponses qu'il fit aux aides de camp de Chabot et Gourgaud, non plus qu'au roi de Naples, qui lui furent dépêchés. Les explications que donne sur ce point la duchesse d'Abrantès dans ses *Mémoires* ne sont pas très nettes. Il en ressort cependant que l'empereur, n'ayant pas réussi à Smolensk, voulut rejeter sur quelqu'un la faute de cet insuccès : Murat lui dit que Junot ne *voulait* pas venir au secours de Ney. La vérité était qu'après les divers incidents qu'on a lus, les ponts n'étant pas terminés, l'artillerie ne pouvait passer. A peine les premières pièces eurent-elles franchi le fleuve, qu'elles coururent prendre part au combat; mais elles ne purent envoyer que quelques boulets, l'ennemi étant déjà hors de portée.

Violent comme l'était Junot, il est possible qu'il ait reçu avec quelque humeur les deux aides de camp. Murat venant après eux, il est probable que, exaspéré d'être retenu loin du combat par des ponts inachevés et de recevoir un ordre de cet homme qui le détestait, et qu'il détestait également, il lui répondit avec une animation[1] provoquée par son ton supérieur et impérieux. Murat l'interpréta comme un refus absolu d'obéir et dit à l'empereur que Junot ne *voulait pas* marcher[2].

1. Junot n'était pas très patient, et l'aménité n'était pas son fait dans les relations de service. On lit dans le *Journal du maréchal de Castellane*, à la date du 3 février 1813 : « Le duc d'Abrantès est arrivé de l'armée ; il est abîmé de rhumatismes; si cela pouvait lui former le caractère et le rendre poli, ce serait le cas de dire : « A quelque chose malheur est bon. »

2. « L'homme aux mille panaches imagina cette vengeance pour me perdre auprès de l'empereur. » (*Paroles de Junot à sa femme.*)

Comme si Junot était homme à refuser d'obéir à un ordre de l'empereur, surtout pour aller au combat, lui qui y allait comme à une fête! Aussi ajoutait-il, dans sa lettre à la duchesse : « Je te dirai tout cela un jour. Tout ce que je puis te dire maintenant, c'est que si le Maître m'avait vu ce jour-là, il m'aurait loué *beaucoup*, *beaucoup*... »

Mais le maître ne l'avait pas vu et s'en tenait aux rapports de ses aides de camp et de son beau-frère, et ces rapports ne lui étaient pas favorables[1]. Quoi qu'il en soit l'empereur fit au général Junot une scène de reproches très vive; il parla de son inaction au 29e bulletin, le rendit responsable de l'insuccès de la journée[2] et, comme il avait, après

1. L'appréciation de A. Ducasse, dans ses *Mémoires du roi Jérôme* (t. VII, p. 4-5), est bienveillante pour Junot. Il n'y est point question des impatiences du général; son retard est attribué aux marécages dont il eut beaucoup de peine à tirer ses troupes. — Le général de Marbot dit que Junot se reposa quarante-huit heures après avoir passé le fleuve et, bien qu'à une lieue de Ney, refusa d'aller à son aide. Il semble insinuer que cette inaction était due à un ressentiment. Du reste, Marbot est malveillant pour Junot. (*Mémoires*, t. III, p. 131-132.) — Le baron de Méneval dit franchement que Junot résista « non seulement aux ordres réitérés de l'empereur de marcher au secours de Ney, mais même aux instances du roi de Naples, qui s'était rendu, pour le convaincre, auprès de lui. » (*Mémoires*, t. III, p. 58.)

2. « Junot, dans la campagne de Russie... me mécontenta fort; on ne le reconnaissait plus; il fit des fautes capitales qui nous coûtèrent bien cher. » (*Mémorial de Sainte-Hélène.*) Assurément, Junot fit des fautes dans cette campagne : la maladie qui devait l'emporter l'année suivante couvait probablement déjà. Un témoin oculaire a écrit : « Je passai cinq jours avec les troupes du duc d'Abrantès et j'acquis la certitude que ce dernier était loin d'être aimé. On se plaignait aussi du peu de soins dont les blessés et les malades étaient l'objet... On accusait Junot de contribuer aux maux du 8e corps; mais le fait est que les autres corps étaient tout aussi à plaindre. » (*Correspondance du baron de Bodenhausen, chambellan du*

tout, une certaine affection, moins de cœur que d'habitude, pour ce compagnon de gloire d'Italie et d'Egypte, pour ce serviteur dévoué des premiers jours, il lui laissa son commandement[1], mais après le lui avoir enlevé tout d'abord pour le donner à Rapp. Bon camarade, homme de cœur, Rapp le refusa et c'est ainsi que Junot le conserva jusqu'à la fin de la campagne.

Cependant la duchesse, qui travaillait, pour passer le temps, à une belle bourse qu'elle destinait au marquis de Balincourt, son plus intime ami[2], fut alarmée du ton des lettres qu'elle reçut de son mari au mois de janvier et demanda une audience à l'empereur. Il était depuis un mois revenu de Russie. Elle voulait le prier de conserver sa bienveillance au général et elle obtint en effet pour lui un congé de quatre mois. Elle crut pouvoir se permettre, en voyant l'empereur disposé à l'oubli, de lui parler de Mme Récamier, qu'elle avait vue à Lyon l'année précédente, et elle le supplia à mains jointes de mettre un terme à son exil. L'empereur refusa net, n'admettant pas qu'une femme se permît de le contrôler, car, en le priant de revenir sur un acte de sa politique, la duchesse le jugeait et le condamnait.

roi de Westphalie. — *Mémoires du roi Jérôme*, t. VI, p. 16.) — Malgré tout, les fautes de Junot, fautes insignifiantes et de détail, n'influèrent en rien sur le sort de la campagne : ce sont celles de Napoléon qui amenèrent le désastre. Lui seul en est responsable. Et c'est pour cela qu'il cherche à rejeter cette responsabilité sur ses lieutenants.

1. « L'empereur l'aimait, il pardonna. Ce fut un malheur, car un exemple devenait nécessaire. » (Général DE MARBOT, *Mémoires*, t. III, p. 132.)

2. Maréchal DE CASTELLANE, *Journal*, t. I, p. 222.

Enfin, Junot arriva. Il était bien plus changé qu'à son retour de Portugal l'année précédente. Les souffrances de la campagne avaient laissé sur lui des traces aussi profondes que celles des blessures : mais les souffrances morales seules avaient ainsi creusé son visage. La duchesse ne s'y méprit point. « Il portait en lui, a-t-elle dit, une destruction morale. » C'était vrai, et le germe de cette « destruction morale » était le blâme que le 29e bulletin avait jeté sur lui et qui traverserait les siècles, attaché à son nom, comme une lèpre sous laquelle disparaîtrait toute la gloire de sa carrière. Et cette pensée, chez le malheureux, tournait à l'idée fixe : elle le minait jour et nuit, l'empêchait de prendre tout repos, toute distraction.

Sa femme, à qui rien de tout cela n'échappait, qui « le lisait comme un livre », pour employer une de ses expressions, n'était pas non plus dans un brillant état de santé. Mais enfin, la joie de retrouver son mari échappé à tant de dangers, l'espoir de voir son moral s'affermir dans la douce et saine atmosphère de la famille, où il s'occupait de ses enfants, où il jouait avec eux, tout cela l'encourageait et faisait luire à ses yeux une nouvelle aurore de bonheur : au bout de quelque temps, les idées noires du général s'envoleraient; il considérerait cette campagne de Russie et ce qui s'y était passé, tant en ce qui concernait la France qu'en ce qui le regardait lui-même, comme un de ces mauvais rêves dont le tenace souvenir ne cède que devant le travail et les affections de famille. Mais vain espoir! Junot demeurait la proie de son idée fixe. Ses enfants avaient

beau s'asseoir sur ses genoux, grimper sur ses épaules, le couvrir de leurs bonnes caresses et lui dire de ces mots qui font oublier tout souci extérieur et retrempent une âme, ils ne parvenaient pas à changer son humeur. Des éclairs de bonheur jaillissaient bien de ses yeux; il partageait bien un instant la joie de son entourage, mais un instant seulement : il retombait ensuite dans cette atonie morale qui inquiétait sa femme. Elle sentait qu'il fallait à son mari le repos absolu : il l'avait auprès d'elle et de ses enfants. Mais elle sentait aussi que cette épouvantable idée fixe, celle du 29e bulletin, l'isolait au milieu des siens et formait comme un mur entre lui et le monde extérieur. Elle devinait que c'était un poison moral dont il mourrait sûrement s'il ne parvenait pas à reprendre le dessus et à oublier. Elle faisait donc en sorte de lui donner des distractions, et c'est peut-être un peu pour lui que, le 19 avril, elle fit venir des marionnettes à l'occasion de la fête de sa fille.

Pour comble, à la suite des longs froids de la campagne de Russie, dont le général avait beaucoup souffert, sa blessure du crâne s'était ravivée et lui causait des névralgies terribles. De sombres pressentiments l'agitaient : la campagne d'Allemagne, malgré ses succès du début, ne laissait que trop prévoir une issue désastreuse, et sa femme le surprenait parfois, lui, si ferme de caractère, pleurant dans sa chambre, dans la bibliothèque... Un jour, elle lui annonce joyeusement qu'elle est enceinte. Il en est d'abord tout heureux, puis il s'affecte : comment la duchesse, avec sa santé ébranlée, pourra-t-elle mener à terme

une grossesse?... Puis tout à coup, son idée fixe se fait jour. Il demande à sa femme, si elle lui donne un garçon de l'élever dans l'amour absolu de l'empereur. Devant son silence, il insista. Et celle-ci ne put répondre que par des larmes : comment aurait-elle promis une chose pareille[1]? Ne serait-elle pas la plus coupable des mères si elle élevait son fils pour ce mangeur d'hommes qui se souciait peu qu'on l'aimât ou qu'on ne l'aimât pas et qui maltraitait si cruellement son aide de camp qui l'aimait à la folie?... Et elle regardait le général avec une souffrance, avec une angoisse de cœur inexprimables. Lui, il était monté à un tel paroxysme d'émotion que tout était à craindre. La crise, heureusement, tourna à l'attendrissement et cet homme que Rapp, le plus blessé de l'armée, a appelé « le brave des braves » — comme l'armée appelait Ney, — cet homme qui aurait attendu de pied ferme sans pâlir une meute de tigres, cet homme pleura!... Sa femme mêla ses larmes aux siennes et le calme revint enfin dans ces deux âmes dont l'une était bien malade et l'autre bien désolée.

Un jour, Junot reçut sa nomination de gouverneur des provinces illyriennes. Il la reçut d'une humeur farouche : sa seule ambition était d'être envoyé à l'armée d'Allemagne et de s'y faire tuer. « On verra alors, disait-il, si je manque de résolution! » Le 29e bulletin avait dit qu'il avait « manqué de résolution. » La duchesse, qui ne fut

1. « Ceux qui n'ont pas vécu à cette époque ne peuvent se figurer à quel degré d'exécration était monté, dans le cœur des mères, le nom de Napoléon. » (ALEX. DUMAS, *Mémoires*, t. I, p. 311.)

jamais si admirable que dans ces jours d'épreuves, comprenait à merveille l'état moral de son mari : elle prodiguait les paroles qui pouvaient à la fois satisfaire son besoin de tendresse et raffermir son caractère. Les femmes, d'ordinaire, ne comprennent pas la tendresse chez un homme, encore moins les larmes : elle avait, elle, la parfaite compréhension de ce cœur tendre et aimant allié à une âme indomptable et à un caractère emporté qui avait ses faiblesses ; elle savait le manier avec toute la délicatesse que la disgrâce de l'empereur, en l'exaspérant, avait rendu nécessaire. Elle commença par lui faire voir sous des couleurs moins sombres sa nomination en Illyrie. Ce n'était pas là, disait-elle, un poste de disgrâce, mais plutôt de haute confiance, surtout au moment où l'attitude de l'Autriche devait être surveillée de près. Et l'empereur ne pouvait donner une aussi importante mission qu'à l'un de ses plus fidèles serviteurs.

Junot partit donc sous une bonne impression : sa femme devait l'aller rejoindre lorsque son état de santé le lui permettrait. Elle avait été contente de cette nomination en Illyrie : elle espérait que le calme d'occupations plus administratives que militaires, ferait oublier à son mari la malheureuse phrase du 29e bulletin; que le doux climat des bords de l'Adriatique raffermirait à la fois son âme, éprouvée par les souffrances morales, et son corps par les fatigues de la guerre de Russie, par des douleurs rhumatismales et les douleurs ravivées de ses vieilles blessures; que le général, en somme, se trouverait bien de ce changement de climat, de milieu et d'occupations, et qu'enfin,

lorsqu'elle l'irait rejoindre, elle n'aurait plus qu'à couronner de joie une santé reconquise. Elle était donc à peu près rassurée.

Le général Bertrand, que le duc d'Abrantès remplaçait en Illyrie, vint la voir en arrivant à Paris, et lui apporta de ses nouvelles. Il augurait bien, pour son rétablissement, d'un séjour là-bas. « Pourvu toutefois, ajouta-t-il, que notre excellent général y veuille bien être sérieux. » Mais le fut-il? Il paraît bien que non, et l'on se rappelle encore à Trieste certaines extravagances qui précédèrent le jour où une fièvre cérébrale le frappa irrémédiablement[1].

La duchesse était encore sous la douloureuse impression que lui avaient causé, coup sur coup, la mort du maréchal Bessières, puis celle du général Duroc, tous deux vieux amis d'elle et de Junot, lorsque lui parvint la terrible nouvelle. Le duc de Rovigo la lui apprit sans aucun ménagement, en lui apportant une lettre de l'empereur. Napoléon lui en envoyait une qu'il avait reçue de Junot et qui dénotait un dérangement cérébral.

La pauvre femme ne comprenait rien d'abord à tout cela, sinon qu'un grand malheur la frappait

1. Voir, pour les détails, les *Mémoires d'une Contemporaine*. Ces mémoires, fabriqués sur commande, par une équipe d'hommes de lettres, Malitourne, Charles Nodier, Sourd, ancien sous-préfet de Sceaux, et Villemarest, ancien secrétaire du prince Borghèse, qui travailla aux *Mémoires de Bourrienne* et écrivit les *Mémoires de Blangini*, n'ont aucune valeur historique. Ils n'ont été qu'une pure spéculation de librairie. Mais on peut ajouter foi aux pages qui relatent le séjour du duc d'Abrantès en Illyrie : c'est Charles Nodier, témoin oculaire des manifestations publiques de la maladie de Junot, qui les a écrites. — On peut consulter aussi : DE BEAUMONT-VASSY, *Mémoires secrets du XIXe siècle*, p. 169 et suiv.; et : Général THIÉBAULT, *Mémoires*, t. V, p. 248-249.

dans son mari et le malheur semblait d'autant plus grand qu'on ne le précisait pas. M. Albert de Permon avait voulu empêcher le duc de Rovigo de pénétrer auprès de sa sœur qu'une émotion trop vive, grosse comme elle l'était de cinq mois, pouvait tuer ; il passa quand même et déclara que la volonté de l'empereur était qu'on n'amenât pas Junot à Paris, non plus que dans les environs.

La duchesse s'indigna qu'on ne laissât pas venir son mari malade dans la ville où se trouvaient les médecins les plus capables de le soigner et de le guérir. Mais elle dut s'incliner devant cet ordre formel et déclara qu'elle partirait le lendemain, dans la nuit. Il fallait le temps de préparer sa « dormeuse » pour qu'elle pût voyager sans compromettre la vie de l'enfant qu'elle portait. Son idée était celle-ci : aller à Genève au devant du duc : c'est lui qui était président à vie du collège électoral du Léman ; elle-même y avait quelques amis ; de plus, un des médecins les plus renommés de l'Europe, le docteur Butini habitait Genève. Elle se proposait donc de louer une villa dans un petit coin bien tranquille des bords du lac, à proximité de Genève, où son mari serait dans les meilleures conditions pour recouvrer la santé.

Au milieu du flot d'idées qui, avec le sang, lui affluaientau cerveau, la duchesse demanda par quelle route Junot rentrait en France. Savary n'en savait rien : le prince Eugène, qui s'était occupé de le rapatrier n'avait pas songé à le dire. Elle trouva qu'il avait agi bien légèrement en une circonstance où toute une famille était plongée dans de mortelles inquiétudes : la haute situation du général tout au

moins, eût mérité plus d'indications. Mais la duchesse, qui avait connu Eugène tout jeune homme et n'avait guère eu de rapports avec lui que dans les répétitions de comédies où ils jouaient ensemble, et autres badauderies de salon, où le vernis à peu près uniforme de l'éducation recouvre les défauts et insuffisances des uns aussi bien que les qualités, la science et les talents des autres, la duchesse lui prêtait, comme tout le monde, bien des mérites qu'il n'avait pas. On est si indulgent pour les heureux et les fils d'heureux, surtout quand on est heureux soi-même !... Le prince Eugène, soit manque de cœur, soit manque d'idées, ne fit rien de ce que son devoir aurait dû lui dicter ; répétons-le : la flatterie l'a très surfait en tout, excepté en incapacité. La duchesse d'Abrantès s'en apercevait maintenant. Enfin elle demanda au duc de Rovigo d'envoyer à Lyon, par le télégraphe, l'ordre de diriger Junot sur Genève, — ce qui fut fait.

Seule enfin avec sa douleur, la pauvre duchesse se disposa à partir. Le 17 juillet, elle quittait Paris. Elle arriva à Sécheron, s'entendit avec le docteur Butini, choisit une charmante villa en face de la Savoie et du Mont-Blanc et attendit son mari. D'après les dispositions arrêtées avec le duc de Rovigo, il devait arriver dans la soirée. Au lieu de lui, c'est une lettre qui vint : ne tenant pas compte de l'ordre télégraphique reçu à Lyon, l'officier qui accompagnait le malade le conduisit à Montbard.

La duchesse d'Abrantès fut si cruellement frappée de ce douloureux contre-temps, qui retardait de plusieurs jours les soins éclairés à donner



Cliché J. T.

LE PRINCE DE METTERNICH.

Gravure de WEISS, *d'après* FRANÇOIS GÉRARD.

à son mari, qu'elle en ressentit une violente secousse : elle se mit au lit et accoucha d'un enfant mort.

A moitié morte elle-même, elle pria son frère de partir sur-le-champ pour Montbard. Dans la nuit même M. de Permon était auprès de son malheureux beau-frère. Sa présence n'y fut pas inutile. Le père du général, ses sœurs, tout le monde était comme frappé de la foudre. Habitués depuis si longtemps aux prospérités, ces malheureux se perdaient dans une incompréhension presque totale de leur malheur. M. de Permon parla au général de sa femme, de ses enfants, et, en entendant par cette voix amie sonner toutes ses affections, le malade ressentit un mieux instantané ; son délire se calma. Mais on eut l'imprudence de le laisser seul un instant : le délire le reprit. Il se leva, se mutila avec une paire de ciseaux qu'on n'avait pas eu la précaution de retirer de sa chambre, et se jeta par la fenêtre. Relevé immédiatement et porté sur son lit, il acheva de mourir le 29 juillet 1813.

CHAPITRE XI

Condoléances. — M. de Geouffre. — Violation du domicile de Mme d'Abrantès par le duc de Rovigo. — La duchesse revient à Paris. — Vie à peu près retirée. — Désastres et dettes. — Imprévoyance et frivolité de la duchesse. — Ingratitude. — M. de Czernicheff. — L'empereur Alexandre va faire visite à Mme d'Abrantès. — Idée généreuse de la duchesse. — Dotations en Prusse et négociations déplaisantes. — La duchesse a le tort d'aller aux Tuileries : elle est présentée à la duchesse d'Angoulême et à Louis XVIII. — Affaire de la Bible de Belem. — L'empereur revient de l'île d'Elbe. — Inconséquence de la duchesse. — Seconde chute de Napoléon. — Voyage en Italie. — La duchesse songe à se remarier. — Elle se retire à la campagne, puis à Versailles.

Il s'en fallut de peu que la duchesse ne rejoignît son infortuné mari dans la tombe. L'exaspération qu'elle ressentit de ce qu'on avait pu le laisser seul un instant lui faisait, dans son état déjà assez grave, un mal affreux. Et puis elle était fort attachée, malgré tout, à son mari. « Il n'était question, a-t-elle écrit, ni d'une parade d'affection plus violente et plus tendre que ne le comportaient treize années d'union entre Junot et moi. Mais il était toujours mon bienfaiteur et celui de tous les miens ; il était le père de mes quatre enfants ; il était mon meilleur, mon plus sûr ami... »

Les consolations lui arrivaient de toutes parts :

celles du comte Louis de Narbonne, qu'elle avait tort de tenir en si haute estime, ne furent pas des dernières. Ces marques de sympathie apaisèrent l'acuité première de la douleur et préparèrent doucement la convalescence. Elle fut longue et, plus d'une fois, la faiblesse de la jeune femme fit craindre une rechute que sa pâleur annonçait menaçante. Un jour, un incident faillit l'amener. Son beau-frère, M. de Geouffre, arriva chez elle. Aussitôt elle crut à une maladie chez un de ses enfants : quand le malheur a frappé sur nous à coups redoublés, nous en craignons à chaque instant de nouvelles atteintes. M. de Geouffre la rassura et lui remit deux plis du duc de Rovigo : l'un lui réclamait les lettres de l'empereur à Junot, l'autre lui interdisait de s'approcher de Paris à moins de cinquante lieues.

Elle se récria avec indignation. Mais ce n'était pas tout. M. de Geouffre qui, disons-le en passant, s'était chargé là d'une bien vilaine mission [1], lui remit une autre lettre. Celle-là était du frère de Junot. Elle lui donnait avis que le duc de Rovigo s'était introduit dans son hôtel à Paris, y avait violé les scellés, crocheté le coffre-fort [2] dans le-

1. Voici un jugement porté par la duchesse sur son beau frère dans une lettre non datée, mais qui, par son écriture, doit être de la Restauration : « Geouffre est bon et excellent enfant, mais parfois brouillon et tant soit peu menteur. » (*Collection de M. le comte Allard du Chollet.*)

2. La clef de ce coffre-fort était portée par Junot nuit et jour. M. de Permon l'avait vue à Montbard et, par délicatesse, il n'avait pas voulu la prendre pour la porter à sa sœur. Comment cette clef était-elle dans les mains de Savary? On ne sait. De plus, le coffre-fort de Junot s'ouvrait au moyen de deux *mots*. Comment le duc de Rovigo connaissait-il ces deux mots? On ne le sait pas davantage, mais il les connaissait. Il

quel le général renfermait ses papiers précieux, et cela en dépit des protestations des parents de Junot, présents à cette incroyable scène.

Ces nouvelles produisirent sur la duchesse un effet singulier. Au lieu de l'abattre, elles la surexcitèrent. Son âme se raidit devant cet arbitraire qui sentait la persécution. Elle pensa qu'elle allait subir le sort de Mme de Staël, de Mme de Nadaillac, de Mme Récamier, de Mme de Chevreuse, qui venait justement de mourir à Lyon... Et elle sourit d'un air de pitié méprisante en voyant à quelles mesquineries s'abaissait le vainqueur de l'Europe. Mais en même temps elle décida que nul pouvoir au monde ne l'empêcherait de faire ce qu'elle voudrait et qu'elle partirait le lendemain pour Paris. Aussi bien avait-elle une vague idée que l'empereur n'était pour rien dans cet ordre et que le duc de Rovigo, par un excès de zèle de courtisan, avait, comme on dit, pris cela sous son bonnet. Tout, dans cette mission passablement louche, le lui donnait à supposer.

A peine arrivée à son hôtel, à Paris, on lui annonça le duc de Rovigo. Une explication pénible eut lieu, mais la duchesse s'exprima avec une telle énergie que le ministre de la police, après quelques mots passablement menaçants, se retira : il ne donna plus signe de vie. Les événements d'ailleurs devaient absorber toute son attention et ne plus lui laisser le temps de persécuter des femmes. La duchesse vivait à peu près tranquille, retirée dans son deuil et dans ses reflexions, apprenant

est probable que c'est la grande-duchesse de Berg qui, en 1806-1807, sut confesser Junot sans que celui-ci s'en doutât, pour faire reprendre à l'occasion des lettres compromettantes...

chaque jour avec une tristesse que rien ne pouvait plus augmenter, les échecs de nos armes en Allemagne, en Espagne, enfin le grand désastre de Leipzig. Et alors elle était hantée parfois des visions brillantes d'un passé où, à côté de son mari, éclairée du rayonnement de sa gloire, elle courait dans sa voiture, au grand trot de ses deux alezans, parmi la splendide animation des rues pavoisées par des victoires. Oh ! alors, c'était le bonheur !... Et à présent il n'y avait que deuil partout, et l'égoïsme des douleurs privées étouffait un peu dans les cœurs la douleur qu'on eût ressentie plus fortement des malheurs de la patrie. Il n'y avait qu'un cri, mais contenu encore, contre Napoléon et sa politique à coups de cent mille cadavres.

Cette année 1813, où elle avait tant pleuré, devait s'achever pour la duchesse dans les larmes : le comte de Narbonne mourut du typhus à Torgau. Il avait été d'un stoïcisme remarquable, l'année précédente, pendant la retraite de Russie : sa coquetterie dans l'héroïsme, bien sœur de celle de Junot, mérite assurément l'admiration : mais les conseils qu'il donna à M[me] Junot ne la méritent pas, et il fut un peu cause, en n'imprimant pas une bonne direction au général et en en donnant une mauvaise à sa femme, des malheurs qui frappèrent ce jeune et intéressant ménage.

Cependant les nouvelles devenaient de plus en plus navrantes : les armées ennemies roulaient vers Paris, et il n'était que trop facile de voir qu'elles l'engloutiraient. La France était perdue !... Au milieu des désastres de la patrie, M[me] d'Abrantès ne pouvait s'empêcher de penser avec chagrin devant la chute désormais trop évidente de l'em-

pire et l'incertitude de ce qui suivrait, qu'elle était, elle aussi, atteinte directement dans sa fortune et dans celle de ses enfants. Les dotations de Junot en Prusse, les majorats, tout cela sombrait dans le naufrage général. Les tristesses seules surnageaient Déjà la mort du duc d'Abrantès avait entraîné une énorme diminution dans les revenus de la maison. Par malheur, il y avait des dettes, et beaucoup, pour un million et demi environ. Junot s'était lancé dans de grandes dépenses : il avait fait faire des agrandissements et des embellissements à son hôtel, une bibliothèque, un billard... Il avait compté, pour payer tout cela, sur la générosité de l'empereur : n'était-il pas la providence de ses généraux qui, pour tenir un état de maison comme il le voulait, dépassaient le chiffre de leurs revenus ? N'était-il pas, à l'exemple de Marie-Antoinette, qui, à deux reprises, solda les dettes de Garat, venu cent fois à l'aide du général Lasalle, sans se lasser jamais de payer ses dettes? Le comte de Narbonne, ce grand seigneur mendiant qui mettait tant de noblesse dans l'art de crier misère, ne trouvait-il pas le coffre-fort impérial toujours ouvert devant ses éternelles demandes d'argent? M. de Talleyrand n'y avait-il pas jadis puisé à pleines mains avant de se faire donner des pots-de-vin de toutes les chancelleries de l'Europe? Et Lannes? Et tant d'autres?... Connaissant par expérience la générosité de l'empereur, le duc d'Abrantès s'était donc engagé dans les dépenses, certain que l'empereur en solderait les mémoires. Mais il était mort, l'Empire mourait, les dépenses étaient faites et il ne restait à la veuve, pour presque tout héritage, qu'à les

payer. Elle se trouvait donc à la tête de plus d'un million et demi de dettes, de revenus excessivement amoindris, de quatre enfants à élever, de vieux parents à soutenir... Elle commença à restreindre son train et, après l'entrée des Alliés, elle n'avait plus *que* quatre chevaux de voiture et un cheval de selle. Mais ces sacrifices lui faisaient saigner le cœur : elle attachait à la richesse et au luxe un prix qu'ils ne méritent pas et elle se frappait plus qu'elle ne l'aurait dû en pensant à l'avenir de ses enfants. Elle ne prit cependant que de faibles demi-mesures pour sauvegarder cet avenir. Elle était ruinée, ou à peu près : elle n'avait donc qu'à vendre hôtel, chevaux, tableaux, tout ; acheter avec une partie du produit de cette vente, en province ou à la campagne, une habitation où elle se serait vouée entièrement à l'éducation de ses enfants ; elle aurait pu même, avec le revenu de ce qui lui serait resté, toutes dettes payées, vivre à Paris sinon avec luxe, du moins dans une belle aisance. Millin, qui se chargea de la direction de ses affaires, estimait qu'il lui resterait encore soixante mille francs de rente. Avec de l'ordre, on pouvait s'en tirer. Pour tout autre que la duchesse, c'était même la richesse et elle aurait pu s'en contenter pour elle comme pour ses enfants. Ce n'est pas dans la fortune que résident l'honneur et la force d'une famille : c'est dans l'esprit de conduite, le travail, la solidarité et les efforts de chacun, suivant ses aptitudes et ses goûts, pour la prospérité et la force de la famille. De cette force, de cette prospérité se forment la force et la prospérité d'un pays. Trop habituée à la richesse, à la richesse facile, la jeune mère oubliait

que, pour ses enfants, comme pour les autres, le travail était de toute obligation. Plus tard, elle le reconnaîtra, mais, en ce moment, elle songeait trop à leur éviter des efforts qu'elle aurait mieux fait de leur présenter comme un devoir, par conséquent comme un plaisir. Elle se ressentait trop des idées du temps de la monarchie où, dans la noblesse et parmi les gens de cour, on ne songeait qu'aux côtés frivoles de la vie, qu'à s'amuser, comme des enfants, à faire mille folies, — quitte ensuite à mettre toute dignité dans sa poche, à se faire mendiant, à solliciter du souverain le payement de ses dettes et consommer le naufrage de son honneur dans un mariage d'argent. Ces encouragements à la corruption des mœurs et à l'abaissement des caractères avaient été donnés aussi par Napoléon à ses favoris. Sans approfondir le plus ou le moins de moralité de ces subventions du souverain, la duchesse s'était un peu reposée sur elles du soin de l'avenir de ses enfants : filleuls de l'empereur, comment n'auraient-ils pas trouvé devant eux les portes ouvertes toutes grandes ? Mais l'Empire expirait. Quel serait, avec un ordre de choses nouveau, l'avenir des enfants de l'un des plus dévoués serviteurs du « Corse » ? Comment, avec des affaires si embarrassées, pourrait-elle subvenir à leur entretien, à leur éducation ?... « Ces pensées me déchiraient, a-t-elle écrit, et souvent, en voyant mes quatre enfants réunis autour de moi, et ne sachant quel serait leur avenir, je me sentais défaillir et je me sauvais dans ma chambre pour y pleurer seule en liberté. »

Véritablement, il n'y avait pas de quoi : La du-

chesse oubliait que ce n'est pas avec de l'argent que se forment le cœur et le caractère des enfants, seules choses essentielles dans la vie, mais bien par l'affection, les leçons et les exemples de leur mère. « C'est sur les genoux des femmes, écrivait à cette même époque Joseph de Maistre à sa fille Constance, que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde, *un honnête homme et une honnête femme.* » Je n'aime pas ces larmes de la duchesse pour de misérables écus : je préfère la bonhomie, charmante de simplicité, du général Drouot disant qu'il n'avait besoin pour vivre que de quarante sous par jour et, en effet, ne dépensant pas davantage et donnant le reste de son argent à de vieux soldats invalides ou infirmes. Cette désolation était vraiment intempestive : les enfants de Junot n'avaient qu'à se préparer à travailler, ce qu'ils ont tous fini par faire. La duchesse n'aurait pas dû pleurer. C'est là chez elle une défaillance, un manque de caractère : j'ai regret de le dire, on ne reconnaît plus la vaillante petite fille des temps de la Révolution, toujours prête à toutes les luttes, acceptant joyeusement tous les sacrifices. Mais une trop grande richesse, une vie trop facile détrempe les ressorts de l'âme ; elle rend incapable d'un effort et fait voir à la longue les choses humaines sous un jour tout à fait faux. Vivant d'une existence factice, ne faisant effort pour rien, considérant comme une chose exorbitante que de se baisser pour ramasser son mouchoir et de se servir de ses jambes pour marcher, la duchesse avait perdu la notion exacte des choses de la vie. Au lieu de se répandre en vaines récriminations, au

lieu de se laisser aller à des larmes inutiles, elle aurait dû se recueillir et envisager avec fermeté sa situation qui, à tout prendre, était loin de la pauvreté. Au milieu des ruines de l'Empire, la ruine d'un de ses généraux, de tous même, n'était-elle pas chose naturelle ?... Ce qu'il fallait faire ? Mais se ressaisir, vaincre la fortune contraire par un peu d'ordre et de caractère, supprimer les dépenses inutiles, développer chez ses enfants la volonté et les sentiments de solidarité, leur donner le goût du travail, et, comme une romaine de Plutarque, leur faire jurer sur la mémoire de leur père, qu'ils ne s'écarteraient jamais de la ligne du devoir. Quel plus bel héritage pouvait-elle leur laisser que cette obligation de « bien faire » ? Et comme c'eût été, pour leur entrée dans la vie, un plus solide et plus durable viatique qu'un monceau d'or plus ou moins vite épuisé ?

Mais ce n'étaient pas les idées du temps : on devait attendre la fortune du souverain, et non de son intelligence, de son initiative et de son travail. Et c'est pour cela que le prince Démétrius Comnène, homme d'ancien régime, alla trouver le roi Louis XVIII. Il obtint de lui qu'il ferait ce qui serait convenable pour sa nièce la duchesse d'Abrantès, descendante des empereurs de Constantinople, et pour ses enfants.

Le prince Démétrius Comnène ne s'était jamais rallié à l'Empire, ce qui lui donnait à ses yeux une importance à laquelle il était seul à croire. Il pouvait donc solliciter le nouveau souverain. La démarche était peut-être hâtive. La duchesse le sentit. Elle sentit aussi une sorte d'humiliation mêlée de remords en voyant qu'elle devrait à un

autre qu'à l'empereur le prix du sang versé par son mari. Elle pleura... Si l'empereur s'était montré ingrat envers Junot, — et il ne le fut pas —, elle n'aurait pas dû oublier que c'était de lui qu'elle tenait son hôtel, son splendide mobilier, son titre de duchesse, les honneurs et l'immense fortune dont elle avait joui pendant treize ans. Elle le savait bien, et c'est pour cela que, l'amour du luxe l'emportant sur la dignité, elle pleurait sa faiblesse tout en la subissant. Son oncle et son frère l'avaient poussée à cet oubli du passé : dans le monde, l'honneur ne consiste malheureusement qu'à avoir un grand train, des chevaux et beaucoup de domestiques. Tous les dignitaires de l'Empire étaient trop hommes du monde pour penser autrement : renégats de la Révolution, transfuges de la République, ces parvenus du champ de bataille ou des antichambres en étaient là, et c'est à de pareils sentiments, infiniment peu recommandables, qu'il faut attribuer leur adhésion au gouvernement de Louis XVIII. Ce fut une des conséquences immorales des grandes fortunes que l'empereur avait fondées ; on s'était habitué à la richesse et on s'était attaché à elle plus qu'à celui duquel on la tenait.

C'est ici le lieu de remarquer que ces grands dignitaires de l'Empire, maréchaux, généraux ministres, etc., sauf quelques exceptions, étaient beaucoup moins bonapartistes que ne le sont devenus depuis leurs descendants. Ils auraient eu cependant motif de l'être davantage. Avant même qu'il n'ait abdiqué, Berthier et Marmont avaient abandonné Napoléon, trahi, pourrait-on dire : peu de jours avant, pendant la campagne, Ney et Ou-

dinot avaient fait auprès de lui une démarche qui sentait terriblement la rébellion. Et Junot, sous l'empire de la fièvre chaude qui l'emporta huit mois auparavant, avait écrit à l'empereur une lettre où il disait crûment la vérité et déclarait qu'il avait assez de ces guerres perpétuelles.

L'Empire était assurément un détestable gouvernement; mais ce n'est pas quand il était à terre et qu'il ne pouvait plus donner titres et dotations que ses partisans devaient s'en apercevoir. Napoléon aurait dû mieux connaître les hommes, ou du moins, les siens, et prévoir ces défaillances : il aurait dû se méfier de ces dévouements à gages et savoir que peu importe le souverain à un courtisan pourvu qu'il courtise, qu'il fasse des courbettes et qu'on lui paye sa bassesse en argent comptant. Comment faire reproche de sa défaillance à la duchesse d'Abrantès, qui avait plus d'un grief contre l'empereur, quand la reine Hortense et le prince Eugène ne rougirent pas d'aller solliciter le roi aux Tuileries, quand l'impératrice Joséphine se proposait elle-même d'y aller. Et pourquoi? Pour des titres et pour de l'argent!

C'est cependant la duchesse d'Abrantès qui a dit : « Les Russes avaient eu le courage de brûler leurs palais et nous ne savions pas les recevoir en brûlant nos faubourgs ! » Elle avait raison, et, dans le feu de la lutte, elle était parfaitement femme à brûler son hôtel et à tirer sur l'ennemi par les fenêtres; mais, de sang-froid, elle était toute au luxe : comme elle, chacun ne songea qu'à sauver son bien du naufrage, à tirer son épingle du jeu. Les dignitaires de l'Empire abandonnèrent l'empereur : ils avaient assez de gloire, ils vou-

laient goûter à la honte. L'histoire ne leur en a pas donné leur part : ils s'y enfoncèrent jusqu'aux yeux.

La duchesse d'Abrantès songeait beaucoup trop, certainement, aux belles dotations que l'empereur avait données à son mari et cherchait un moyen de les conserver à ses enfants. C'était difficile, car les Alliés reprenaient tout ce qu'on leur avait pris. Elle eut la pensée de s'adresser à M. de Metternich avec qui elle était restée en bons termes. L'ambassadeur ne lui cacha pas qu'il considérait comme perdus ces biens situés en Hollande, en Westphalie et en Prusse. S'ils avaient été en Autriche, peut-être aurait-il pu les sauver, mais en Prusse!... « Tenez, ajouta-t-il, adressez-vous à l'empereur de Russie ; il est tout-puissant et les souverains ne font que ce qu'il veut. »

La duchesse parla donc à M. de Czernicheff, qu'elle avait connu lorsqu'il était un des « mangeurs de cœurs » et des espions étrangers les plus distingués des fêtes de la cour impériale, qui était venu la voir depuis son retour à Paris à main armée et qu'elle eut le tort d'accueillir. Cela dit, elle le pria de lui obtenir une audience de son souverain. Dès le lendemain il revint : « Sa Majesté ne veut pas vous recevoir », dit-il. Et, devant le coup d'œil interrogateur de Mme d'Abrantès : « Oui, continua-t-il, l'empereur veut avoir l'honneur de venir lui-même vous voir. » La duchesse fut « touchée jusqu'à l'âme » d'un honneur si grand. Dès le lendemain, après avoir fait prendre son heure, ce qui la changeait des manières moins prévenantes de Napoléon, le souverain se présentait chez elle et l'enchantait par sa

simplicité de manières, la courtoisie et la bienveillance cordiale de ses propos. Il lui demanda en quoi il pourrait la servir, l'assura qu'il présenterait lui-même au roi de Prusse sa réclamation et qu'il aurait soin de l'informer de la décision qui serait prise à son égard.

Il était impossible d'être plus gracieux. A peine le souverain l'eût-il quittée, que la duchesse remonta dans son salon et se mit à la fenêtre pour lui envoyer, peut-être aussi pour recevoir, un dernier salut. Ce qui eut lieu en effet, et, de part et d'autre, avec la meilleure grâce du monde. Puis, quittant sa fenêtre, elle se trouve nez à nez avec... le duc de Rovigo. Le ton de la conversation ne fut plus le même, les formes courtoises n'étant pas dans les habitudes de Savary. L'ancien ministre de la police se mit à persifler assez peu spirituellement l'empereur de Russie. La duchesse essayait de le rappeler aux convenances, mais Savary allait toujours... Elle prit alors le parti de ne pas l'écouter et se plongea dans ses réflexions. Elle se reporta par la pensée à Fontainebleau, auprès de Napoléon, qu'elle y avait vu, en 1807, dans tout l'éclat de sa puissance, et qui s'y trouvait maintenant à la discrétion des Alliés. Tout d'un coup une idée illumina son cerveau. L'empereur Alexandre venait de lui dire qu'il avait aimé Napoléon plus qu'il n'avait aimé ses frères, qu'il l'aimait toujours... Eh bien! ne serait-il pas possible, par lui, de sauver Napoléon ? S'il pouvait prendre un déguisement et se réfugier chez elle, elle saurait bien faire revenir Alexandre : une entrevue dans son hôtel entre ces deux hommes ne pourrait-elle pas, comme l'entrevue du Niémen,

comme celle d'Erfurt, dissiper le malentendu qui existait entre eux?

Interrompant Rovigo, elle s'ouvre à lui de ce rêve. Celui-ci hausse les épaules d'abord, déclare ensuite que le projet n'est pas si mauvais, trouve moyen en le discutant de blesser brutalement Mme d'Abrantès, de la complimenter tout aussi brutalement, puis, la prenant par le bras, il la conduit dans son cabinet et la fait asseoir à son bureau. La duchesse se laissait faire. Elle écrivit quelques lignes, en style un peu hiéroglyphique, de telle façon que personne, si ce n'est Napoléon, ne pouvait les comprendre. Elle les cacheta de ses armes, que l'empereur connaissait bien et remit le billet à l'ancien ministre de la police. Celui-ci le prit et s'en fut, laissant la duchesse livrée à ses réflexions. A certains moments, elle pensait que cette démarche ferait simplement hausser les épaules à Napoléon; à d'autres moments, la certitude de réussir brillait à ses yeux comme un éclair... Il en fut de ce projet comme de toutes nos chimères, ces bulles de savon aux brillantes couleurs, sitôt mortes que nées. Savary lui avoua plus tard n'avoir pas remis son billet. Mais disait-il vrai ? c'est probable, sans quoi le souvenir de cette pensée généreuse en aurait donné une à Napoléon et, à Sainte-Hélène, il n'aurait pas parlé de la veuve de son compagnon d'armes comme il l'a fait.

La duchesse y pensait un jour et trouvait que Rovigo était bien long à lui en donner des nouvelles, lorsque son valet de chambre annonce... l'empereur de Russie. Il était venu à pied, seul, sans aide de camp, en simple habit vert et coiffé

d'un chapeau rond. La surprise de la veuve de Junot fut extrême : elle avoue qu'elle ne se tenait pas de joie, que le fait de sentir que le puissant souverain prenait plaisir à causer avec elle « amène un prestige dont la tête la plus froide ne peut se préserver. » Elle reconnaît aussi qu'elle comprit alors l'enthousiasme de Mme de Sévigné à proclamer bien haut que Louis XIV était un grand roi, simplement parce qu'il lui avait fait l'honneur de danser le menuet avec elle. Et, de fait, elle aima assez, depuis ce moment, à citer les paroles, même les plus insignifiantes, que lui dit Alexandre. Ce souverain se montra aussi bienveillant, aussi *bon enfant* même qu'à sa première visite, et la duchesse lui ayant dit que son mari était mort sans laisser aucune fortune, il l'assura qu'il ferait auprès du roi de Prusse le nécessaire pour sauver ses dotations de Prusse et de Westphalie.

Devant ces paroles, la duchesse se croyait donc sûre de conserver à ses enfants le prix du sang de leur père. L'empereur Alexandre revint encore, eut avec elle une longue conversation sur Napoléon, sur Junot, sur la reine de Naples, sur Bernadotte... Puis il lui annonça que le roi de Prusse venait de lui faire dire que sa demande était accordée.

Le soir, M. de Czernicheff et un autre aide de camp du souverain russe, le général Ojarowski, confirmèrent les paroles de l'empereur. M. de Metternich qui vint bientôt après, en manifesta quelque étonnement, mais, devant les assurances de ces messieurs, il félicita la duchesse de tout son cœur.



Cliché J. T.

LE CHATEAU DE NEUILLY. *D'après le dessin de* GUÉRARD.

Le lendemain, M. de Hardenberg, ministre de Prusse, se présentait à son hôtel. Il dit qu'il lui apportait des lettres patentes lui donnant une nouvelle investiture de ses dotations de Prusse et lui assurant en même temps le payement de ses revenus arriérés. Mme d'Abrantès se sentait profondément touchée de cette générosité, mais touchée au point de ne pouvoir parler.

— Seulement, ajouta M. de Hardenberg, le roi mon maître (et il insistait sur ce mot comme si cela le flattait d'être l'esclave d'un autre homme), le roi mon maître y met une condition : c'est que vos fils seront naturalisés Prussiens.

La duchesse dit qu'elle bondit sous ces mots comme sous un outrage. Elle aurait dû cependant s'attendre à cette réponse. Pourquoi s'y être exposée? Pourquoi avoir compromis sa dignité à mendier, même des millions? Il y avait autrefois, paraît-il, noblesse à le faire et à crier misère devant le roi en tendant son chapeau ou son tablier. Mais on s'exposait aussi à un échec; l'on en était alors pour la honte de s'être attiré un refus, ce qui, au fait, valait mieux que la honte de recevoir de l'argent. Mme d'Abrantès, qui avait adopté les idées « ancien régime » dès la chute de Napoléon, avait eu tort de solliciter quoi que ce fût des Alliés. Je la plains de l'avoir fait, et je ne la plaindrai pas de la réponse, fort naturelle après tout, qui lui fut faite.

Elle refusa donc, pour elle et pour ses enfants, la naturalisation prussienne. C'est une chose si simple qu'il n'y a pas à l'en louer. Et la douleur qu'on ait pu la croire capable d'un tel acte, dit-

elle, la fit fondre en larmes après le départ de M. de Hardenberg.

Le fils de Joséphine, lui, devint étranger et ses enfants aussi. Pas un écrivain n'a songé à flétrir cette lâcheté.

Quant au roi de Prusse, il avait prévu la réponse de la duchesse. Et c'est pour cela qu'il lui avait fait cette proposition par laquelle il trouvait le moyen de satisfaire l'empereur Alexandre et de garder pour lui des terres et des revenus qu'il n'avait cédés en somme, malgré une apparence toute gracieuse, que contraint, en s'inclinant devant le droit du plus fort : le vent ayant changé, tout cela lui revenait en vertu du même droit.

Cependant, entraînée par le vent d'aberration qui soufflait sur le monde de cour et des salons dont elle était une des femmes des plus remarquables, la duchesse d'Abrantès, au lieu de réagir contre cette émulation d'abaissement moral, au lieu de donner l'exemple de la dignité et de la réserve, se laissa influencer par ses relations royalistes et l'air ambiant qu'elle respirait auprès d'elles, puis par ses souvenirs d'enfance, par son oncle Démétrius Comnène, par son frère et par certain levain royaliste qu'elle avait dans le sang, par le désir aussi, disons-le, d'obtenir des grâces du nouveau gouvernement. Cette aberration saisit une bonne partie du monde impérial, mais surtout ceux qui avaient reçu des titres de l'empereur et qui avaient soit quelque attache avec le monde royaliste, soit seulement la vanité de paraître en avoir. De même, les comtes du pape se gardent bien d'ajouter « du pape » à la suite du titre

dont on vient de leur donner quittance, et cela pour le déloyal et vaniteux plaisir de faire prendre ce titre peu catholique, malgré son origine, pour un vieux titre français. Enfin, le monde hypocrite et lâche accepte cela, comme les particules ajoutées, les fortunes mal acquises, les honorabilités douteuses et les tares qui ne le sont pas.

Pour en revenir aux aberrations qui marquèrent, dans la société parisienne, le retour des Bourbons, et montrer que la duchesse d'Abrantès, en se ralliant à eux, ne faisait que suivre le courant du jour, il faut se rappeler ce petit récit de M. de Vitrolles : « Une dame, dit-il, dont le mari avait reçu un titre de l'Empire, écrivant à une amie dans l'exaltation du bonheur que lui inspirait le retour de nos princes, finissait par ces mots : « Enfin, ma chère, c'est d'aujourd'hui seulement que je me sens comtesse. » Quelque insignifiants que fussent ces indices de l'opinion pris séparément, ajoute-t-il, cependant, dans leur ensemble, il en résultait une notion générale de la disposition des esprits[1].

La duchesse d'Abrantès crut donc devoir aller aux Tuileries faire sa cour à Louis XVIII. L'espèce de disgrâce en laquelle l'avait un peu tenue l'empereur en ces derniers temps était pour elle un semblant d'excuse et, auprès du roi, une sorte de titre. D'un autre côté, son frère lui avait dit qu'elle serait coupable si elle n'allait pas demander à Louis XVIII de rendre à son fils « ce méchant majorat de deux cent mille francs qu'il a sur le grand-livre. » Elle y alla donc.

1. De Vitrolles, *Mémoires*, t. II, p. 108.

« La faveur d'être présenté à la cour, a écrit deux ans plus tard, en 1816, le royaliste Hyde de Neuville, était entourée, encore à cette époque, de toutes les règles d'étiquette qui existaient autrefois. C'était une véritable cérémonie, compensée, pour les femmes, par la difficulté de l'obtenir et par la petite vanité de s'en enorgueillir [1]. » La duchesse d'Abrantès aurait dû être blasée sur ces sortes de vanités. Eh bien, pas du tout : il paraît que les femmes sont enfants à tout âge, — hélas comme les hommes. Et elle chante les louanges des princes et princesses auxquels elle fut admise à faire ses très humbles révérences. Elle vit d'abord la duchesse d'Angoulême qui l'interrogea avec une bienveillance qui ne lui était pas habituelle et la laissa charmée de sa bonté. Elle a même une sorte de naïveté à parler de ses sentiments pendant la présentation. Elle avait été présentée tant de fois à la cour impériale, en Espagne, en Portugal, qu'on l'aurait pu croire cuirassée contre l'émotion un peu enfantine que peut donner une pareille cérémonie. Eh bien, non : elle est tout à fait petite fille, elle est touchée aux larmes... Ah ! comme les princes et princesses sont bêtes et maladroits de ne pas mieux savoir tirer parti de nos faiblesses !

Le roi, informé d'avance de l'objet de la visite de Mme d'Abrantès, lui dit qu'il se chargeait de la dette du pays envers les enfants du général Junot. C'était fort bien et c'est ainsi qu'il devait répondre à sa veuve venant le solliciter. Comme on lui avait dit que la duchesse d'Abrantès était

1. Hyde de Neuville, *Mémoires*, t. II, p. 189.

une femme instruite et intelligente, il fit parade devant elle d'une érudition de commande qui cachait le vide de ses pensées. Elle ne cacha pas, elle, son admiration,et, lorsqu'elle se retira, il lui avait promis d'acheter son hôtel pour en faire le garde-meuble de la couronne et de nommer son frère à tout ce qui lui plairait. Aussi était-elle enchantée et ne pensait-elle plus en descendant le grand escalier des Tuileries, qu'elle l'avait souvent monté, cet escalier, pour aller voir l'empereur qui l'avait faite duchesse. Elle ne songeait qu'à rentrer chez elle pour recevoir la visite de lord Wellington, qui s'était présenté à son hôtel dès son arrivée à Paris, et avec qui elle s'était vite liée d'amitié. « Il mit dans ses relations avec moi, a-t-elle écrit, une grâce charmante... Lord Wellington était en grande estime dans l'esprit du duc d'Abrantès; il m'avait inculqué la même opinion et j'étais amie de lord Wellington quoique ennemie du général anglais. »

Assurément il y avait une différence et Charles X, plus tard, ne la saisit pas en trouvant tout naturel de nommer Wellington maréchal de France. Il eut l'infamie de le faire! Mais, Waterloo avait été un beau jour pour ces deux Anglais.

Quoique la guerre qui se faisait en Portugal et en Espagne entre les Anglais unis aux habitants du pays et les Français, ne fût pas précisément, « la guerre en dentelles », le général Wellington avait eu des attentions courtoises pour Junot lorsque celui-ci avait été blessé devant les lignes de Torres-Vedras : sachant que les médecins français manquaient de médicaments, il avait mis à la disposition de Junot tout ce qui pouvait lui

être nécessaire pour se soigner; il avait, de plus, fait parvenir à la duchesse des nouvelles du blessé et avait défendu à don Julian de chercher à s'emparer d'elle, disant qu'« on ne faisait pas la guerre aux femmes. » Ces procédés, marque d'une grande élévation de caractère, méritaient certainement de la reconnaissance. La veuve de Junot sentait trop ce qu'elle devait à cet ennemi pour ne pas lui en témoigner. D'ailleurs la paix était faite, et elle ne voyait plus dans le lord Wellington qu'un étranger aimable, de la plus haute distinction, et qu'elle était heureuse d'accueillir avec honneur pour lui marquer qu'elle savait se souvenir.

La duchesse d'Abrantès vivait donc très entourée, comme elle aimait à l'être et comme elle l'avait toujours été. M. de Metternich venait de partir pour le Congrès de Vienne (on avait évidemment attendu ce départ), lorsqu'elle reçut une sorte de billet lui intimant l'ordre de restituer au gouvernement portugais une Bible que son mari avait enlevée à Lisbonne.

Il faut savoir que lorsque Junot reçut le commandement de l'armée de Portugal, l'empereur lui avait prescrit d'envoyer à Paris, pour les musées, les objets d'art et de curiosité qu'il jugerait valoir le voyage. Junot, qui avait naturellement tendance à « donner une trop grande extension au droit de conquête » (1) avait cru pouvoir enlever

1. Méneval, *Mémoires*, t. II, p. 206. (Éd. Dentu, 1896.) — Assurément, Junot donna une trop grande extension à ce droit, et les Portugais racontent qu'il fit enlever au cheval de la statue équestre du roi Joseph Ier, qui se dressait sur la place du Commerce, deux diamants d'un prix fou qui formaient ses yeux. On n'a, du reste, qu'à lire ce qui le concerne dans les

du couvent de Belem, pour l'envoyer en France, la fameuse Bible [1] qui faisait la gloire de ce couvent. Une fois rentré à Paris, Junot avait demandé à l'empereur de lui laisser cette Bible pour sa bibliothèque. Et Napoléon, qui savait que la Bibliothèque impériale était pourvue de Bibles de toute sorte, lui avait dit de la garder. La duchesse, que la conversation des Soult, des Masséna, des Lannes, des Claparède, des Kellermann avait habituée en

Mémoires du général Thiébault et dans la *Correspondance de Napoléon*, où l'empereur, par deux lettres, le réprimande sur les pierreries qu'il a envoyées à Paris et sur les pillages de ses généraux, pour s'en convaincre. Mais il ne faut jamais, quand on examine un personnage historique, le séparer des mœurs de son temps. Or le butin, à cette époque, le pillage aussi, étaient choses avouées, regardées comme légitimes, même sur un pays allié. En 1814, Wellington a autorisé ses soldats à piller la ville de Saint-Sébastien, et les Anglais étaient alliés des Espagnols. Dans le *Journal* que tenait un lieutenant de l'armée anglaise, on lit, après le récit de la bataille de Waterloo, quand les Anglais et les Prussiens sont en marche sur Paris : « Le prince Blücher a promis à son armée que, si les Français défendent Paris, il autorisera le pillage des deux faubourgs Saint-Germain et Saint-Antoine (il veut sans doute dire Saint-Honoré). Nous pensons tous plus au butin à faire à Paris qu'au danger même de prendre Paris. » (*Journal du lieutenant Woodberry*, p. 332.) Voilà le vrai, voilà les mœurs du temps; il ne faut donc pas juger le général Junot, pour ces détails de la vie militaire, avec la haute conception que nous avons maintenant des devoirs d'un chef d'armée et de ceux des simples officiers.

1. Cette Bible, entièrement écrite à la main, avec enluminures et miniatures de Lulio Clavio, avec commentaire de don Thomas de Lira, comprenait douze gros volumes : leur reliure noire rehaussée par la magnificence de fermoirs d'argent du XIIe siècle enrichis de pierres précieuses, achevait d'en faire une œuvre artistique d'un prix inestimable. C'était un cadeau que le pape Jules II avait fait au roi de Portugal, don Manuel, pour reconnaître l'hommage qu'il lui avait rendu en lui envoyant des perles, de l'or et des diamants provenant des Indes orientales, après que Vasco de Gama eût découvert, par le cap de Bonne-Espérance, la route de ces pays.

fait de butin à ses idées assez larges, n'avait pas protesté. Après la mort de Junot, comme il y avait dans sa succession un passif fort accentué à combler, Mme d'Abrantès, sur le conseil de Millin, fit demander à l'empereur de vouloir bien acquérir cette Bible, ce monument unique qui deviendrait l'honneur de la Bibliothèque impériale. Par intérêt pour la duchesse d'Abrantès, dont il n'ignorait pas la situation obérée, l'empereur dit qu'il ordonnerait cet achat, mais les événements désastreux qui terminèrent la campagne de 1813, puis ceux de 1814 lui firent perdre de vue cette affaire et il abdiqua sans qu'elle ait reçu de solution. Le gouvernement portugais devina que le retour des Bourbons lui vaudrait le retour de sa Bible. On écrivit donc à Louis XVIII. Le roi, considérant que cette œuvre d'art était devenue la légitime propriété de la duchesse d'Abrantès, mais désirant aussi donner satisfaction aux réclamations du Portugal, l'acheta pour une somme de quatre-vingt mille francs et la rendit au roi de Portugal. C'est tout ce que Mme d'Abrantès reçut, comme faveurs, de Louis XVIII. Elle avait espéré davantage. Mais, avec ces quatre-vingt mille francs, le roi se crut quitte envers elle et les services de Junot. Et, franchement, il avait raison : les services au pays ne se reconnaissent pas par de l'argent, mais par des honneurs. Junot en avait reçu assez : sa veuve aurait dû le comprendre.

Tandis que la duchesse terminait ces négociations et laissait à ses agents le soin de liquider ses affaires, une nouvelle extraordinaire lui est apportée : Napoléon vient de débarquer sur les côtes de

Provence, il marche sur Paris!... Ses sentiments, à cet instant, furent singulièrement compliqués. A la joie de voir revenir l'homme extraordinaire à qui elle devait tant et qui, elle n'en doutait pas, allait balayer les Bourbons comme une poussière et ressaisir le pouvoir, se mêlaient et l'espoir de nouvelles générosités de l'empereur, et un certain remords : n'était-elle pas allée, elle, la veuve de celui qui avait été son premier aide de camp, qu'il avait faite duchesse, n'était-elle pas allée, après la chute de cet homme, qui était le parrain de deux de ses enfants, faire sa cour à Louis XVIII ? N'avait-elle pas, non seulement accepté, mais sollicité les bienfaits de ce Bourbon ? A ces sentiments se joignait une certaine peine de voir que le gros roi et sa nièce, fille de Louis XVI, qui avaient été bons pour elle, allaient reprendre le chemin de l'exil. Et puis, ce n'est pas sans appréhension qu'elle se demandait ce qu'elle devait faire, quelle attitude il lui fallait tenir... Cependant, au milieu de sentiments si divers, son cœur faisait des vœux pour le succès de l'empereur : elle partageait le fol entraînement d'un peuple qui ne saura jamais être raisonnable et qui a périodiquement besoin de faire des folies et d'en être puni.

Cependant, dès le mois d'avril, le duc de Rovigo se présenta chez elle et lui dit que l'empereur l'avait chargé de l'inviter à venir aux Tuileries. Elle déclara qu'elle n'irait point. Quelques jours après le ministre de la police revint et remporta le même refus. La duchesse était convaincue que Napoléon, qui savait qu'elle avait vu souvent l'empereur Alexandre, M. de Metternich, lord Wellington, lord Cathcart qui était logé dans son

hôtel, lord Castlreagh... — bon Dieu ! que d'étrangers ! beaucoup trop, assurément — ne voulait que la questionner sur les sentiments de ces personnages. Elle s'aperçut, à une réponse de Savary, qu'il n'avait pas en effet d'autre intention. Elle refusa encore nettement, ce qui était très bien. Mais elle eut le tort d'exprimer à Savary un vœu : celui de voir remplir par l'empereur la promesse de Louis XVIII pour le majorat de son fils. Il est fâcheux d'avoir à constater une fois de plus, et ce ne sera pas la dernière, ce souci de l'argent chez cette aimable femme qui se souciait si peu de le jeter par les fenêtres.

Une troisième fois le ministre de la police vint la sommer, avec menaces, d'aller aux Tuileries. La duchesse refusa de nouveau. Mais, craignant des vexations, elle en toucha quelques mots à M. de la Valette. Celui-ci parla d'elle à l'empereur qui ne savait pas un mot de cette affaire et n'avait chargé Savary de rien. Il ajouta que Mme d'Abrantès pouvait demeurer à Paris en toute tranquillité, qu'elle n'avait rien à craindre de lui.

Elle aurait pu, dès lors, se présenter aux Tuileries. Elle ne crut pas devoir le faire. « Si j'avais prévu Waterloo, écrivit-elle plus tard, j'y serais allée. »

Le 17 avril elle était toujours à Paris, car il y eut ce jour-là une grande revue de l'empereur sur la place du Carrousel, et je trouve ces mots dans une lettre de Sismondi : « J'étais à une des fenêtres de la galerie du Louvre, avec la princesse Jablonowska et la duchesse d'Abrantès... » Elle partit pour la Bourgogne vraisemblablement peu après et laissa passer les événements. Ce ne fut

qu'après le second retour des alliés et des Bourbons à Paris qu'elle y revint elle-même. Son temps fut en partie employé à essayer de recoudre quelques lambeaux de fortune après lesquels couraient ses hommes d'affaires et ses créanciers. Elle eût pu en reconstituer une, modeste à la vérité; mais il aurait fallu avoir de la modération dans ses dépenses, de l'ordre dans la direction de sa maison, et cela excédait absolument ses moyens. Ses qualités mondaines, son esprit facile et brillant, ses facultés d'observation de l'âme humaine étaient peu propres aux détails de la vie domestique et à l'administration d'une maison, choses qui sont le bonheur, la vie des petits esprits. Elle avait le tort de s'en rapporter à ses intendants sur tout cela. On la volait odieusement, elle le savait, mais elle aimait mieux cela que de s'abaisser à de fastidieux détails de ménage. Elle avait tort certainement. Elle ne pouvait s'astreindre à des mesquineries de ménage, odieuses, j'en conviens, mais nécessaires. Elle dut renoncer à son hôtel qui entraînait à trop de frais et que Louis XVIII ne parlait plus d'acquérir. Le duc de Raguse l'acheta et elle fut s'installer, dès cette année 1816, dans un hôtel plus modeste, rue Saint-Lazare. C'était encore trop! un simple appartement eût été plus raisonnable.

Cependant elle avait une affaire d'intérêt dont elle espérait beaucoup, à liquider en Italie. Elle écrivit à M. de Metternich qui s'y intéressa et qui l'engagea fort à aller à Rome pour en hâter la solution. Lui-même devait se rendre bientôt en Italie : ils pourraient se retrouver à Florence et gagner Rome ensemble. Ensuite, s'il leur en res-

tait le loisir, pourquoi ne pousseraient-ils pas jusqu'à Naples?

Elle partit donc, au mois de juin 1817. Malheureusement elle ne pouvait se débarrasser de ses habitudes de luxe. Car, tout en proclamant sa pauvreté, savez-vous comment elle voyageait ? Elle va nous le dire : « Je montai en calèche *seule*, avec un secrétaire de mon mari qui remplissait le même office auprès de moi, ma femme de chambre et un valet de chambre. » Franchement, madame la duchesse, quand on voyage sur ce pied-là, on est mal venu à parler de sa pauvreté.

A Rome, son affaire ne s'arrangeait pas. Mais une autre faillit s'arranger. Celle-ci était une affaire de mariage. Mme d'Abrantès vit au théâtre un prince italien que son beau-frère, M. de Geouffre, lui avait présenté à Paris et qui lui déclara qu'il serait heureux de mettre à ses pieds son cœur et quatre cent mille francs de rente qu'il possédait. Cette déclaration toucha la duchesse. Mais il était d'une si ridicule laideur d'esprit et de visage qu'elle ne put se résoudre au sacrifice. Et puis le prince était veuf, il avait deux enfants et la fortune, venant pour la plus grande partie de sa femme, devait faire retour aux enfants à leur majorité. L'affaire n'était pas assez avantageuse. Elle ne put s'arranger. On voit que ce n'était pas autre chose qu'une affaire. Depuis qu'elle n'avait plus ses dotations, la duchesse devenait pratique, « moderne », mais elle ne devenait pas économe. En racontant cet épisode dans ses *Mémoires sur la Restauration*, seconde mouture de son sac aux anecdotes, accommodée avec une petite dose d'histoire de son temps, elle oublie que, si le monde trouve très bien

qu'on fasse de pareils calculs d'intérêt, il aime assez qu'on n'en parle pas. Cependant la duchesse a raison de ne pas s'astreindre à cette convention qui, comme la plupart des autres, n'est qu'hypocrisie pure.

Mme d'Abrantès ne regretta pas ce projet. « J'avais, dit-elle, autre chose en tête et au cœur... » A ce moment, elle pensait, selon toute vraisemblance, au marquis de Balincourt, pour qui elle brodait, en 1813, une bourse garnie de perles (1) mais ce projet n'eut pas de suite.

On peut s'étonner que la duchesse d'Abrantès, si sensible pourtant à la gloire, ait pu songer un moment à renoncer au nom glorieux qu'elle portait. Mais toutes les veuves des généraux de l'Empire se remariaient : la générale Auguste Colbert, dont le mari, un héros et un volage, tout comme Junot, avait été tué en Espagne ; la duchesse de Frioul, etc., étaient déjà remariées. C'est une chose étonnante que la facilité avec laquelle ces veuves qui avaient eu une vie de délices, qui avaient goûté les plus hautes jouissances de la gloire et avaient porté un nom illustré à jamais, oubliaient vite celui qui leur avait donné tout cela. Il semblait, en vérité, que tout leur fût dû. Le mari vivant, elles ne s'étaient pas aperçues de ses mérites, elles n'avaient été sensibles qu'à leurs défauts. La duchesse d'Abrantès agit un peu trop comme la générale de Colbert et la duchesse de Frioul, — mais sans réussir comme elles. L'affaire de Rome ne s'étant pas arrangée, elle en fut quitte pour son voyage et une forte dépense

1. Maréchal de Castellane, *Journal*, t. I, p. 222.

qu'il eût mieux valu, dans l'état de ses finances, qu'elle ne fît pas.

Elle eut aussi l'ennui d'une sorte de persécution de M. de Blacas, ambassadeur de France, qui, malgré l'assurance donnée par le duc de Richelieu qu'elle pourrait en toute liberté voir les membres de la famille Bonaparte habitant Rome, émit une prétention contraire (1). De plus, elle tomba malade et pensa mourir. Enfin elle se remit et, oubliant vite sa maladie, l'insuccès de son affaire et l'inutilité de son voyage, ce qui était frivolité peut-être autant que force d'âme, elle écrivit à sa fille Joséphine :

« Rome le 31 janvier 1818.

« Chère fille chérie, cher amour, réjouis-toi. Tu vas bientôt revoir ta mère, cette mère qui ne vit que pour ses enfants bien-aimés. Je pars d'ici le 10 ou le 12 au plus tard, et cela certainement. Mais, mon ange, sans que cela t'inquiète, ma santé est dérangée et ne me permettra pas d'aller bien rapidement de Rome à Paris. Ne sois donc pas inquiète si je n'arrive pas bien promptement. D'ailleurs les neiges sont terribles à cette époque de l'année sur le mont Cenis et il faut traverser tout cela. Heureusement qu'il n'y [a] aucun danger, mais cela retardera le moment si heureux d'embrasser mes enfants adorés, mes chères filles que je vais trou-

1. « ... Lorsque j'étais à Rome, on me mit sous un anathème que je n'ai jamais accepté, parce que j'étais mourante; mais ma conduite avec Mme de Blacas, qui voulut me faire la condition de ne voir aucune des personnes de la famille impériale... » (*Lettre de la duchesse d'Abrantès à Lucien Bonaparte. — Collection de M. G. Aubert.*)

ver embellies, grandies... J'ai été bien mal, ma chère Joséphine, bien mal, plus mal peut-être que l'année dernière. J'ai voulu qu'on te le cachât. Mais je vais mieux, ainsi tout est oublié. » (1)

Rentrée à Paris, elle alla habiter rue Basse du Rempart et vécut dans une solitude relative, encore souffrante d'ailleurs et obligée souvent de garder le lit. Quelques-uns de ses familiers, avec la fortune qui l'abandonnait, l'abandonnèrent aussi ; cela lui suggérait des réflexions plus utiles qu'agréables et la plongeait momentanément dans une philosophie expérimentale dont elle se serait volontiers dispensée. Mais elle s'en consolait vite et si, depuis la Restauration, la plupart des hommes politiques de l'Europe la venaient voir quand ils arrivaient à Paris, — de même qu'ils allaient voir les notabilités du gouvernement déchu, ce qui ne plaisait que médiocrement à celui du moment, — quelques nouveaux venus de la politique et de la littérature commençaient à se présenter chez elle. Mais elle n'avait pas encore le salon qu'elle devait avoir un peu plus tard.

Cependant elle songeait que, veuve d'un général, elle avait des titres à une pension. A cette époque, où pouvait avoir des *titres* à une pension, mais on n'y avait pas *droit* : les pensions étaient, la plupart du temps, données à des gens ne la meritant que par leur richesse ou leur indignité. Pour en obtenir une, il fallait adresser une demande au ministre compétent et faire valoir ses titres par des personnages influents. La veuve du général Dumas ne put jamais en obtenir.

1. A Mlle Joséphine d'Abrantès, rue de Vaugirard, n° 45. — (*Collection de M. le comte Allard du Chollet.*)

Mme d'Abrantès s'adressa au duc d'Orléans qui, préparant sa *candidature* au trône qu'il prévoyait devoir être bientôt vacant, cherchait à se rendre populaire dans l'armée et savait qu'il le deviendrait en s'occupant des anciens officiers de l'Empire, de leurs veuves et de leurs orphelins. Elle obtint donc par lui une pension dont la commission fixa le chiffre à 12.000 francs, et que le maréchal Gouvion Saint-Cyr, ministre de la guerre, qui avait été ennemi de Junot, réduisit d'un trait de plume à 6.000 francs (1). C'était peu, si l'on veut, surtout à côté des pensions d'un tas de parasites. Mais enfin, c'était l'aisance assurée. De plus, le majorat de son fils lui fut rendu : c'était encore une rente insaisissable de 6.000 francs sur le grand-livre, assurée jusqu'à la mort du titulaire. Chacune des deux pensions était égale à la solde d'un colonel ; joignez à cela quelques bribes des splendeurs passées, et l'on verra que la duchesse d'Abrantès avait de quoi vivre en toute indépendance et de quoi élever ses enfants. Combien de

1. Mme d'Abrantès a fait remarquer avec un juste chagrin que, veuve d'un général qui avait reçu 17 blessures au service du pays, elle avait une pension de 6,000 francs, tandis que beaucoup de gens qui n'avaient jamais rien fait pour le pays, au contraire, collectionnaient pensions et faveurs. Elle cite M. de Bonald, qui touchait 10,000 francs pour avoir appartenu à l'Université; 12,000 sur les fonds du ministère de l'Intérieur; 12,000 comme pair de France; 26,000 comme homme de lettres et ministre d'État; 40,000 comme président du conseil de censure; 10,000 comme conseiller. Son fils touchait 10,000 francs comme recteur et avait *deux* pensions de 6,000 fr. comme homme de lettres. — C'était assurément des abus scandaleux mais, sous l'Empire, Junot n'avait-il pas été l'objet de faveurs, aussi scandaleusement abusives? Nous ne sommes décidément les ennemis de la faveur que chez les autres, et ce que le monde appelle l'esprit de justice n'est autre chose que l'amour de la faveur.



Cliché J. T.

NAPOLÉON VISITE L'INFIRMERIE DES INVALIDES (11 FÉVRIER 1808)

Tableau de VÉRON-BELLECOURT. (*Musée de Versailles.*)

veuves d'officiers arrivent à se tirer d'affaire et à remplir dignement leurs devoirs de famille avec des ressources infiniment moindres!

La duchesse d'Abrantès pensa fort sagement qu'en se retirant à la campagne elle ne serait plus obligée d'aller dans le monde, ce qui diminuerait ses dépenses ; qu'elle ne serait plus obligée de recevoir, ce qui les diminuerait davantage. Elle ne se verrait plus humiliée, dans la modestie de son train, par l'éclat du train de certaines personnes plus prévoyantes, qu'elle avait jadis trop éclaboussées de son luxe. « Ce n'est pas, a-t-elle écrit, que j'eusse de la vanité : j'ai trop de fierté pour être vaine; mais je ne me sens pas faite pour supporter un intérêt qui nous blâme pour nous plaindre. » De plus, en allant à la campagne, ses filles auraient un air meilleur et plus d'espace qu'à Paris pour se bien développer. Elle-même, toujours un peu défaillante, serait dans des conditions plus favorables pour reprendre sa belle santé d'autrefois. Il y avait donc mille bonnes raisons pour renoncer à Paris, du moins momentanément, et la petite famille, moins les garçons dont l'aîné était au collège Henri IV et le second à La Flèche, alla s'installer à Orgeval, près de Saint-Germain-en-Laye.

La duchesse nous a laissé l'emploi de ses journées à Orgeval. «... Dans ma jolie retraite, dit-elle, je m'occupais de fleurs, de botanique... Je me promenais des journées entières dans la forêt de Saint-Germain ; ou bien je descendais jusqu'à la Seine, je me mettais dans un bateau avec toute ma jeune famille : nous emportions des provisions, nous dînions dans la forêt et nous faisions aussi de longues courses, menant une vie presque no-

made. Puis je revenais chez moi pour faire danser mes paysans... Le reste du temps je travaillais avec mes filles ; nous faisions des lectures en commun. Puis il me venait des amis, de ces vrais amis que l'éloignement, le renversement de ma fortune n'ont jamais séparés de moi. Dans une vie si douce, on comprend que je n'avais pas un grand désir de retourner dans ce pays de cour qu'on me montrait de loin comme un paradis où une femme, avec un peu d'esprit, pouvait espérer de régner. »

Voilà qui n'est pas bien sûr et si, par un heureux coup du sort, une dotation semblable à celles dont elle avait joui du vivant de son mari lui était subitement tombée du ciel, ses idées auraient sans doute changé avec sa situation.

Elle demeura près de deux ans à Orgeval. Pour achever l'éducation de sa seconde fille et les établir plus facilement toutes les deux, elle crut devoir venir habiter Versailles. Elle se logea Grande-Rue de Montreuil n° 65, dans un pavillon indépendant, qu'elle appela bientôt son « ermitage. »

Dans son roman de *la Femme de trente ans*, Balzac nous en a laissé la description : c'était «... une maison de campagne située entre l'église et la barrière de Montreuil, sur le chemin qui conduit à l'Avenue de Saint-Cloud... Elevé jadis pour servir d'asile aux passagères amours de quelque grand seigneur, ce pavillon avait de très vastes dépendances. Les jardins au milieu desquels il était placé l'éloignaient également à droite et à gauche des premières maisons de Montreuil et des chaumières construites aux environs de la barrière ; ainsi, sans être par trop isolés, les maîtres

de cette propriété jouissaient, à deux pas d'une ville, de tous les plaisirs de la solitude. Par une étrange contradiction, la façade et la porte d'entrée de la maison donnaient immédiatement sur le chemin, qui, peut-être autrefois, était peu fréquenté. Cette hypothèse paraît vraisemblable si l'on vient à songer qu'il aboutit au délicieux pavillon bâti par Louis XV pour Mlle de Romans, et qu'avant d'y arriver les curieux reconnaissent, çà et là, plus d'un *casino* dont l'intérieur et le décor trahissent les spirituelles débauches de nos aïeux, qui, dans la licence dont on les accuse, cherchaient néanmoins l'ombre et le mystère. »

Aujourd'hui, tout ce quartier est occupé par des maraîchers et des établissements utiles : maison d'institutrice, maison de refuge prenant les enfants au berceau, recevant les orphelins, les vieillards. Voilà la différence des époques... La maison qu'habita Mme d'Abrantès existe toujours : elle abrite maintenant *cinq* ménages.

CHAPITRE XII

Portrait de la duchesse d'Abrantès à quarante ans, par Balzac. — Lettre du général Allix. — Mlle Joséphine d'Abrantès entre dans la congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Mariage de Mlle Constance d'Abrantès. — M. Aubert. — Héroïsme héréditaire. — La *Gondole*. — Mme Sophie Gay et son salon. — Mme d'Abrantès y fait la connaissance de Balzac. — Leur prompte liaison. — Balzac met la duchesse dans ses romans. — Influence de la duchesse sur Balzac et sur son œuvre. — Traces profondes que laisse chez Balzac son affection pour Mme d'Abrantès.

Voulez-vous savoir ce qu'était la duchesse d'Abrantès vers la quarantième année, à ce tournant de la vie, si séduisant encore chez une femme, quand elle est jolie, et qui est son automne ? Balzac, qui l'a connue alors, l'a peinte sous le nom de Mme d'Aiglemont, dans *La femme de trente ans*. « Chez elle, dit-il, la mise était en harmonie avec la pensée qui dominait sa personne [1]. Les nattes de sa chevelure largement tressée formaient au dessus de sa tête une haute couronne à laquelle ne se mêlait aucun ornement car elle semblait avoir dit adieu pour tou-

1. Rappelons que, sous l'Empire, c'était au langage des fleurs, enseigné par M. de Metternich, que la duchesse d'Abrantès avait recours pour lui faire connaître chaque jour, dès le vestibule, la couleur de ses pensées. — Elle avait recours maintenant au langage moins dispendieux de sa mise.

jours aux recherches de la toilette. Aussi ne surprenait-on jamais en elle ces petits calculs de coquetterie qui gâtent beaucoup de femmes. Seulement, quelque modeste que fût son corsage, il ne cachait pas entièrement l'élégance de sa taille. Puis le luxe de sa longue robe consistait dans une coupe extrêmement distinguée ; et, s'il est permis de chercher des idées dans l'arrangement d'une étoffe, on pourrait dire que les plis nombreux et simples de sa robe lui communiquaient une grande noblesse. Néanmoins, peut-être trahissait-elle les indébiles faiblesses de la femme par les soins méticuleux qu'elle prenait de sa main et de son pied ; mais, si elle les montrait avec quelque plaisir, il eût été difficile à la plus malicieuse rivale de trouver ses gestes affectés, tant ils paraissaient involontaires ou dus à d'enfantines habitudes. Ce reste de coquetterie se faisait même excuser par une gracieuse nonchalance. Cette masse de traits, cet ensemble de petites choses qui font une femme laide ou jolie, attrayante ou désagréable, ne peuvent être indiqués, surtout lorsque l'âme est le lien de tous les détails et leur imprime une délicieuse unité. Aussi son maintien s'accordait-il parfaitement avec le caractère de sa figure et de sa mise. A un certain âge seulement, certaines femmes choisies savent seules donner un langage à leur attitude. Est-ce le chagrin, est-ce le bonheur qui prête à la femme de trente ans, à la femme heureuse ou malheureuse, le secret de cette contenance éloquente ? Ce sera toujours une vivante énigme que chacun interprète au gré de ses désirs, de ses espérances ou de son système. La manière dont elle tenait ses

deux coudes appuyés sur les bras de son fauteuil, et joignait les extrémités des doigts de chaque main en ayant l'air de jouer ; la courbure de son cou, le laisser-aller de son corps fatigué mais souple, qui paraissait élégamment brisé dans le fauteuil, l'abandon de ses jambes, l'insouciance de sa pose, ses mouvements pleins de lassitude, tout révélait une femme sans intérêt dans la vie... »

Telle était, silhouettée par un maître qui la voyait dans tout l'abandon de sa nature vraie, la duchesse d'Abrantès en 1825.

Fêtées dans la société versaillaise, au quartier Saint-Louis parce que leur grand-mère était née Comnène, au quartier Notre-Dame parce que leur père avait été un général de la République et de l'Empire[1], les petites d'Abrantès passaient gaiement leur temps à Versailles. Pas si gaiement cependant qu'il l'eût été désirable. Elles étaient, c'est certain, invitées dans beaucoup de maisons ; l'hiver, elles dansaient tous les soirs ; l'été, elles se promenaient au parc avec d'aimables petites amies : mais le grincement des rouages de l'intérieur du ménage, mal graissés faute d'ordre et de direction plus encore que faute de ressources, se faisait trop sentir et les âmes délicates de ces jeunes filles en souffraient : elles n'y pouvaient mais. Elles voyaient travailler leur mère pour arriver à gagner un peu de ce malheureux argent

1. Encore à l'heure qu'il est, ces deux quartiers de Versailles abritent deux sociétés très tranchées, très délimitées et qui ne frayent point entre elles. L'un est le refuge des traditions, illusions, préjugés, regrets et espoirs monarchiques, l'autre celui des idées *libérales* ; chacun, d'ailleurs, aussi intransigeant que l'autre.

qui lui fondait si vite dans la main, et elles n'apercevaient de solution à cette pénible situation que dans un mariage aussi prompt que possible pour l'une et pour l'autre. Mais le moyen, en France, quand on n'a pas de dot, qu'on n'est riche que de son nom et de ses qualités, qu'on est une digne et honnête fille, de trouver un mari à peu près passable ? Aussi Mlle Joséphine commençait-elle à parler du couvent. Mme d'Abrantès affirme pourtant qu'elle trouva un parti désirable de tous points, et que sa fille, qui se le laissa présenter tout d'abord, finit par n'en plus vouloir entendre parler.

Elle nous permettra cependant, et nous lui en faisons nos très humbles excuses, de ne la point croire sur parole. C'était l'époque où elle mettait la réalité en romans : elle peut bien avoir mis un peu de roman, ou plutôt de fiction dans la réalité. L'orgueil de son nom aidant, un peu de fausse honte aussi, et tout cela se compliquant d'une honte véritable de se voir, après avoir manié des trésors, réduite à une telle pénurie, il n'y a rien que de très compréhensible à ce qu'elle mande au général Allix dans la lettre que voici :

Mais auparavant il faut dire comment la duchesse d'Abrantès avait été amenée à écrire à ce général.

Celui-ci avait lu dans un journal que la fille du général Junot, orpheline et sans fortune, s'était vue réduite à entrer dans la congrégation des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Emu à cette lecture, il fait part de ses sentiments à sa femme et lui propose d'offrir à Mlle Junot d'Abrantès l'hospitalité chez eux : ils n'avaient pas d'enfants : ils au-

raient ainsi une fille, voilà tout. Les nobles cœurs trouvent tout simple de faire le bien. Le général Allix ne voulait pas laisser la fille d'un compagnon d'armes entrer au couvent sous la seule pression de la nécessité, comme le laissait entendre le journal : d'ailleurs n'était-elle pas au plus haut point digne d'intérêt puisque, trop pauvre pour pouvoir, comme les autres acheter le bonheur, elle voulait consacrer sa vie au soulagement des pauvres, des malades, de tous ceux qui souffrent ?... Mme Allix, comme son mari, avait du cœur. Elle applaudit à son idée et le général écrivit à la jeune novice. Celle-ci remercia avec effusion et transmit à sa mère la lettre qu'elle avait reçue. La duchesse en fut touchée aux larmes. Elle écrivit à son tour au général Allix une longue lettre, que j'ai sous les yeux et dont j'extrais ces quelques passages :

« Je cherchai alors à marier ma fille. Ma fille aînée était de mes quatre enfants celle que j'aimais, non pas le plus, je les aime tous, mais avec une plus exquise tendresse. J'étais devant elle dans une adoration continuelle et son nom habituel était de ma part non pas Joséphine, qui est le sien, mais *trésor*. C'est ainsi que je l'appelais. J'en étais vaine, glorieuse, j'en étais, comme encore, idolâtre.

« Nous étions en 1825. Elle me témoigna le désir de se faire sœur de charité. Nous étions alors à Versailles, où la modicité de ma fortune m'avait fait retirer. Je m'y consacrais entièrement aux soins de l'éducation de mes quatre enfants, trop heureuse de réparer, quoique encore jeune, une jeunesse légère et de dévouer le reste d'une vie

que le monde pouvait encore réclamer[1], à ma jeune famille. Mes deux filles étaient les deux aînées de mes quatre enfants. Les deux garçons étaient, l'un à l'école militaire de La Flèche pour la carrière militaire, l'autre au collège Henri IV pour celle diplomatique. Je craignis que la perte de notre fortune ne fût la cause du dégoût de mes filles pour le monde ; elle m'assura du contraire. Je lui avais toujours donné de la religion et l'archevêque de Paris, mon directeur et ami[2], qui a été également le sien, connaît sa belle âme. Je cherchai alors à marier ma fille. La chose se présenta bientôt d'elle-même. Sa ravissante beauté, l'éducation soignée qu'elle avait reçue, la firent distinguer par des personnes qui me la demandèrent. Le comte Gaspard de Pons, alors dans la garde royale, ayant une belle fortune, fils unique, possédant un beau nom, en tomba éperduement amoureux. Il me la demanda, et comme sa recherche était appuyée par ma tante la princesse de Comnène, je l'accueillis d'autant mieux que sa moralité, tout enfin, me convenait. — Joséphine y consentit aussi. Nous fîmes tous les préparatifs, quoique cependant Joséphine dît toujours qu'elle aimerait mieux se faire sœur de la charité. Enfin elle me demanda en grâce de ne pas m'opposer à sa vocation. Je refusai. — « Au moins, pas de mariage ! » me dit-elle. J'y consentis. M. de Pons

1. Voyez-vous cette petite pointe de coquetterie, qui ne peut se résoudre à abdiquer !

2. Il ne s'agit plus de l'abbé Maury, sorte de frère Jean des Entommeures, dont Napoléon avait fait un archevêque de Paris, le pape un cardinal et Mme Junot son ami. Pendant sept ans, il n'avait pas manqué une fois de venir dîner et passer la soirée chez elle, même quand elle était sortie.

au désespoir, s'éloigna de Versailles. Je cherchai si un autre sentiment n'avait pas été la cause de ce refus. Je ne vis rien qu'une *vocation*. Je refusais toujours. Enfin, la voyant dépérir, c'est le mot, je consentis à son entrée dans l'ordre, mais à condition que ce ne serait qu'à vingt-quatre ans révolus, c'est-à-dire un an après le consentement que je donnais, et j'exigeai qu'elle vînt dans le monde avec moi et sa sœur pendant ce temps. Elle consentit à tout, vint au bal, mais sans y danser. Enfin, au mois d'octobre, un matin, je reçus la visite de mon frère le comte de Permon, oncle qu'elle aimait tendrement, et qu'elle savait que je chérissais et regardais comme un père. Il venait m'annoncer que ma fille avait quitté ma maison pendant mon sommeil et qu'elle était à l'hospice de Versailles ! — Que vous dirai-je, général ? Le souvenir de ce moment me brise encore le cœur, et cependant quatre années se sont écoulées depuis cette époque. Ma fille avait promis de rester avec moi jusqu'au 1er de janvier suivant. — Lorsque je sus qu'elle était partie, je crus mourir, et je dis la vérité. — Elle m'écrivit la lettre la plus touchante : « Si j'avais vu tes larmes, si j'avais entendu ta voix, je n'aurais pas pu te quitter. Mais Dieu m'appelle : je dois aller me consacrer à lui. »

« Dire l'état dans lequel j'ai été pendant les six mois qui ont suivi cette séparation ne peut se faire. — C'était, comme je l'ai dit plus haut, mon premier enfant, la fille qui faisait jouir mon cœur de mère ! Si belle, si bonne, si charmante, si gracieuse ! Ah ! général, il faut l'avoir connue pour savoir ce que sa mère a dû souffrir en la perdant. Encore aujourd'hui où je la sais heureuse (car elle

l'est), je pleure des larmes de sang en y songeant. »[1]

Assurément, Mme d'Abrantès dût être fâchée de la détermination de sa fille ; elle en pleura, et plus qu'elle, bien que Balzac dise qu'elle pleure peu[2]. Elle essaya de se consoler en contemplant le portrait de l'absente fait par Girodet quand elle était petite. Mais, comme les impressions, en elle, ne laissent guère plus de traces que l'empreinte d'un cachet sur une surface liquide, elle oublia vite. Elle avait, du reste, pour l'aider à vieillir cet événement, le travail et ses relations : elle allait de temps en temps à Paris pour ne pas perdre de vue quelques salons amis, ni se laisser oublier. Mais la vocation de sa fille était-elle véritable ? On en pourrait douter, car quelques années plus tard, Mlle Joséphine d'Abrantès quittait le couvent, où elle n'avait d'ailleurs prononcé aucun vœu, et revenait auprès d'elle. Sa santé, dit-on, était trop délicate pour le dur métier de sœur de charité : cette délicatesse ne l'a pas empêchée de devenir nonagénaire. Du reste, sa mère répète trop souvent qu'elle est heureuse, et dans la lettre qu'on vient de lire, et dans ses *Mémoires*[3] pour qu'on puisse croire à ce bonheur : on voit, on sent que la pauvre mère cherche à se le persuader bien plus qu'elle n'en est persuadée. Mais

1. *Collection de M. le comte Allard du Chollet.*

2. *Balzac à Mme Zulma Carraud*, 2 août 1833 : « Que de gens ont déjà pleuré à la *Confession du médecin de campagne!* Mme d'Abrantès, qui pleure rarement, a fondu en larmes au désastre de la Bérésina, dans la *Vie de Napoléon, racontée par un soldat dans une grange.* » — (*Correspondance de Balzac.*)

3. T. IV, p. 436. (Édition Garnier frères, Paris, 1895.)

alors pourquoi cette blonde jeune fille se seraitelle retirée parmi les sœurs de charité ? Peut-être à cause de la gêne de la maison de sa mère et de son impuissance à y mettre un terme, puisqu'il aurait fallu en mettre un aux gaspillages ; peut-être parce qu'elle pensait qu'une femme de moins dans la maison en relèverait un peu les finances et permettrait à sa sœur de se marier. Peut-être aussi, mais ce n'est là qu'une supposition qu'on ne peut faire qu'avec la plus grande réserve, peut-être voyait-elle, ou soupçonnait-elle seulement — ces âmes neuves et absolues de jeunes filles sont parfois si clairvoyantes ! — que sa mère avait des secrets au fond de son cœur[1] et que ces secrets étaient offensants pour la mémoire de son père auquel elle avait voué un culte idolâtre, qu'elle se rappelait couvert d'or et de cicatrices, la soulevant de terre pour l'embrasser, et dont elle n'avait connu que la tendresse et la gloire ?... Enfin la vocation ne fut pas irrésistible puisqu'après un essai de la vie religieuse, prolongé il est vrai pendant quelques années, Mlle d'Abrantès revint auprès de sa mère. Sa sœur s'était mariée dans l'intervalle : le désir de ne pas laisser sa mère toute seule, de l'aider à diriger ses fils et sa maison, de l'empêcher de se laisser trop piller par ses domestiques,pesa sans doute d'un grand poids dans sa

1. Balzac fait probablement allusion à cet épisode, dans *le Lys dans la vallée*, quand il dit de Mlle de Mortsauf : « L'œil clairvoyant de cette jeune fille avait, quoique tardivement, tout deviné dans le cœur de sa mère. » Et aussi, dans la *Recherche de l'Absolu* : « Il arrive un moment, dans la vie intérieure des familles, où les enfants deviennent, soit volontairement, soit involontairement, les juges de leurs parents. »

détermination. Pour le reste, sœur de charité, elle avait appris à être charitable et aussi qu'une fille ne doit pas juger sa mère, mais seulement l'aimer.

Mlle Constance d'Abrantès sentait, tout aussi bien que l'avait senti sa sœur, la nécessité de ne pas demeurer à la charge de sa mère, par conséquent de se marier, puisque la vocation religieuse ne lui venait pas et qu'elle n'avait aucune fortune. La duchesse, dans cette même lettre au général Allix, nous donne sur elle d'intéressants renseignements : « Mon autre fille est demeurée avec moi. Moins jolie que sa sœur, moins agréable, elle était plus difficile à marier. Néanmoins je l'exhortais à prendre patience, lui disant qu'il valait mieux demeurer avec moi dans notre médiocrité que de faire un mauvais mariage. Elle n'a pas voulu me croire. Une fois majeure, elle a rencontré dans le monde un homme qui ne convenait ni à elle ni à notre famille, sans état, sans fortune. — Pendant une année entière, aux yeux de tout Paris, j'ai refusé mon consentement et *j'avais raison*. On m'a *contrainte* de le donner. — Le résultat de cela est que maintenant l'homme qui a voulu être mon gendre malgré moi, est parti comme un fou, me laissant sa femme et deux enfants, dont je prends soin, et qu'il est en Turquie, je ne sais où. »

Ici la pauvre femme se montre plus belle-mère que duchesse : avec ses idées d'ancien régime, elle est moins chagrine qu'humiliée du mariage de sa fille ; elle ne comprend pas, ou ne veut pas reconnaître les motifs pour lesquels elle se maria avec le premier qui la demanda, elle veut dégager encore sa responsabilité de mère dans ce mariage.

Elle continue ainsi : « Eh bien, général, en apprenant que ma fille a fait un mauvais mariage, vous pourriez m'accuser de négligence, d'indifférence ! Et cependant ! ! — Général, vous n'avez pas d'enfants : si vous en aviez, vous sauriez que s'ils nous rendent heureux, chaque jour n'est pas marqué par eux par une pierre blanche ! »

En épousant M. Aubert, Mlle Constance d'Abrantès ne faisait pas un *mauvais mariage*. Fort bien de sa personne, très honorable, M. Aubert n'était nullement dénué de mérite, contrairement à ce que laisse entendre sa belle-mère. Il ne l'était que de fortune. Petit-fils et fils d'officiers, il avait fait de bonnes études et s'était engagé au 3e régiment du génie où il était vite devenu sous-officier. Dans la campagne d'Espagne de 1823, il avait été décoré *sur le champ de bataille*, à l'affaire du Trocadéro, pour une action d'éclat, et cela à l'âge de vingt-trois ans. Il était ensuite passé dans les gardes du corps. Il avait de l'intelligence, de l'ardeur et la volonté de bien faire. N'était-ce pas là plus d'une ressemblance avec Junot au même âge ? Mais il n'était pas riche : c'était la seule chose que la veuve de Junot pouvait lui reprocher.[1] Et c'est pour combler cette lacune que, une

1. La duchesse s'occupait cependant de faire obtenir à son gendre une situation en rapport avec ses capacités, comme le prouve la lettre suivante adressée à un vieil ami de Junot :

« Permettez-moi de vous prier de recevoir M. Aubert avec quelque bonté. Je ne puis que vous dire que je suis mère et que les intérêts les plus puissants de mon cœur sont attachés à ce que M. Aubert obtienne une place. Ma fille a deux enfants et elle est grosse du troisième, et tout cela par suite d'un entêtement de jeunesse. Enfin je suis là. Je suis mère et je souffre de tout ce que je ne puis empêcher. J'ai recours aux amis de son père pour qu'ils contribuent à lui faire une existence plus

occasion se présentant, il était parti pour la Turquie. Mme d'Abrantès, qui n'a jamais blâmé Bonaparte d'avoir pensé à chercher fortune en Turquie, lorsqu'il était en disponibilité à Paris, a tort de reprocher à son gendre d'avoir eu la même idée. M. Aubert était si peu un homme « qui ne convenait ni à elle ni à sa famille », qu'il est devenu, encore jeune, préfet de la Corse et a laissé dans l'île un bon souvenir de son administration. Il a fondé une famille des plus honorables : l'un de ses fils, digne héritier du courage de son père et de son grand'père, a illustré à jamais son nom au combat de Bazeilles, en 1870, pendant la guerre contre l'Allemagne [1], un autre est mort ingénieur à Panama et le troisième, tenant plus particulièrement de sa mère et de sa grand'mère, a une plume alerte et spirituelle que lui envieraient bien des hommes de lettres.

On peut remarquer ici que Mme d'Abrantès ne sut prendre aucune influence sur ses enfants : l'aînée de ses filles entre au couvent, la seconde se marie, tout cela contre son gré, et par sa faute aussi, car, ne s'occupant pas d'elles, elles ont bien été obligées de s'occuper elles-mêmes de leur avenir ; l'aîné de ses fils ne fait rien de bon malgré tout son esprit, et ne l'aide pas dans ses difficultés pécuniaires malgré son bon cœur et son

douce que celle que son inexpérience lui a créé. Ma reconnaissance sera aussi sentie que durable. » 17 août 1831. (*Collection de M. le comte Allard du Chollet.*)

1. Cet épisode a été immortalisé par le peintre Alphonse de Neuville dans son tableau si populaire des *Dernières cartouches*. C'est le jeune capitaine Aubert, petit-fils de Junot, qui tira la dernière cartouche. Il est mort commandant en 1900.

bon majorat. Au contraire, c'est elle qui lui donne de l'argent. Celui-là, nous le retrouverons un peu plus loin. Seul, Alfred, qui sortit de Saint-Cyr en 1830, et qu'elle appelait le « sage de la famille » ne lui donna que des sujets de satisfaction. Cela lui était d'ailleurs plus facile qu'à son frère, la discipline militaire étant, dans une certaine mesure, une sauvegarde contre les entraînements irréfléchis des jeunes gens. La duchesse ne comprend pas encore la force du faisceau de la famille ; elle ne sait pas, — mais quelle mère le sait ? — le parti qu'on peut tirer de ses enfants, par une éducation sagement entendue, pour la solidarité morale et pécuniaire de la famille, pour son avenir en bloc et pour l'avenir de chacun en particulier. Ou, si elle le comprend, ce n'est qu'un éclair passager et trop tardif. Elle n'est pas capable d'un effort lent, continu, de tous les instants, — si ce n'est pour écrire — et elle s'en est trop rapportée, pour l'éducation de ses enfants, au zèle de subalternes. Sa direction de mère de famille a été nulle, tandis qu'elle doit être tout. Mais peut-on l'en rendre responsable ? N'était-ce pas un défaut des classes élevées d'alors ? Trop en dehors, comme elle en avait pris l'habitude chez Mme de Permon, dans ce milieu futile où le temps appartenait à des amis désœuvrés et où il n'en restait plus pour la famille, le pli en était pris quand elle se maria, et elle continua cette vie toujours en l'air, dont une partie était dévorée par des parasites. Junot, entraîné dans l'engrenage du faste impérial, ou presque toujours à la guerre, ne songea pas à réformer ce train de vie et à le tempérer par un peu de sérieux et de recueillement. Plus tard, les en-



Cliché J. L.

JOACHIM MURAT.

Gravure de C.-S. PRADIER, *d'après le tableau de* GÉRARD

fants devenus grands s'aperçurent qu'il n'y avait personne à la barre, que la maison s'en allait à la dérive, et ils tirèrent chacun de son côté. C'est ainsi qu'avec les plus hautes facultés et la plus belle intelligence, Mme d'Abrantès ne sut pas plus diriger ses enfants que ses affaires.

Si le séjour de Versailles était utile et agréable à ses filles, la duchesse y trouvait aussi plus de commodité pour elle-même qu'à la campagne. Ses affaires l'appelaient assez souvent à Paris. Elle y allait et revenait à Versailles dans la même journée. En ces temps de communications lentes et difficiles, il y avait, pour le service des voyageurs entre Paris et Versailles, une sorte de diligence ou omnibus qu'on appelait la *gondole* et qui, partant de la place d'Armes de Versailles, mettait une heure et demie pour vous transporter au bout du Cours-la-Reine. Mme d'Abrantès, qui n'avait jamais mis les pieds dans une diligence ou une voiture publique, qui n'avait jamais été en contact avec le peuple, le vrai peuple français, était tout ébahie, toute contente aussi des propos qu'elle entendait tenir à ses voisins de banquette. « C'est dans la *gondole*, a-t-elle écrit, c'est là qu'on apprend à connaître l'état moral d'un pays! C'est là qu'on apprend les choses sans fard, que la vérité vient se montrer toute nue. J'ai plus connu la France peut-être dans les sept années que j'ai passées à Versailles que je ne l'avais fait avant, et cela par un voyage en *gondole*. » Il est certain que ce n'était ni à la cour impériale ni à celle de Louis XVIII qu'elle pouvait apprendre à connaître la race humaine : elle n'en voyait qu'un très répugnant sous-genre, le *courtisan*, avec toutes les variétés de

l'espèce, par exemple, et dans l'exercice de ses viles fonctions. Mais ce n'est pas là des hommes.

Mme d'Abrantès s'offrait la distraction de la *gondole* au moins une fois par semaine, pour aller voir son fils au Collège Henri IV, derrière le Panthéon. En attendant l'heure du parloir ou en sortant du collège, elle allait faire quelques visites. Le salon de Mme Sophie Gay, rue Gaillon, l'attirait particulièrement. Là, on avait toute liberté, on n'était nullement collet-monté et la « grosse commère Gay » qui avait débuté dans le monde du Directoire et s'était mise très en vue sous l'Empire, ne cherchait, sous la Restauration, qu'à coucher sur les positions conquises. Fille d'un agent de change, elle s'était mariée dans la finance. Son mari avait été receveur-général du département de la Roër et, à Aix-la-Chapelle on garda longtemps le souvenir de ses fêtes étourdissantes d'originalité et de gaieté. Quoique sa fortune eût été fortement entamée par la chute de l'Empire, il lui en était resté un morceau plus que satisfaisant pour lui permettre d'ouvrir à Paris son salon. Elle se piquait de littérature. Elle a noirci bien du papier. Mais essayez donc à présent de lire sa prose : je serais bien étonné que vous en vinssiez à bout, — à moins que vous n'aimiez le vide absolu d'idées et le manque presque absolu de forme. Comme la plupart des femmes, Mme Sophie Gay parlait mieux qu'elle n'écrivait et les choses généralement si filandreuses qu'elle traçait du bout de sa plume, prenaient dans sa bouche un petit air pimpant et relevé qu'il est bien impossible de retrouver dans la languissante et anémique sténographie

qu'elle s'est efforcée de faire de son verbiage[1]. Pour bien parler, surtout si elles sont jolies, les femmes n'ont pas besoin d'avoir quelque chose à dire; rien ne les embarrasse : elles vont, elles vont, elles vont... Mais pour bien écrire, c'est différent : un petit nez agréablement troussé ou busqué, de beaux yeux et de beaux cheveux n'y servent guère et les plus belles se heurtent aux mêmes difficultés que les hommes. Beaucoup de gens de lettres avaient été attirés chez elle par l'habile matrone : Jouy, ce Rothschild de la littérature pratique, ce roi de jouisseurs, daignait parfois quitter son bel appartement du boulevard pour trôner rue Gaillon; Arnauld, le charmant poète, le spirituel auteur des *Souvenirs d'un sexagénaire* y venait aussi; et aussi Bérenger, qui avait du génie sous sa redingote noisette et sous son air bonhomme; et Benjamin Constant, qui en avait également, et beaucoup, sous son élégance, mais que le manque de caractère vouait aux avortements et aux inconséquences; Philarète Chasles, justifiant son prénom, et rêvant d'une vertu qui ne se trouvait guère qu'en lui et qu'il cherchait vainement, non pas chez cette vieille corrompue de Sophie Gay, mais dans un monde qui, incapable de comprendre ses belles aspira-

1. Je sais que ce n'est pas ainsi que Sainte-Beuve juge, ou du moins présente Mme Sophie Gay. Mais Sainte-Beuve, qui allait chez elle, qui était très ami de sa fille, Mme de Girardin, avait les mains liées pour écrire franchement ce qu'il pensait d'elle. D'ailleurs il était, comme on sait, très courtisan, et, en sa qualité de critique, s'il a fort malmené Lamartine, il avait trop de courtoisie pour traiter de la sorte une femme qu'il connaissait. Pourtant, entre Lamartine et Mme Sophie Gay peut-il seulement être question d'un parallèle?

tions, s'en vengeait en s'en moquant. Beaucoup d'autres gens de lettres et artistes, bavards séduisants, concouraient à faire de ce salon un lieu de réunion fort agréable, surtout quand cette charmeuse de Delphine, Mme de Girardin, la blonde fille de Mme Gay, avait trouvé le temps de venir.

Balzac le fréquentait. Mme d'Abrantès y venait de temps à autre. Ils se connurent et une vive sympathie surgit bien vite entre elle et ce jeune homme qui portait déjà l'embryon de la *Comédie-humaine* sous son front génial et cherchait à se « documenter » auprès des femmes de l'Empire. Après avoir tiré de la « commère Gay » tout ce qu'elle avait de souvenirs, Balzac fut heureux de se rabattre sur la brillante duchesse d'Abrantès. Il aimait les beaux noms plus que les belles femmes : celui de la veuve de Junot sonnait la gloire et avait dans son allure quelque chose de grand, de fier, de conquérant, de *conquistador* plutôt... C'était, pour Balzac, une savoureuse attirance. En dehors de son propre nom qu'il avait enjolivé d'une particule sans songer que la gloire la lui enlèverait bien vite, comme celle de Voltaire, comme celles de Montesquieu, de Buffon, de Mirabeau, qui étaient pourtant plus solides que la sienne, voyez comme il a choisi les noms de ses personnages dans la *Comédie-humaine :* qu'y a-t-il de plus harmonieux que ces noms de Rubempré, de Langeais, de Sérizy, de Macumer, de Maufrigneuse?... La duchesse devait donc lui plaire tout d'abord par la seule musique de son nom, indépendamment de la note glorieuse qu'il lançait comme un éclat de trompette, indépendamment de tous les souvenirs qu'il rappelait.

Et puis, elle avait vu de près et longtemps Napoléon, Napoléon avant la gloire; elle avait été attachée à Mme Letizia, elle avait beaucoup fréquenté les frères et les sœurs du héros. « Cette femme, disait-il un soir avec enthousiasme à Mme Ancelot, cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme, elle l'a vu occupé des choses ordinaires de la vie; puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom! Elle est pour moi comme un bienheureux qui viendrait s'asseoir à mes côtés, après avoir vécu au ciel tout près de Dieu! »[1] C'est donc auprès d'elle qu'il continua d'acquérir cette connaissance précise des choses du Directoire et de l'Empire qu'on trouve dans son œuvre, et de perfectionner une instruction commencée par Mme Sophie Gay, qui avait été femme d'intrigue plus encore que femme de salon : plus tard, c'est la duchesse de Castries qui l'initiera au royalisme et aux plus pures traditions mondaines du faubourg Saint-Germain, de même que Mme de Berny l'avait initié, tout jeune homme, aux choses de la vie.

Comment Mme d'Abrantès, si bienveillante pour les gens de lettres, les artistes et les hommes d'esprit en général, n'aurait-elle pas accueilli avec empressement un jeune écrivain dont le front était marqué au sceau du génie et qui venait la prier de lui raconter Napoléon? Elle le lui raconta donc. Balzac, qui habitait à ce moment c'est-à-dire vers 1825 ou 1826 chez sa sœur Mme Surville, à Villeparisis, près de Versailles, ne demandait pas mieux que de voisiner : il venait souvent rue

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p 95-96.

de Montreuil et écoutait avec ravissement la duchesse qui lui révélait l'âme intime du « Corse. » Là-dessus, les causeries étaient interminables et Mme Ancelot a dit : « Les merveilles de l'Empire exaltaient alors Balzac au point de donner à ses relations avec la duchesse une vivacité qui ressemblait à de la passion. »[1]

Elle lui ressemblait si bien qu'elle finit, et très vite, par en être une véritable: chose rare dans les passions, celle-ci fut partagée, mais chacun la sentit à sa façon. La duchesse d'Abrantès menait une vie assez prosaïque depuis qu'elle se heurtait à des embarras d'argent et à des difficultés matérielles qui l'excédaient : son cœur s'était retiré de la partie et battait mélancoliquement dans la somnolente torpeur d'une retraite qu'il n'avait nullement sollicitée. Le langage brillant et coloré de Balzac sonna pour lui le réveil, et la duchesse constata un jour avec étonnement que son amitié pour le jeune homme se teintait singulièrement d'un sentiment à la fois plus vif et plus tendre. Elle s'y laissa aller sans trop de résistance. Il y avait plus d'un quart de siècle qu'elle s'était mariée: eh bien, ce sentiment prenait toutes les couleurs, tous les attraits d'une chose nouvelle. C'était bien de l'amour, et l'amour n'est-il pas toujours du nouveau? De plus l'amour, pour la duchesse qui voyait déjà venir les jours crépusculaires, c'était de la jeunesse, c'était de la vie! Et c'est pour cela que ses paroles s'envolaient, vivantes, jusqu'à l'âme de Balzac et y allumaient un enthousiasme qui lui faisait paraître la veuve

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 95.

de Junot plus grande peut-être qu'elle ne l'était en réalité.

C'est en l'entendant que Balzac comprit, mieux encore que chez Mme Sophie Gay où l'on trouvait surtout des hommes, que, pour écrire, il fallait voir le monde et causer avec les femmes. « La première qualité d'un romancier, disait-il plus tard à mon vieux cousin Gustave Claudin, est de savoir très bien vivre ; il doit aller le plus possible dans le grand monde et causer avec les grandes dames. La cuisine, les coulisses, tout cela se devine, mais les salons ne se devinent pas ; il faut y être allé pour savoir de quelle façon on y cause et comment on doit s'y tenir. »[1]

Mme d'Abrantès avait littéralement ébloui, subjugué Balzac. Ce délicat analyste du cœur humain cherchait à déchiffrer cette femme formée d'éléments fort disparates qui, réunis, s'harmonisaient on ne peut mieux et formaient l'ensemble le plus séduisant qu'on pût rencontrer. Cet ensemble séduisit Balzac irrésistiblement. Sa gaieté, sa verve, relevant d'une pointe piquante ses récits sur la cour impériale, furent pour lui, en même temps que le plus raffiné régal, un trait de lumière : ce brillant coucher de soleil ou plutôt ce soleil d'automne aux rayons toujours chauds lui apprit « l'inassouvi » de la femme qui a passé la première jeunesse, lui révéla la « femme de trente ans » mais celle dont l'esprit et le cœur ne vieillissent pas, qui a trente ans jusqu'à la cinquantaine et encore par delà. Il en fut à ce point

1. Gustave Claudin, *Mes souvenirs : les boulevards de 1840 à 1871*, p. 105.

frappé, que beaucoup de traits de certaines figures de femmes, dans les romans qu'il écrivit au commencement de ses relations avec la duchesse lui sont empruntés. On a beaucoup dit que les héros de Balzac recouvraient des personnes de son temps. C'est vrai, en partie. « Connaissant la fidélité de certains portraits peints d'après nature, a écrit Mme Surville, sœur de Balzac, — car s'il prenait des vivants leurs noms, il prenait aussi leur caractère — nous nous effrayions parfois de ces ressemblances et craignions pour lui les nouvelles inimitiés qu'elles pouvaient lui susciter. »[1] C'est que, sans se gêner, il vous découpait de larges tranches dans la physionomie des gens, dans leur âme, dans leur vie tant intime qu'extérieure et vous les plaquait adroitement sur ses créations. C'est même parce qu'il travaillait ainsi d'après nature que ses portraits sont si vivants.

On a cherché les traits de contemporains sous le masque de ses personnages fictifs. Dans le roman de *Béatrix*, on a trouvé que Mlle des Touches représentait George Sand. Elle ne représente pas qu'elle. Ce personnage est composé des traits de deux femmes. Beaucoup, en effet, appartiennent à l'auteur de *Lélia*, mais beaucoup aussi sont de la duchesse d'Abrantès. Et, à ce propos, pour-

1. Mme Surville, *Balzac*. — Du reste, Balzac le dit lui-même, dans une lettre à Mme Zulma Carraud : « J'ai vu Périolles au Havre; il a sa niche dans la *Comédie humaine*, comme tous ceux qui seront bons amis, serviables ou obligeants pour moi. » Et, dans l'avant-propos de *la Maison du chat-qui-pelote* : « En composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs. »

quoi Balzac, qui provoqua par là les railleries de Jules Janin, chante-t-il tant la femme de trente-cinq à quarante ans, à qui il a la courtoisie de n'en donner que trente sur le papier ? C'est que, comme Mme de Berny, la duchesse a quarante ans et qu'il est amoureux de la duchesse.

Empruntant à son propre cœur les impressions qu'il donne au jeune Calyste pour Mlle des Touches, qui a passé quarante ans, Balzac la pare de beaucoup de qualités de Mme Junot, même d'un de ses défauts. « Elle est un peu homme » dit-il. Mais Mme d'Abrantès, dans son arrière-saison, avait quelque chose de masculin : une malveillante a même poussé le manque d'égards — et de vérité — jusqu'à l'appeler « virago », peut-être parce qu'elle a « une voix de rogomme », comme l'a dit la comtesse Dash. Dans le roman, Calyste devient amoureux de Béatrix après l'avoir été de Mlle des Touches : Balzac ne l'a-t-il pas été lui-même de Mme de Castries après l'avoir été de Mme d'Abrantès, la blonde après la brune ?

Dans *Béatrix* encore, on peut observer qu'une partie du dénouement, la prise de voile de Mlle des Touches peut avoir été inspirée à Balzac par l'entrée de Mlle Joséphine d'Abrantès parmi les sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul. Qu'on ne rie pas de cette supposition : Balzac écrivait en 1831 à la duchesse, en terminant une lettre : « Mille douceurs et tendresses ! Et que sœur Joséphine ne m'oublie pas en ses prières, moi qui me souviens d'elle en mes bouquins. »[1] Balzac, en effet, a mis beaucoup de « sœur Joséphine » dans ses plus

1. *Correspondance de Balzac.*

séduisants portraits de jeunes filles; on la retrouve particulièrement dans *la Femme de trente ans :* Mme d'Aiglemont jeune fille, c'est elle.

Dans la *Physiologie du mariage*, il y a des traits d'analogie plus frappants. La ressemblance éclate aux yeux. Outre que dans son *Introduction*, Balzac désigne presque en toutes lettres Mme d'Abrantès en lui donnant son titre de duchesse — chose qui ne va pas sans flatter un peu sa vanité — et en disant qu'elle avait été « une des plus humaines et des plus spirituelles de la cour de Napoléon » que, « arrivée jadis à une haute position sociale, la Restauration l'y surprit et l'en renversa », et que « elle s'était faite ermite », — ce qui est transparent comme du cristal, — Balzac fait, au courant de la plume, bien des réflexions qui peuvent s'appliquer à elle ou venir de sa fabrique. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'elle lui en a suggéré un grand nombre. Ne dit-il pas d'ailleurs dans ce livre : « Quoique l'auteur ne se donne ici que pour l'humble secrétaire de deux dames... » Mme Hamelin en est une, la duchesse d'Abrantès est incontestablement l'autre : elle a donc pris une part « inspirative » d'abord, délibérative ensuite à ce livre bizarre. Et c'est tellement vrai que Balzac lui-même le déclare en disant : « Une des puissantes intelligences féminines qui ont daigné m'éclairer sur quelques-uns des passages les plus obscurs de mon livre. »

Balzac était un « voyant » a dit Philarète Chasles. C'est très vrai, mais cela n'empêchait pas que, comme Molière, qui en était un autre, — et l'on est pas homme de génie si l'on n'est pas un peu « voyant » — il aurait pu dire : « Je prends mon

bien où je le trouve. » Et comme il ne connaissait encore, de 1824 à 1829, année de la publication de ce livre singulier, que très peu de femmes il est certain que Mme d'Abrantès est une de ses inspiratrices, et que plus d'un trait piquant, plus d'une remarque fine, d'une réflexion originale lui doivent être attribués. Pourquoi n'aurait-elle pas dit celle-ci, par exemple, en songeant peut-être à cette pauvre Mme de Chevreuse qui fut dame du palais de l'impératrice Joséphine, et qui aimait un des hommes les plus bêtes de Paris[1] : « Avez-vous remarqué que les femmes n'aiment en général que des sots ? » Et ne la retrouve-t-on pas, mûrie par l'expérience, quand Balzac met cette réponse dans la bouche dorée d'une de ses deux « puissantes intelligences féminines » : « Non, ma chère, je ne plaisante pas, reprit la duchesse, et il y a de quoi faire frémir pour soi-même, depuis que j'ai contemplé froidement les personnes que j'ai connues autrefois... » Dans le roman de *La femme abandonnée*, Mme de Beauséant n'est autre, en bien des points, que la duchesse d'Abrantès. Ne la reconnaissez-vous pas ici : « Dans les yeux brillants de cette grande dame, tout le courage de sa maison, le courage d'une femme forte seulement pour repousser le mépris ou l'audace, mais pleine de tendresse pour les sentiments doux » ; — « Les contours de sa petite tête..., les traits de sa figure fine, ses lèvres déliées et sa physionomie mobile gardaient une expression de prudence exquise, une teinte d'ironie affectée qui ressemblait à de la ruse et à de l'impertinence. Il était impossible de

1. Voir notre ouvrage : *Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade*, 2e partie : *La duchesse de Chevreuse.*

ne pas lui pardonner ces deux péchés féminins en pensant à ses malheurs, à la passion qui avait failli lui coûter la vie... »— « Cette femme séparée du monde entier et qui, depuis trois ans, demeurait au fond d'une petite vallée, loin de la ville, seule avec les souvenirs d'une jeunesse brillante, heureuse, passionnée, jadis remplie par des fêtes, par de constants hommages, mais maintenant livrée aux horreurs du néant ? Le sourire de cette femme annonçait une haute conscience de sa valeur. »[1]

Il n'est pas jusqu'à un tic gracieux appartenant sûrement à Mme d'Abrantès, que Balzac ne prête à l'une de ces « intelligences » aux dernières pages de sa *Physiologie du mariage*, dans le *post-scriptum :* citons-la : « ... dit-elle en s'interrompant pour effleurer l'une de ses narines avec l'index de sa main droite par un charmant geste de coquetterie... » Et cet indice devient une indication certaine puisque, dans *La Femme abandonnée*, roman que Balzac a dédié à la duchesse d'Abrantès, parmi bien des traits révélateurs et des détails indéfinissables que l'auteur donne à Mme de Beauséant, on relève ce tic familier : «... Ah ! prenez garde, dit-elle en levant un de ses doigts d'un air mystérieux à la hauteur de son nez, qu'elle effleura... » Il est donc certain que ce geste, qui

1. Mme d'Abrantès écrivait à son éditeur : « ... Au surplus, maintenant je me connais et je sais ce que je puis valoir. » Et, dans une autre lettre : « Le public aurait eu le temps de s'apercevoir que je ne suis qu'une bête si vos articles avaient fait, comme vous le dites, le sort de mes *Mémoires*. Mon cher monsieur, ne blessez donc jamais la vanité de personne : c'est une plaie toujours saignante, surtout quand elle n'est pas faite à propos... » (*Collection Joseph Turquan.*)

revient deux fois dans l'œuvre de Balzac, la première fois à propos d'une duchesse qui avait été « une des plus humaines et des plus spirituelles de la cour de Napoléon », la seconde fois dans un roman dédié à Mme d'Abrantès, est un geste ordinaire de cette gracieuse femme. Il faut conclure de ce fait — qu'on aurait tort de qualifier de minutie inutile — que la duchesse d'Abrantès a fortement marqué son empreinte dans le cœur et dans l'esprit du grand romancier, dans son talent aussi. Et cela est si vrai que lorsqu'on connaît à fond la vie et la nature complexe de Mme d'Abrantès, on retrouve à chaque instant des traces d'elle, légères parfois, profondes souvent, dans la première partie de l'Œuvre de Balzac.

En continuant la citation de la *Femme abandonnée* commencée plus haut, on trouve un indice encore, ou plutôt une preuve irréfutable que Balzac pensait bien à la duchesse d'Abrantès en écrivant cette scène : « puis, de l'autre main, elle fit un geste pour prendre le cordon de la sonnette. Ce joli mouvement, cette gracieuse menace provoquèrent sans doute une triste pensée, un souvenir de sa vie heureuse, du temps où elle pouvait être tout charme et tout gentillesse, où le bonheur justifiait les caprices de son esprit comme il donnait un attrait de plus aux moindres mouvements de sa personne. Elle amassa les rides de son front entre ses deux sourcils ; son visage, si doucement éclairé par les bougies, prit une sombre expression... » Tout cela fait allusion bien certainement, au souvenir que la duchesse avait conservé et de l'inconvenante attitude de M. de Montrond devant elle et de la tentative odieuse du général Sebas-

tiani. Balzac connaissait ces choses par les récits qu'elle lui en avait faits et par le *Journal intime* qu'elle lui avait donné. Et même, n'est-ce pas en quelque sorte pour l'absoudre de sa liaison avec M. de Metternich, que Balzac, dans ce même livre, dit de Mme de Beauséant : « ... après un éclat que la plupart des femmes envient et condamnent, surtout lorsque les séductions de la jeunese et de la beauté justifient presque la faute qui l'a causé... » Il est donc bien établi, par ces citations, que Balzac en écrivant la *Femme abandonnée*, avait la pensée tendue vers la duchesse, qu'il était imprégné d'elle, saturé de son souvenir... Maintenant que le lecteur connaît la vie de Mme d'Abrantès, qu'il relise les romans que Balzac écrivit de 1827 à 1832 : il sera frappé de toutes les allusions qu'il fait à elle, à sa personne comme à sa vie. Et, sans savoir que la duchesse était au fond de tout cela, Philarète Chasles écrivait : « Balzac a créé la femme sensible de quarante ans. » Ne pourrait-on pas rec'est-à-dire Mme d'Abrantès après Mme de Berny, a un peu créé Balzac ? » Quelle grande place elle a dû occuper dans son cœur et dans son esprit, pour laisser une pareille trace dans son œuvre ! Et c'est sans doute parce que ces traces sont aussi nombreuses que visibles dans *la Femme abandonnée*, où il y a même, c'est certain, des allusions à de menus épisodes connus d'eux seuls, qu'il lui a dédié ce roman.

En fait de femmes de l'Empire, de femmes répandues dans le monde, Balzac n'a connu que Mme Sophie Gay, qui n'était nullement duchesse, et Mme Hamelin qui l'était encore moins. Ce n'est qu'un peu plus tard, et après connais-

sance faite avec Mme d'Abrantès, qu'il fréquenta la comtesse Merlin, à qui il fut présenté par Philarète Chasles. De celle-ci, il a prêté aussi quelques traits à l'une de ses héroïnes ; il a même cité son nom en toutes lettres pour son teint blanc et ses cheveux noirs [1]. Mais c'est probablement Mme d'Abrantès qui lui a conté ce divertisement singulier du temps de sa jeunesse : « Au commencement de l'Empire, les dames mirent à la mode un jeu qui consistait à ne rien accepter de la personne avec laquelle on convenait de jouer sans dire le mot *Diadesté*. Une partie durait, comme bien vous pensez, des semaines entières et le comble de la finesse était de se surprendre l'un ou l'autre à recevoir une bagatelle sans prononcer le mot sacramentel. »

Balzac, parlant de la femme, mais de la femme en général, de « cet esprit léger, de *cette âme de dentelle*, comme disait Napoléon » [2] tenait évidemment de Mme d'Abrantès cette expression de Napoléon, puisqu'on la retrouve dans les *Mémoires* de la duchesse. On la trouve aussi dans ceux de Mme de Genlis, qui la met, comme la duchesse, dans la bouche de l'empereur parlant de Joséphine. Mais il n'est pas probable que ce soit dans les souvenirs de cette intarissable femme que Bal-

1. Dans *Béatrix :* « Mme X*** devait sa célébrité de jolie femme à l'éclat et à la fraîcheur d'un teint blanc et chaud comme celui des créoles, à cette figure pleine de détails spirituels, de traits nettement dessinés et fermes dont le type le plus célèbre fut offert si longtemps jeune par la comtesse Merlin. » On sait que la comtesse Merlin était créole. Elle a laissé des *Souvenirs* assez intéressants. Mais j'ai cité ce passage de *Béatrix* pour montrer une fois de plus que Balzac prenait son bien où il le trouvait.

2. *Physiologie du mariage*, Méditation VIII.

zac l'ait déterrée. D'ailleurs Mme d'Abrantès ne supportait pas cette vieille commère[1] et Balzac, naturellement, devait partager son aversion.

C'est elle, bien certainement, qui a raconté à Balzac cette histoire d'un collier de Mme R. D. S. J. D. A. (Regnauld de Saint-Jean d'Angély) à laquelle il fait allusion dans sa *Physiologie du mariage* et que le général Thiébault a racontée tout au long dans ses *Mémoires ;* et aussi une anecdote sur le général Rapp, qui avait été un intime de Junot, et qui est relatée dans le même ouvrage.

Dans d'autres livres de Balzac, on trouverait facilement aussi des traits rappelant la duchesse d'Abrantès. Il en faudrait faire un chapitre spécial et cela dépasserait le cadre de ce volume. Mais ne songeait-il pas à elle quand il écrivait, dans *Splendeurs et misères des courtisanes :* « Vous autres, grandes dames, vous n'avez jamais le sou, même quand vous êtes riches à millions. »

Mme d'Abrantès, de son côté, ne faisait pas autrement en écrivant et elle avoue que c'est Mme Duchâtel qui servit de modèle à son *Antonia*, dans *l'Amirante de Castille.* Elle avait beaucoup connu M. de Montrond, ce roi des snobs et des mauvais sujets du grand monde ; elle raconta à Balzac mille traits de sa vie hautement fantai-

1. Voici, en effet, ce qu'écrivait un jour Mme d'Abrantès à Mme Récamier : « Je n'ai jamais aimé Mme de Genlis, parce qu'elle n'a jamais été, qu'elle n'est pas et ne sera jamais bonne. Aussi, avec ma franchise ordinaire, je n'ai pas pu prendre sur moi de lui adresser un seul mot, malgré une présentation en forme. Louer les gens qu'on n'estime pas a toujours été à mes yeux une lâcheté. » (*Catalogue d'autographes provenant des papiers de Mme Récamier.* Vente Charavay du 27 mai 1895.)



Cliché J. T.

DUROC, DUC DE FRIOUL.

sistes : beaucoup de ces traits, les moins honorables surtout, lui servirent à fabriquer son Maxime de Trailles. Et, pendant que j'y suis, je peux ajouter qu'un autre des héros de Balzac, la Palférine, tient beaucoup du fils aîné de la duchesse, le jeune Napoléon d'Abrantès, qui fut un des types les plus curieux de la bohème, au temps de Louis-Philippe, et dont je dirai quelques mots tout à l'heure.

Dans *Un grand homme de province à Paris*, on peut croire que l'auteur pensait à la duchesse d'Abrantès en disant de son héros, Lucien Chardon, tout frais débarqué d'Angoulême à Paris, au commencement de la Restauration : « Il rencontra plusieurs de ces femmes dont on parlera dans l'histoire du XIXe siècle, de qui l'esprit, la beauté, les amours ne seront pas moins célèbres que celles des reines des temps passés... » Pensait-il à M. de Metternich et à lui-même en écrivant cette phrase, d'ailleurs incorrecte ? Mais il était très discret sur le chapitre de ses impressions de cœur, si discret même que Philarète Chasles, qui le connaissait bien et était même son ami puisqu'ils se brouillèrent ensemble, a cru et dit qu' « il n'a jamais eu de maîtresse. »[1]

C'est à Mme d'Abrantès aussi, sans doute, qu'il doit le sujet de *El Verdugo*, cette nouvelle terrible qu'il place pendant la guerre d'Espagne ; à elle également les renseignements sur l'enlèvement du sénateur Clément de Ris, d'après lesquels il écrivit ce passionnant roman : *Une ténébreuse affaire*. Quand il veut citer quelque héros des armées de

1. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 307.

la République et de l'Empire, ce n'est pas Lannes, Oudinot, Ney... qu'il choisit, mais Junot. Il y ajoute même Narbonne, pour faire plaisir à la duchesse : voyez plutôt dans *Le médecin de campagne.*

On retrouve encore Mme d'Abrantès dans *Le lys dans la vallée.* Mme de Berny, qui avait quarante ans quand elle devint la maîtresse de Balzac qui en avait vingt-deux, y est représentée sous le nom de Mme de Mortsauf [1], mais beaucoup de traits de lady Dudley sont ceux de la duchesse. Balzac menait de front ces deux amours. Mme d'Abrantès ne tarda pas à être jalouse de Mme de Berny, tandis que, de son côté, celle-ci s'apercevait que Balzac la délaissait pour la duchesse : elle finit par le lui reprendre. Il y eut une brouille alors, mais momentanée seulement, entre Mme d'Abrantès et Balzac et il faut reconnaître que celui-ci fut très mal pour elle. Les lettres de la duchesse, à ce moment, sont d'un incisif, d'un nerveux !... On le verra lorsqu'elles seront publiées. Et c'est peut-être ce qui a fait écrire à Balzac, dans la *Recherche de l'absolu* : « Terrible comme l'amour d'une femme de quarante ans. » Mais cet épisode intime a été mis par lui dans *Le lys dans la vallée*, ainsi que quelques autres concernant la duchesse, et qu'il serait trop long d'énumérer.

Si Mme de Berny apprit à Balzac les usages et le monde, avec tous ses chemins de traverse pour le jeune homme qui veut arriver, Mme d'Abrantès eut sur lui une influence qui compléta celle de sa rivale. Sans rappeler qu'elle l'initia à l'histoire de

1. « Mme de Mortsauf, du *Lys*, est une pâle expression des miondres qualités de cette personne... » Lettre de Balzac.

la cour impériale et de ses mœurs, il faut reconnaître qu'elle lui apprit à avoir foi en lui : elle le devina, elle comprit son génie. C'est elle qui, la première, et lorsqu'il était encore très discuté, lui donnait des encouragements et raffermissait sa confiance, parfois prête à défaillir. Aussi s'en est-il souvenu et met-il dans la bouche de lady Arabelle Dudley ce mot : « Moi seule ai deviné tout ce que tu valais. »

J'en ai dit assez pour faire voir que la duchesse d'Abrantès avait eu une influence sur Balzac, sur son œuvre et que, de plus, elle l'avait « documenté » sur Napoléon et sur sa cour : quand leurs lettres seront publiées, on pourra déterminer exactement la part qui revient à Mme d'Abrantès dans la formation du talent de l'écrivain et dans le développement de son caractère d'homme. Elle avait quinze ans de plus que lui, je l'ai déjà dit. Son influence dut donc être très grande et contribuer dans une large mesure à former la personnalité du jeune et déjà grand écrivain, surtout en l'éclairant sur les âmes des femmes, qu'elle ne lui peignait pas en beau, — mais en vrai. Et pendant que nous y sommes, je puis ajouter que, par les passages qui concernent la duchesse d'Abrantès dans l'œuvre de Balzac, on peut juger combien la *Comédie humaine* est le miroir exact de la société qui s'agitait sous les yeux du maître depuis qu'il était en âge de bien voir. Un homme de beaucoup de bon sens et d'esprit qui l'a connu, a écrit : « Pour connaître bien l'époque de 1830 (il aurait pu mettre de 1825 à 1848), il faut lire les livres de Balzac et lire, comme notes à l'appui, les dessins de Gavarni, en n'oubliant pas que, outre ce qui appartient à

cette époque, tous deux, le premier bien au-dessus du second, ont des traits et des morceaux qui appartiennent à la philosophie et à l'immortelle comédie, comme Aristophane et Molière. »[1]

1. Alphonse Karr, *Le livre de bord*, t. I, p. 241.

CHAPITRE XIII

Affinités naturelles entre Mme d'Abrantès et Balzac. — Correspondance littéraire. — Lettres de Balzac à la duchesse. — Le grand romancier la détourne de faire du roman et l'engage à écrire ses *Mémoires*. — La révolution de juillet 1830. — Espérances de la duchesse d'Abrantès. — Intérêt et convictions. — Déceptions. — Gêne et gaspillage. — Lettres de la duchesse à Balzac. — *Mémoires* de Mme d'Abrantès : qualités et défauts. — Esprit et talent de portraitiste de l'auteur. — Patriotisme. — Sérieux documents pour l'histoire.

Mme d'Abrantès et M. Honoré de Balzac, malgré une différence d'âge assez sensible, s'étaient donc liés d'une amitié qui devenait de jour en jour plus vive. Chez la duchesse elle se teintait, comme un arbre qui se dore au soleil d'automne, de tous les sentiments qu'un cœur ardent, depuis longtemps désœuvré, emmagasinait sans trop s'en douter au fond de ses caves les plus secrètes : aussi était-ce avec une sorte de protestation indignée, venant de l'impérieux de sa nature, que, l'œil encore plein de rêve, elle voyait venir les années de retraite ; elle voulait, comme on dit, jouir de son reste. Du côté de Balzac, l'affection n'était pas moins vive, mais la tête y avait plus de part que le cœur : la preuve, c'est qu'il analysait ses impressions, les démontait pièce à pièce, scrutait chaque pièce à la loupe, et se livrait ensuite au même exercice sur les im-

pressions qu'il voyait naître chez Mme d'Abrantès. Il n'apercevait pas cependant, dans cette sorte d'autopsie morale de sentiments fort vivants, un ingrédient qui entrait pour une bonne part dans la composition de chacun d'eux : la vanité. Vanité d'amour-propre chez Balzac, qui était fier, mais dans le huis-clos de son cerveau, d'avoir fait la conquête d'une duchesse. Et c'est la tête qui en jouissait. Vanité d'amour-propre aussi chez la duchesse, mais avec cette nuance qu'elle voyait qu'elle pouvait toujours plaire, et qu'elle avait plu à un homme bien plus jeune qu'elle. Et c'est dans l'intimité de son cœur qu'elle en jouissait. Balzac, lui, jetait dans ses romans cette rosée d'âme que l'amour faisait perler chez l'un comme chez l'autre, et la duchesse se pâmait d'aise à la lecture que lui en faisait l'auteur, et on discutait, et on biffait, et on ajoutait, et ainsi se passaient les soirées, rapides, délicieuses... N'est-ce pas là de l'amour ?

La duchesse aimait donc Balzac, mais, si elle était heureuse de sentir son cœur sortir d'un long sommeil et lui donner l'illusion de la jeunesse, son miroir hélas! ne la lui donnait pas. Une de ses contemporaines, d'ailleurs bienveillante, a écrit : « Elle avait été jolie, il n'y paraissait pas...[1] » Mme Dash était un peu sévère, car si la duchesse n'avait pas tout à fait conservé sa fine taille et sa tournure élégante elle avait toujours une très grande vivacité de regard et aussi de caractère. Mais la peau commençait à se nuancer d'un teint bistré qui n'était pas celui de la jeunesse ; le nez, de son côté, s'accentuait de plus en plus en bec

1. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. IV, p. 228.

d'aigle, et donnait à la physionomie un air dur. Et la pauvre femme, qui voyait son visage prendre des rides tandis que son cœur n'en prenait pas, tombait parfois dans un chagrin inexprimable !... Mais elle faisait en sorte que ni rides ni chagrins ne parûssent et cachait tout cela sous un adorable sourire. Jamais femme ne fut plus faite pour s'entendre avec « l'homme qui se baignait dans un récipient de marbre, n'ayant pas de chaises pour s'asseoir et asseoir ses amis, et qui construisait à Meudon une fort belle maison sans escaliers... »[1]. Aussi s'entendirent-ils à merveille, tous les sentiments du cœur s'échangeaient entre eux avec un abandon complet. Ils avaient du reste un point commun, bien mauvais celui-là, pour les rapprocher : la pauvreté, ou du moins la gêne, cette hideuse et déprimante maladie contre laquelle tous deux se débattaient. Et ce qui les faisait fuir l'un et l'autre des gens à qui tout ce qui n'est pas argent et plaisirs est indifférent, c'est-à-dire des amis, contribua peut-être à les réunir. La littérature se mit bien vite de la partie. Une correspondance active s'établit entre eux. Les jours où l'on ne se voyait pas, on s'écrivait...

C'était véritablement de l'amour que Balzac avait de son côté pour la duchesse d'Abrantès. Quand il écrivit, bien des années plus tard, le 17 mars 1850, à sa vieille amie Mme Zulma Carraud pour lui annoncer son mariage avec Mme Hanska il disait : « Donc, il y a trois jours, j'ai épousé la seule femme que j'ai aimée »[2], il avait oublié cette

1. Philarète CHASLES. *Mémoires*, t. I, p. 307. — Cette maison *les Jardies*, était à Ville-d'Avray et non à Meudon.
2. *Correspondance de Balzac.*

pauvre duchesse, enterrée depuis douze ans. Tout le monde en est là : on aime quelqu'un pour la vie pendant quelques jours, quelques mois, quelques années même : cela s'est vu. Et on oublie. L'oubli! La vie est-elle faite d'autre chose?

Cependant la duchesse, qui avait vécu sur l'argent de la Bible de Belem depuis la Restauration ; qui, maintenant, subvenait à l'insuffisance de sa pension, peu proportionnée à ses goûts de dépense, par la vente de ses objets d'art, bibelots, livres, etc., qu'elle voyait s'en aller pièce à pièce sans que sa gaieté pourtant s'en allât avec eux, la duchesse se réfugia dans le travail : ce lui fut à la fois un remède moral et un remède pécuniaire. Elle commença par des traductions de l'espagnol, de l'italien, du portugais ; elle fit des nouvelles, des romans ; Balzac lui apprit à fagoter tout cela et présentait les manuscrits aux journaux et aux revues où il avait ses entrées. Mais la duchesse tint, pour commencer, à garder l'anonymat.

« Quelle idée aviez-vous donc de ma discrétion, lui écrivait Balzac, de Villeparisis, pour m'ordonner si sévèrement de garder pour moi la traduction de *Casti et Inès ?* Plus que personne, je vous jure, je connais les exigences et la pudeur des auteurs et je ne suis pas homme à déchirer le voile dont vous couvrez vos écrits, comme ces fleuristes qui jettent une gaze sur leurs guirlandes commencées. »

A propos de ce travail, il lui donne des conseils. « Maintenant, dit-il, je vous demanderai : Pourquoi n'avoir pas raconté l'histoire d'Inès comme elle était arrivée ? Pourquoi avoir mis entre vos sensations et la vérité un glacial vieillard ? Vous

savez sans doute Sterne par cœur : souvenez-vous de l'histoire de Marie. Je trouve que la troisième personne de ce vieillard ôte du charme, surtout dans un récit fait d'une oreille à l'autre et où le *je* ne peut avoir que de la grâce. Ne sommes-nous pas tombés d'accord, un jour, que la nature était le seul attrait que l'on dût priser ; et La Fontaine n'a-t-il pas tracé les devoirs des voyageurs dans ces vers que le pigeon dit à l'autre :

> ... J'étais là, telle chose m'advint :
> Vous y croirez être vous-même.

« Quant à me moquer, j'admire avec quelle bonne foi l'on parle et l'on écrit ; quel flux et reflux d'opinions contraires se balancent incessamment. Vous m'avez fait l'honneur de me croire un esprit distingué, un de ces gens qui, sans être marqués pour de hautes destinées, savent néanmoins s'élever au-dessus des idées communes ; ne sont pas de ces niais qui, ôtez-leur la pluie, le beau temps, la chaleur, le Jockey, les actrices, la mode et les caquets, restent comme des assiégés à qui l'on a coupé les vivres. Je vous remercie humblement de cette opinion. Je ne vous dirai pas si j'en suis flatté, si elle est juste ; je vous ferai remarquer seulement que vous l'avez écrit, que vous êtes franche, et qu'alors vous le pensiez. Croyez-vous maintenant qu'un esprit dont les idées ont quelque largeur, qui rassemble de grands rapports, qui voit les choses en masse, descende jusqu'à se moquer? La moquerie est ce qu'il y a de plus froid dans le monde : elle annonce toujours quelque sécheresse dans le cœur, et le grand va rarement

sans le bon. Ensuite je vous demanderai en quoi je pourrais me moquer, et sur quoi. Rousseau vous aurait dit brutalement : « Pourquoi supposiez-vous que l'on pût se moquer de vous? » L'histoire d'Inès est bien, mais comme accessoire d'un grand récit ; comme nouvelle seule, elle perdrait tout ; ce sont de ces fleurs qui brillent au milieu d'un bouquet. »

Mais le ton de la lettre est cérémonieux en même temps qu'empressé à plaire : Balzac y fait mille avances à la duchesse. Cela montre bien que les relations sont entre eux toutes récentes. Elle est datée, dans la *Correspondance de Balzac*, du 22 juillet 1828. Comme me le fait remarquer M. de Lovenjoul, l'original, qu'il possède, ne porte aucune indication d'année, et la famille de Balzac avait définitivement quitté Villeparisis depuis 1826. J'ajouterai de mon côté que Balzac publia en cette année 1828 *La femme de trente ans*, où se trouvent tant de traits de la duchesse d'Abrantès, jusqu'à la description exacte de sa maison de Montreuil : il fallait donc que Balzac fût depuis longloisir de lui conter sa vie, — ce qui ressort de ce temps dans son intimité pour qu'elle ait eu le livre — et qu'il ait eu le temps, lui, de l'écrire et de l'imprimer. On peut aussi rappeler que c'est Balzac qui donna à la duchesse l'idée d'écrire ses *Mémoires*, qu'elle mit cinq ans à les écrire et qu'ils parurent en 1831. Donc la connaissance remonte au plus tard à 1826.

Le ton de cette lettre se départit de sa cérémonie de salon vers la fin, et c'est ainsi que nous apprenons que la duchesse était souffrante tout en n'en ayant pas l'air : « Comment se fait-il que vous vous

portiez mal avec toutes les livrées de la santé? Je n'accorde pas ce crachement de sang avec vos fraîches couleurs. Platon appelait le corps *l'autre ;* alors je vous dirai que je plains l'autre de ses souffrances car votre âme doit être toujours la même. »

Plus tard la duchesse ayant écrit quelques romans et nouvelles, Balzac, dans une fort belle lettre, lui parle du caractère qu'elle a donné à ses héroïnes. « Il y a, dit-il, deux grandes classes de caractères chez les femmes : les Isidora[1] (permettez-moi de prendre ce touchant emblème de la grâce et de la soumission) et les Staël, dont les mâles idées, les conceptions hardies, la force enfin se trouve bizarrement unie à toutes les faiblesses de votre sexe. Clarisse, dans Richardson, est une fille chez qui la sensibilité est à tout moment étouffée par une force que Richardson a nommée vertu. Enfin il y a là, à mon avis, deux sensibilités comme deux douleurs. La sensibilité de cette Espagnole dont l'amant se battait et qui lui servait de témoin ; elle arrive la première, l'adversaire lui demande pourquoi elle vient là : « Pour vous enterrer ! » dit-elle. Et la sensibilité de Bianca Capello, qui quitte honneurs, richesses, patrie, père, religion, tout, pour suivre son amant, et, nouvelle Isidora, de ses blanches mains apprête les divins repas de son bien-aimé.

« Croyez-vous que les deux tableaux ne sont pas également beaux? Pour tel caractère, celui de

1. Héroïne d'un ouvrage de Mme d'Abrantès, de même que Belvidera et Bianca Capello ; ce dernier personnage est cité par Balzac, comme s'il était connu de tout le monde, dans la *Recherche de l'Absolu* et *le Lys dans la vallée.*

l'Espagnole sera séduisant ; pour tel autre, Bianca semblera supérieure. Des réflexions que m'ont suggérées toutes les bizarreries nées de la sensibilité développée de tant de manières, j'ai formé pour moi cet axiôme que « la femme n'est jamais si touchante et si belle que lorsqu'elle renonce à tout empire et s'humilie toujours devant un maître. » C'est vous dire que Bianca Capello, Isidora et Mademoiselle sont mes héroïnes.

« N'allez pas croire que ce soit par fatuité et je ne sais par quel sentiment que vous supposez toujours aux hommes ; je parle en ce moment comme un artiste, comme un sculpteur qui prétendrait que les nus sont plus beaux que les draperies ; car je vous avouerai, entre nous, que Bianca Capello, Belvidera et toutes ces femmes qui se prosternent dans une obéissance perpétuelle et guettent les sourires, les regards, les désirs, comme les fleurs attendent la rosée, celles-là exercent sur nous l'empire le plus despotique et le plus entier qui jamais ait pressé le cœur sous un seul sentiment, unique, impérissable. »[1]

Cependant, tout en la complimentant, il songeait qu'elle n'était pas faite pour écrire des romans ; ou du moins, avec sa santé physique presque aussi délabrée que sa santé pécuniaire, ayant besoin de gagner beaucoup puisqu'elle ne pouvait s'astreindre, comme la plus sotte des petites bourgeoises, à l'ordre dans les dépenses, il lui fallait s'atteler à quelque travail plus productif. Ses écrits n'avaient pas eu le retentissant succès d'*Ourika* et des autres ouvrages de la duchesse de Du-

1. *Correspondance de Balzac.*

ras. Mais Chateaubriand ne la patronnait pas. Elle était pourtant venue s'installer, pour un temps à l'Abbaye-aux-Bois. Mais, pour lui, il n'y avait qu'une femme, à l'Abbaye-aux-Bois. D'un autre côté, le faubourg Saint-Germain ne pouvait s'intéresser à une duchesse de fabrication impériale, une contrefaçon de duchesse, une duchesse de pacotille, tandis que la duchesse de Duras, oh ! oh ! ah ! ah ! comme aurait dit Balzac. D'ailleurs Mme d'Abrantès voulait encore garder l'anonymat. Mais Balzac, qui appréciait les qualités de son esprit vif et primesautier, qui savait combien elle avait vu de choses et de gens, combien elle avait emmagasiné de faits dans sa mémoire, l'engagea à écrire ses souvenirs et à les publier en les signant hardiment de son nom glorieux.

On peut trouver dans ces mots qu'il lui écrivit, comme le germe de cette idée.

« ...Laissez-moi croire que les agitations terribles de votre vie ne vous ont été mesurées que sur la force de votre caractère ; que cette force vous donne de hautes et de belles pensées sur le changeant spectacle au milieu duquel vous vous êtes trouvée ; que, dans ce moment, la retraite au sein de laquelle vous vivez n'est pour vous qu'une nouvelle nuit qui attend son jour. En effet, plus j'ai réfléchi à votre destinée et à la nature de votre esprit, plus j'ai été poursuivi de cette idée que vous étiez un de ces génies de femme qui peuvent prolonger leur règne plus loin que ne le veulent les lois ordinaires ; que vous pouviez faire sur une époque brillante ce que Mme Roland n'a qu'essayé sur un temps de douleur et de gloire. Je ne sais si souvent vous n'avez ressenti de ces

mouvements impétueux qui sortent du fond du cœur et vous maîtrisent, à l'aspect de la multiplicité des scènes, des figures héroïques, des grands caractères, mais j'aime à le croire, car il me semble que la nature vous a marquée d'un sceau choisi. Le hasard seul vous aurait-il lancée à travers toutes les contrées de notre vieille Europe remuée alors par un titan entouré de demi-dieux ?... »[1]

Elle écrivit donc ses *Mémoires*. Depuis son mariage elle avait souvent griffonné le soir, avant de se coucher, des notes, plus ou moins étendues, dans lesquelles elle consignait ce qu'elle avait vu, fait ou entendu d'intéressant pendant la journée. Elle se trouva avoir accumulé de la sorte quantité de documents précieux et originaux auxquels elle avait joint des coupures de journaux et une foule de lettres d'une véritable importance historique. Forte des encouragements de Balzac, de la nécessité et d'une volonté de fer, elle se mit au travail, recousant, fort habilement, ma foi ! de sa plume alerte et courageuse, mille lambeaux de sa vie à ceux de la vie de Napoléon et d'une foule de personnages auxquels sa propre vie s'était trouvée toucher plus ou moins Elle forma ainsi une brillante mosaïque, dont presque chaque morceau est une pierre pour l'histoire de Napoléon et de son temps. Concurremment avec cet énorme travail, elle avait mis la dernière main à celui de ses romans qu'elle avait fait avec le plus de conviction, en artiste plus qu'en ouvrier de la plume, *l'Amirante de Castille*. C'est en effet son

1. *Correspondance de Balzac.*

meilleur, et il eut assez de succès : il parut d'ailleurs en un temps où la mode était aux romans historiques, à la suite de ceux de Walter Scott, et où l'on aimait que les personnages se nommassent Lopez, Gomez, Juana, Isidora, Inès...

Tandis que la duchesse écrivait ses *Mémoires*, la révolution de Juillet 1830 éclata. Le gouvernement de la Restauration, auquel elle s'était ralliée avec un empressement fâcheux pour l'opinion qu'on s'était d'abord formé de son caractère, tomba. Le trône lui, resta debout : le duc d'Orléans, par des moyens où la dignité et l'honneur ne trouvaient guère leur compte, mais où l'ambition trouvait le sien, ramassa la couronne qui gisait à terre, la mit timidement sur sa tête, mais en la cachant pour commencer sous son chapeau ; puis il s'assit non moins timidement sur le trône branlant. Tout cela, trône, couronne, ne paraissait guère plus solide que les principes de celui qui les avait escamotés à son profit. Cela suffit cependant pour donner à la duchesse d'Abrantès de grandes espérances. Hélas! comme à l'avènement de Louis XVIII, voilà l'intérêt qui devient le mobile, et combien prompt ! de ses pensées. C'est là dans sa vie un pli fâcheux, plus fâcheux encore que celui de 1814 parce qu'il montre que le goût des dotations, chez elle, est plus fort que le goût de la dignité. J'ai dit, plus haut, que la duchesse d'Abrantès était une femme moderne : j'ai regret de constater qu'elle l'est aussi par ce côté. L'argent, décidément, fait plus que jamais le fond de ses pensées, et, comme elle espère que le gouvernement nouveau, qui s'est élevé au cri de : Vive l'Empereur! fera quelque chose pour elle,

la voilà tout de suite partisan déterminée de ce gouvernement. Avec une naïveté inconsciente, elle nous montre sa casaque retournée au moment même où elle s'aperçoit que le drapeau a changé de couleur. « J'étais alors à l'Abbaye-aux-Bois, dit-elle. C'était le jeudi. Les Parisiens venaient de prendre la caserne des Suisses, rue de Babylone, et des cris de victoire se faisaient entendre de toutes parts. J'étais alors sur la terrasse de l'Abbaye-aux-Bois qui se trouve devant le couvent, et je m'appuyais sur mon fils aîné. Tout à coup j'aperçois à ma droite un objet, frappé par ce beau soleil de juillet et tout éclatant des couleurs chéries que mon enfance, ma jeunesse et toute ma vie enfin avaient été accoutumées à chérir et à vénérer! Aussitôt je fus saisie au cœur d'une de ces joies sans mesure qui révèlent le Ciel. Je fondis en larmes et, me jetant dans les bras de mon fils, je ne pouvais que le serrer convulsivement contre ma poitrine en lui montrant de la main ce drapeau, dont la vue me reportait aux plus beaux jours de ma vie!

— Regarde bien ! lui dis-je, voilà le drapeau sous lequel ton père a combattu pendant vingt ans! Voilà les couleurs que la France doit aimer, car ces couleurs-là sont sanctifiées par le sang de ses enfants.

« Et je m'inclinai devant le drapeau. »

Voilà qui est fort bien. Mais, en 1814, elle avait cru que la France devait aimer le drapeau blanc, qui avait, lui aussi, pendant des siècles, été « sanctifié par le sang de ses enfants; » elle s'était « inclinée » également devant celui-là et était allée aux Tuileries rendre hommage au roi Louis XVIII,



Cliché J. T.

L'ARRIVÉE DE MARIE-LOUISE A COMPIÈGNE (28 Mars 1810).

*D'après le tableau d'*Émile Auzou. (*Musée de Versailles.*)

qui avait remplacé Napoléon sur le trône, — comme grand dispensateur des grâces, faveurs, pensions et dotations.

Il est fort regrettable, je le répète, et cela diminue l'idée qu'aurait pu donner la duchesse de son caractère, que des arrière-pensées d'intérêt couvent sous ces enthousiasmes et qu'on y trouve, au fond, plus d'amour pour les écus que de conviction. Evidemment il faut croire que le drapeau tricolore avait les préférences de la duchesse d'Abrantès : mais pourquoi, alors, avoir mis si cavalièrement ces préférences dans sa poche en 1814 et avoir oublié que c'était sous les trois glorieuses couleurs que son mari avait combattu pendant vingt ans ? Il n'y avait pas un an, en 1814 que Junot était mort : son souvenir aurait donc dû être plus vivace alors qu'en 1830. Enfin... l'intérêt ! toujours l'intérêt ! Oui, décidément la duchesse était une femme moderne, et, sur ce point, aussi moderne que celles d'aujourd'hui. Je l'ai assez louée quand elle le méritait pour pouvoir me permettre, quand je le trouve bon, de blâmer le désaccord de ses sentiments et de sa conduite.

Cependant le roi Louis-Philippe et son gouvernement ne réalisaient pas les espérances que la duchesse avait conçues en juillet 1830 : pas plus que la Providence ils ne paraissaient vouloir s'intéresser à ses affaires. Le rêve de se voir rendre les belles dotations de l'Empire tombait à l'eau. Il fallut se remettre au travail. Mme d'Abrantès s'y remit donc sans trop rechigner : aussi bien ses *Mémoires* étaient-ils presque achevés. Elle y mit la dernière main. En 1827, Balzac lui avait rendu le service de chercher un éditeur pour son

Amirante de Castille. Il l'avait fait accepter de la maison Mame, pour le prix de six mille francs, et le roman avait bientôt paru en deux volumes. Les *Mémoires* finis, Balzac les présenta au même éditeur. « J'ai, lui écrit-il, posé les bases du traité: trois mille francs par volume pour deux mille cinq cents exemplaire... payement en écus à la remise de chaque volume. » Les *Mémoires* eurent dix-huit volumes, ce qui valut à la duchesse d'Abrantès, pour cette seule édition, cinquante-quatre mille francs[1]. Il ne faut pas croire que Mme d'Abrantès laissa reposer sa plume après ce long et acharné travail. Elle aurait eu son aisance assurée si elle avait enfin appris l'ordre et l'économie. Son ami Balzac, qui n'en avait pas plus qu'elle, et qui a dit que cela était bon pour « les bourgeois, les riches et les imbéciles », avait beau lui prêcher le contraire et lui répéter qu'il ne suffit pas d'avoir de l'esprit, mais qu'il faut avoir encore de l'esprit de conduite, il arrivait bien à l'en convaincre, mais il n'arrivait pas à lui faire pratiquer ces vertus épicières : elles étaient au-dessus de ses capacités. Aussi continuait-elle à dépenser non seulement ce qu'elle gagnait, mais au-delà, sans songer combien étaient aléatoires ces ressources de la plume. Quand elle aurait vidé son sac d'idées et de souvenirs, que sa bourse serait plate comme lui, que ferait-elle? Ah! comme elle aurait dû se rappeler les sages paroles de la peu sage Mme de Tencin à Marmontel : « Malheur à qui attend tout de sa plume ! Rien de plus casuel. L'homme qui

1. Il a été fait dernièrement une nouvelle édition en 10 vol. à 3 fr. 50 des *Mémoires de la duchesse d'Abrantès*, par Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, à Paris.

fait des souliers est sûr de son salaire; l'homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien. » Sur ce point, les temps n'étaient pas changés, et ils ne le sont pas davantage aujourd'hui. Mais la prévoyance, la duchesse continuait à l'ignorer totalement. A peine arrivé dans ses mains, l'argent y fondait comme le plomb sur le feu. Aussi travaillait-elle jour et nuit pour gagner ce malheureux argent qu'elle ne savait ni garder ni dépenser. Elle faisait sans cesse des articles, que Balzac présentait à des journaux, particulièrement à la *Revue de Paris*. En cette année 1831, où parurent ses *Mémoires*, Balzac écrivait à son amie : Pardonnez-moi de vous envoyer aussi incongrûment votre argent, mais les *placards* pourraient me faire oublier ma dette... » Dans une autre lettre, il lui mandait : « Rabou a votre article; vous le recevrez en épreuves dans deux ou trois jours, et alors vous le lirez plus à votre aise. Vous avez du succès. Rabou l'a trouvé au-dessus de ce que je lui disais... [1]

Est-ce à la suite d'excès de travail ? Je ne sais, mais la pauvre femme tomba malade, ainsi que nous l'apprend Balzac, par une lettre de la *Correspondance*. Il était allé voir la duchesse à plusieurs reprises sans pouvoir être reçu. Enfin on lui remet un billet de sa main lui annonçant qu'elle est hors de danger. Il retourne alors à Versailles. A la suite d'une visite qui se prolongea fort tard, il lui écrivit une lettre contenant des allusions discrètes à plus d'un mystère que la publication prochaine de la *Correspondance de*

1. *Correspondance de Balzac.*

Balzac et de la duchesse expliquera complètement. Voici cette lettre :

Paris, jeudi 1831.

« Je suis revenu de la manière la plus malheureuse. J'ai attendu une demi-heure à la porte de Versailles, et alors j'ai vu poindre dans l'avenue un malheureux coucou qui n'a pu me transporter qu'à Sèvres. A Sèvres, j'ai espéré pouvoir rencontrer un second coucou, et j'ai cheminé vers Paris à la lueur de ces belles et magnifiques étoiles que vous contempliez, et, comme vous, j'ai joui de ce silence imposant qui remplit l'âme. Mais je marchais! Enfin, devers Auteuil — et là je pensais au pavillon mystérieux, — j'ai derechef entendu le bruit salutaire et nasillard d'un autre coucou, qui m'a jeté à minuit sur la place Louis XV ; et, faute de voiture, je me suis servi de mes pauvres pattes pour regagner mon logis.

« En entrant dans mon lit, je me suis avoué à moi-même que le quart d'heure de plus passé sur votre fenêtre compensait toutes ces tribulations[1], et, comme je m'étais endormi à près de deux heures et demie, je m'étais flatté de cette vague ressemblance entre nous, à savoir que vous dormiez aussi peut-être; et vous m'écrivez que vous avez souffert!

« *Ici*[2], ce matin, l'on m'a donné votre dernière

1. Il y a, dans *La Femme de trente ans*, la description d'une soirée passée à regarder le ciel qui semble bien avoir été inspirée par le souvenir de celle-là.

2. Il y avait donc deux endroits où il recevait les lettres de

lettre. Je ne vous en dirai rien; celle que je reçois à l'instant m'a tout à fait remué le cœur. Vous souffrez, dites-vous, et sans avoir l'espoir de revivre dans un beau matin. Songez donc que, pour l'âme, il y a des printemps et de fraîches matinées à toute heure; que votre vie passée n'a de nom dans aucune langue; elle est à peine un souvenir et vous ne pouvez juger votre vie future sur votre vie passée. Que d'êtres ont recommencé de belles et suaves vies, plus loin que vous encore dans l'âge! Nous ne sommes que par l'âme : savez-vous si la vôtre a reçu tous ses développements, si vous respirez l'air par tous vos pores, si tous vos yeux voient? La plante, la fleur elle-même ont une gradation, et que de tiges qui, dans les forêts, n'ont pas vu le soleil!

« Il règne dans votre lettre une mélancolie qui semble échappée d'une âme qui n'aurait pas connu le bonheur, et je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Il me semble que le bonheur, ce bonheur brillant, laisse une longue trace lumineuse, une voie lactée dans notre vie et que ses reflets se multiplient dans toutes nos situations, même les plus terribles. L'ange tombé ne parle pas comme l'homme; n'a-t-il pas vu le paradis? Il y a dans mes paroles une contradiction apparente dont vous n'accuserez pas ma pensée; en y réfléchissant, vous verrez que je m'accorde et qu'on peut avoir été heureux, sans connaître le bonheur le plus parfait.

« Je vous remercie de votre noble et belle confiance et je vous prierai, avec l'accent de la plus

la duchesse : le « pavillon mystérieux » — « devers Auteuil » et son domicile?

vive ferveur, de ne jamais voir autre chose que ce que j'écris; car, quoique je me sois interdit de parler de cette terrible lettre, elle m'annonce clairement un défaut d'indulgence, dirai-je; grondez-moi tant que vous voudrez, mais ne vous mettez pas en colère. Partir pour cette terre! Et où est-elle? Car si vous y alliez, en vérité, il faut que je puisse vous y suivre pour que le soleil ne se couche jamais sur votre colère.

« J'irai vous voir lundi, et je viendrai de bonne heure; mais il faut encore que ma sœur ne le sache pas, et je ne puis vous en dire la raison que de vive voix; il y aurait des explications si longues, que vingt pages ne suffiraient pas. Puis, à Versailles, nous irons partout où vous voudrez, et je vais vous satisfaire en vous avouant que je ne connais rien de ce qui est à Versailles, Trianon, Marly, etc.

« Pour vous remercier de votre aimable coopération, je ne puis, en vérité, que tirer du fond de mon cœur un de ces *merci* que je compte parmi mes trésors de tendresse, et je vous l'adresse avec une sainte reconnaissance. Permettez-moi de rester dans l'effusion de ce sentiment, surtout en pensant à cette soirée que je garde en mon cœur comme un cher souvenir. Je dirai comme vous : adieu et au revoir[1] »

A partir de ce moment, les lettres de Balzac à la duchesse prennent une nuance d'intimité plus marquée. C'est : « Mille amitiés bien tendres et mille gracieusetés pour votre bonne fâcherie et votre doux pardon. » Dans la lettre suivante,

1. *Correspondance de Balzac.*

c'est : « Mille tendresses. Et ne me grondez plus, car vous savez bien que je vous aime. » Dans celle qui suit, datée de 1832 : « Agréez donc les hommages, l'affection, les mille tendresses de votre dévoué serviteur, qui voudrait bien être libre afin d'épuiser ce monde de choses que vous lui promettez si gracieusement. »

En 1833, à peine revenu de son voyage en Suisse avec la duchesse de Castries, il écrit à la duchesse d'Abrantès : « Je trouve à mon retour, au lieu du grand secret, une lettre venue trop tardivement avant mon départ pour que je la lusse. » Il y avait donc un endroit mystérieux, connu d'eux seuls, « le lieu du grand secret » où Balzac recevait les lettres de Mme d'Abrantès, peut-être quand il n'en recevait pas les visites? Serait-ce certain « pavillon mystérieux, devers Auteuil », dont il a été question au commencement de la longue lettre qu'on vient de lire?

En 1834, l'amour est en baisse et l'amitié revient. Les lettres se terminent par « Votre tout dévoué », ou « Mille bonnes amitiés. » On retrouve encore une fois pourtant : « Mille tendresses »; mais, maintenant, ce n'est plus qu'une formule. Car le cœur de Balzac, il faut le remarquer, est occupé par une passion nouvelle. Le grand romancier aime Mme Hanska, dont il a fait la connaissance en Suisse. La duchesse de Castries, qui avait eu le fils de Metternich pour amant, est oubliée; la duchesse d'Abrantès, qui avait eu le père, ne l'est pas : elle ne le sera jamais. Jusqu'à son dernier jour, Balzac lui conservera une entière affection; il demeurera son ami tendre,

fidèle, dévoué, et cette amitié vraie adoucira les amertumes de ses dernières années.

La duchesse, cependant, en cette année 1834, est plus empressée que jamais : elle se sent un peu négligée, oh ! à peine, et elle fait à Balzac mille chatteries. De Versailles, elle lui écrit, au mois de mai : « Voici les tomes XIII et XIV [1], que je voulais vous donner pour que vous les ayez tous demain. La deuxième édition va se faire. Elle sera fort abrégée. Vous aurez un de mes exemplaires sur Chine. Je donne ordre à Straszewicz[2] de faire porter chez vous *Les Femmes célèbres* in-folio. Elles vont paraître sous un autre mode de publication; mais cela regarde l'éditeur.

« Maintenant, mon ami, voulez-vous affronter ce soir des gens qui dînent chez moi, et pour qui certes ce sera une bonne fortune bien immense de vous voir? Mais comme vous pourriez n'en être pas aussi ravi, je vous en préviens pour deux raisons. La première, je viens de la dire; l'autre, c'est qu'en maîtresse de maison, je ne pourrai être votre *amie esclave*, et faire ce que vous voudrez pour l'heure à laquelle nous dînerions, car vous savez que chez moi vous êtes chez vous, et combien je suis heureuse quand *vous êtes là*, dans mon ermitage[3], comme un des bons et excellents amis que le ciel m'a gardés. Faites donc de mon avis ce que vous voudrez. Passé l'ennui du général et de la marquise de Vérigny [4] sa femme, il

1. De ses *Mémoires*.
2. Son éditeur pour son ouvrage : *Les Femmes célèbres de tous les pays*.
3. C'est ainsi qu'elle appelait sa maison de la rue de Montreuil, à Versailles.
4. Le général de Vérigny, de l'arme du génie, frère d'un bril-

n'est aucun empêchement à notre réunion, et je ne puis dire combien j'en désire l'instant.

« Adieu, mon cher Honoré.

« Fasse le ciel que vous me disiez la vérité, et qu'en effet je sois toujours pour vous une bonne et sincère amie. Adieu, à bientôt, comme vous dites. A ce soir quatre heures, n'est-ce pas ?[1] »

Il est temps de dire quelques mots des célèbres *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès.

« Ecrire ses *Mémoires*, a-t-elle dit elle-même, c'est feuilleter ses souvenirs, c'est mettre en ordre une foule d'incidents plus ou moins curieux qui se pressent en foule autour de notre pensée. » Ce n'est pas tout à fait cela, mais c'est ainsi qu'elle a écrit les siens, du moins en partie. Tant qu'elle se borne à retracer ce dont elle a été témoin oculaire, son enfance mouvementée, son intérieur de famille, qui nous fait vivre de sa vie au commencement de la Révolution, les rapports de sa mère et de son frère avec la famille Bonaparte, l'intérieur consulaire aux Tuileries et à la Malmaison, bref toute la partie de sa vie et celle du général Junot qui se trouve liée de près ou de loin à celle de Napoléon, tout ce qui touche aussi aux modes et aux usages de son temps, ses *Mémoires* sont pleins d'intérêt. Quand elle fait le portrait des personnages historiques qu'elle a approchés, particulièrement ceux des femmes et des généraux, l'intérêt demeure très vif, et elle l'accentue par

lant officier supérieur des hussards, assassiné en Espagne par un gendarme français, commandait l'école d'état-major. Il fut une des victimes de l'attentat Fieschi.

1. *Collection de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.*

la façon originale dont, en quelques traits rapides, elle vous silhouette les gens. Par ses anecdotes, elle amuse et fait rire souvent. Mais je ne l'aime plus quand, renonçant à dire seulement ce qu'elle a vu ou même entendu, elle s'avise de faire l'Histoire de son temps : c'est oublier son rôle de mémorialiste et c'est celui-là seul qui nous intéresse. Aussi ses *Mémoires* eussent-ils gagné à être réduits de moitié. Elle le savait bien, mais elle savait aussi que, si elle le faisait, pécuniairement, elle y eût perdu. Elle s'étendit donc : la nécessité l'emporta sur le goût et elle gagna en argent ce que son travail perdait en valeur. Car c'est un fait : si la duchesse d'Abrantès surmonta ses habitudes de *dilettantisme* et son instinctive paresse à écrire, ce ne fut que pour surmonter les difficultés pécuniaires de son existence. Si elle était demeurée riche, nous n'aurions probablement jamais eu ces mémoires qui nous donnent tant de traits intéressants, tant de particularités curieuses de la vie de Bonaparte jeune homme, consul, empereur, tant de détails sur les généraux et même sur la vie militaire de ce temps, sur le monde, sur la cour, sur les théâtres... Et, tout en regrettant pour elle que ce soit un si prosaïque et déplaisant motif qui l'ai mise dans la nécessité d'écrire, qu'elle ne l'ait fait que pour battre monnaie de ses souvenirs et tirer argent de sa plume, nous nous félicitons qu'elle se soit mise courageusement au travail, et ait ainsi apporté à l'histoire le tribut de son précieux témoignage sur cette immortelle époque.

Aussi bien avait-elle, pendant qu'elle figurait en plein théâtre de ces événements, comme un pres-

sentiment de son rôle futur de mémorialiste. Elle avait lu les *Mémoires de Mme de Motteville*, ceux de Mademoiselle, ceux, si jolis, de Mme de Caylus. Grande dame elle-même, mêlée de près aux événement importants de son temps, capable de les écrire, elle avait déjà comme une vague intention de faire elle-même des *Mémoires*. Mais de l'intention à l'exécution, il y a loin : il y à toute l'étendue de la paresse que l'on a et du talent que l'on a pas. Cependant, toujours avec cette idée que, plus tard, dans les jours de retraite, il lui serait agréable de revivre toutes les choses qu'elle avait déjà vécues en les écrivant, elle avait recueilli, au jour le jour, d'une façon à peu près régulière, d'immenses notes. Elle en avait rempli des cartons, des tiroirs... La nécessité les lui fit retrouver.

Il lui fallut, avant de prendre la plume, un long travail préparatoire : réunir tous ces papiers, coupures de journaux, lettres, etc., les classer, tracer un plan... Il y avait là de quoi faire reculer la femme la plus courageuse. Pour la duchesse d'Abrantès qui n'avait jamais écrit, à peine quelques lettres (on n'en possède que peu, écrites sous l'Empire), un tel projet était de l'héroïsme. Elle l'aborda pourtant et en vint à bout.

Tout ce qu'elle met dans ses *Mémoires* n'est pas de l'histoire, mais beaucoup de choses qu'elle a dites sont des matériaux pour l'histoire. Les anecdotes y abondent : bien qu'elles soient d'inégale valeur, qu'un grand nombre même soient insignifiantes, elles ont, en partie, assuré le succès de l'ouvrage : le public est un peu comme Mérimée qui disait que, de l'histoire, il n'aimait

que les anecdotes. La duchesse d'Abrantès a souvent, dans ses jours de bonne humeur, une manière de présenter les choses qui fait qu'on prend intérêt même à de simples incidents de famille. Quand elle revient aux premières scènes de sa jeunesse, leur souvenir en est encore si vivace, si net, et elle en ressent à nouveau devant nous avec une telle intensité les émotions de natures si différentes, que cette lecture nous enchante. Pour ce qui est des récits importants, je veux dire ceux sur les modes, sur les chapeaux, (depuis Aristote, à en croire Molière, n'est-ce pas là un chapitre capital ?), les perruques, les bals, les robes, ils ils se laissent lire avec autant d'agrément que les tableaux les plus fouillés de la société parisienne aux divers phases du Directoire, du Consulat et de l'Empire. Il y a, en outre des récits d'aventures, des histoires qui forment un tout et, détachées, constituent de véritables *nouvelles*, exposées avec grâce et intérêt.

Pour écrire des *Mémoires*, il faut évidemment appartenir à un milieu social distingué, qui touche et se mêle aux sphères élevées du pouvoir; il faut avoir vu de près et entendu causer les grands acteurs des grands événements dont on se propose de parler, avoir aussi causé avec eux. Qui donc mieux que Mme Junot fut en situation de bien voir, de bien entendre? Qui donc pouvait savoir plus de choses, tant par ce qu'elle apercevait elle-même que par ce que lui disaient et son mari et leurs nombreux amis de la cour et de la ville? Aussi parle-t-elle à merveille de la cour impériale; aussi donne-t-elle non moins bien les signes distinctifs, le caractère des diverses

phases sociales qui se succédèrent, avec des nuances très marquées, depuis le Directoire jusqu'à la Restauration. Quelle lacune dans les matériaux historiques de ce temps si la duchesse d'Abrantès n'avait pas écrit ses *Mémoires!*

Elle juge finement les gens et, bien que les portraits qu'elle en fait soient souvent présentés d'un seul côté, que ceux de ses amis soient toujours peints en beau, avec des indulgences calculées, des complaisances rétrospectives et amputés de leurs verrues, ils ne laissent pas que d'être fort piquants. Quant à ses portraits de femmes, ils sont ce que l'on peut attendre de celle qui a écrit : « C'était une femme pourtant, qui était bonne ainsi pour une autre femme. » Et aussi : « Si elle eût été hypocrite, calculée, fausse comme tant de femmes qui se réfugient derrière ce rempart, elle eût été parfaite. »[1] Est-ce pour cette franchise que, pas plus que Mme de Rémusat, Mme d'Abrantès n'est sympathique aux femmes?

Elle parle évidemment beaucoup de Napoléon. Pour lui, elle s'est imposée la loi, — et elle le déclare, — « de ne le jamais faire parler d'après des notions incertaines... Rien n'est indifférent d'une telle bouche, dit-elle, et nous surtout qui l'avons approché de si près et si longtemps, nous devons bien plus que d'autres avoir un soin religieux de rendre fidèlement ce que nous rappor-

1. Je demande humblement pardon de parler ici un peu de moi. Aussi ne le ferai-je qu'en note. On me reproche beaucoup ma sévérité pour les femmes. Jamais je n'ai osé écrire sur elles des lignes aussi vives que celles-là, tracées cependant par une femme justement renommée pour sa parfaite amabilité.

tons de lui. » On reconnaît d'ailleurs à merveille, sous la plume de la duchesse, la manière hachée, saccadée, brusque, le côté corse enfin de la parole de l'empereur : c'est là un cachet d'authenticité qu'on ne peut contester.

Chateaubriand l'a bien senti et c'est pour cela qu'il se plaît à citer, dans ses illustres *Mémoires d'outre-tombe*, des pages entières de la duchesse d'Abrantès, entre autres celle où elle représente Napoléon entrant en 1795 dans la cour de l'Hôtel de la Tranquillité, rue des Filles-Saint-Thomas, « la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux et laissant échapper ses deux *oreilles de chien* mal poudrées », et celles relatives au séjour de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois.

Disons en passant une chose assez curieuse, c'est que ce sont deux femmes, Mme d'Abrantès et Mme de Rémusat qui nous ont fourni le plus gros contingent d'observations et de remarques pour la psychologie de Napoléon.

Si Mme Junot parle de la cour et des salons en femme du monde accomplie, elle sait aussi parler guerre, métier militaire et armée comme si elle était de la *boîte*. Au fait, n'en est-elle pas un peu? Est-ce qu'elle n'entend pas constamment son mari et tous les généraux et maréchaux qui défilent chaque jour à sa table et dans son salon, parler métier, raconter leurs campagnes, les discuter, discuter leurs camarades?... Elle finit même, Dieu me pardonne! par être aussi entendue qu'eux tous sur ces questions techniques, et quand elle fut en Espagne, où elle faisait la guerre, a-t-elle écrit, comme un sous-lieutenant, qui sait si l'on n'eût pas

bien fait de lui demander sur plus d'un point son avis ? On se fût peut-être bien trouvé de le suivre.

Quand elle trace un portrait, surtout celui d'un militaire, — je vous ai dit qu'elle s'y entend — elle raconte généralement tout ce qu'elle sait sur le personnage, à moins qu'il n'y en ait trop long à dire, comme sur le général Fournier, par exemple. C'est qu'elle n'ignore pas qu'elle apporte ainsi à l'histoire un témoignage qu'on ne peut récuser bien qu'il soit celui d'une femme. On sent qu'elle n'est, sur ces points, que l'écho de son mari et d'autres généraux. Ne dit-elle point, par exemple, à propos de la bataille de Zurich, qu'elle écrit pour ainsi dire sous la dictée de Masséna? Elle en a tant de fois entendu parler par lui ou par d'autres, qu'on jurerait, quand elle en parle à son tour, qu'elle était à la bataille !

Pour le théâtre, qui donc en sait discourir avec plus de compétence qu'elle ? Elle y alla, c'est vrai, presque chaque soir pendant une vingtaine d'années : et c'est ainsi qu'elle compléta son instruction littéraire, que se développèrent, avec son goût bien personnel, son esprit et sa connaissance de l'art dramatique : personne mieux qu'elle ne juge acteurs et actrices.

C'est que, en cela comme dans le reste, elle est toujours conduite par le bon sens : presque toujours plutôt, car il est des moments où elle en manque totalement, de sens moral aussi : par exemple quand elle raconte en riant, avec une admirative complaisance, la révoltante façon dont le général Bonaparte, au Caire, renvoie le lieutenant Fourès en France pour lui prendre sa femme pendant son absence. Non, ce n'est pas là un

tour de page : c'est tout simplement une abominable lâcheté doublée, à tous les degrés, d'un manquement au devoir professionnel et de haut exemple d'un général en chef. Sur d'autres points délicats, Mme d'Abrantès ne montre pas une plus grande sévérité de principes. Le vrai, le juste sont immuables : chez elle, ils ne le sont pas toujours et ils se ressentent parfois des circonstances et du rang social de ceux qu'elle juge : elle a de plus des préférences, des sympathies qui font dévier son jugement et les portraits qu'elle fait s'en ressentent quelque peu. Mais que voulez-vous ? Elle est femme : peut-elle être impartiale ?

Cela m'amène à dire que, outre les passages, les volumes plutôt, où elle est assez mal avisée pour faire l'histoire de son temps au lieu de demeurer simple chroniqueuse, ce qui eût été bien plus habile, la duchesse a, dans ses *Mémoires*, beaucoup de parties faibles. Bien qu'elle ait le sentiment vif des choses importantes pour l'histoire, elle en écrit de puériles à côté de celles-là, et je m'étonnerais qu'avec son haut goût elle les eût écrites, si je ne me souvenais que, talonnée par la nécessité, son premier soin n'avait été de donner à ses éditeurs le plus de *copie* possible. Dans ces moments difficiles, elle ne prend même pas le temps de se relire; aussi y a-t-il du diffus, des longueurs, des inutilités même, entre autres des fautes de français, des négligences, et elle abuse du pléonasme. Mais c'est un effet des mauvais jours. Quand un rayon de soleil se met à luire dans les grisailles de son existence, la bonne humeur revient aussitôt, son récit remonte d'un ton et si elle n'a pas des choses bien importantes à dire,



Cliché J. T.

LA FAMILLE ROYALE.

De gauche à droite : Le comte d'Artois, Louis XVIII, la duchesse d'Angoulême, le duc d'Angoulême, le duc de Berry.

du moins en dit-elle de jolies; il y a même alors des pages charmantes. La bonne humeur, par conséquent le talent, n'est-ce donc, comme l'amour et comme le reste, qu'une affaire d'argent ?

La duchesse d'Abrantès, quand elle s'y met, a beaucoup d'esprit. Ses malices, car elle en a, ne sont pas toujours enveloppées d'étoupe, comme les cornes des taureaux dans certaines *corridas*. Ecoutez-la parler de la princesse Louis de Rohan, née Troubetzkoï, qui s'est remariée pour la troisième ou quatrième fois : « Elle se ruinait en maris... Un d'eux, le prince Louis de Rohan, alors titulaire de la charge... » Ce prince de Rohan est aussi troussé de jolie façon, et comme il le mérite, « avec ses airs de grandeur et de hauteur qui vraiment n'étaient autre chose que de l'impertinence et du peu de savoir-vivre. » Il était donc admirablement accouplé avec sa princesse, car la duchesse ajoute : « Quand la princesse de Rohan faisait quelque impolitesse, ce qui lui arrivait chaque jour... » Elle traite non moins bien la princesse Dolgoroucki, qui « aurait pu être bien agréable si elle l'avait voulu, mais ce n'était pas son goût. » D'une autre femme, elle dit qu'« elle était une grande vieille figure en manière de planche, ou plutôt une planche en manière de femme. » Mme Fitz-Gérald, ambassadrice d'Angleterre à Lisbonne, est une « sorte de virago, aux grands bras, aux grandes jambes, aux grands traits et surtout aux grandes dents. » Sa verve satirique n'est pas seulement réservée aux femmes : voyez comme elle traite le prince du Brésil : « Il était non seulement laid, mais d'une de ces laideurs sans ressources pour la bienveil-

lance, de ces laideurs bien entières, dans lesquelles on voit que la nature était de mauvaise humeur le jour où elle tailla l'étoffe de cet homme-là. » Ce talent de portraitiste est un don bien à elle, un produit spontané de sa nature primesautière qui saisit d'un regard les traits caractéristiques des gens et les plaque sur le papier avec une originalité d'expression fournie par l'originalité d'impression. On sent, quand elle vous silhouette quelqu'un, surtout s'il ne s'agit pas d'un ami, que cette figure est vraie, aussi bien observée que bien rendue. Certains détails, saisis sur le vif, ne peuvent avoir été inventés : ils viennent comme d'eux-même se mettre sous sa plume avec une précision quasi mécanique. Vraiment la duchesse a le *trait*, quoiqu'elle dise quelque part qu'elle ne l'a pas et qu'elle le regrette. Et ce sont des traits pareils, qui indiquent de l'imagination dans l'esprit et une façon de voir tout originale et tout artiste, qui devaient échapper sans cesse à Mme d'Abrantès en causant : sa conversation, si attrayante au dire des contemporains, en était toute semée. Mais c'est quand elle fait les portraits des gens de son heureuse époque du Consulat, que l'inspiration lui vient surtout : sa bonne humeur de ce temps lui monte à la tête et, de la tête descend, en passant par l'encrier, jusque sur le papier, — et c'est tout bénéfice pour le lecteur. « J'étais fort rieuse à cette époque de ma vie, dit-elle, défaut dont je me suis bien corrigée... » Hélas! C'était une de ses meilleures qualités : la bonne humeur, ou plutôt la sérénité constante est, chez la femme, la principale des vertus : les autres ne sont que peu de chose à côté de celle-là,

et le rire est la marque d'une bonne, d'une saine et d'une heureuse nature.

Ne croyez pas que le rire, que je me permets de placer, après Rabelais, au rang d'une vertu capitale, soit un indice de frivolité : loin de là, et si la duchesse d'Abrantès a poussé à un degré trop accentué la dose de futilité qui est, paraît-il, nécessaire à une femme pour qu'elle soit parfaite, elle a des retours de sérieux et des éclairs de gravité à la Bossuet. Parlant de Bonaparte qui est revenu d'Egypte et de l'état de la France à ce moment, elle écrit : « Le Directoire était du nombre de ces gouvernements que le doigt de Dieu a touchés et auquel sa voix dit : « Tu ne passeras pas telle journée! » Examinant la situation de la France, deux ou trois ans plus tard, sous la République consulaire : « La France était, dit-elle, au plus haut point de gloire et de puissance réelle où jamais depuis elle ait pu parvenir, parce que, sortant d'un lutte avec l'Europe tout entière, elle était victorieuse, agrandie et redoutée... Oui, la France était alors radieuse!... La République, à ce moment du gouvernement consulaire, a été plus grande que ne le fut jamais l'Empire. » C'est très vrai, mais pourquoi? Parce que la liberté n'était pas encore complètement supprimée comme elle le fut un peu plus tard, à partir du Consulat à vie, surtout sous l'Empire, et que la corruption n'avait pas encore eu le temps de s'implanter dans l'administration du pays et de devenir le principal moyen de gouverner.

Elle nous retrace en perfection et sans presque avoir l'air d'y songer, les manières et la formation de ce monde consulaire et presque déjà impérial

qui gravite autour du général Bonaparte et un peu aussi de sa propre personne, car elle allait moins dans le monde que l'on n'allait chez elle et elle avait un peu les allures, on peut le dire, d'une petite souveraine.

Si le temps du Consulat est demeuré pour elle l'idéal glorieux de la grandeur prestigieuse de la France, ce n'est pas à cause de ses enivrements de jeune mariée adulée de tout un monde brillant de gloire où elle est devenue l'arbitre des élégances et du bon goût ; ce n'est pas parce qu'elle donne le ton à cette société sans traditions, où tout est à créer et sur laquelle elle règne incontestablement : c'est parce qu'elle aime vraiment son pays. Elle est une bonne patriote. Elle pleure de joie à la parade des Tuileries, en voyant défiler sous les armes les soldats d'Italie, d'Egypte, de Hohenlinden... Elle pleure de douleur sur les désastres de 1812, 1813, 1814, — plus peut-être dans ses *Mémoires*, que sa frivolité de jeunesse ne lui permit de le faire sur l'heure. Mais on sent qu'un patriotisme vivace anime sa plume et la fait parfois trembler d'émotion entre ses doigts ! « Et puis, qu'on vienne nous dire que nous n'avons pas de motifs d'être vains du nom de Français !... » Elle dit souvent : « Mon cœur de Française... » Après avoir exposé la prospérité glorieuse de la République consulaire, elle s'écrie : « Oh ! ma patrie !... ma patrie bien-aimée !... ma patrie !... Ce mot a un sens magique... » Plus loin, à propos des désastres et des spoliations de 1814 et de 1815 : « Il faut se rappeler à chaque nouveau soleil qu'on est chrétien pour que le cœur ne demeure pas aussi gros de haine et de vengeance... »

On pourrait multiplier ces citations ; terminons par celle-ci : « Je suis une bonne et loyale patriote. Et la France, ma patrie, ma patrie bien-aimée! Voilà mes Dieux! voilà mes autels! Car j'ai été nourrie à l'aurore de cette belle Révolution! J'ai sucé ses principes et mes jeunes années se sont écoulées à l'ombre du drapeau tricolore et de l'arbre de la liberté. »

Voilà qui est très bien, madame la duchesse, mais quel dommage, que vous ayiez oublié tout cela, que vous ayiez gâté l'unité de votre vie par des visites à Louis XVIII! Comment n'avez-vous pas compris, vous qui vous dites fièrement fille de la Révolution, vous, veuve d'un soldat de la Révolution que, de votre part, c'était déroger que d'aller chez le roi, de solliciter celui qui justement venait de remplacer le drapeau tricolore par le drapeau blanc ? Et quand on pense que c'est pour de l'argent que, à la façon des Beauharnais, à la façon de bourgeois mesquins, vous avez fait litière de votre dignité, de la dignité du nom de votre mari, l'héroïque blessé de Longwy avant d'être celui de Loano, quand on pense que vous avez renié la Révolution avec tous ses arbres de la liberté dont vous invoquez le souvenir, que vous avez renié l'Empire et l'empereur pour de l'argent! Ah! madame, ce jour-là vous n'étiez pas duchesse!... Vous l'êtes redevenue depuis par le travail, — et par le talent.

Le style de la duchesse d'Abrantès devait se ressentir un peu de son tempérament. Il a en effet de la vigueur, plus de vigueur qu'on n'en pourrait attendre d'une femme. Voyez plutôt ce qu'elle dit à propos d'une haine : « C'était une aversion posi-

tive, faisant pâlir et rougir, de ces sentiments provoqués par une injure enfin, et qui font murmurer à la vue de celui qu'on hait : « Je voudrais qu'il mourût! »

A la bonne heure! Voilà du sentiment qui n'est pas à l'eau de guimauve, du vrai, du fort; voilà une âme qui sait sentir et qui n'est pas émasculée par ce qu'on est convenu d'appeler l'éducation. La haine fouette le sang; c'est un tonique qui remonte les ressorts de l'âme et empêche de tomber dans les affaissements imbéciles. Mais il y a si peu de gens capables de comprendre le beau de la haine! Je m'étonne qu'avec cette faculté de saisir les hauts sentiments, Mme d'Abrantès soit allée mendier auprès de Louis XVIII. Malgré cela, elle n'était pas la première femme venue celle qui était capable de reconquérir l'absolu des sentiments de sa jeunesse, de revenir à son vieux Plutarque, de sentir aussi fortement et de rendre sa pensée avec une pareille intensité d'expressions.

Quand on met ses souvenirs en dix-huit volumes[1], il y a évidemment du décousu, des défauts, des redites, et autres négligences: « Il passe devant moi, dit la duchesse, une si grande et si nombreuse foule de personnages dont le nom éveille un souvenir, que je me trouve quelquefois dans une sorte de tumulte intérieur qui me trouble. Je revois quelqu'un qui s'échappe et dont cependant j'ai affaire. Je cours après. Je laisse pour cela ceux avec qui je causais. Mais je ne suis pas en peine, je les retrouve parce qu'il me faut de nouveau passer au milieu d'eux.

1. La première édition des *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* eut dix-huit volumes in 8°.

Aussi j'écoute tous les appels, je n'en repousse aucun. C'est le seul moyen d'arriver. Je n'obtiendrais qu'un froid et plat résultat si d'avance je classais mes souvenirs par année, par mois, par jours, et par minutes. » Ce doit être là un conseil de l'ami Balzac : c'est en effet ce qui convient dans les *Mémoires* que de laisser ainsi sa plume courir à bride abattue sur le papier, comme disait Mme de Sévigné, et c'est pour cela que je n'aime pas chez la duchesse une érudition dont elle se plaît parfois à alourdir ses volumes : « On voit dans Strabon. » « Tacite disait... » Cette érudition sent la recherche, le rat de bibliothèque et non la grande dame. On en a d'ailleurs la clef dans cette lettre adressée par elle au dircteur de la Bibliothèque nationale : « ...J'ai l'avantage de faire mes compliments à M... et le prier de vouloir bien m'envoyer les œuvres de M. Thomas, ou seulement le volume où se trouve le poème de Jumonville. Je désire en outre *l'Histoire philosophique des deux Indes*, par l'abbé Raynal. Je renverrai ces livres d'ici à huit jours sur ma parole. J'ai aussi *l'Histoire de Mariana* (2 volumes) et les *Mémoires de Noailles*, *la Correspondance littéraire*... Les deux volumes que je demande me sont d'absolue nécessité pour achever l'impression du 6e volume de mes *Mémoires*. Je renvoie Catherine II[1]. » Voilà ce qui gâte les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès : c'est ce « travaillé », cette érudition à coups de dictionnaires et de vieux bouquins : cela leur donne parfois un arrière-goût de pédantisme qui leur messied plus que le trop de négligé de certaines pages. Il est fâcheux que Balzac n'ait point

1. Bibliothèque nationale. *Manuscrits*.

passé par là, pour débarrasser la prose de Mme d'Abrantès de ces scories. Car la duchesse lui donnait lecture, le soir, des manuscrits qu'elle devait envoyer à l'impression, et le maître, de son côté, lui glissait à la dérobée quelque conseil discret dont elle avait le bon goût de faire aussitôt son profit. Comme ces défauts se trouvent surtout dans les derniers volumes, il est probable que, toute au désir de gagner le plus d'argent possible dans le moins de temps possible, elle n'eut pas le loisir de soigner comme elle l'eût voulu ce qu'elle écrivait, non plus que le loisir d'en donner lecture à Balzac. Celui-ci, dont le temps était dévoré par les mêmes nécessités de budget domestique, n'en trouvait plus pour lui donner quelque conseil.

Les *Mémoires de la duchesse d'Abrantès* ont eu le plus grand succès. Outre leur réelle valeur historique, défalcation faite de quelques défauts que nous avons signalés et de quelques autres dont nous ne parlerons pas, ils vinrent « à leur heure » comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire après la Révolution de juillet 1830, à un moment de renouveau impérialiste, alors que les républicains et les bonapartistes s'unissaient contre la monarchie bâtarde qui avait pris la place de celle dite légitime ou de droit divin, alors que le crayon de Charlet et de Raffet, les chansons de Béranger remuaient jusqu'au fond les couches profondes du peuple et des bourgeois. Ce mouvement, qui se prononçait aussi au théâtre, devait aboutir au retour de l'homme de Sainte-Hélène dans son cercueil, et préparer l'avènement de l'homme de Sedan.

On a reproché à la duchesse de s'être trop mise en scène dans ses *Mémoires*. Un malveillant, dans

des *Souvenirs* inédits que je publierai peut-être bientôt, va même jusqu'à dire que c'est « un déluge de perpétuelles vanteries. » Assurément « le moi est haïssable », comme l'a dit Pascal, mais dans une certaine mesure seulement et quand on se met en scène maladroitement, avec ses gros sabots ou avec les mains sales. Quand on le fait avec grâce et avec à-propos, je ne vois pas ce qu'il peut y avoir là de contraire au bon goût. Il me semble même que, si le genre *Mémoires*, en général, plaît au public, c'est à cause de cet élément de vie et d'intérêt qu'y met l'auteur en se campant lui-même à califourchon sur son livre. Voyez ce que deviendraient les *Mémoires* si vantés du général de Marbot si ce gascon ne faisait pas ses cabrioles au premier plan de la scène, n'occupait même de sa bruyante personne la scène tout entière! Et pourtant aucun des nombreux faiseurs d'articles sur ces fameux *Mémoires* n'a songé à dire à l'auteur, en les lisant, que « le moi est haïssable. » S'il l'est vraiment, cela dépend pour qui. Pour la duchesse, il ne l'est pas, du moins je trouve. La publication de cet important ouvrage n'a donné lieu qu'à peu de réclamations, ce qui est remarquable puisqu'un grand nombre des personnages qui y sont mis en scène étaient encore vivants. Le comte Jacques Tolstoï a publié une brochure de 46 pages in-8 ayant titre : *Rectification de quelques légères erreurs de Mme la duchesse d'Abrantès*, par un Russe. (Paris, Ledoyen, 1834.) Je me borne à l'indiquer aux curieux. J'ai aussi sous les yeux une lettre du général Edouard Colbert à la duchesse, rectifiant, en ce qui le concerne, certains points de détail : il n'y a pas lieu de s'arrêter à ces vétilles.

CHAPITRE XIV

Succès des *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès. — Lettres inédites de la duchesse à Balzac. — Le salon littéraire de la rue Rochechouart. — Le comte Jules de Castellane. — Son théâtre. — La duchesse auteur et artiste dramatique amateur. — Côté frivole de son caractère. — Sa bonté de cœur. — Elle s'intéresse à Mme Wyse, fille de Lucien Bonaparte, tombée dans le besoin. — Mme Amet et Mme Aubert : leur talent de plume. — Le duc Napoléon d'Abrantès : beaucoup d'esprit et pas de tête. — Tristesses et continuels travaux. — M. de Custine. — Dernière déception. — *Histoire des salons de Paris*. — Éternels gaspillages. — Tristesses dernières. — **Mort de la duchesse d'Abrantès.**

La duchesse songeait à faire une nouvelle édition de ses *Mémoires*. L'ouvrage, cette fois, aurait douze volumes et non dix-huit. C'est encore Balzac qui s'occupa de cette cuisine plus commerciale que littéraire. Le premier éditeur, Mame, aurait bien voulu se charger de cette réimpression, mais Balzac ne trouvait pas ses conditions assez avantageuses. Il écrivait à son amie, à Versailles (elle y était encore) : Ne signez rien, ne prenez aucun engagement relatif à vos *Mémoires*. Je vous dirai de belles choses !... Enfin n'ayez pas le malheur de ne pas être libre de votre exploitation. » Et. dans une autre lettre : « Au nom de vous-même, ne prenez aucun engagement avec qui que ce soit, ne donnez aucune parole et dites que vous

m'avez chargé de vos affaires, attendu mes connaissances en ce genre et mon inaltérable attachement à votre personne. J'ai trouvé, je crois, ce que je nomme de *l'argent vivant*[1], soixante et dix mille francs bien portants, et des gens qui se décarcasseront pour placer *trois mille d'Abrantès*, comme ils disent dans leur argot, en peu de temps.

« Puis, je vois jour à une troisième édition à plus grand nombre... Si Everat revenait, dites-lui que je suis votre *avoué* depuis longtemps pour ces sortes d'affaires, quand elles en valent la peine ; car, un ou deux volumes, qu'est-ce? Mais douze à treize mille francs, oh! oh! ah! ah! il ne faut rien compromettre. Seulement, manœuvrez avec habileté et avec cette finesse qui caractérise madame l'ambassadrice pour savoir de Mame combien de volumes il a encore en magasin et voir s'il peut s'opposer, par une lenteur de vente, ou par le prix excessif, à la nouvelle édition[2]. »

Enfin, les choses sont arrangées et le fameux libraire Ladvocat, qui courait à la faillite en somptueux équipage escorté de nombreux laquais, se charge de la nouvelle édition. Avec la somme qu'elle touche, avec les échéances qui lui sont assurées, Mme d'Abrantès bouche quelques trous et se propose de se fixer définitivement à Paris. Cela lui évitera bien des pertes de temps pour ses affaires, pour sa correspondance ; elle se trou-

1. Les éditeurs avaient alors l'habitude de régler les droits d'auteur avec des billets à longue échéance. Cette jolie expression d'argent vivant, qui fait voir l'argent frétillant et miroitant comme des petits poissons qu'on tire de l'eau, se retrouve dans *Un homme d'affaires*.
2. *Correspondance de Balzac.*

vera au centre de ses relations et surtout elle pourra voir Balzac plus souvent : il perd trop de temps à venir à Versailles, à retourner à Paris, et ce lutteur a besoin de travailler douze ou seize heures par jour. Et puis, on lui a dit que l'affection de Balzac pour elle se refroidit. Elle s'en émeut. Elle lui écrit en janvier 1835 cette lettre empreinte d'une âpre et sauvage énergie de femme qui ne veut pas être délaissée : « Mon cher Honoré, ils disent tous que vous n'avez plus d'amitié pour moi !... Moi, je dis qu'ils MENTENT !... Vous êtes non seulement mon ami, mais mon sincère et bon ami. J'ai conservé pour vous une profonde affection, et cette affection est de nature à ne pas changer. Oui, nous sommes attachés l'un à l'autre par de ces liens d'âme, que rien ne rompt jamais.

« Voici *Catherine*, voici mon œuvre première[1]. Je vous l'envoie et c'est le cœur d'une amie qui vous l'offre. Que ce soit celui d'un ami qui l'accueille! — Oui, n'est-ce pas?

« J'ai l'âme oppressée de ce propos. Mais il est faux, je l'espère.

1. *Catherine II*, 1 vol. in-8°. Dumont, 1835. — Cet ouvrage avait d'abord paru dans la *Revue de Paris*. Mme d'Abrantès écrivait à ce sujet au directeur : « Il faut, pour la peindre, des couleurs peut-être plus vives que celles qu'une femme doit mettre dans son écritoire. Cependant je la déteste si bien que je crois l'avoir habillée d'un habit de sa vraie garde-robe... Pour en revenir à *miss Kate*, je vous dirai, monsieur, que je n'ai pu la faire en un seul article. Il faudra nécessairement qu'elle occupe deux fois la *Revue* d'elle. Un article aurait circonscrit trop de faits, aurait rapproché trop de circonstances qui, par là, se seraient trouvées étranglées, ce qui est bon à laisser faire à Mme Catherine, seconde du nom et première de l'espèce, qui tuait ses maris comme cela, parce qu'alors on n'a pas les mains sales. — Elle est chez M. de Balzac, qui a eu l'honneur de sa compagnie toute cette nuit... » (Collection de M. le comte Allard du Chollet.)

« Adieu ! A bientôt, bientôt n'est-ce pas ? »[1].

A Paris, elle ne songeait pas évidemment — et elle le regrettait bien — à reprendre un état de maison comme celui qu'elle avait eu sous l'Empire, ni même un train approchant. Avant d'arrêter définitivement un appartement, il lui faut du temps pour le choisir. Aussi va-t-elle d'abord dans un couvent de Bénédictines, rue des Bernardins, afin d'être, dit-elle, « plus à portée de voir l'archevêque, homme respectable (ce n'est plus le cardinal Maury) que j'aime autant que j'estime. » Ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle prend, dans le haut de la rue Rochechouart, un appartement au rez-de-chaussée ouvrant sur un jardin. Il n'y avait plus chez elle cette nuée de parasites qui, à l'instar de ce qui se faisait sous l'ancien régime, dans les hôtels de la haute noblesse et de la finance, s'établissaient à demeure, s'y laissaient vivre en toute tranquillité et faisaient concurrence aux domestiques pour ruiner la maison. Mme Thomières, Mme Lallemand... n'étaient plus là : celle-ci, réduite à la portion congrue et tirant vanité de sa misère, — comme si c'était là un mérite ! — la cachait pourtant dans un petit logement de la rue Saint-Lazare où elle travaillait et faisait des chapeaux. A la bonne heure ! Ceci était un vrai mérite. Il n'était plus question pour cette créole, qui avait été si charmante, du *farniente* doré de jadis à l'hôtel d'Abrantès. Pour la veuve de Junot non plus, hélas ! il n'était plus question de *farniente*. Elle continuait à écrire, non seulement pour soutenir son modeste train, mais pour venir en aide à ses enfants. Car le manque d'argent la talonnait

1. Collection de M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

toujours : elle n'avait pas encore appris l'ordre et l'économie ; elle ne les apprendra jamais. Non pas qu'il faille mettre du prix à l'argent, — il est fait pour être dépensé et non amassé — mais on doit le regarder comme un moyen de conserver son indépendance, par conséquent sa dignité et, plus souvent qu'on ne croit, son honnêteté. Il faut donc, avant tout, assurer son indépendance sur une base inébranlable. Mme d'Abrantès n'y avait jamais songé. En ce moment elle était très gênée, fort à court même : son éditeur avait fait faillite ; cela retardait la nouvelle édition de ses *Mémoires* et comme elle ne touchait le prix d'un volume qu'au moment de sa mise en vente, elle en souffrait. L'épidémie de choléra de 1832, interrompt la publication. La duchesse, qui en a été atteinte, n'entend pas qu'on s'arrête. Elle écrit à Ladvocat : « Vous ne vous occupez de rien. Il est bon d'avoir des précautions pour une maladie, mais permettez-moi de vous dire qu'après tant de terreurs prolongées au delà du terme du bon sens, c'est aussi par trop ridicule. J'ai eu le fléau. J'ai eu seize jours de tortures. Je les ai supportées comme une personne résignée à la volonté de Dieu. Maintenant, quoique convalescente encore, je me suis, dans mon lit même, remise au travail pour remplir mes engagements... Je ne suis que ce que le monde appelle une femme, mais il y a dans cette enveloppe une âme, un cœur d'homme, et d'homme fort. Je vous prie très sérieusement de faire publier les *Mémoires*... Je paie des billets, je suis poursuivie, — tout est ennui et désagrément dans cette affaire. »[1]

1. Collection Joseph Turquan.

Ces ennuis ne l'empêchaient pas de recevoir. Tous les lundis elle avait chez elle une nombreuse réunion. Depuis qu'elle s'était mise à écrire, des hommes de lettres, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Balzac, Chateaubriand, Gavarni, qui s'appelait alors Chevalier et dont le crayon avait autant d'esprit et de talent que la plume, Mme Ancelot et son mari, Mlle Soumet et son père, les deux frères Musset, le duc Victor de Broglie [1], qui avait épousé la fille de Mme de Staël, le marquis de Custine, M. de Forbin, qu'elle avait connu chambellan de la princesse Pauline et qui, devenu directeur des musées royaux, était demeuré homme d'esprit et ne dédaignait pas de mettre les pieds chez une femme qui dérogeait, aux yeux de quelques-uns, parce qu'elle avait du talent. Il s'était cependant fait un peu tirer l'oreille pour venir, celui-là ; les courtisans n'aiment guère les puissances déchues : « Vous me traitez avec tant de rigueur, lui écrivit-elle un jour, qu'en vérité je n'ose plus vous demander une marque d'amitié... J'ai été jugée par beaucoup de gens, par vous-même, par la prévention enfin qui pèse sur une femme à la mode et dans le monde. Je me dépouille chaque jour de cette quantité d'oripeaux dont cette prévention m'avait affublée. On trouvera dessous une femme non pas valant mieux qu'une autre, mais beaucoup au-delà par exemple de ce qu'on pouvait croire. Une chose m'afflige, — elle m'afflige profondément : c'est qu'avec mon cœur fait pour comprendre et sentir les impressions généreuses et tous les liens d'amitié, j'aie été méconnue par

1. Duc Victor de Broglie, *Souvenirs*, t. I, p. 158.

vous comme amie... »[1] Elle savait inviter du reste d'une façon aussi gracieuse qu'elle savait recevoir : « Venez donc me voir, mandait-elle encore à M. de Forbin, le lundi je reste chez moi plus particulièrement que tout autre jour : quelques amis viennent dans ma petite retraite fleurie, mais où les maux de tête ne sont pas du tout augmentés par trop de parfums. Je suis une personne bien apprise pouvant vivre avec tout le monde... »[2] A M. Lemercier, de l'Académie française : « Je suis fort sédentaire ; quelques anciens amis me sont fidèles et tous les lundis surtout je suis chez moi ; pour vous, tous les jours. Vous me rendriez bien heureuse. »[3] A M. Berthoud, directeur de la *Revue de Paris*, qui n'est pas venu chez elle depuis quelques semaines, elle écrit : « Je ne vous vois plus, monsieur, et cela m'afflige, car j'ai pour vous une sincère amitié... Pourquoi donc avoir déserté nos *lundis ?* C'était pour moi une habitude très douce que je suis toute triste d'avoir perdue et cela pourquoi ? Je ne pense pas que rien dans mes manières ait pu vous faire impression en mal ? Ce serait alors bien contre mes intentions. Je ne puis que vous dire une chose, c'est que je suis fort contrariée de ne plus vous voir et que je le désire fort vivement. »[4]

C'est ainsi qu'en battant le rappel de ses anciennes relations, en priant les uns, en gourmandant les autres, un peu comme le chien d'un trou-

1. Collection de M. le comte Allard du Chollet.
2. *Ibid.*
3. Catalogue d'autographes de Sotheby, Wilkinson et Hodge, *Wellingtonstreet*, *Strand*, *London*. Vente des 3-4 mai 1901.
4. Collection de M. le comte Allard du Chollet.



Cliché J. T.

FÊTE DU ROI AUX TUILERIES, LE 25 AOUT 1815 : VUE PRISE DE LA TERRASSE DU BORD DE L'EAU.

D'après le dessin de LAMBERT.

peau de moutons, elle parvint à se constituer un salon. La curiosité y fut d'abord pour quelque chose. On voulait voir comment cette femme, qu'on avait connue la plus riche et la plus élégante de Paris, et qui maintenant s'était jetée d'une plume si alerte dans la littérature et se mêlait de publier des *Mémoires*, se tirait d'affaire dans la nouvelle situation qu'elle-même s'était faite. Mais, quand on rencontra Balzac, qui ne manquait pas un de ses *lundis*, quand on rencontra Victor Hugo, Alfred de Musset, d'autres noms connus, on revint, même le fonctionnaire courtisan qu'était M. de Forbin, et le salon fut fondé.

La duchesse d'Abrantès adorait la causerie. Je ne lui en ferai pas un reproche : c'est, paraît-il, une distraction agréable. Pourtant, causer, c'est perdre son temps et celui des autres. Ne pourrait-on employer ses loisirs moins stérilement ? On cause trop en France, et l'on ne travaille pas assez ; il y a plus de bavards que d'hommes d'action. Cependant quand on ne fait pas métier de bavarder sa vie, qu'on se borne à causer, en quittant sa table de travail, pour réduire les entorses du cerveau chez soi et chez ses amis, c'est la chose la plus naturelle. Chez Mme d'Abrantès, donc, le soir, après le dîner, quand le temps le permettait, on continuait au jardin les conversations du salon ou de la salle à manger. Le charme de ces réunions était, outre la grâce accueillante de la duchesse et le naturel de ses manières, une liberté complète et de bon aloi qui ne ressemblait pas plus à la froideur guindée de certains salons du temps de l'Empire, qu'au débraillé de certains autres au lendemain de

1830. Quand elle n'avait que trois ou quatre personnes, Mme d'Abrantès, tout en causant, s'occupait de son jardin ; un sécateur à la main, elle coupait une rose fanée, une petite branche morte... Elle se mettait même à arroser et plus d'une fois Victor Hugo alla remplir à la pompe les arrosoirs. C'étaient pour elle de beaux jours, plus savoureux que les fêtes de jadis aux Tuileries. C'est dans une de ces réunions du soir, au mois d'octobre 1835, que Balzac écrivit sur l'album de Mme Aubert, qui l'avait prié d'y mettre quelques mots, la jolie petite boutade reproduite ci-contre en *fac simile* et dont je dois la communication à M. G. Aubert. C'est, au dire de M. de Lovenjoul, le plus curieux specimen qui existe des différentes écritures de Balzac.

Parmi les habitués du salon de la duchesse se voyait presque chaque lundi le comte Jules de Castellane. Il avait une cinquantaine d'années et environ deux cent mille francs de rente. C'était, a dit son cousin Boni de Castellane, « un homme d'esprit original s'il en fut, avare, hâbleur et au fond bon enfant. »[1] D'autres aiment les actrices, lui raffolait de théâtre, au point qu'il en voulut un à lui. Il fit donc construire une salle dans le jardin de son hôtel et sa troupe fut composée d'amateurs. Il n'était pas marié ; le monde y fut un peu mêlé pour débuter ; mais, comme il s'agissait de s'amuser, on ferma les yeux et on vint tout de même. Ce n'est que plus tard que « la bonne compagnie y fut en majorité. »[2] Invitée à donner

1. *Journal du maréchal de Castellane*, t. III, p. 78.
2. *Ibid.*, p. 243.

ses conseils, la duchesse accepta et prit bientôt la direction de la troupe. Elle se rappela ses succès de jadis à la Malmaison, à Saint-Cloud, quand elle jouait devant le Premier Consul, et, toujours jeune de caractère, c'est avec une joie folle qu'elle lisait les pièces, distribuait les rôles et jouait elle-même les plus difficiles. M. de Castellane n'avait pas beaucoup de tête ; aussi manquait-il toujours quelque chose à son théâtre. Il fallait alors s'ingénier à suppléer à ce qui faisait défaut, et à force d'habileté on y parvenait. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de son théâtre, l'avarice de M. de Castellane se changeait en prodigalité — comme s'il se fût agi d'une maîtresse grincheuse ; — c'est lui d'ailleurs qui faisait les frais de tous les costumes.

Mme d'Abrantès trônait dans ce milieu, comme partout. Pour trôner, n'avait-elle pas de qui tenir ? N'était-elle pas du sang des Comnène ? D'ailleurs, qui donc aurait pu rivaliser avec elle de talent et de connaissances techniques parmi ces amateurs ? On se rappelle ce qu'avait pensé de sa science du théâtre le général Thiébault, à Salamanque ; comme elle était allée à peu près tous les soirs au spectacle depuis son enfance, personne n'était plus ferré qu'elle sur tout ce qui concernait l'art dramatique et personne ne songeait à lui disputer un sceptre qu'elle maniait d'ailleurs avec autant de grâce que de compétence.

Si les acteurs et les actrices étaient gens du monde, les auteurs des pièces l'étaient aussi. La duchesse d'Abrantès en fit quelques-unes qui furent jouées avec succès. Cela lui donna un prestige qui, joint à celui de son nom, de son passé, de ses *Mémoires*, la mettait, dans ce milieu, sur

le pied d'une petite souveraine. « Voulez-vous dire à M. de Castellane, écrivait-elle un jour au général de Lambot, qu'il serait bien aimable s'il voulait m'envoyer prendre à deux heures pour la répétition ce matin ? Pardon, mais je suis encore bien peu ingambe quoique tout à fait guérie et très en état d'expédier nos pièces... Notre spectacle sera charmant, surtout le bouquet, la prière de la fin. Jamais on n'aura fait une si jolie fin de spectacle. Ce sera une digne chose d'ouverture. Vous voyez que je n'y ai mis aucun amour-propre et que nous commençons quand personne ne le voulait. »[1]

Mme Sophie Gay, qui devait bientôt remplacer la duchesse d'Abrantès dont elle était jalouse[2] dans la direction de la troupe, beaucoup d'autres, dont Mme Ancelot, venaient ou étaient invitées aux répétitions. « Un jour, dit Mme Ancelot, je m'y rendis. Il s'agissait d'une pièce de la duchesse d'Abrantès, une pièce en un acte dont la répétition dura cinq heures, tant elle fut mêlée de mille choses inattendues, de récits, d'anecdotes et de joyeuses plaisanteries entièrement étrangères à la comédie. La duchesse d'Abrantès surtout était en joie, et nous nous amusâmes follement. On finit par danser sur le petit théâtre. Mais tout à coup la duchesse s'écria que depuis cinq heures qu'on parlait, on n'avait ni bu ni mangé. Alors le maître de la maison, qui était comme les autres

1. Collection Joseph Turquan.

2. « Jugez de ce que produirait un malheureux éclat commenté, trompetté par des langues comme Mme Gay et beaucoup d'autres!... » (*La duchesse d'Abrantès à M. Ladvocat.* Collection Joseph Turquan.)

tellement absorbé par les plaisirs de la matinée, qu'il avait oublié le nécessaire de la vie pour le superflu, fit courir au plus vite chez les pâtissiers voisins... »[1]

Il est facile d'être gai et aimable, quand on est heureux, riche et que tout vous sourit : il en est cependant qui ont tout cela, moins la gaieté et l'amabilité. Le mérite consiste à demeurer gracieusement sociable quand on n'a aucun sujet de se réjouir. Mme d'Abrantès avait ce rare mérite et était gaie au milieu de ses tristesses. Son étrange organisation de frivolité et de sérieux lui permettait de faire abstraction, quand elle le voulait, des choses pénibles ou ennuyeuses pour se donner tout entière aux divertissements. Elle était plus que jamais assaillie par les réclamations de ses créanciers. Elle fermait bien quelques bouches en jetant parfois un à-compte aux plus braillards, et Dieu sait au prix de quel travail, de quelles peines elle se procurait cet argent si vite gaspillé. Mais elle ne pouvait s'empêcher de faire de nouvelles dettes, souvent bien inutiles. Comme la duchesse du Maine, elle aurait pu dire : « J'ai le malheur de ne pouvoir me passer des choses dont je n'ai que faire. » Et puis, elle voulait recevoir d'une façon digne d'eux et digne d'elle les hôtes qui étaient les siens. N'ayant jamais été atteinte de la maladie de la mesquinerie, mais seulement de celle que Rabelais appelle « faulte d'argent », la duchesse se trouvait plus gênée que jamais.

Il est triste, navrant de voir cette gêne, cette misère du luxe dans les dernières années de la

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 89.

duchesse d'Abrantès. La misère ne sied à personne, à une duchesse moins qu'à tout autre. Et si on la doit admirer de s'être mise courageusement au travail pour gagner sa vie, on déplore son incapacité à se discipliner, on regrette de la voir gâcher toujours, gaspiller cet argent si péniblement gagné, gaspiller par conséquent ses veilles, ses souffrances, son travail, sa moëlle, son sang, tout...

Ne croyez pas que la duchesse d'Abrantès fut la seule, dans ce monde de hauts « intellectuels », à vivre avec une pareille imprévoyance, à être constamment gênée et jamais sûre du lendemain. Parmi ses amis seulement, Chateaubriand, grand seigneur en tout, dans les choses de la vie comme dans les lettres, n'a jamais eu la petitesse d'accumuler les écus et de se réjouir bêtement en les comptant et en ne les dépensant pas : Balzac, toujours endetté, comme elle, comme elle aussi se tuait de travail pour satisfaire ses créanciers et, comme elle encore, en traîna le boulet toute sa vie et mourut à la peine. Benjamin Constant, dénué de dignité, emprunta à Mme de Staël, à M. Laîné, plus tard à Louis-Philippe ; Alexandre Dumas était un vrai panier percé, et des plus drôles : il mourut incorrigible, mais ses derniers jours ne furent pas drôles. Tous ignoraient la valeur de l'argent. Lamartine donnait dans le même défaut : « Rien n'était moins poétique que Lamartine chez lui, dit Arsène Houssaye ; ayant horreur de l'argent, il n'était préoccupé que de la question d'argent. » Roger de Beauvoir, à la même époque, défrayait de ses folies d'argent et de ses fantaisies ultra capricieuses, plus que

de ses livres, la badauderie imbécile des Parisiens de salon, et rivalisait avec le jeune duc Napoléon d'Abrantès pour « épater le bourgeois », qu'on me passe cette expression vulgaire. La mode n'était pas contagieuse pour tout le monde, et si la duchesse d'Abrantès en était atteinte et avait même contribué à l'établir, la marquise de Coigny, elle, ne donnait pas dans ce travers et tombait dans le vice opposé ; elle « coupait une chandelle en deux » et les liards en quatre, ce qui lui procura la douce satisfaction de mourir en laissant plusieurs millions d'économie après s'être privée de tout durant sa vie ; Mme Corbière, femme du ministre de l'intérieur de Louis XVIII, trouvait moyen d'être encore plus mesquine que cette marquise, plus bourgeoise que cette grande dame, et la duchesse d'Abrantès, chez qui il se consommait énormément de sucre, reproche à Mme Corbière de mettre le sien sous clé et de sucrer elle-même un verre d'eau quand par hasard on ne craignait pas de la ruiner en lui en demandant un, pour qu'on n'eût pas la tentation de prendre deux morceaux de sucre.

Mme d'Abrantès, cependant, tenait, autant que possible, à ne rien laisser paraître de sa gêne. Aussi, pour gagner davantage, travaillait-elle davantage. Elle fit livres sur livres ; elle tira au volume comme d'autres tirent à la ligne. Mais son caractère s'aigrissait à ce métier et l'on en trouve des preuves dans sa correspondance avec son éditeur. Comme celui-ci s'est permis de modifier une phrase de sa *copie*, elle écrit : « Et puis, mettez-vous donc sous presse ! Est-ce donc pour encore toucher à ce que je ne veux pas qu'on

touche ? »[1] — Dans une autre lettre : « Je suis trop en colère pour écrire. Je dirai seulement que la première fois qu'on s'avisera de toucher à une virgule de ma copie, je ferai faire un *fac-simile* de la correspondance et de l'original... »[2] — Et puis : « J'ignore, monsieur, quelle est la personne qui prend assez d'intérêt à moi pour s'obstiner à faire ce qu'on appelle des corrections à ma copie... Depuis la première feuille de mes *Mémoires*, j'ai défendu à M. Ladvocat... de faire changer une virgule à ce que je lui envoie. Si mon style n'a pas le bonheur de lui plaire, il n'avait qu'à me le dire. »[3]. Mais, on la savait pauvre et, comme avec les pauvres, on ne se gênait pas.

Il y avait cependant plus pauvre qu'elle et elle n'hésita pas à se gêner, elle, pour aider une autre épave de l'Empire. Mme Wyse, fille de Lucien Bonaparte, était tombée dans une misère véritable : son père, sous prétexte qu'il était fâché avec elle, ne venait pas à son secours. Mme d'Abrantès l'accueillit : il faut bien que les malheureux s'entr'aident, car s'ils devaient compter sur les riches !... Elle fut parfaite pour elle, l'aida de ses relations et de ses pauvres deniers, la conduisit dans les salons qu'elle fréquentait[4]. Elle écrivit même à Lucien Bonaparte, au nom de leurs vieux souvenirs d'enfance, pour le réconcilier avec elle, et mit tout son cœur dans cette lettre. Citons-

1, Collection de M. le comte Allard du Chollet.
2. *Ibid.*
3. Catalogue d'autographes de Sotheby, Wilkinson et Hodge, *Wellington Strand, London.* Vente des 3-4 mai 1901.
4. Elle la présenta chez Mme Ancelot, comme celle-ci l'a écrit, le 12 octobre 1836.

en une page : « ... Je vois souvent votre aimable et bien chère fille, Mme Wyse, une fille de vous ! — Quand on me l'a annoncée, le cœur m'a manqué comme à une enfant, — et pourtant j'ai du viril dans mon âme, — mais une fille de vous ! Une enfant de celui que, depuis mon enfance la plus tendre, j'ai été accoutumée à aimer et à admirer — c'était trop dans des moments comme ceux-ci. — Je l'ai reçue à bras ouverts, — ma maison, moi, ma famille, tout est à elle. Dites-moi que vous l'aimez toujours : — elle vous aime, ainsi que la princesse de Canino [1], avec une si profonde tendresse ! Elle pleure bien souvent sur mon cœur, la pauvre enfant ! Dites-moi un mot de tendresse pour elle, — je vous en conjure, car votre sévérité n'est que feinte — mais à moi, à moi qui prends la liberté de vous aimer comme j'aimais mon Albert, vous qui pouvez disposer de ma vie et de ma famille entière, dites-moi un mot pour cette enfant, — rappelez-vous Londres. — Hélas ! Il y a à Paris des eaux plus profondes !

« Adieu, prince ; — je suis bien hardie, n'est-ce pas d'oser vous parler ainsi ? Mais je me rappelle la rue Sainte-Croix, — je me rappelle la tendre et profonde amitié de ma mère et je suis confiante... » [2]

Voilà une lettre pleine de cœur : elle ne produisit pas chez le prince de Canino l'effet que souhaitait la duchesse d'Abrantès, car Mme Wyse fut bientôt obligée, pour vivre, d'ouvrir une table d'hôte, dans cette même rue Sainte-Croix où son

1. Mme Lucien Bonaparte.
2. Collection de M. G. Aubert.

père était allé si souvent chez Mme de Permon[1] et dont la duchesse avait évoqué vainement le souvenir.

Cependant la situation difficile de la pauvre duchesse commençait à ne plus pouvoir être dissimulée. Mme Ancelot nous a initiés aux secrets de cette détresse, compagne d'une telle richesse d'esprit et de sociabilité fine et délicate. Un soir, rentrant du théâtre chez Mme Ancelot, Mme d'Abrantès s'était écriée : « Qu'on est donc bien ainsi la nuit pour causer ! On ne craint ni les ennuyeux ni les créanciers. » La pauvre femme ne pouvait en effet se corriger de la faiblesse de faire des dettes, et les créanciers l'assiégeaient de réclamations qui n'étaient pas toujours formulées avec un respect exagéré. Sa pension de veuve, elle la partageait entre ses deux filles : car son aînée n'avait pas eu la santé assez forte pour résister aux fatigues de la vie de sœur de charité et était rentrée chez sa mère. Elle se maria plus tard, à quarante et un ans, avec M. Amet, employé des postes. Comme leur mère, Joséphine et Mme Aubert s'étaient mises avec un courage digne d'éloges à la littérature ; elles faisaient avec talent et succès des articles dans *la Sylphide*, journal de modes fondé par M. de Villemessant, dans *la Presse*, dans d'autres jour-

1. Voici une circulaire imprimée, ou prospectus, annonçant cette petite entreprise commerciale :

« M...

« Madame Wyse, rue Sainte-Croix-d'Antin, n° 1, à l'entresol, a l'honneur de vous faire part qu'à partir du 5 janvier 1837, elle ouvre une table d'hôte à 10 francs par tête. — On peut être assuré de trouver chaque soir chez elle une réunion choisie. » (Collection de M. G. Aubert.)

naux aussi. « Mme Amet, a écrit M. de Villemessant, était une personne distinguée ; elle ne manquait pas de savoir-faire dans sa spécialité... »[1] Et la comtesse Dash dit : « Mme Aubert, dont le talent fin et distingué la place au premier rang parmi les femmes qui s'occupent des plaisirs et des goûts de leur sexe, sait donner un tour charmant à ses chroniques de modes et rendre intéressante la description des robes et des chapeaux. C'est un vrai tour de force. »[2]

Les deux sœurs ne se bornaient pas à avoir esprit et talent : elles trouvaient le temps d'avoir du cœur et, dans les moments difficiles, c'est elles qui venaient en aide à leur mère. Ces deux femmes sont dignes de toutes les vénérations. Ici, on peut se demander pourquoi le jeune duc d'Abrantès, leur frère aîné, avec ses six mille francs de rente, ne s'associait pas à elles. Il avait, ma foi, bien autre chose à faire du majorat que lui avait sauvé sa mère : avec la goutte de sang grec qu'il tenait d'elle, il avait reçu une goutte du miel de l'Hymète : il faisait des vers, il faisait le beau et surtout il faisait des sottises. Il était ainsi devenu la proie d'une maîtresse après l'avoir été de beaucoup. C'était un bohème, mais d'autant de distinction que d'originalité. De l'esprit, mais pas de tête. Théodore de Banville, qui fut son ami, lui a consacré tout un chapitre dans ses *Souvenirs*[3]. Il était d'ailleurs un confrère de ce grand poète, car, s'il avait de la facilité à tout, ce qui l'empêcha de

1. Voir H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 89-192.
2. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. IV, p. 228.
3. Théodore de Banville, *Mes souvenirs*, p. 143-155.

rien faire, du moins de raisonnable ou avec suite, il avait un goût très prononcé pour la musique et la poésie, malheureusement un plus prononcé encore pour les plaisirs. Au lieu de vivre auprès de sa mère, pour leur bonheur mutuel et aussi pour augmenter leur aisance en réunissant leurs ressources, il vécut de son côté : il alla loger rue des Grès, aujourd'hui rue Cujas, et y prit une chambre d'étudiant pauvre. Son logeur le nourrissait. Sa seule occupation était de se promener toute la journée au jardin du Luxembourg. Mais, le 1er de chaque mois, il touchait les cinq cents francs de sa pension, donnait à son logeur les trois ou quatre louis de sa dépense mensuelle, ouvrait un tiroir de sa commode, prenait ses beaux effets et s'habillait en *dandy*. Ainsi fait, il passait sur la rive droite, mettait une fleur à sa boutonnière et ne revenait rue Cujas que lorsqu'il n'était plus gêné par la présence d'un seul sou dans sa poche. Il cuvait alors dans une longue abstinence les indigestions de plus d'une sorte qu'il s'était données en quelques jours de liesses et de festins. Il était heureux comme cela et sa mère n'essayait plus de troubler par d'inutiles et vaines remontrances un bonheur dont son indulgence pour les premières frasques du jeune homme était un peu responsable.

Original et « blagueur » comme pas un, d'une gaieté imperturbable, plein d'esprit, plusieurs de ses mots ont été conservés. Montrant un jour une feuille de papier timbré qu'il venait de transformer en un billet, il dit : « Vous voyez ce papier ? Tout à l'heure il valait cinquante centimes ; maintenant que j'y ai mis ma signature, il ne vaut plus

rien du tout. » — Une autre fois, étant avec un ami (il en avait toujours au commencement du mois), celui-ci fait mine de s'engager dans la rue Feydeau. « Non, non ! s'écria le jeune duc, pas dans cette rue, on pave ! » La vérité est que la rue était admirablement pavée, qu'il n'y avait pas le moindre ouvrier occupé au moindre travail de voirie, mais que son marchand de gants, cravates et mouchoirs avait sa boutique dans cette rue et qu'il ne tenait pas, en se laissant voir, à rafraîchir la mémoire d'un créancier qui ne songeait peut-être plus à lui. Mais le mot « on pave » fit fortune dans ce monde de la « jeunesse dorée » en général fort désargenté, dont le jeune duc était, avec les deux fils du duc de Rovigo et les deux fils du comte Bertrand, le plus original chef de file.

Cette vie de bohème, très en honneur parmi les jeunes fous de Paris, — c'était le moment où Mürger publiait son roman, à six centimes la ligne, dans je ne sais plus quel journal, — n'avait cependant rien de si séduisant. Théodore de Banville, en sa qualité de poète, n'en voit qu'une des facettes, la trouve curieuse, originale, brillante, s'en amuse et amuse ses lecteurs en la faisant étinceler à leurs yeux. Mais la mère du jeune homme ne s'amuse pas en lui voyant mener cette vie insensée, lui, si bien doué et qui aurait pu, avec un peu de volonté, — de direction aussi, disons-le — réussir en tout ce qu'il aurait entrepris. A de certains jours elle en était désespérée : « Oh ! que ton frère est coupable, lisons-nous dans une lettre qu'elle écrivait à Mme Aubert ; pas de cœur, pas d'âme !... Il sait comment nous sommes, il le sait et rien ne sort de cette tête *vide de tout*, excepté

d'un vent empesté, —*rien*, *rien*, que de ce vent maudit... Quand je te disais que cette fille... — Ne lui en souffle pas un mot ; il faut encore se taire ! — L'horizon deviendra meilleur, et alors... »[1]

On voit que si la vie de bohème a un côté si brillant à de certains yeux, elle a un revers, — et ce revers est sombre et triste à faire pleurer. Combien de mères en ont fait la cruelle épreuve !

Cependant Mme d'Abrantès se débattait au milieu de ses travaux, de ses peines, de ses plaisirs, de ses amis et de ses créanciers, faisant face à tout et arrivant, malgré son éternel manque d'ordre, à ne pas trop laisser voir sa gêne. Cependant elle apparaissait. « Je n'ai jamais vu, a écrit une habituée de son salon en 1836, une maison où il y eût en même temps plus de gaieté et plus de tristesse. Un soir on riait de bon cœur, et la duchesse était joyeuse entre tous ; quand la conversation languissait, elle avait quelque bonne histoire bien drôle sur des femmes de la cour impériale, et jamais une verve plus intarissable n'avait fait jaillir de ses paroles de plus folles plaisanteries : on en oubliait l'heure du thé, qui se prenait d'ordinaire chez elle à onze heures. Ce soir-là, minuit avait sonné depuis longtemps, lorsqu'on s'assit autour de la table. Et pourquoi ce long retard ? C'est que, le matin même, le besoin d'argent s'était fait sentir d'une façon tellement impérieuse, que l'argenterie tout entière avait été mise en gage, et, au moment de prendre le thé, on s'était aperçu que, des petites cuillers étant de première nécessité, il fallait en aller emprunter à

1. Collection de M. G. Aubert.

une amie. Les scènes de ce genre se renouvelaient souvent, mais les réunions nombreuses continuaient toujours. »[1]

Mirabeau aussi, lui, « l'homme de grande et forte vie » comme a dit son père, s'était trouvé plus d'une fois réduit à mettre son amour-propre dans sa poche, où il ne restait plus un écu, pour aller engager ses dentelles et ses habits habillés. Ce n'était là que l'effet du désordre. Mais il était jeune alors, et l'on pardonne tout à la jeunesse, surtout à la jeunesse vicieuse. Mais, plus tard, la vie a besoin d'être assise sur une base solide, sur des revenus assurés et sur un capital : tout cela est nécessaire pour le calme et la dignité de l'existence.

Cette pauvreté, cette lutte contre la mauvaise fortune ne laissaient cependant tomber Mme d'Abrantès ni dans le découragement ni dans la mesquinerie : elle pouvait se rendre compte de la vérité de cette parole de Marie-Antoinette, écrivant à Mercy-Argenteau : « C'est dans le malheur qu'on sent davantage ce qu'on est. » Toutes deux auraient pu ajouter : « Et ce que sont les autres. » Mais si la reine ne l'a pas dit, c'est qu'elle commençait à entrer dans les hautes et sublimes sphères de la charité chrétienne et du pardon. La duchesse d'Abrantès cependant demeurait grande dame en dépit de tout, gaie, amusante, à la différence de tant de misérables riches, toujours ennuyés, toujours ennuyeux, se lamentant pour la moindre difficulté. et trop souvent d'une ladrerie !... Elle, elle était donnante, très donnante,

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 94.

La générosité lui était aussi naturelle qu'à ceux-là la mesquinerie. Ouverte à toutes les belles impressions de l'âme, c'était pour elle un plaisir que de donner, elle avait le cœur naturellement grand et généreux : la gêne n'eut aucune prise sur lui et elle traitait les gens riches comme les pauvres. « Le premier jour où je fus chez elle, raconte encore Mme Ancelot, comme je louais des porcelaines fort belles qu'elle me faisait remarquer, elle voulut me les donner. Si je l'avais écoutée, j'aurais emporté tout ce que j'admirais : il fallut même, pour la satisfaire et pour faire cesser ses instances, que j'emportasse un petit flacon de cristal, que je conservai longtemps. »[1]

Cette pauvre duchesse avait trop le cœur sur la main : c'est très bien de donner, mais encore faut-il le pouvoir faire. Elle ne le pouvait pas. Mais, ce qu'elle aurait pu, c'était de ne se point laisser voler. Les *gaspillages* de ses domestiques ou plutôt de sa domestique, car elle n'en avait qu'une à présent, étaient éhontés. Adeline, qu'elle décorait du titre de femme de chambre, faisait en petit ce que ses devanciers et devancières avaient autrefois fait en grand. Faute d'ordre et de surveillance, la maison s'en allait à la débandade, comme au temps où elle donnait 1500 francs par mois pour son blanchissage à Salamanque. La comtesse de Bassanville qui a écrit un ouvrage plus important par son cadre que par ce qu'elle a mis dedans, sur quelques femmes de la Restauration[2], et qui a été une des amies de la duchesse

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 120.
2. Comtesse de Bassanville, *les Salons d'autrefois*, 3 vol., 1862-1864.



Cliché J. T.

à cette époque, disait plus tard à un homme de lettres : « La pauvre femme n'a jamais eu d'ordre : le gaspillage régnait toujours à la maison ; imaginez-vous que chez elle on mangeait vingt francs de sucre par semaine. »[1] Aussi eût-il été étonnant, avec le désordre dont on vient de voir un minime échantillon, que l'aisance pût régner dans cet intérieur où les ressources, produit du travail, étaient assez aléatoires. Il eût été étonnant aussi que la gaieté brillât toujours sans éclipse : elle était de commande plus que réelle. Lorsque le dernier visiteur était sorti, elle tombait maintenant tout net, comme un masque qui se détache, et la duchesse se retrouvait face à face avec les difficultés sans cesse renaissantes de cette vie d'expédients, sans boussole et sans gouvernail, qui amusaient la domestique, désespéraient la maîtresse. Elle reprenait cependant la lutte, mais elle avait parfois de terribles accès de désespoir à surmonter. Lisez plutôt : « Je souffre, écrivait-elle un jour à sa fille Mme Aubert, je souffre comme une damnée en enfer, de mes dents, de ma tête, — de partout ! Je n'ai pas pu écrire la lettre : depuis deux heures je ne vois pas devant moi. — Mais le plus affreux, c'est que dans la ligue, car il y en a une, qui s'est faite autour de moi, on ne m'apporte pas une goutte d'eau, — et que ce matin, pour la quatrième fois, il a fallu renvoyer le facteur en ne pouvant pas prendre une lettre de trente et un sous : — que je n'ai pas d'eau chez moi, — que, — que — j'ai la tête perdue !... Je n'ai l'argent de la *Revue*[2] qu'à la fin de la semaine en

1. Gabriel Ferry, *Balzac et ses amies.*
2. La *Revue de Paris.*

livrant la dernière partie — et pour comble Balzac vient la chercher aujourd'hui. — Il est probable qu'il vienne dîner. — Ecoute. Je voudrais faire prendre à Giroux ou à Susse, ou bien à telles autres gens comme eux, les petits objets en ivoire sculpté ; cela est rare ici, et pour le Petit-Dunkerque[1]... J'en voudrais 50 ou 60 francs. — Cela me ferait attendre jusqu'à la fin de la semaine et alors je serai grande fille... J'enverrai chez Lasalle pour qu'il me donne de l'argent sur mon titre à moi ou qu'il me trouve quelqu'un... Mais en attendant je ne sais ce matin où donner de ma pauvre tête malade... Je suis fâchée qu'hier soir nous n'ayons pas pris mon manteau, ma robe de satin noir, et tu m'aurais rendu le service de les porter. Cela aurait produit quelque chose en attendant que l'argent me rentre. — Jamais je ne me suis trouvée, jamais, jamais, dans une aussi affreuse position. — Pas d'eau, — et une malheureuse femme de chambre qui vient exprès vous dire une telle chose ; — une lettre... — Tiens, je ne tiens pas à cette vie là ; il faut que j'en sorte ou que je me jette à l'eau. — C'est trop fort. — Rien ne me console, il n'y a de repos que là... Envoie-moi quelque chose — ce que tu pourras, et viens chercher les petits ivoires. Adeline est à la maison, mais je crains de lui faire porter ces choses-là : elle m'a tant volée ! — Je l'enverrais bien porter le manteau et la robe, — mais en plein jour il n'y a pas moyen. — Que j'aie deux ou trois francs aujourd'hui, et demain je suis tranquille. Ah ! mon enfant ! mon enfant !... »[2]

1. Grand magasin de curiosités.
2. Collection de M. G. Aubert

Ce sont là, en vérité, choses fort douloureuses, mais ce sont ces tortures pour des nécessités si vulgairement prosaïques qu'on n'était pas accoutumé à rattacher au nom de la brillante jeune femme dont on connaissait la grande existence sous l'Empire. Il fallait cependant faire voir ce côté de sa vie, le plus intéressant certainement, parce qu'il nous montre un grand caractère aux prises avec de grandes difficultés ; il fallait faire toucher du doigt ces misères pour en sonder la profondeur et montrer jusqu'à quel point la duchesse, habituée pendant près d'un quart de siècle à toutes les mollesses du luxe, trouva en elle des ressources de courage pour lutter contre la fortune adverse. Cette lutte va donner désormais à sa physionomie altérée par de laids, par d'ignobles petits chagrins, par de prosaïques besoins, un caractère de souffrance, de martyre presque. Et pourtant il se mêlera toujours à cette grandeur et à ces petitesses une frivolité singulière et des oripeaux de théâtre. Mais comment aurait-elle pu remonter à la surface en ce temps où Balzac n'était pas élu à l'Académie française parce qu'il n'avait pas de fortune, où l'on voulait accabler Philarète Chasles sous un pamphlet parce qu'il n'avait pas de fortune, et où un ministre disait à la tribune : « Enrichissez-vous! » Fatales paroles qui ont contribué à affermir le culte éhonté du veau d'or qui fait sombrer tant de caractères! Comme si l'on avait besoin d'encourager les bas sentiments!

Parmi les hommes distingués à plus d'un titre qui venaient chez Mme d'Abrantès, était le marquis de Custine. Fils de cette belle Delphine de Sabran,

qui épousa le fils du général Custine, et qui fut une des amies de Chateaubriand, le marquis Astolphe de Custine avait ce ton de bonne compagnie, ce langage où jamais un mot ne choque, cette parfaite urbanité enfin qui creusait autrefois un si profond fossé entre les hommes de la noblesse et les simples bourgeois. Il avait de plus une belle intelligence et cultivée à merveille. Les quelques ouvrages qu'il avait publiés attestaient un véritable talent d'écrivain. Il était « assez gros, assez fort, convenablement vêtu, sans recherche, a écrit un bon psychologue qui le rencontra chez la comtesse Merlin. Il m'étonnait par son discours voilé, ses traits d'esprit timides, son bon ton admirable, son aptitude à tout faire comprendre, qui décelait le vrai gentilhomme, sa malice enveloppée de soie et de coton, ses douceurs du grand monde qui semblaient à peine viriles, une timidité bizarre et comme un sentiment personnel d'abaissement et de mortification peu d'accord avec les éclairs vifs et les lueurs phosphoriques, les observations hardies, jaillissant de cet épais mélange de modestie douloureuse et de mélancolie, de mysticisme et de sensualité basse... »[1] C'est que, malgré toutes ses supériorités, le marquis était la proie d'un des vices les plus honteusement inavouables, qui pourtant était « reçu » dans l'antiquité, chez les Grecs et chez les Romains[2]. Il s'accommodait très bien de ce vice et son ami le marquis de Foudras également, tout comme Fiévée qui vécut quarante ans

1. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 309.
2. A preuve, Achille et Patroche, Harmodius et Aristogiton.

avec Théodore Leclercq et disait sans honte de sa propre honte : « Quand on a un vice, il faut savoir le porter[1]. » Il faudrait surtout savoir le vaincre. M. de Custine n'avait pas assez d'audace pour se faire gloire du sien, et avait encore moins de caractère pour s'en défaire et le jeter aux ordures. « Au vu et su de toute la société française, il y pataugeait... et subissait, tête basse, le mépris public... »[2] La duchesse d'Abrantès ignorait tout cela quand elle admit chez elle le marquis de Custine, et c'est avec plaisir qu'elle vit revenir cet homme d'apparence si séduisante et d'un esprit si fin, qui, de plus, avait un beau nom et une belle fortune. Il était un peu plus jeune qu'elle, ce qui n'ôtait rien à la satisfaction qu'elle avait à le recevoir. Elle le trouva si attrayant qu'une douce intimité ne tarda pas à s'établir entre eux. « Il fut, dit la comtesse Dash, bientôt question de mariage : la pauvre duchesse accepta, d'abord pour ses enfants, à qui elle pourrait ainsi venir en aide, et, insensiblement, heureuse de se croire aimée, elle retrouva les impressions de sa jeunesse[3], elle renaquit à l'espérance et à la passion.

1. Je ne le préciserai qu'en latin en rappelant simplement ce vers de Virgile :

Formosum pastor Corydon ardebat Alexin

Gustave Flaubert, dans sa *Salammbô*, prête aussi de pareils traits de mœurs à des soldats gaulois, dans les troupes mercenaires carthaginoises.

2. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 340. — Cf. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 101.

3. Mme d'Abrantès a écrit elle-même dans ses *Mémoires* : « ... Il est des sentiments qui peuvent longtemps sommeiller et il existe de fraîches matinées à tout âge. » Elle ne se doutait pas, quand elle écrivait ces mots, qu'elle les justifierait bientôt pleinement.

Tout son être refleurit comme un automne prolongé. Ce fut pour elle une régénération, une résurrection pour ainsi dire. Elle aima de toute son âme : elle le dit, elle le montra. C'était en même temps de la reconnaissance, du dévouement, une tendresse infinie, un enivrement très concevable en retrouvant ce qu'elle croyait perdu sans retour, un sentiment plein de charme, un cœur qui sût apprécier et comprendre le sien. »[1]

Tout à coup le marquis de Custine cessa ses visites. On a prétendu qu'il n'était allé chez la duchesse d'Abrantès que pour se réhabiliter devant le public en affichant pour elle un sentiment digne d'un homme d'honneur, faire tomber ainsi les bruits qu'il savait qui couraient sur lui et montrer qu'il était capable d'aimer une femme, — mais il n'y avait nulle intention de mariage au bout. L'effet sur le public ayant été produit, il avait disparu.

La pauvre duchesse, que ses amis avaient eu tort de ne pas prévenir de ce qu'était, comme homme, le marquis de Custine, fut au désespoir de cet abandon. Ce fut pour elle le coup de la mort, surtout quand on lui eut fait comprendre qu'elle avait été jouée par un misérable. A partir de ce moment elle ne fit plus que souffrir et sa vie ne fut qu'une lente agonie. La gêne s'accentuait par surcroît. La pauvre femme ne faisait plus, d'ailleurs, mystère de cette gêne, qui finit par être le tourment de ses amis après avoir été le sien. Elle essaya de leur emprunter de l'argent. Elle les

1. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, t. IV, p. 225-229. — Cf. H. de Villemessant, *Mémoires d'un journaliste*, t. I, p. 101-103.

vit alors déserter sa maison avec ensemble. Ses demandes avaient fait l'effet d'une machine pneumatique. Le monde n'aime pas les malheureux[1] : il se réunit pour s'amuser et non pour faire le bien : si par hasard il le fait, c'est qu'on le lui présente sous les plis d'un plaisir, et, ce plaisir, il le paye, comme sa place au théâtre. Le bien, on est obligé de le sucrer ou dorer, comme une pilule, pour le lui faire faire. La vue du malheur l'éloigne et, de tous les malheurs, la pauvreté est celui qui répugne le plus aux gens, — même chez les autres. On va avec une empressée curiosité faire visite à celui qui a perdu un être cher : la vue de ses larmes ne déplaît pas ; on aime à examiner comment il supporte une douleur qui peut frapper chacun de nous ; on s'amuse même à pleurer avec lui : cela fait du bien de temps en temps, et quand ce n'est que pour les peines d'un autre... Et puis, les chagrins du cœur ont un côté dramatique qui en fait un spectacle toujours intéressant, comme au

1. Voici une lettre de Mme d'Abrantès au prince de Canino où se retrouve exactement ce que je dis là : « Bien des choses, dans mon existence, ont suivi le cours des événements de ce monde. J'ai été malheureuse et j'en ai été accusée aux yeux de ce même monde qui n'aime que les gens heureux... Il y a une affreuse injustice dans la façon dont ce monde distribue les jugements... J'ai dû entendre la haine de femmes jalouses de quelques diamants plus beaux que les leurs, me déchirer par les plus odieux mensonges, — j'ai dû entendre cette envie me reprocher jusqu'à ma gaieté. Hélas ! Je l'ai bien expiée depuis ces époques de malheurs. — Combien de larmes pour un sourire ! * Combien de nuits sans sommeil auprès du lit de nos pauvres enfants pour une veillée de fête !... » (Collection de M. G. Aubert.)

* C'est un peu la pensée du poète François Coppée :

Que de larmes pour un baiser,
Que d'épines pour une rose !

(*Poésies*, 1874-1878. — Décembre.)

théâtre. Il n'y a là qu'une égoïste et barbare curiosité : c'est pourtant ce qu'on nomme sympathie. Que M. de Rothschild perde demain son fils, sa fille... Il ne manquera pas de gens à lui aller porter leurs sympathies. Mais qu'il ne s'avise pas de perdre sa fortune et de devenir pauvre comme le devint Job : je serais bien étonné qu'il se présentât un seul consolateur.

La pauvre duchesse voyait donc avec désespoir le nombre de ses amis — et ce n'étaient pas ceux de la cour impériale ! — diminuer avec ses ressources. Ses réunions, de jour en jour moins nombreuses et où se voyaient maintenant certaines figures étranges qu'elle n'aurait jamais dû admettre chez elle, n'avaient plus le même entrain ; une atmosphère de gêne, lourde comme une épaisse brume d'automne, pesait sur le salon à demi-désert.

Il fallut bientôt quitter l'appartement de la rue Rochechouart, dire adieu à ses arbres chéris, à sa pelouse, à ses fleurs ! Elle se réfugia dans un petit appartement de la rue de Navarin. Là, elle dut travailler, travailler, travailler... Mais elle avait beau se tuer au travail, elle ne parvenait pas à acquérir un peu d'aisance : « Pauvreté n'est pas vice » dit stupidement le proverbe. Mme d'Abrantès n'était pas de l'avis du proverbe et elle eût volontiers répondu comme Rivarol : « C'est bien pis! » Elle eût aussi donné raison à Asinius Pollio, ce Rivarol de l'ancienne Rome, dont parle Tacite, qui avait la même opinion dix-huit siècles avant lui et disait que « la pauvreté est le pire des maux. »[1] Et Sénèque avait beau insinuer le con-

« *Paupertatem præcipuum malorum credebat.* »

traire dans ses livres, Sénèque le millionnaire infligeait à Sénèque le philosophe le plus éclatant des démentis.

Toujours travaillant, toujours peinant à noircir du papier, la duchesse venait de terminer son *Histoire des salons de Paris*[1] assez intéressante en ce qui concerne les princes et princesses de la famille impériale, le salon de Talleyrand, celui de Cambacérès, celui de la duchesse de Luynes, et le sien propre. C'est le complément de ses *Mémoires*, et elle y a vidé le fond de son verre. Il n'y a cependant pas que des rinçures : on y trouve des choses qu'elle n'avait pas osé mettre dans ses *Mémoires;* mais, en 1838, elle n'a plus de ces scrupules. « L'amour propre est mort » comme elle l'écrivait à son éditeur Ladvocat. Mais cet ouvrage est fait trop hâtivement ; il sent l'huile, il sent la fatigue, presque l'affaissement. On pourrait même dire qu'il sent la misère. Et savez-vous comment la pauvre femme est payée par son éditeur? En billets , qu'elle ne peut, la plupart du temps, faire escompter[2] et qui lui enlèvent toujours 8 ou 10 % de ce qu'elle reçoit.

Elle traita avec Ladvocat pour l'impression de son nouvel ouvrage par la lettre suivante : « J'acquiesce avec plaisir à ce que M. Ladvocat me pro-

1. Cet ouvrage a été réimprimé dernièrement chez Garnier frères, rue des Saints-Pères, 6, à Paris, 4 vol. in-16.

2. « Comme je ne puis faire escompter nulle part vos billets, mon cher monsieur Ladvocat, que l'on me répond partout que vous avez plus de cent cinquante protêts sur le corps, et que je ne puis résister à ce qui m'arrive, ayant un besoin immédiat d'argent, je vous demande si vous voulez faire escompter, etc., etc. (Collection Joseph Turquan. — Je possède une liasse de lettres analogues, toutes pour demander de l'argent.)

pose, qui est de recevoir soixante francs par feuille de seize pages et puis cinq cents francs au dernier bon à tirer des épreuves pour chaque volume de mon *Histoire des salons*... [1] » Comme toujours, elle est très pressée d'argent car, dans la même journée, elle fait porter ce billet à son éditeur : «... Vous avez déjà 86 feuillets de la copie et je vous ai prévenu que j'en aurais encore autant demain matin, mais qu'il me fallait aujourd'hui et avant ce soir l'argent de la copie de ce matin... J'ai chez moi DES GENS QUI ATTENDENT. » [2] Elle y avait aussi des lettres, pleines de compliments sur son nouvel ouvrage [3] et qui auraient pu la consoler de ses embarras financiers si elle n'avait été depuis longtemps blasée sur les compliments, et aussi, hélas ! sur les créanciers. Elle aurait pu dire ce que Balzac, un peu son élève sur ce point, écrivit plus tard à Mme Hanska [4] : « Il est dit que je connaîtrai toutes les horreurs de la dette !... Vous n'avez pas idée de la vie de lièvre poursuivi que j'ai menée... » Que ne pouvait-elle, comme lui aussi, dire : « Je jouis de mes dernières misères ! » Mais elle ne pouvait pas se déprendre de ses habitudes de gaspillage et de désordre. Il est vrai qu'elle ne cherchait pas sérieusement à s'en guérir : cette maladie, ne l'a que qui le veut bien.

Mme Ancelot, qui alla lui faire visite en ces jours de détresse, devina ses souffrances. Elle les avait apprises d'ailleurs fortuitement par une lettre de créancier menaçante oubliée dans un fiacre où

1. 23 janvier 1838. — Collection Joseph Turquan.
2. Collection Joseph Turquan.
3. Voir, à l'*Appendice*, une jolie lettre de Jules Janin.
4. 13 juillet 1846.

elle était montée immédiatement après que Mme d'Abrantès en était descendue. « La duchesse, a-t-elle écrit, souffrait de tout cela ; on le sentait même sous sa gaieté et malgré son courage : sa santé en était altérée. La dernière fois que je la vis chez elle, elle était souffrante et couchée ; pourtant elle travaillait encore sur son lit, où des papiers étaient épars. Elle s'était interrompue pour me recevoir ; son visage était fatigué. Je voulus écarter le pupitre et l'écritoire pour qu'elle prît quelque repos.

— Non, me dit-elle, causons un moment, cela me fera du bien, puis je me remettrai à mon travail ; le libraire doit le payer en le recevant, et j'ai besoin d'argent.

« J'en eus le cœur serré, bien qu'elle se mît à rire et à parler gaiement de projets joyeux, de fêtes et de comédies... »[1]

La bourgeoise incarnée qu'était Mme Ancelot ne pouvait concevoir qu'une femme en vînt à être obligée de gagner sa vie. Elle avait un mari, elle avait une bonne aisance. Et c'est en blâmant la duchesse de tout son cœur sur ses désordres qu'elle alla oublier la peine qu'elle avait faite à son cœur sensible, auprès du jeune et beau Saint-Simonien qui la dédommageait par ses longues œillades bleues du solennel ennui que dégageait son correct et insipide académicien de mari.

Cependant la situation financière de la duchesse se tendait de jour en jour. Mme Ancelot la rencontra, quelque temps après cette visite, à l'Opéra. Elle était joyeuse et parée, et causait fort gaie-

1. Mme Ancelot, *Foyers éteints*, p. 119.

ment. Et pourtant sa position était désespérée. « Mon cher éditeur, écrit-elle le 15 (sans indication de mois) 1838 : — voici deux bons à tirer. Ce soir vous aurez quatre volumes. Donnez un peu d'argent à Placide[1]. Nous n'en avons pas à la maison et j'attends après *absolument*. Donnez le plus que vous pourrez, entendez-vous ? Je vous en prie. Je vous ai bien ennuyé hier, mais il le fallait. Mais ne lui donnez que ce qu'il faut et m'en faut pour exister moi. »[2]

Cette lettre n'est-elle pas navrante ? Et celle-ci : avez-vous jamais entendu un cri de désespoir pareil ? L'écriture en est émue, nerveuse, tourmentée comme la pauvre femme qui l'écrivait. Elle était au lit, bien certainement, et malade, lorsqu'elle poussa cet appel du naufragé en détresse, ce râle : « Voici tous les placards. Vous aurez ce matin à cinq heures le *Salon de Mme de Luynes* — J'aurais bien besoin d'argent pour six heures. Comment puis-je l'avoir ? Dites-moi cela. En envoyant chez vous à six heures, y serez-vous ? Je voudrais le savoir. Mais n'importe *où*, et *quand*, donnez l'argent, je vous en prie en grâce. »[3]

La malheureuse est de plus en plus à la côte : son éditeur ne fait rien pour elle. Elle ne prie plus, maintenant, elle s'indigne et au milieu de la détresse qu'elle étale, s'élèvent des cris de douleur et de révolte. Elle mande le 13 avril à Ladvocat : « Tout a des bornes, monsieur, vous me jouez, la chose est maintenant visible... Je manque du né-

1. La domestique.
2. Collection Joseph Turquan.
3. 17 mars 1838. — Collection Joseph Turquan.

cessaire chez moi, je n'ai pas honte de le dire... Autorisez-moi de traiter avec un autre, ou venez à mon aide. Mon intérieur me rend folle. Les misérables m'insultent, moi ! — moi, que l'insulte peut tuer par la nouveauté de l'impression !

« Je vous répète que *je manque du nécessaire*. Je ne demande pas l'aumône. Je demande l'exécution d'un traité... Voilà une position infernale. Chaque jour exposée à des insultes, empêchée de travailler parce que ma tête n'est pas à moi, tout cela, monsieur, est votre ouvrage. Ces insultes, c'est vous qui les faites, car sans vous elles ne seraient pas.

« Si vous voyiez la situation dans laquelle vous m'avez placée, vous en rougiriez pour vous-même.

« Et vous poussez la dérision quand je vous écris tout cela jusqu'à dire que je ne vous demande pas d'argent !... »[1]

Et, contraste saisissant, ces lignes de détresse et de désespoir sont signées en toutes lettres du nom de celle qui avait, sous l'Empire, le train de maison le plus fastueux de Paris, de celle dont l'écrin valait quinze cent mille francs, la duchesse d'Abrantès ! L'ensemble de cette correspondance et cette suite de confidences lamentables, dont je ne donne que de rapides échantillons, ne grandissent pas la duchesse d'Abrantès. Le spectacle est affligeant et fait mal. Mais il renferme des leçons sévères et l'on me pardonnera de l'avoir exposé en raison du profit qu'on en peut tirer. Si l'on veut pénétrer dans les causes profondes de la ruine navrante de celle qui avait eu la plus brillante

1. Collection Joseph Turquan.

existence de Paris, on verra que la principale, celle d'où découlent toutes les autres, est dans l'incapacité qu'avait la duchesse de se discipliner elle-même, par conséquent dans une faiblesse du caractère. Et c'est ainsi que de capitulations en capitulations, où sombra sa dignité, elle en était venue à n'avoir plus même la pudeur de sa misère, de cette misère dont elle était prisonnière parce qu'elle n'avait pas su réagir contre ses causes. Il y a là un sentiment de délicatesse et de haute convenance qu'on regrette de trouver si oblitéré en elle : effet du malheur assurément, qui, à la longue, détrempe les âmes. Tout cela, parce que le don de direction pratique, pour ses affaires comme pour ses enfants, lui manque totalement. Junot ne l'avait pas davantage. Je sais des natures d'élite, des intelligences de premier ordre qui en sont tout aussi dépourvues. Et c'est avec regret que, arrivée à la côte, on ne voit pas la duchesse se renfermer dans cette sereine philosophie supérieure qui, en éloignant du monde, relève et console.

Les derniers visiteurs abandonnèrent bientôt celle que l'infortune seule n'abandonnait pas. Le spectacle de la gêne est une gêne pour l'égoïste, je veux dire pour l'homme ; un heureux ne veut pas avoir devant lui des malheureux : il pourrait les soulager, il aime mieux détourner les yeux : le spectacle est trop pénible pour sa sensibilité. Mais, comme l'a dit Massillon : « Vous y viendrez aussi, ô riche impitoyable ! à ces jours de douleur et d'angoisses... » Et c'est la consolation du malheureux qu'on délaisse ! Abandonnée donc, vieillie, à bout de forces et de tout, ne pouvant

plus dormir qu'à force d'opium[1] la pauvre lutteuse, repassant dans son esprit cet incroyable effort qui durait depuis quinze ans, cet effort qu'on ne recommence pas, était anéantie devant le néant du résultat. Désarçonnée enfin par le malheur sa plume tomba de ses mains, sa tête tomba sur l'oreiller... Elle pleura. Elle était vaincue. Ah ! on pouvait bien faire d'elle ce qu'on voudrait, maintenant, c'était fini, et elle pouvait dire, elle aussi, après avoir goûté à toutes les grandeurs et à toutes les misères de cette vie : *rien ne m'est plus, plus ne m'est rien !*

La fièvre du travail avait fait place à la fièvre de l'épuisement. Pour comble, tant de chagrins accumulés depuis si longtemps eurent leur contre-coup sur le foie : une jaunisse se déclara. Les créanciers ne furent pas longs à l'apprendre. Mêlés aux huissiers, ils s'abattent comme un vol de sinistres corbeaux sur ce cadavre qui respire encore et est assez vivant pour les entendre saisir et adjuger chez elle les épaves de son chétif ménage. Ce sont les dernières gouttes de son sang qu'on vend ainsi : la pauvre femme, dans son lit, seule chose qu'on lui laisse, en a froid jusque dans la moelle de ses os. Et le soir, elle, qui avait toujours été si entourée depuis son enfance, elle est seule, dans son appartement vide, seule pour mourir !... Sa bonne vint : elle la fit transporter à une maison de santé de la rue de Chaillot. La pauvre femme allait donc pouvoir finir en paix. Vaine illusion ! pour mourir en paix c'est comme pour vivre en paix : il faut de l'argent. On demanda

1. A sa mort, elle devait à son pharmacien plus de deux cents francs pour l'opium seulement.

de payer d'avance, et comme cela n'était pas possible, la porte se referma et la duchesse fut rejetée dans la rue. Une maison plus hospitalière s'ouvrit enfin devant elle, rue des Batailles. Ce nom n'était-il pas comme prédestiné ? La veuve de ce batailleur de Junot, ne faisait-elle autre chose depuis quinze ans que livrer elle-même des batailles, et aussi, hélas ! que creuser sa tombe ?

La duchesse d'Abrantès, la veuve du général de division qui avait été gouverneur de Paris, qui avait été colonel général des hussards, qui avait été grand officier de l'Empire et grand aigle de la Légion d'honneur, qui avait commandé en chef une armée, qui avait conquis le Portugal et l'avait gouverné avec des pouvoirs plus étendus que ceux d'un roi, la duchesse d'Abrantès dont le nom demeurera éternellement attaché à l'histoire de Napoléon, la duchesse d'Abrantès qui fut recherchée des plus grands génies du XIXe siècle, Napoléon, Chateaubriand, Balzac, Victor Hugo, et aussi de Metternich, le principal artisan de la chute de Napoléon après Napoléon lui-même, la duchesse fut reçue dans une petite chambre qui, comme elle, pleurait la misère et l'abandon. Avertis, ses enfants vinrent la voir ; elle reçut des fleurs. Elle sourit aux uns et aux autres et sourit aussi à la mort qui brisait enfin des chaînes qu'elle s'était faites si lourdement cruelles. Une décomposition du sang la délivra de la vie le 7 juin 1838.

Quelles erreurs ne seraient pas rachetées par toutes les qualités que la duchesse cachait sous une trop grande frivolité mondaine, par le bien qu'elle fit, par les travaux et les souffrances surtout qui succédèrent à la vie de plaisir de ses pre-



Cliché J. T.

JOURNÉE DE JUILLET 1830.

LECTURE A L'HOTEL DE VILLE DE LA DÉCLARATION DES DÉPUTÉS ET DE LA PROCLAMATION DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL DU ROYAUME.

Gravure de GIRARDET, *d'après* GÉRARD. (*Musée de Versailles*.)

mières années de jeune femme ? Mais les souffrances des derniers temps suffiraient à racheter mille fois plus de fautes que n'en put commettre aux années légères et d'abandon, cette femme qui avait les impressions et les passions vives, l'esprit prompt et hardi, ami de toutes les élégances, qui avait de plus besoin d'épanchement et de douce affection, et que son mari n'estimait pas à sa valeur puisqu'il la délaissait avec une sorte d'affectation outrageante. La duchesse d'Abrantès vivra dans l'admiration des âges, un peu aussi dans leur pitié, et l'on regrettera qu'il fallut l'appoint du malheur pour faire jaillir de son âme tout ce qu'elle renfermait d'énergie. Quand les jours néfastes arrivèrent, elle eut l'honneur très rare de lutter, de lutter vaillamment et de tomber, pour ainsi dire, les armes à la main, sur le champ de bataille, comme un soldat. Elle souffrit, hélas !... Elle ne souffrait plus, mais il lui restera éternellement le mérite d'avoir souffert : aux yeux de Dieu, c'est le plus grand.

Que dire encore ? Des témoignages d'intérêt et d'affection vinrent, nombreux, s'abattre sur son cercueil, cercueil dû à la munificence de la reine Marie-Amélie. Mme Récamier alla s'agenouiller auprès du lit de l'illustre morte[1] et tel, qui ne lui aurait pas prêté un louis de son vivant, se fit gloire d'accrocher une somptueuse couronne à son corbillard. Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le monde des lettres, des arts et de la politique, Chateaubriand[2], Victor Hugo, Alexandre

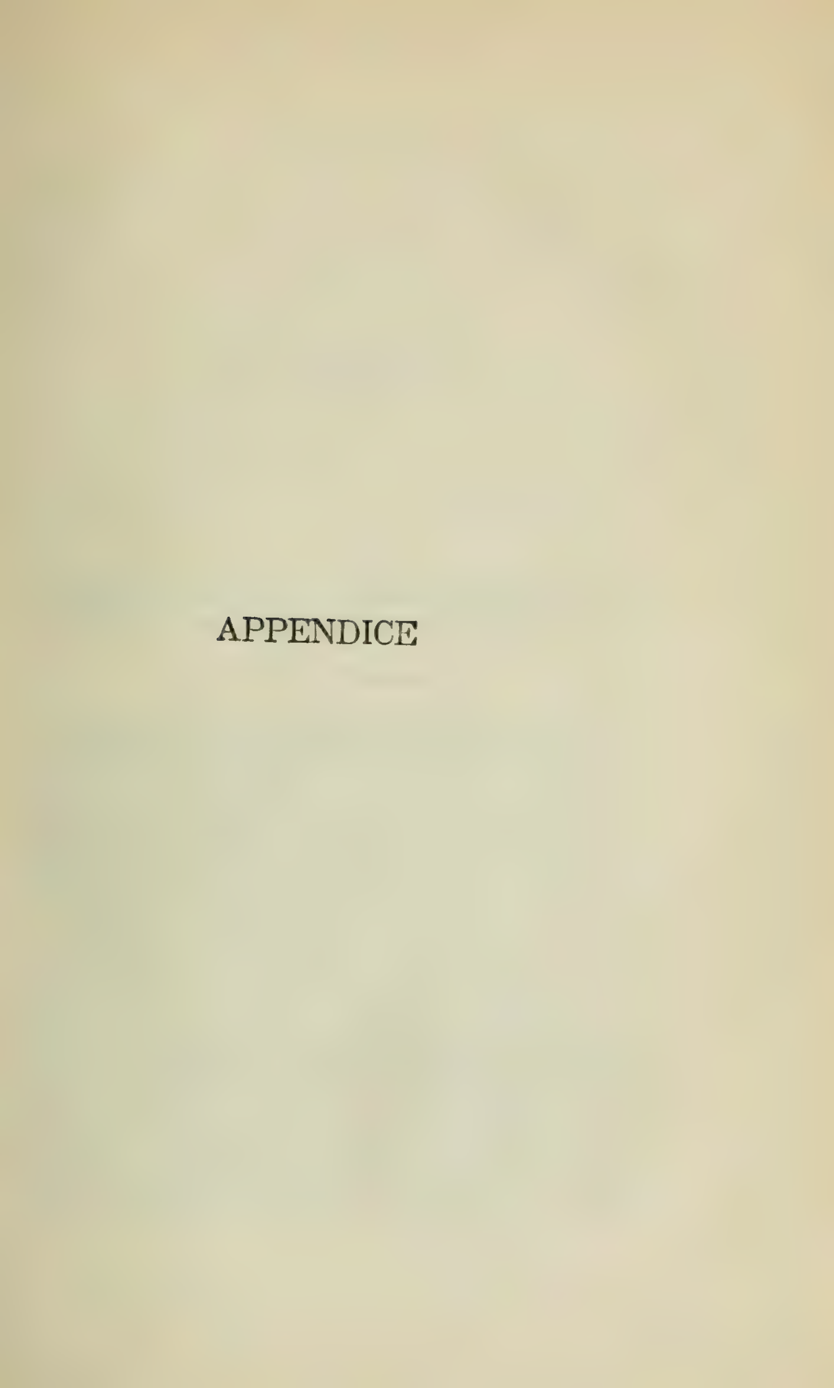
1. Elle lui devait bien une prière : Mme d'Abrantès avait intercédé pour elle, auprès de Napoléon. Et puis elle a toujours dit et écrit tant de bien d'elle ! Et Junot lui fut si dévoué!

2. « Madame la duchesse d'Abrantès, dont j'ai salué le cer-

Dumas, Ballanche, etc., suivit le convoi de celle qui s'était tuée pour vivre et était morte de la vie de misère qu'elle menait depuis trop longtemps. Tous les survivants des compagnons de gloire de Junot tinrent à honneur de venir, à la modeste église de Saint-Pierre de Chaillot, déposer une prière et une larme sur le cercueil de sa veuve, et tous l'accompagnèrent à pied jusqu'au cimetière.

Balzac n'était pas à Paris au moment de la mort de son amie. Le grand « voyant » donna des regrets à celle à qui, moins de trois ans auparavant, par une sorte de pressentiment fatidique où il entrait assurément un peu de ressouvenir du passé, il avait dédié son petit roman de *La femme abandonnée*, écrit en 1832 et publié en 1835. Mais comme toutes ses pensées appartenaient maintenant à Mme Hanska, qui ne se laissa épouser par lui que douze ans plus tard, il lui écrivit ces mots, où le psychologue et le romancier percent plus que l'homme de cœur : « Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès. Quelque jour je vous expliquerai cette femme-là ; ce sera une bonne soirée de château à Vierschownia... » Allez donc aimer les gens pour que plus tard ils s'amusent à amuser de vous ceux qui vous ont succédé dans leurs affections !

cueil dans l'église de Chaillot... » (CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*. Édition Ed. Biré, t. IV, p. 472, Garnier frères, 6, rue des Saints-Pères, Paris.)



APPENDICE

APPENDICE

Traduction inédite, par la duchesse d'Abrantès, d'une pièce de vers du poète portugais Corte Real.

LE CHARME DU REGARD.

Vous m'ordonnez de chanter le charme du regard. J'obéis, mais en tremblant. Comment ma voix pourra-t-elle moduler des sons assez suaves, assez enchanteurs pour rendre cette ivresse où le reste de nos sens est plongé lorsque celui de la vue est sous la magie du regard de l'objet aimé ? Car en parlant du charme du regard, j'entends celui que donne l'œil animé par l'amour. De lui seul part cet éclair rapide et brûlant qui vient remuer le fond de notre âme et suspend presque la vie.

Oui, je chanterai le charme du regard ! Je le puis en reportant ma pensée sur cet instant où, rapide comme l'éclair, un seul regard me fit comprendre l'infini de l'amour. Je voulus me débattre, résister à cette force attractive au-dessus de toute force. Je cédai. Seulement je détournai la vue de ce regard prolongé qui venait doucement s'appuyer sur moi. Autour de cet œil, tout était sombre ; lui seul était mon jour, ma lumière, ma vie ! Cet état est bien doux, mais il tue.

Oui, je chanterai le charme du regard, ce charme

dont le seul souvenir fait battre mon cœur. O doux regard d'amour, qui peut balancer ta puissance ? Quelle parole éloquente peut l'être plus que ton voluptueux silence ? par toi, tout un cœur est dévasté ; par toi tout un cœur est compris et jusqu'à cette paupière humide et tremblante qui se baisse pour cacher le trouble qui se peint dans un œil trop fidèle, tout est parole et parole d'amour.

Mais dans cet œil où vous avez en un seul instant puisé toute une vie, gardez-vous de retrouver l'indifférence dans ce regard vague, incertain... C'est la nuit après le plus beau jour, c'est la mort après la vie. Une fois je fixai le plus doux, mais le plus dangereux regard. La volupté abaissait, élevait sa paupière... Insensé ! Je crus qu'il me parlait d'amour ! En le voyant s'appuyer sur le mien, je crus être aimé, je le crus. Quel réveil !... Et je chanterais le charme du regard ? Non, mille fois non ! Pour lui, ma voix n'a plus d'accents, ma lyre n'a plus de sons. (Collection Joseph Turquan.)

Vers écrits sur l'album de Mme Constance Aubert, née d'Abrantès, par Gavarni.

LES RÊVES.

Quel autre monde rêvez-vous ?
Et que voulait votre âme errante ?
Loin d'un présent qui désenchante,
Où sont vos pensers les plus doux ?

Quels chants vous sont mélodieux ?
Qu'attend la foi qui vous est chère ?
Et de quel autel solitaire
Voyez-vous le ciel de vos dieux ?

Si, de beaux jours trop inconstants
Vous avez vu venir l'automne,
Pour les roses d'une couronne
Regrettez-vous quelques printemps ?

Où votre âme dans le lointain,
Voit-elle un ange sur la route ?
La magique voix qu'elle écoute
Lui dit-elle : « hier » ou « demain » ?

Votre orgueil était-il jaloux
Du faste des rois de la terre ?
Et sur un trône imaginaire
En secret vous endormez-vous ?

Livrez-vous de vastes Etats
A des conquêtes idéales ?
Rêvez-vous l'éclat des cymbales,
La palme ou la mort des combats ?

Flattant de plus humbles désirs,
Peut-être une muse pensive
De quelque image fugitive
Rajeunit-elle vos loisirs...

Mais, au charme du souvenir,
Tout ce qu'on a se décolore :
Le passé, que son prisme dore,
Brille aux dépens de l'avenir.

Laissez le poëte chanter
Des plaisirs où son luth convie :
Il prodigue à rêver la vie
Le temps qu'il a de la goûter.

Dans les plis d'un manteau royal
L'ennui s'enveloppe et se cache,
Et, dans les combats, le sang tache
Les panneaux du char triomphal.

Un moment peut éterniser
Les regrets que laisse une idole
Dont la scintillante auréole
S'évapore au premier baiser.

Mais l'amour, ce léger sommeil,
Ce rêve d'un jour vaut la vie...

Et qu'importe à l'âme ravie
Ce qu'en peut coûter le réveil ?

GAVARNI.

Avril 1830 [1].

Vers de Gavarni écrits sur la première page de l'album de Mme Constance Aubert, née d'Abrantès.

LA PIE DE LA PRISON.

Du grain qu'ils ont semé, laissez la fleur éclore.
Allez ! Margot ; la loi leur a permis des fleurs.
Eh ! quoi, méchant oiseau, vous revenez encore
De ce triste jardin becqueter les primeurs !

N'en privez pas au moins leurs jours que rien n'abrège;
Les ans laissent ici de bien longues saisons,
Margot, et de l'hiver ils n'ont eu que la neige :
N'allez pas du printemps leur ôter les bourgeons ;

Et qu'au moins du soleil un bouquet les console.
Demain, le savez-vous ! ils attendraient en vain
Ce printemps qu'aujourd'hui votre audace leur vole.
Margot, les prisonniers vous donnent de leur pain !

Comme cet oiseau noir il est une pensée
Qu'ici le malheureux apporte avec ses jours,
Qu'il nourrit en son âme et qui, toujours chassée,
Dès qu'il voudrait sourire, hélas ! revient toujours.

C'est le deuil qui le suit, c'est la voix qui le raille,
C'est le regret qui veut de son moindre bonheur ;
Tourment qui de son lit a remué la paille
Et dont le bec aigu lui cherche au fond du cœur.

C'est la faim d'être libre. Un oiseau mord la cage ;
Vous voulez à la vôtre attacher un roseau,
Souvenir des jardins dont vous aimiez l'ombrage,
Amis, et vous coupez les ailes d'un oiseau !

GAVARNI.

Avril 1835 [2].

1. Collection G. Aubert.
2. Même collection.

Jules Janin à la duchesse d'Abrantès[1].

Madame,

Vous êtes en vérité un bien aimable esprit et même vos blessures valent mieux que bien des hommages. Il est vrai que j'ai été bien étonné de me voir placé par vous, même dans l'antichambre des *Salons de Paris*, moi qui de ma vie n'ai jamais mis les pieds dans un salon. Mais après le premier moment de chagrin, je suis bien vite revenu avec le même dévouement à la plume qui a écrit mieux que personne et mieux qu'on ne l'écrira jamais, les premières années de la vie de Napoléon. A Dieu ne plaise que jamais je sois un sujet d'inquiétude pour une femme qui pense, qui écrit et qui se passionne comme vous ! Vous êtes de ces nobles cœurs qui ont toujours en eux-mêmes toutes sortes de ressources, et je serais bien mal avisé de ne pas garder ma place obscure parmi vos amis inconnus. Ainsi donc jugez si j'accepte avec reconnaissance cette petite main blanche que vous me tendez avec tant de bonne grâce et de bon goût.

Agréez, Madame, l'assurance de mon admiration bien sincère et de mon respectueux dévouement,

J. Janin.

7 septembre 1837[2].

1. Cette lettre est une courtoise réponse à une note qui ne l'était pas trop. Mme d'Abrantès, en effet, dans son *Salon de Mme Necker* (*Histoire des Salons de Paris*, t. I, p. 96-98, Édition Garnier frères, Paris, 1895), critique une étude de Jules Janin, publiée dans le *Dictionnaire de la Conversation*, sur Mme de Genlis : cette étude contient quelques inexactitudes, mais Mme d'Abrantès les relève avec une ardeur blessante pour l'auteur et trop admirative pour cet insipide bas-bleu qu'était Mme de Genlis, — dont elle n'aimait pas d'ailleurs le caractère.

2. Collection G. Aubert.

Article de Gavarni à propos du dernier volume de la seconde édition des « Mémoires de la duchesse d'Abrantès », publié après sa mort.

Nous voici arrivés à la dernière page de ces mémoires d'une grande dame écrits par une femme artiste : livre dans lequel se confondent deux célébrités, dont chacune aurait suffi à bien des ambitions. Et quelque frappé qu'on soit d'une organisation si riche, on l'est plus encore du sentiment de dignité personnelle qui la soutint et la développa. Mme d'Abrantès a été un exemple bien rare de cette véritable grandeur que les événements ne sauraient atteindre. Un orage emporte un empire autour d'elle, puis les années viennent ; elle a perdu presque un trône ; et cependant elle est restée le front élevé au-dessus de la foule. Voilà ce que trouveront d'abord dans les livres qu'elle a faits ceux qui cherchent la vie sous ses beaux aspects.

Lisez ! Pétillante d'esprit, jolie femme, avec ce grand nom, cette couronne ducale, tout cet or, toute cette gloire, de combien d'hommages, et de quels hommages a dû être entourée la jeune duchesse d'Abrantès ! Et il lui a fallu se résigner à perdre tout cela, et, tout cela perdu, trouver dans la supériorité de son intelligence une consolation pour tant de regrets ! et se faire à cinquante ans une nouvelle vie ! une autre gloire !

A-t-on bien songé à ce qu'il y avait de vraie noblesse dans ce courage ? Nous ne saurions contester celle-là, nous autres artistes, nés du peuple, si fiers de notre aristocratie parce qu'elle vient de nous, mais qui voyons tant de noblesse dans le travail. Mme d'Abrantès travaillait comme pas un de nous ne le pourrait faire. Elle n'écrivait pas seulement quatre fois autant qu'un homme de lettres, elle dessinait encore, elle jouait la comédie, elle composait de la musique ; ou bien elle bêchait les fleurs de son jardin, ou classait son herbier, ou même brodait quelques tapisseries. Faut-il joindre à ces travaux les soins du monde, les visites dont elle était assiégée tout le jour, les longues causeries du

soir, une correspondance affairée, pour admirer cette existence si prodigieusement active ?

Voilà de quelles louables choses fut remplie la seconde moitié de cette vie douée de renommées si diverses. Les jours de la duchesse avaient été brillants, sans doute ; mais ceux-ci n'étaient-ils pas aussi glorieux pour l'auteur de *l'Amirante de Castille ?* Ne devait-elle pas voir avec un bien légitime orgueil se presser autour d'elle ce jeune essaim d'artistes dont elle était devenue la reine ? Ces poëtes diront que c'était une abeille d'or arrachée au manteau de l'Empire et tombée au milieu de nous.

Aussi les hommes qui se réunissaient d'habitude chez la duchesse d'Abrantès étaient-ils de deux âges et de deux sortes : des hommes à cheveux blancs portant des noms faits avec des batailles gagnées, et des hommes nés avec le siècle et se faisant des noms avec des livres, des opéras ou des peintures. On la voyait sourire à ces deux aristocraties qui la revendiquaient à titre égal, et dont elle était également honorée. Je me rappelle aujourd'hui un mot charmant qu'elle dit un soir à propos de ces doubles affections : le vieux M. Suchet, le frère du duc d'Albuféra, était venu souffrant ce soir-là se mettre dans le coin d'un petit salon où elle accourut inquiète de lui, s'écriant : « C'est que j'aime bien mes vieux amis, moi ! » Puis, elle se retourna vers quelques uns de nous autres, et nous tendant la main, comme pour nous empêcher d'être jaloux, elle ajouta : « Et mes jeunes aussi, au moins ! » Nous l'aimions tous ; jeunes et vieux, nous nous sommes acheminés vers Chaillot pour lui faire une triste et dernière visite, un dernier cortège, et nous l'avons ramenée jusqu'au cimetière de Montmartre ; là, quand on nous a eu jeté un peu de terre sur ce cercueil qui nous a pris à jamais cette bonne amie, pour toute oraison funèbre nous avons pleuré. (1)

GAVARNI.

1. Communiqué par M. G. Aubert.

Victor Hugo à Mme Constance Aubert.

J'ai remis ce soir, Madame, un petit livre pour vous à votre si paresseuse et si charmante sœur Mme d'Abrantès. Je le dépose en hommage à vos pieds. Je voudrais pouvoir mieux vous remercier. Votre douce lettre m'a comblé. Mon nom sous votre plume, c'est pour moi plus que de la gloire, c'est du bonheur. Vous savez combien j'aimais votre illustre mère. Maintenant que nous l'avons perdue, vous qui venez d'elle, vous m'êtes chère et précieuse. Sans avoir l'honneur de vous rencontrer aussi souvent que je le voudrais, je sais combien vous êtes une femme admirable, digne à la fois du général Junot et de la duchesse d'Abrantès, forte par l'âme et grande par l'esprit.

Agréez mon profond et respectueux dévouement,

VICTOR HUGO.

12 janvier 1841.

Victor Hugo à Mme Constance Aubert.

Votre pensée écrite, Madame, et votre prose imprimée sont toutes deux charmantes, pas plus charmantes que vous pourtant, mais autant. Ce sont les vives et naturelles émanations de votre beau regard et de votre noble esprit. Que vous êtes aimable de me mettre à la mode ! Vous parlez de ce monument ; c'est là le véritable, surtout quand c'est votre main qui tient le crayon.

Nous vous avons bien regrettée vendredi ; votre si gracieuse sœur a dû vous le dire. Cela ne m'empêchera pas de vous le redire cependant. Vous m'avez comblé et je vous persécuterai. Je vous persécuterai, si vous le permettez, Madame, de mon dévouement, de mon empressement et de mon respect.

VICTOR HUGO.

15 juin 1841.

(Ces deux lettres appartiennent à M. G. Aubert.)

« Le conseil municipal de la Ville de Paris a refusé de donner six pieds de terre dans le cimetière du Père Lachaise pour le tombeau de la veuve de Junot, ancien gouverneur de Paris.

« Le ministre de l'intérieur a également refusé un morceau de marbre pour ce monument. » *(Journaux de février 1840).* Note de Victor Hugo.

Dans *Les Rayons et les Ombres*, Victor Hugo a inséré la pièce suivante à ce sujet (1) :

A LAURE, DUCHESSE D'A.

Puisqu'ils n'ont pas compris, dans leur étroite sphère,
Qu'après tant de splendeur, de puissance et d'orgueil,
Il était grand et beau que la France dût faire
L'aumône d'une fosse à son noble cercueil ;

Puisqu'ils n'ont pas compris que celle qui, sans crainte,
Toujours loua la gloire et flétrit les bourreaux,
A le droit de dormir sur la colline sainte,
A le droit de dormir à l'ombre des héros ;

Puisque le souvenir de nos grandes batailles
Ne brûle pas en eux comme un sacré flambeau ;
Puisqu'ils n'ont pas de cœur, puisqu'ils n'ont pas d'en-
Puisqu'ils t'ont refusé la pierre d'un tombeau, [trailles,

C'est à nous de chanter un chant expiatoire ;
C'est à nous de t'offrir notre deuil à genoux !
C'est à nous, c'est à nous de peindre ta mémoire
Et de l'ensevelir dans un vers triste et doux !

C'est à nous, cette fois, de garder, de défendre
La mort contre l'oubli, son brave compagnon ;
C'est à nous d'effeuiller des roses sur ta cendre ;
C'est à nous de jeter des lauriers sur ton nom !

Puisqu'un stupide affront, pauvre femme endormie,
Monte jusqu'à ton front que César étoila,
C'est à moi dont ta main pressa la main amie,
De te dire tout bas : ne crains rien, je suis là !

1. La pièce manuscrite appartient à M. le comte de Mouy

Car j'ai ma mission ; car armé d'une lyre,
Plein d'hymnes irrités, ardents à s'épancher,
Je garde le trésor des gloires de l'Empire :
Je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher !

Car ton cœur abondait en souvenirs fidèles !
Dans notre triste ciel et dans nos tristes jours,
Ton noble esprit planait, avec de nobles ailes
Comme un aigle souvent, comme un ange toujours !

Car forte pour tes maux et bonne pour les nôtres,
Livrée à la tempête et femme en proie au sort,
Jamais tu n'imitas l'exemple de tant d'autres
Et, d'une lâcheté, tu ne te fis un port !

Car toi, la muse illustre, et moi, l'obscur apôtre,
Nous avons, dans ce monde, eu le même mandat,
Et c'est un nœud profond qui nous joint l'un à l'autre :
Toi, veuve d'un héros, et moi, fils d'un soldat !

Aussi, sans me lasser, dans cette Babylone,
Des drapeaux insultés baisant chaque lambeau,
J'ai dit pour l'empereur : rendez-lui sa colonne !
Et je dirai pour toi : Donnez-lui son tombeau !

Février 1846.

Vers écrits par M. Alfred Junot, duc d'Abrantès[1], sur l'album de Mme Constance Aubert, sa sœur.

Un jour j'ai cru dans ma misère
Sentir mon âme s'envoler ;
Je suis resté seul sur la terre,
Le malheur s'était révélé.

1. Tué glorieusement sur le champ de bataille de Solférino. Il était lieutenant-colonel, et avait été aide de camp du général de Mac-Mahon et, en 1854, aide de camp du prince Jérôme Napoléon. Son frère était mort depuis longtemps, de sorte que le titre de duc lui était revenu. Marié à la fille du général Lepic, et devenu veuf, il s'était remarié avec la sœur de sa femme.

Pleurant la beauté, la franchise,
Et la candeur la plus exquise
A ma félicité promise,
J'étais courbé sur un tombeau ;
N'ayant plus rien qui me console
De la peine qui me désole
Qu'un cercueil où mon cœur s'isole
Et qu'un enfant dans un berceau.

15 septembre 1848.

La toilette de la duchesse d'Abrantès.

(Récit écrit par elle-même.)

Il était dix heures du soir lorsque j'arrivai chez la duchesse d'A......s. Elle était dans son cabinet de toilette, devant sa psyché, et Frédéric la coiffait. Elle avait un peigne en forme de corbeille, monté en saphirs de la plus belle eau et du plus beau bleu, entourés de diamants d'une pureté et d'un blanc admirables. Sur ses cheveux noirs, cela formait un effet merveilleux. Elle avait sur le devant une guirlande de diamants dont le milieu était formé par une grosse rose jaune faite avec des diamants citron, non pas colorés, mais diamants jaunes, ils étaient montés en or. Le reste de la guirlande était formé avec des fleurs en diamants et des épis de diamants ; dans le haut de la guirlande étaient fichées quelques branches de jacinthe simple d'un bleu ravissant, d'autres toutes blanches.

Lorsque Frédéric fut parti, la duchesse se fit donner une paire de bas qui avait encore la soie cramoisie qui les attachait. Ces bas étaient merveilleux de travail.

— Que croyez-vous que coûtent ces bas-là? me dit-elle en riant.

— Je ne puis le dire, répondis-je, mais ils me paraissent fantastiques.

En effet, c'était une toile d'araignée.

— C'est une étrenne de mon mari, me dit la duchesse en riant. Ils ont coûté cent cinquante francs la paire, et j'en ai une douzaine pour mille huit cents francs.

— Quelle folie ! m'écriai-je.

— C'est bien ce que j'ai dit, me répondit la duchesse en riant, mais qu'y faire ?

Elle m'en fit apporter de coton, également bien beaux; ils ne coûtaient que cinquante francs la paire, ceux-là.

— Cop a-t-il apporté mes souliers ? dit la duchesse à sa première femme de chambre.

— Oui, madame ; mais il craint d'avoir fait la semelle encore trop forte.

Elle était comme une feuille de papier.

— Imaginez-vous, dit la duchesse tout en se chaussant, qu'il m'est arrivé l'autre jour avec Cop la plus drôle d'aventure qu'il soit possible d'avoir. Il m'avait fait, pour la campagne, des souliers de prunelle noire. Ces malheureux souliers se déchirent pour une promenade d'un quart d'heure dans le parc. De retour à Paris, je dis à Mme Albert de faire entrer Cop chez moi la première fois qu'il viendra m'apporter des souliers. Eh ! quoi, lui dis-je en lui montrant mon pauvre soulier déchiré pour avoir fait deux pas. Cop regarde le soulier, le retourne et finit par me dire, après avoir remarqué du sable humide sur la prunelle :

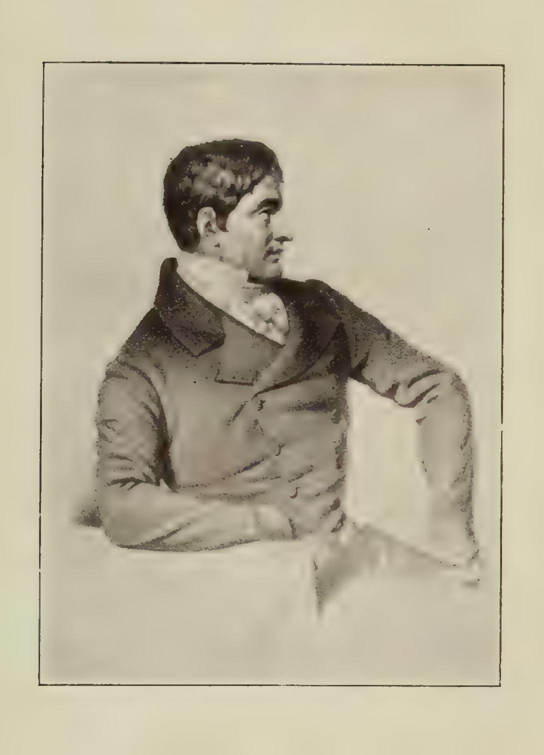
— Ah ! je vois ce que c'est... Madame aura marché! (1)

— Comment trouvez-vous le mot ? me dit la duchesse en riant encore au souvenir de cette bonne parole.

J'en ris avec elle, et de bon cœur, car je connaissais Cop et je savais qu'il ne chargeait en rien et qu'il était vraiment ridicule et assez niais pour avoir dit cette bonne sottise.

Mme Albert, après avoir passé à sa maîtresse une chemise admirablement brodée et garnie d'une *valenciennes* surmontant une broderie faite dans la perfection où réussissait Mlle Minette, qui était sa lingère, lui mit un corset de Mme Coutant, faiseuse de corsets parfaitement habile. Ces corsets coûtaient fort cher, mais aussi ils ne se déformaient pas et la taille demeurait admirablement à l'aise. Elle lui passa ensuite un petit jupon de batiste brodé par le bas et garni d'une *valenciennes*

1. M. Victorien Sardou a trouvé ce mot si joli qu'il l'a introduit dans sa *Madame Sans-Gêne*.



Cliché J. T.

LUCIEN BONAPARTE, PRINCE DE CANINO.

Dessin de COURTOIS.

haute de trois doigts ; puis une robe de dessous en satin blanc, faite par Leroy, qui alors habillait la duchesse d'A......s, ainsi que Victorine... Cette robe était faite comme les robes de Leroy ! Celle de dessus était en tulle blanc brodé de soie blanche, plate et brillante. La broderie représentait une guirlande de myrte avec ses petites feuilles lancéolées et ses petites boules, mais tout cela blanc ; la guirlande allait en diminuant en arrivant vers le haut pour amincir la taille. Les manches n'étaient ni trop plates ni trop bouffantes. Quant à la taille, elle n'était pas trop courte à cette époque : le bas de la robe était terminé par une grosse guirlande de jacinthes bleues et blanches, retenues par de grosses soies cachées par la guirlande brodée, et, soutenant ainsi le poids des fleurs, empêchait qu'elle fît tomber la robe. Un gros bouquet de jacinthes bleues et blanches était mis sur le côté et complétait la toilette et l'accord qui existait dans toutes ses parties. Lorsqu'elle fut terminée, Mme Albert ouvrit un magnifique meuble fait par Jacob, et qui était placé près de la cheminée ; ce meuble ne s'ouvrait que par un secret connu seulement de la duchesse et de Mme Albert. C'était là que se trouvait, parfaitement en sûreté, l'écrin de la duchesse, estimé plus de cinq cent mille francs.

Mme Albert sortit un collier composé de sept gros saphirs d'un bleu oriental, entourés de brillants d'une eau limpide comme du cristal de roche, ou, pour parler plus juste, comme du diamant que c'était. Les pierres d'entourage étaient, pour les plus petites, au moins de deux grains. Ce collier était le plus beau bijou qu'il y eût alors à Paris dans un écrin particulier. Les girandoles étaient formées d'une poire en saphir surmontée d'un bouton entouré de diamants comme le reste de la parure. Trois agrafes pareilles au reste arrêtaient les plis du tulle sur les deux épaules et devant. Une autre agrafe en diamants et en saphirs arrêtait les nœuds d'un ruban de satin blanc dont les bouts tombaient assez bas, et qui formait ceinture. Mme Albert conduisit ensuite sa maîtresse devant une psyché, fit tenir près d'elle les deux sous-femmes de chambre avec deux bougies, pour examiner s'il manquait une épingle à la toilette de sa maîtresse.

— Je suis faite à cela, dit la duchesse en souriant, et Blanche ne me laisserait pas sortir sans m'avoir forcée de passer *l'inspection*.

— Plus loin, mesdemoiselles ! cria Blanche d'une voix tonnante, plus loin ! Voulez-vous jeter de la bougie sur la robe de Mme la duchesse ?... Là !... A la bonne heure.

L'inspection passée, Mme Albert alla prendre, dans un sultan très parfumé, un mouchoir de batiste tellement brodé qu'à peine y restait-il de la batiste : autour était une *valenciennes* excessivement fine et de la hauteur de deux doigts. Mme Albert mit sur ce mouchoir de l'essence de Portugal de chez Riban, puis, donnant à sa maîtresse un magnifique éventail d'écaille blonde dont les clous étaient formés par un diamant assez gros, elle regarda encore une fois sa maîtresse, puis elle lui dit du ton le plus respectueux :

— Madame la duchesse peut partir maintenant...

Elle lui tendait en même temps de petites bottes de satin blanc garnies de cygne, dans lesquelles la duchesse entra ses pieds, car, dans le fait, avec ses bas à jour et ses souliers de papier, pour ainsi dire, elle était presque jambes nues ; elle lui donna après cela, pour passer dans ses bras, deux mitaines également larges, en satin, et bordées de cygne, avec la palatine : tout cela léger, parfumé et élégant. Tout accoutumée que j'étais à voir la duchesse d'A......s élégante et bien mise, cette fois elle me parut être mieux que jamais. Pour donner une idée de la toilette de l'époque, je parlerai également d'une toilette de cour de la duchesse, qui était encore aussi élégante la première année de la Restauration que sous l'Empire, — et puis d'un négligé.

La toilette de cour consistait dans une couronne de plumes de marabout formant autour de la tête une couronne mexicaine, et surmontant une guirlande d'épis de diamants qui soutenait les plumes ; celles-ci étaient roses. La jupe de dessous était en satin rose extrêmement fort, ainsi que le manteau également pareil. La jupe avait au bas un falbalas de blonde blanche à double rang, surmonté d'une natte en satin rose. Le tour entier du manteau, était bordé d'une blonde blanche de la hauteur de deux mains, et une natte de satin rose pour crête.

Le tour de la gorge, des épaules et le corsage avaient de la blonde partout où il en pouvait tenir. Ce soir-là, la duchesse n'avait aucune pierre de couleur ; son collier était formé de deux rivières de diamants dont le plus longue, qui était celle qui tombait sur la poitrine, n'était formée que de vingt-sept diamants. Les girandoles étaient également en diamants blancs, les agrafes de même.

Le lendemain de ce jour de l'an où la duchesse d'A......s avait cette parure que je viens de décrire, et qu'elle avait exprès *soignée* pour aller faire sa cour, j'allai déjeuner avec elle. Je la trouvai seule dans son petit salon d'étude à côté de la salle à déjeuner particulière de son appartement et dans un négligé ravissant.

Elle avait un peignoir de mousseline de l'Inde parfaitement fine, sur une robe faite en lévite, en marceline blanche, bien ample. Ce peignoir, dont les manches avaient deviné la mode d'aujourd'hui, était brodé tout autour et garni d'une angleterre très belle. Les manches, assez amples pour tourner autour du bras, que la duchesse avait remarquablement beau, étaient terminées par une jolie manchette de point d'Angleterre, tandis que de petites pèlerines au collet, garnies de point d'Angleterre, tombaient sur ses épaules et sur sa gorge. Le haut du col était garni d'une fraise en point d'Angleterre, et fermée par deux rubans de satin rose pâle : le long du peignoir étaient des nœuds de satin rose également. Sur sa tête, la duchesse avait jeté en se levant, une sorte de *baigneuse*, comme nos mères l'auraient appelée, en point d'Angleterre, garnie de rubans de satin rose pâle. Tout cet ensemble était si frais que le marquis de B. (1), qui déjeunait avec nous et dont le bon goût est infaillible, se récria et dit à la duchesse de se faire peindre ainsi, ce qu'elle exécuta la semaine suivante. Elle se fit peindre par Quaglia, dans le costume que je viens de décrire (2). »

1. De Balincourt.
2. C'est le portrait qui est reproduit en tête de ce volume. Il m'a été très gracieusement prêté par M. G. Aubert, que je suis heureux de remercier de nouveau, ici, de sa bonté.

OUVRAGES DE LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

Mémoires historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Ladvocat, 1831-1834. 18 vol. in-8°.

Une seconde édition en a été donnée en 1835-1837, par la maison Mame. Une autre en 1895-97, par la maison Garnier, 6, rue des Saints-Pères, 10 vol.

Mémoires sur la Restauration. Paris, Boulé, 1837. 10 vol. in-8°.

Une autre édition en a été faite en Belgique.

L'Amirante de Castille. Paris, Mame-Delaunay. 2 vol. in-8°, avec 2 lith. 1832. 15 francs.

Même ouvrage, 2e édition, à Besançon, imprim. de Déis, 1836. 2 vol. in-8°.

Les Femmes célèbres de tous les pays, leurs vies et leurs portraits lithographiés d'après les portraits ou dessins originaux de Grevedon, Maurin, Devéria, Bazin, Demarson, Vigneron, Karowski, Mme Fauchery, etc. Cet ouvrage a eu deux éditions : la première publiée en deux formats, in-folio et in-8°, a paru en 1833, la seconde en 1835 et se compose de treize livraisons.

Catherine II, 1 vol. in-8°, Paris, Dumont, 1835. (7 fr. 50.) — Une réponse à cet ouvrage a été publiée sous le titre de : *Lettre d'un Russe à un Russe*, simple réponse à un pamphlet de Mme la duchesse d'Abrantès intitulé : *Catherine II.* Paris, Th. Warée, Dentu, Rousseau, Truchy, 1835 ; in-8°. 2 fr. 50.

Histoires contemporaines, Paris, Dumont, 1835. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Histoire des salons de Paris : tableaux et portraits du grand monde sous Louis XVI, le Directoire, le Consulat, l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe. Paris, Ladvocat, 1837-1838. 8 volumes, 48 francs. Une nouvelle édition en 4 vol. en a été faite en 1896, par la maison Garnier, 6, rue des Saints-Pères.

L'Exilé; une rose au désert. Paris, Dumont, 1837. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal, de 1808 à 1811. Paris, Ollivier, 1837. 2 vol. in-8°. 15 francs.

La Duchesse de Valombray. Paris, Lachapelle, 1838. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Cet ouvrage et les suivants ont été vendus manuscrits par l'auteur et n'ont été publiés qu'après sa mort.

Hedwige, reine de Pologne. Paris, Dumont, 1838; in-8°. 7 fr. 50.

La Vallée des Pyrénées. Paris, Lachapelle, 1838. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Églantine. Paris, 1839. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Blanche, roman intime. Paris, 1840. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Louise. Paris, Dumont, 1840. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Étienne Saulnier, roman historique. Paris, Lachapelle, 1841. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Madame Geoffrin, ouvrage dédié à Madame Récamier, 1 vol. in-32.

La duchesse d'Abrantès a, de plus, publié, en collaboration avec Mme Constance Aubert, sa fille, Mme Allard, etc. :

L'Opale. Paris, Urbain Canel et Adolphe Guyot. 1 vol., 1834, 5 francs.

Les pièces de ce volume sont, les unes en prose, les autres en vers.

La duchesse d'Abrantès a aussi publié de nombreux articles dans des recueils périodiques, notamment dans la *Revue de Paris*. Elle a donné dans le *Livre des Cent et Un*, tome IX, un morceau intitulé : *L'Abbaye-aux-Bois*. Elle a été un des collaborateurs du *Conteur*, recueil de contes et de nouvelles (Paris, 1833). Elle avait entrepris avec MM. Alexandre de Laborde, qui était autrefois un des familiers de la maison de sa mère, Charles Nodier et le marquis Astolphe de Custine, un ouvrage intitulé : *La Péninsule, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal*, dont il n'a paru que la première livraison du tome I (Paris, in-8°, 1835).

Une nouvelle que Mme d'Abrantès avait publiée dans la *Revue de Paris* a été traduite en espagnol sous le titre de : *El Torero, novela española escrita en frances, por la*

senora duquesa de Abrantes, traducida el castellano por don Fernando Bilsa. Paris, Rosa, 1836. In-12.

Le duc Napoléon-Andoche Junot d'Abrantès (1807-1851), malgré sa légèreté, peut-être un peu à cause d'elle, avait de grandes dispositions littéraires. Il a traduit Shakespeare. Son neveu, M. G. Aubert, possède de lui une comédie inédite en trois actes, intitulée : *Les Cavaliers servants, ou chacun pour soi.*

Il a publié :

Deux cœurs de femme. Paris, Delaunay, 1833. In-8°. 7 fr. 50.

Une soirée chez Mme Geoffrin. Paris, Dumont, 1837. 1 vol. in-8°. 4 francs.

Raphaël. Paris, Lachapelle, 1839. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Alfred. Paris, Leclère, 1842. 2 vol. in-8°. 15 francs.

Aux ministres anglais (en vers), 1843. Paris, Dentu. In-8°, 8 pages.

Les Boudoirs de Paris. Paris, Lachapelle, Comon et Cie, 1844-1845. 6 vol. in-8°. 45 francs.

Le duc Napoléon d'Abrantès a donné aussi dans le *Livre des Cent et Un* : *Les Femmes de Paris* (t. XIII, p. 337); *Un Parisien à Vienne* (t. XI, p. 241).

Mme Joséphine Amet, née Junot d'Abrantès, avait une plume douce et délicate. Elle a publié :

Histoires morales et édifiantes. Paris, imprimerie de Locquin, 1837. 2 vol. in-12.

Une vie de jeune fille. Paris, Bouasse, 1837. 1 vol. in-8°, 7 fr. 50. (Ouvrage dédié à S. A. R. Mme la princesse Adélaïde d'Orléans.) Ce livre a été réimprimé en 1862, dans le format in-4°.

Les deux sœurs : Scènes de la vie d'intérieur. 2 vol. in-8°. 1841. Lachapelle. 15 francs.

Les deux frères, 1856. 1 vol. in-12. Limoges, Barbou.

La Fête du village, ou l'Orgueilleux puni. 1 vol. in-12, 1856. Limoges, Barbou. 1 franc.

Le même, suivi de *Sœur Geneviève.* 1 vol. in-12, 1862. Limoges, Barbou. 1 franc.

Le Voyage de Paris, suivi d'historiettes. 1 vol. in-12. 1856. Barbou frères.

Mme Amet a, de plus, collaboré à divers journaux et revues : l'*Opale*, le *Sélam*, le *Salmigondis*, où elle a donné une nouvelle intitulée : *Dévouement.* Elle a fondé les *Abeilles parisiennes*, dont le premier numéro spécimen a paru en 1843.

Mme Constance Aubert, née Junot d'Abrantès, écrivait avec plus d'imagination, d'originalité, de piquant que sa sœur. Comme elle, elle a collaboré à des revues et à des journaux, la *Sylphide*, la *Presse*, la *Revue du Progrès*, dirigée par Louis Blanc, qui appréciait fort l'originalité de son tour d'esprit. Elle fonda plusieurs journaux et donna des articles à différents recueils s'occupant de modes et de la toilette des femmes. M. de Villemessant a dit qu'elle savait donner de l'intérêt à tous ces sujets, assez ingrats par eux-mêmes.

Ces travaux lui prenant beaucoup de temps, le temps que sa petite famille lui laissait disponible, elle ne put écrire de grands ouvrages. Elle a publié cependant :

Encore le luxe des femmes : les femmes sages et les femmes folles. In-16, Dentu, 1865.

Manuel d'économie élégante. In-8°, Tauride, 1859.

TABLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

APPENDICE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



